
colorchecker CLASSIC
x·rite
mm

FACULTE DES LETTRES

POÉSIE LATINE

M. PATIN

PROFESSEUR

1856-57

I

DE LA POÉSIE DIDACTIQUE

CHEZ LES ROMAINS.

LUCRÈCE.

ÉCOLE NORMALE

…DACTIQUE
…RAINS

Faculté des Lettres.

Cours de poésie latine.

M. Patin, professeur.

Année 1856-57.

1er Volume.

De la poésie didactique chez les Romains.

Lucrèce.

Leçon d'Ouverture.

Le cours a été rédigé par MM. :

Bosseux

Desdouits

Dupuy de Magny

Feugère

Foucart

Gendron

Guyot

Harquel

Herbault

Laurent

Lemas

Luguet

Remy

De Tréverret.

Élèves de seconde année.

Leçon d'ouverture.

Messieurs,

Le sujet dont nous sommes appelés à nous occuper, cette année, nous aura bientôt conduits, après de courts prolégomènes, à un monument qui devra nous arrêter longtemps, au poème De la nature, de Lucrèce. Abordons-le dès aujourd'hui, en recherchant quelle est sa place dans l'histoire de la poésie didactique des Romains, à quelles inspirations philosophiques et littéraires on le peut rapporter, indépendamment de l'origine plus directe qu'il a eue dans le génie du poète, enfin sous quel patronage, si on peut se servir de ce mot, il s'est formé et produit ? Ce sont là des questions que ramènera la suite de ce cours ; mais j'ai cru utile d'y consacrer préalablement quelques pages, par lesquelles vous me permettrez d'inaugurer, comme je l'ai fait souvent, la reprise de nos entretiens.

Une chose remarquable, qui me frappe d'abord et que j'ai eu plus d'une occasion de recommander à l'attention de mes auditeurs, c'est que, chez

les Grecs et chez les Romains, malgré le développement divers de leurs littératures, spontané, libre, naturel chez les uns, soumis chez les autres à tous les hasards de l'imitation, la force des choses amène également la succession, apparemment nécessaire, de la poésie gnomique, de la poésie scientifique, de la poésie descriptive par laquelle finit inévitablement le genre didactique.

Ainsi aux vers gnomiques d'Hésiode (on peut sans lui faire tort, leur donner ce nom) à ceux de Théognis, de Phocylide, de Solon, de Pythagore, à ces simples recueils, compositions d'un âge où, en Grèce, les connaissances étaient encore isolées et sans lien, répondent à Rome dans les premiers temps de sa littérature originale et barbare et même de sa littérature latino-grecque, ces enseignements à peu près métriques sur l'agriculture sur la conduite de la vie, dont quelques-uns sont, a-t-on cru, du vieux devin Marcius; un poème pythagoricien que, d'après Panætius, Cicéron attribuait à Appius Claudius Cæcus, ce sénateur qui opina si fièrement contre Pyrrhus; enfin le _Protrepticus_ ou les _Præcepta_ d'Ennius dont le titre indique assez le caractère.

Les expositions de systèmes qu'une science plus complète et mieux ordonnée substitua dans la poésie didactique des Xénophane, des Parménide

des Empédocle, aux productions décousues des gnomiques leurs prédécesseurs. Tous leurs poèmes *Sur la nature* (c'en était le titre ordinaire) ont été comme représentés ou reproduits par l'*Epicharme* du même Ennius, qui se rejoint, après un long intervalle rempli par les succès du théâtre, au *De natura rerum* de Lucrèce.

Enfin les compositions scientifiquement descriptives des Aratus, des Nicandre, des Eratosthène, de toute l'école alexandrine, ont excité l'émulation et inspiré assez heureusement le talent encore rude de Cicéron, l'art plus poli mais plus froid de Varron d'Atax.

Cicéron, qui fit de la poésie l'exercice de son jeune âge et la consolation des chagrins politiques de sa vieillesse, a donné, on le sait, des *Phénomènes* et des *Pronostics* d'Aratus, une traduction qu'on peut rapporter à ces deux époques de sa vie littéraire et qui n'est pas indigne de l'estime qu'il avait pour elle. Il n'y paraît pas toujours trop inférieur à son élégant modèle, ni trop différent de lui-même. Il était réellement, dans un temps qui allait produire Lucrèce, le premier poète aussi bien que le premier orateur de Rome. C'est Plutarque (1)

(1) Vie de Cicéron.

qui l'a dit hardiment, sans tenir compte des plaisante- ries impertinentes de Juvénal, de Martial, ingrats héritiers d'un art que Cicéron, après tout, avait des premiers contribué à former.

Son frère Quintus, son second en toutes choses poète amateur aussi, qui faisait quatre tragédies en quinze jours, comme Marcus cinq cents vers dans une nuit, s'était de son côté exercé dans le genre didactique. On ne peut s'applaudi beaucoup, pour sa mémoire poétique, que son *Zodia* du reste fort dégradé par le temps, ne se soit pas perdu avec son *Erigone* sur les routes de la Ga si sûres, disait plaisamment Cicéron, sous le gou- nement de César, excepté toutefois pour les tragé- dies (1).

Les vers du savant Varron, sur la sphère de Ptolé que nos anthologies ont retirés des débris de ses Satires Ménippées, appartiennent au même ge d'inspiration. Il y faut encore rapporter les prin- cipaux ouvrages de l'autre Varron, Varron d'At l'un des poètes qui marquent la transition des lett latines à ce qu'on appelle le Siècle d'Auguste. C'était moins un poète qu'un versificateur; il ventait peu, il traduisait beaucoup, *interpres op*

(1) Epist. ad Quint. fratrem. III, 1. 6, 9).

alieni, a dit de lui Quintilien. Au reste, si comme l'atteste Horace, il avait peu réussi dans la satire, on estimait son Jason, imité des Argonautiques d'Apollonius de Rhodes, et l'ouvrage où il voyageait en personne et sur la terre et dans le ciel, que les anciens désignent par les titres divers de Cosmographia, Chorographia, Orthographia, Varronis iter, ou encore par des noms empruntés à quelqu'une de ses parties, Varronis Europa, Asia, etc. (1) On a pensé qu'il l'avait composé d'après le grand traité d'Eratosthène et aussi d'après le poème intitulé Hermès où ce même savant introduisait Mercure, assistant au spectacle du monde et le décrivant. Quelques-uns des vers peu nombreux qui ont survécu à l'ouvrage de Varron d'Atax semblent se rapporter à cette imitation. Il y est de même question d'un observateur des phénomènes célestes, qui pourrait bien être Pythagore, car le poète lui fait entendre cette harmonie des sphères, cette lyre des cieux, comme dit Lamartine, que Pythagore avait imaginée, que lui avait empruntée Platon, et dont, au temps de notre poète, l'académicien

---

(1) Voyez Wernsdorf. Poet. lat. min. Burmann, Anthol. etc.

Cicéron avait, dans sa République, enchanté en songe les oreilles de Scipion. Il ne paraît pas que le poète ait répandu beaucoup de clarté sur les obscurités de la cosmographie pythagoricienne ; qu'il ait eu le droit de dire comme Lucrèce : obscura de re lucida pango carmina. Les ténèbres et les lueurs douteuses de son exposition désespéraient Licentius qui écrivait, assez obscurément lui-même, à son ami Augustin déjà évêque en Afrique :

« Arcanum Varronis iter scrutando profundi,
Mens hebet, adversam que fugit conterrita
lucem .....
Nam simul ut perplexa viri compendia tanti
Volvere suasit amor, sacros que attingere sensus,
Queis numerum dedit ille tonis, mundum que to
nanti
Discruit canere et pariles agitare choreas,
Implicuit varia nostrum caligine pectus,
Induxit que animo rerum violentia nubem.
Inde figurarum positas in pulvere formas
Posco amens, alias que graves offendo tenebras
Ad summum, astrorum causas claros que meatus
Obscuros quorum ille situs per nubila monstrat. »

« Quand je veux pénétrer dans les mystères enfoncés

profondeurs du livre où voyage Varron, la vue de mon esprit est comme émoussée, il recule, plein d'effroi, devant la lumière qui le frappe. Faut-il s'en étonner? Chez moi languit l'ardeur de l'étude, quand tu ne lui tends pas la main; elle n'ose seule prendre l'essor. A peine un savant désir m'a-t-il poussé à parcourir la suite difficile des démonstrations d'un si grand homme, à en chercher, à travers leurs saints voiles, le sens caché, à apprendre de lui quels tons composent l'harmonie qui règle le chœur des astres et charme l'oreille du dieu de la foudre, que la grandeur de ces objets accable mon intelligence et l'enveloppe comme d'un nuage... Alors, tout hors de moi, j'ai recours aux figures que l'on trace sur le sable et rencontre encore d'épaisses ténèbres; en somme, la cause des lumineuses révolutions de ces astres, qu'il nous montre à travers les nuages comme perdus dans l'espace (1). »

Les autres vers de Varron d'Atax nous sont connus, pour la plupart, ou par Virgile, qui leur a fait grand honneur en les copiant, ou par ses scoliastes, Servius et autres, qui nous ont dénoncé son larcin. On y remarque fort élégamment

(1) Licent. Carm. ad Augustinum, 1. sqq. Wernsdorf, Poet. lat. minor.

exprimés, quelques-uns de ces pronostics qui, avan
d'arriver à Virgile par Varron, étaient venus à ce
dernier par Cicéron d'Aratus, leur premier inter-
prète; si toutefois c'est bien Aratus qui, pour
orner ses vers, les a le premier tirés des ouvrages
météorologiques d'Aristote et de Théophraste.
Varron les avait-il insérés dans sa Chorographie
Cela est douteux; ils semblent mieux convenir à
ses Libri navales, navigation poétique, de me
en mers, d'îles en îles, sur tous les rivages, qui l
avait probablement mérité de la part d'Ovide le
titre de Velivoli maris vates, et où nous sav
qu'il avait décrit les signes de la tempête.

Ainsi dans le VIIe siècle de Rome, où fini-
saient sa tragédie et sa comédie, laissant la pla
aux autres genres longtemps supprimés par leurs suc
et particulièrement au genre didactique, la navigat
et les voyages, la description de la terre et du ciel
les sciences géographiques, physiques, astronomiqu
étaient une des préoccupations habituelles de la p
Cela tenait à l'influence des modèles alexan
les plus voisins par la date, et dont il était pl
facile aussi d'enlever l'artificielle élégance.
Cela tenait de plus à la mystérieuse nouveau
de ces connaissances, pour l'ignorance romain
du moins, qu'elles séduisaient par un charme

encore poétique. On comprend comment, plus tard, l'auteur des Géorgiques se sentait de même attiré vers elles, et y touchait en passant avec discrétion, mais avec amour.

D'autres poésies didactiques de la même époque, qui avaient la littérature pour objet et témoignaient par cela même du progrès de l'esprit littéraire à Rome, un poème où Porcius Licinius écrivait bien prématurément l'histoire de la poésie latine encore à son berceau; les inscriptions, souvent versifiées, des images recueillies par le savant Varron dans ses Hebdomades et dont bon nombre représentaient des écrivains et des poètes; celles du même genre dont Atticus avait décoré son Amaltheum, c'est-à-dire sa bibliothèque (1); le Limon, λειμών, sorte de guirlande poétique où Cicéron avait encadré l'éloge de Térence, principale préoccupation d'un temps qui ne comptait guère d'autre grand poète; l'épigramme par laquelle César semble répondre à Cicéron, et où il refuse à Térence la force comique; enfin le catalogue des vers techniques, où Volcatius Sedigitus, que rien n'empêche de rapporter à ce siècle, a

(1) Cic. ad Att. I, 16. Cf. ib. II, 1.

rangé, un peu arbitrairement ce semble, les poètes de la *fabula palliata*; tous ces morceaux de mérite inégal mais de sujet pareil, conduisent, par une autre voie, jusqu'à cette partie des œuvres d'Horace, qui en semble la continuation, et où il développe et il applique en critique les règles du goût.

Un poète, que n'ont effacé ni Horace ni Virgile et qui, selon ses belles expressions, a au contraire éteint dans son éclat la lumière de tous ceux qui l'avaient précédé, *omnes restinxit stellas exortus uti aetherius sol*; dont on aurait pu dire ce qui a été dit de Corneille à son début,

"Le Soleil est levé, disparaissez, étoiles, "

c'est Lucrèce, avec qui se lève, sur un horizon longtemps ténébreux, la véritable lumière de la poésie latine.

Lucrèce a porté à une hauteur jusqu'alors inouïe le poème didactique, et soulevé avec lui la langue et la littérature de son pays. C'est un génie créateur et qui paraît surtout tel, quand on songe à la matière ingrate sur laquelle il s'est exercé. Je ne suis guère compétent pour exposer ici la doctrine à laquelle il a

prêté avec tant de passion la force et le charme de ses vers. Née, au premier âge de la philosophie grecque, des excès ontologiques de l'école d'Elée, créée par Leucippe, développée par Démocrite, renouvelée par Epicure qui, changeant le plan de ses devanciers, subordonna leur physique à sa morale, négligée des Alexandrins qui ne purent la comprendre dans leur conciliation éclectique des divers systèmes sortis de l'école de Socrate; elle fut enfin transportée à Rome, où, après avoir scandalisé au cinquième siècle la vertu des Fabricius, des Curius, des Coruncanius, après avoir subi au sixième les censures et les décrets de Caton, et, au commencement du septième, les attaques satiriques de Lucilius, elle parvint à s'établir, malgré ses méchants interprètes les Amafinius, les Rabirius, les Catius, protégée qu'elle était par les vices publics et par l'erreur de quelques nobles esprits trompés, d'un Cassius, par exemple, ou d'un Lucrèce.

Cette doctrine suffit-elle à expliquer l'inspiration de laquelle est sorti le poème <u>De la nature</u>? Nullement: elle n'est rien moins que poétique. D'une part, elle réduit la vie humaine à un

calcul prudent qui évite la souffrance, qui recherche le bien-être, au culte intéressé, égoïste de l'agréable et de l'utile, à des pensées étroites dont le terme est la dissolution d'un composé fortuit et passager, sans montrer au delà de la vie une vie nouvelle, plus parfaite et plus heureuse, au-dessus du monde une puissance intelligente et protectrice; elle supprime la foi au devoir, à l'immortalité, à la Providence divine, ces nobles croyances dont a toujours vécu la poésie. D'autre part, elle ne dépoétise pas moins le monde sensible, dissous en éléments impalpables, qui n'est plus qu'espace, atomes, mouvement, qu'une sorte de désert métaphysique où l'imagination ne rencontre aucune forme qu'elle puisse saisir et exprimer. Ainsi, la grâce de la nature et la dignité de l'âme, les mouvements, les images, l'éloquence, la poésie disparaissent également sous la touche flétrissante de cette philosophie. C'est d'elle cependant qu'est sorti le poème le plus animé, à peu près comme des abstractions d'Épicure avait dû, selon sa physique, résulter la figure merveilleuse du monde. Comment a-t-elle pu donner ce qu'elle n'avait certainement pas, la poésie ?

La poésie est résultée d'un enthousiasme tout-à-fait indépendant de la vérité, de la beauté réelle de son objet. Cette explication de la nature et

de l'homme, en apparence si simple et si facile; cette audacieuse révolte contre des idoles encore révérées, mais évidemment impuissantes à gouverner le monde; qui, dans ces temps malheureux, l'abandonnaient à toutes les tyrannies, au débordement de toutes les passions, de tous les vices, de tous les crimes; qui semblaient avoir abdiqué avant qu'on les détrônât; la pénétration et la hardiesse qu'on ne peut refuser à un philosophe à qui l'on doit l'une des grandes solutions du problème moral, à l'un des rares conducteurs de l'humanité, tout cela a frappé Lucrèce d'une admiration, en partie légitime, en partie exagérée; car Epicure, dont la morale doit tant à Aristippe et à la physique de Démocrite, n'a pas la complète originalité qu'on lui attribue partout. Cette admiration a été féconde, elle a produit ce poème qu'elle anime, qu'elle remplit; elle s'y répand à chaque livre, avec une inépuisable fécondité, dans tous ces beaux débuts où le poète ne peut se lasser d'exalter le maître qu'il s'est donné, le mettant au dessus de tous les hommes, l'égalant aux dieux, lui prêtant les proportions colossales qu'Eschyle donne à ses Titans et Milton à ses anges rebelles.

Il y a plus, quelque immorale que puisse paraître, surtout dans ses conséquences nécessaires.

la doctrine d'Epicure, c'est un sentiment moral qui anime l'exposition que Lucrèce en a faite. Lucrèce est profondément touché de nos misères, misères en partie inévitables, en partie notre ouvrage, dont les unes pourraient être soulagées par plus de résignation aux lois de la nécessité, et les autres prévenues par plus de conformité aux suggestions de la nature. Il lui paraît que le plus grand de nos maux, c'est l'attente, la crainte de la mort, et qu'on nous rendrait service de nous apprendre à voir dans la mort une des pièces de l'ordre universel, un changement facile, prompt, définitif, qui n'admet rien après soi, et moins qu'aucune chose la vengeance de dieux irrités. Voilà ce que Lucrèce a professé du fond du cœur, plein de pitié pour l'homme, plein de confiance dans l'efficacité de ces remèdes hélas! si tristes, de ces consolations si désolantes qu'il lui apportait, animé du plus sincère, du plus ardent prosélytisme. Or, de tels sentiments, nobles dans leur principe, et seulement égarés par une erreur de jugement, devaient produire et ont produit l'éloquence, une éloquence incomparable, passionnée, pathétique, sublime.

Reste la nature sensible que Lucrèce détruit avec Epicure, mais qu'il s'applique

à rétablir. Il se souvient des formes dont elle charmait ses regards avant sa décomposition en atomes, et il les lui restitue avec amour. Ces champs déserts de l'invisible infini où il s'égare se parent de fleurs sous ses pas; daedala tellus summittit flores. On a dit et répété que Lucrèce n'est poète que par exception, dans quelques morceaux d'élite. Erreur! il l'est partout, jusqu'au milieu des démonstrations les plus arides. Un esprit poétique s'y mêle, pénétrant, animant l'ouvrage entier:

« Infusa per artus
Mens agitat molem et magno se corpore miscet. »

En outre, ces dieux qu'il a détrônés, il leur conserve une valeur littéraire et poétique: ils continuent de régner dans ses vers. Les agréments de sa poésie, c'est encore le miel des Muses; sa couronne poétique, un don de Calliope. L'air, c'est toujours Jupiter; l'eau, c'est Neptune; la terre, c'est Cybèle. Les scènes diverses de la nature n'ont pas cessé d'être animées, pour lui, par Bacchus, par Cérès, par Flore, par Zéphire, Pan, les Satyres et les Nymphes, et à ces forces

Patin.

aveugles de la reproduction et de la destruction, i
fait présider Vénus et Mars invoqués, en commenç
comme par un dévot païen. Pure dévotion de poë
au reste. Bernardin de Saint-Pierre a voulu
trouver une preuve des penchants religieux de l'h
dans l'involontaire inconséquence de Lucrèce q
au début d'un ouvrage où il prétend matérialis
la divinité, commence par diviniser la matière (
Cela est plus ingénieux que juste. Les divinité
de Lucrèce ne sont, il l'a dit lui-même (2), qu
des symboles acceptés de la tradition mythologique
pour orner une philosophie dont il sent souvent la
sécheresse, la nudité, qu'il voudrait embellir et
qu'il sait bien qu'il embellit,

« ... Museo contingens cuncta lepo
[illegible]

Ainsi, par son enthousiasme, sa conviction m
rale, son imagination, Lucrèce, transformant c
qu'il recevait d'Epicure, s'est inspiré en poëte de
qui était anti poétique (3).

---

(1) Études de la Nature.
(2) De nat. rer. II, 655 sq.
(3) Voyez les belles appréciations de Lucrèce et de son p
par Mr. de Fontanes, traduction en vers français de

Son inspiration peut-elle se rattacher en outre à l'imitation de quelque poète ? Certes il n'y perdrait rien ; l'inspiration peut se transmettre comme ce flambeau du Stade, courant de mains en mains, auquel il compare si bien la transmission de la vie :

„ Et quasi cursores vitaï lampada tradunt — . „

Nous voyons qu'il couronne le vieil Ennius, sur l'Hélicon même, d'un immortel laurier,

„ Ennius ut noster cecinit, qui primus amœno
Detulit ex Helicone perenni fronde coronam.(1) „

qu'il évoque l'image toujours florissante de l'antique Homère :

„ Unde sibi exortam semper florentis Homeri
Commemorat speciem (2). „

---

l'Essai sur l'homme, de Pope : Discours préliminaire ; par Mr. Villemain, Études de littérature ancienne et étrangère : Du poème de Lucrèce sur la nature des choses.

(1) De nat. rer. I, 118.

(2) ib. 125.

qu'il met en ses mains le sceptre de la poésie :

„ Adde Heliconiadum comites, quorum unus Homerus
Sceptra potitus.... (1). „

Et, en effet, il a quelque chose de la rudesse énergique de l'un, et il reproduit quelquefois la magnificence, la majesté, la grâce simple et un peu sauvage de l'autre. Mais il est probable, cependant, qu'il a plus particulièrement suivi des modèles plus voisins du genre dans lequel il s'exerçait, ces poètes philosophes, repertores doctrinarum atque leporum (2), sur lesquels il fait régner Homère, Xénophane, Parménide, mais surtout Empédocle. Empédocle paraît avoir été avec Epicure l'initiateur de Lucrèce.

Empédocle florissait à Agrigente, dans la seconde moitié du cinquième siècle avant notre ère; il était contemporain de Parménide, et presque de Xénophane ; comme eux, d'après l'esprit de cet âge, il prêtait encore à la philosophie le langage des Muses. Par ses voyages, ses lectures, ses observations, il avait acquis en histoire naturelle, en physique, en médecine, de grandes connaissances

(1) De nat. rer. III, 1050.
(2) ib. 1049.

auxquelles l'admiration superstitieuse de ses compatriotes ajoutait une sorte de pouvoir magique. Empédocle ne les contrariait point là dessus, bien au contraire : il ne se montrait à eux qu'avec une robe de pourpre, une couronne d'or, une suite nombreuse, un maintien grave et recueilli, et il osait écrire :

« Amis, qui près des eaux jaunissantes de l'Acragas, habitez les hauteurs de notre grande ville, qui vous plaisez aux œuvres vertueuses, qui êtes l'asile et le port des étrangers, dont le cœur ignore le mal, je vous salue. Ne voyez plus en moi un simple mortel ; c'est avec les justes honneurs d'un dieu, couronné de bandelettes et de guirlandes, que je me promène parmi les humains. Quand j'approche des villes florissantes, hommes et femmes m'honorent ; ils accourent au devant de moi par milliers, me demandant le chemin qui peut les conduire à la fortune. Aux uns, il faut des oracles, aux autres le secret de salutaires remèdes : tous sont avides d'entendre mes instructives paroles. »

C'est un peu la faute d'Empédocle si on lui a supposé, dans tant de récits, l'envie de compléter son apothéose ; si Horace s'est cru en droit de dire que, voulant se faire passer pour

un dieu immortel, il s'élança de sang-froid dans les flammes de l'Etna :

"... deus immortalis haberi
Dum cupit Empedocles, ardentem frigidus Aetnam
Insiluit (1) ... "

et si encore aujourd'hui on montre auprès du volcan sinon ses sandales d'airain rejetées par la lave pour trahir la ruse de son orgueil, du moins la tour du philosophe.

Empédocle voulait agir sur l'imagination des hommes, mais dans leur intérêt : faire en Sicile que Pythagore, son maître, avait fait en Italie une révolution morale qui corrigeât la riche et voluptueuse Agrigente.

Il ne fit qu'une révolution politique. Après avoir refusé pour lui-même la tyrannie, et empêché d'autres de la prendre, il parvint à remplacer l'autorité absolue d'un sénat par les formes du gouvernement populaire. La philosophie se montrait alors singulièrement désintéressée, patriotique. Démocrite, après une courte épreuve, se retira de l'administration dans la science, et Zénon

(1) Ad Pison. 465.

d'Elée, quittant la science à l'appel de la liberté opprimée, affranchissait par sa mort héroïque ses concitoyens.

Empédocle vivait encore quand fut prise Agrigente par les Carthaginois, en l'année 403 : échappé de sa ville natale qu'il ne revit point, il chercha un asile dans le Péloponèse où l'on croit qu'il mourut, on ne sait quand, ni comment.

Les ouvrages d'Empédocle étaient de sujets variés, mais qui cependant se rattachaient tous à cette explication générale de la nature que se proposait alors ambitieusement la philosophie. Disciple, peut-être directement, mais au moins par tradition, de Pythagore et d'Anaxagore, il mêlait l'école italique et l'école ionienne dans un système qu'on a rapproché de celui d'Héraclite. Il composait l'univers au moyen de quatre éléments, la terre, l'eau, l'air, mais surtout le feu, unis ou divisés par deux principes, l'amitié, φιλία, la discorde, νεῖκος, plus un troisième, fort commode pour combler les vides d'une philosophie, le hasard. Il distinguait le monde sensible, αἰσθητός, et le monde intelligible, νοητός ; celui-ci était le type du premier, œuvre imparfaite destinée à la ruine et au renouvellement, mais toutefois pénétrée d'un principe divin

d'où émanaient les démons, et parmi eux l'âme humaine. A la succession et à l'amélioration progressive des mondes répondaient les voyages pythagoriciens de cette âme, dans des corps divers, jusqu'à son entière purification.

Voilà ce qu'Empédocle avait exposé dans un ouvrage de forme poétique désigné chez les anciens sous divers titres, mais surtout sous le titre qu'affectionnait la poésie philosophique de cet âge, Sur la nature, περὶ φύσεως. Cette composition paraît avoir été partagée, par l'auteur, en trois livres; il l'avait écrite dans le mètre de l'épopée, celui du poème didactique depuis Hésiode. Le choix de ce mètre avait entraîné l'emploi du dialecte de l'Ionie, bien qu'Empédocle fût Dorien de naissance et que l'école pythagoricienne, dont il relevait, affectât de protéger le mystère de ses dogmes contre l'indiscrétion du vulgaire, par la sévérité peu attirante du dialecte dorien. Elle en voulut à Empédocle d'avoir contribué à les répandre par une forme plus populaire.

Aristote, d'après une définition trop étroite, ce semble, de la poésie (1), a retranché du nombre des poètes le philosophe ou le physicien

(1) Poet. I.

d'Agrigente, parcequ'il n'avait point fait, comme Homère, usage de la fiction. Plutarque [1] a étendu cette rigueur à tous les poètes didactiques, poètes sans mensonges et sans fables, qui se servent seulement du mètre comme d'un char pour éviter d'aller à pied. On dirait qu'Empédocle a voulu d'avance se mettre en règle avec ces exigences de la critique. Lecteur assidu et imitateur d'Homère, au point qu'Aristote, qui ne le juge point poète à la manière d'Homère, l'appelle cependant homérique, ὁμηρικὸς (2), il donne à ses éléments des noms empruntés aux divinités mythologiques; il appelle le feu, Jupiter; la terre, Junon; l'air, Pluton: quant à l'eau, c'est une déesse de son invention, Nestis, mot qui est devenu un problème d'interprétation étymologique. L'un des premiers il a fait de la mythologie de simples emblêmes philosophiques. Aphrodite est devenue dans ses vers, comme plus tard chez Lucrèce, cette *Amitié* puissante, créatrice, qui assemble les éléments et peuple l'univers. Il l'eût laissée, ainsi que sa *Discorde*, à l'état de métaphore, que la peinture de ces forces

---

(1) De aud. poet. III.
(2) Diog. Laert. VIII, 57.

contraires dont le concours forme, maintient et renouvelle le monde, paraîtrait avoir pu suffire à l'intérêt poétique de son œuvre.

Toutefois, il résulte de l'ensemble des témoignages anciens et des débris de son poëme (1), qu'à la manière des Pythagoriciens, ses maîtres, soit pour montrer sa doctrine, soit plutôt pour la voiler, il recherchait surtout les symboles, les figures, un tour extraordinaire et hardi, quelquefois obscur à la manière des oracles que Théodoret accusait de l'avoir pillé. Il semble que ce soit de lui qu'Horace ait écrit (2) :

« Et tulit eloquium insolitum facundia praeceps,
Utiliumque sagax rerum, et divina futuri
Sortilegis non discrepuit sententia Delphis. »

« La poésie, prenant l'essor, atteignit à un langage inusité, et soit qu'elle pénétrât les secrets de la sagesse, soit qu'elle révélât les mystères de l'avenir, ne parla plus guère autrement que

(1) Voyez Poesis philosophica, de Henri Estienne, 1573; les recueils et commentaires donnés par Sturz en 1805 et par Peyron en 1810.
(2) Ad Pison. 217.

l'oracle de Delphes. »

Il se peint lui-même dans un passage auquel Plutarque fait allusion (1), entassant audacieusement ces hautes figures, ces sommets de la poésie, χορηγὰς ἑτέρας ἑτέραισι προσάπτων μύθων.

Denys d'Halicarnasse trouvait son style austère, et en effet il semble avoir plus accordé à la force intime du sens qu'à l'agrément extérieur. Cependant il ne négligeait pas, Aristote nous le dit (2), et nous en pouvons juger par nous-mêmes, les ornements poétiques, et ce n'était pas inutilement qu'il avait tant lu Homère.

Cicéron vante son ouvrage, qu'il appelle egregium poema (3). Il nous apprend ailleurs, dans le seul passage où il se soit expliqué, et encore peu clairement, sur Lucrèce (4), qu'un certain Salluste l'avait, probablement à la même époque, assez malheureusement traduit ou imité. :

« Lucretii poemata, ut scribis ita sunt; multis luminibus ingenii, multae tamen artis. Sed quum veneris, virum te putabo, si

---

(1) De defect. orac., 15.
(2) Diog. Laert., ibid.
(3) De orat. I, 50 (4) Ad Quint. frat. II, 11.

Sallustii Empedoclea legeris; hominem non put

On peut conclure de ce rapprochement qu Lucrèce aussi s'était modelé, mais avec plus de b heur, sur Empédocle. En effet c'est des deux parts le même sujet, le même titre, les mêmes fo de versification et de style, le même emploi symb lique des fables d'Homère, le même mélange l'austérité philosophique, de la sécheresse dial tique avec les agréments inattendus d'une poési figurée et harmonieuse.

Lucrèce doit évidemment quelque chose à Empédocle aussi bien qu'à Epicure, et il l'a loué (1) avec la même chaleur d'enthousi C'est pour lui la véritable merveille de la Sicil l'honneur de l'humanité, un mortel presque di Citons le passage dans l'élégante traduction de M de Longerville :

« Prêtant à leurs efforts un appui glorieux,
Empédocle à leur tête avance radieux.
Sous le ciel fortuné de l'antique Hespérie,
Dans les murs d'Agrigente il a reçu la vie.
La mer, en resserrant ses flots audacieux,
Des champs italiens sépare ces beaux lieux :

(1) De nat. rer. I, 717 sq.

Son onde les protège et semble se complaire
A ceindre en longs replis leur bord triangulaire.
Là Charybde s'agite et bouillonne en grondant,
L'Etna furieux tonne et de son gouffre ardent
Fait jaillir vers le ciel des flammes pétulantes,
Et vomit par torrents ses entrailles brûlantes.
Sicile, doux séjour des arts et du repos,
Où la victoire élève un rempart de héros;
Quels que soient tes honneurs, ton imposant spectacle,
O Sicile! Empédocle est ton premier miracle!
Brillant du pur éclat de l'immortalité,
Il siège dans les cieux: l'univers enchanté
Croit qu'un rayon sacré du dieu de l'harmonie
De ce chantre sublime enflamma le génie."

A ces inspirations philosophiques et poétiques, émanées d'Epicure et d'Empédocle, qui ont suscité, produit le beau poème de la Nature, joignons une autre inspiration encore dont Lucrèce a célébré la puissance en vers pleins de charme (1), et qui a présidé, dit-il, à ses travaux: c'est celle de l'amitié. Il y a en effet quelque chose de plus que le langage convenu des dédicaces dans l'hommage-

(1) De nat. rer. I, 137 sq. IV, 20, sq.

qu'il fait du fruit de ses veilles à son cher Memm

« Je ne me cache point que les systèm obscurs des Grecs, il est bien difficile de les rendre clairement dans nos vers latin surtout lorsqu'il faut user de tant de mots nouveaux, à cause de l'indigence de la langu et de la nouveauté des sujets. Et, toutefoi l'attrait de ta vertu, la douceur espérée de co tenter une amitié si chère m'engagent à surm ter toutes les fatigues, à veiller, sans relâch durant les nuits sereines, cherchant par quel paroles et dans quels vers je pourrai faire l à ton esprit une lumière qui éclaire po lui les plus profonds secrets de la nature

« Nec me animi fallit Graiorum obscura rep
Difficile illustrare latinis versibus esse,
Multa novis verbis praesertim quum s
agundum,
Propter egestatem linguæ et rerum novitatem
Sed tua me virtus tamen, et sperata voluptas
Suavis amicitiæ, quemvis perferre laborem
Suadet, et inducit noctes vigilare serena
Quærentem, dictis quibus, et quo carmi
demum
Clara tuæ possim præpandere lumina me

Res quibus occultas penitus convisere possis. »

Qu'était-ce que ce Memmius, pour qui écrivait Lucrèce avec tant d'amour, et que les vers de ce grand poëte, placés alors sous sa protection, recommandent aujourd'hui au souvenir de la postérité ?

Lucrèce ne disait rien de trop, lorsqu'au début de son poëme il appelait magnifiquement son ami : Memmi clara propago. La famille des Memmius était d'une fort antique illustration. Une filiation étymologique, peut-être imaginée par Varron, le d'Hozier de ce temps-là, dans son livre De familiis Trojanis, et depuis reproduite, avec quelques autres du même genre, par Virgile (1), la faisait remonter sinon historiquement, du moins grammaticalement, jusqu'au Troyen Mnesthée. Il n'a pas tenu aux savants du seizième siècle, Turnèbe, Lambin, Passerat, et à leur manière érudite de traduire en latin les noms modernes, qu'on ne rattachât aux descendants de Mnesthée l'illustre

(1) Æneid. V, 117.

maison de Mesmes. (1)

Cette famille était noble, mais en même temps plébéienne, puisqu'elle donna à Rome des tribuns. Il est possible cependant que quelque Memmius, pour se rendre le tribunat accessible, se soit fait, comme d'autres, adopter par une famille plébéienne.

Le premier dont l'histoire fasse mention est C. Memmius, préteur de Sardaigne sous le consulat de C. Claudius Pulcher et de T. Sempronius Gracchus, en 577 et qui, quelques années après, en 582, sous le consulat de C. Popilius Lenas et de Aelius Ligur, fut préteur en Sicile.

C'est sans doute de ce C. Memmius qu'étaient fils Caïus et Lucius Memmius dont Cicéron (3) et Salluste (4) ont loué l'éloquence.

On peut voir chez l'historien comment le premier, Caïus, en 643, accusa de concussion L. Calpurnius Bestia, qui, pendant son cons

(1) Voy. Menagiana, T. IV. p. 175

(2) Tit. Liv. XLI, XLII.

(3) Brut. XXXVI.

(4). Bell. Jug. XXXI. XXXIII. XXXIV.

envoyé en Numidie à la tête d'une armée, s'était laissé corrompre par l'argent de Jugurtha; comment il fit porter une loi qui forçait Jugurtha de venir lui-même à Rome témoigner des trahisons imputées aux généraux romains. Salluste a transcrit, à ce qu'il dit, mais, dans la vérité, refait, une de ses harangues tribunitiennes. C'est un morceau plein de cette véhémence et de cette amertume qui, selon Cicéron (1) caractérisaient l'éloquence des deux frères : accusatores acres atque acerbi. Rien n'empêche de faire honneur au même C. Memmius de la loi Memmia, si toutefois elle doit conserver ce nom et ne pas s'appeler, comme on écrit quelquefois, lex Remmia : cette loi, on le sait, défendait d'accuser les citoyens absents pour les affaires de la république, et condamnait les calomniateurs et les accusateurs subornés à être marqués au front de la lettre K, initiale du mot calumnia, qui, primitivement, s'écrivait par un K (2). C. Memmius, éloquent, hardi, vertueux, respecté, allait parvenir au consulat, lorsqu'en 653 le factieux tribun Saturninus,

(1) Brut. XXXVI.
(2) Cic. pro Sexto Roscio amerino, XIX.

qui redoutait son élévation, le fit assommer dans les Comices, en plein champ de Mars (1).

Nous ne savons rien de son frère Lucius, orat comme lui (2), qui faisait le même usage de son talent oratoire, mais que sans doute il effaça, qu'il fut le père de l'ami de notre poète, C. Mem Gemellus.

Ce dernier parvint de bonne heure aux honn publics. Il y était porté par sa naissance, par la gloire de ses ancêtres, par le souvenir de son père surtout de son oncle, par son mérite personnel enfin par le puissant appui de Pompée et du part des Optimates, auquel il s'était attaché dès son jeune âge (3). Il gouverna la Bithynie comm préteur et, à son retour, fut accusé par César q dans un exorde élégant dont nous avons quelque lignes (4), s'excusa de cette hostilité sur l'intérê qu'il devait au roi Nicomède, son hôte et son a C'était une excuse malheureuse qui rappelait de honteux souvenirs et fournit à l'accusé l' casion d'une vive et mordante réplique (5).

(1) Cic. Catilin. IV ; Tit. Liv. Epit LXIX, etc
(2) Brut. LXXXIX.
(3). Cic. Pro Rabirio.
(4) A. Gell. V. 12. (5) Suet. Cæs. XLIX, LXX

On ne sait quelle fut l'issue de ce procès. Il est probable que Memmius fut absous.

Lui-même remplit plus d'une fois le rôle d'accusateur auquel semblaient l'appeler des traditions de famille. On cite, parmi ceux qu'il poursuivit comme simple citoyen ou comme tribun, C. Rabirius Posthumus, défendu par Cicéron, et M. Lucullus, le frère du vainqueur de Mithridate, L. Lucullus, qu'il ne traita pas mieux lui-même et dont il chercha à empêcher le triomphe.

Il fut préteur vers 694 avec L. Domitius, et Cicéron écrivait à cette occasion à son frère (1): « Prætores habemus amicissimos et acerrimos viros. »

En 699, il disputait le consulat à des rivaux fort considérables, à Cn. Domitius Ænobarbus, à M. Valerius Messala, à M. Æmilius Scaurus. La protection de Pompée, celle même de César avec qui il s'était réconcilié (2) lui donnaient de grandes chances; mais l'intrigue fut si forte de la part de tous les prétendants qu'on ne put nommer de consul. Il y eut un interrègne, et l'année suivante, les

(1) Epist. ad Quint. frat. I, 2.
(2) Suét. Cæs. LXXIII.

quatre candidats furent accusés de brigue. Memmi[us], malgré les efforts de Cicéron, son défenseur, fu[t] condamné à l'exil, d'après la loi Pompeia, sou[s] le consulat de Pompée, en 701. (1).

Il se rendit d'abord à Athènes, où il avai[t] étudié dans sa jeunesse, et s'y appliqua de nouv[eau] à la philosophie. C'est de cet exil, sans doute, que Voltaire, qui le suppose meilleur philosophe [que] son ami et son maître, l'auteur du poëme d[e] la Nature, s'amuse à lui faire écrire, dans un[e] suite de lettres à Cicéron, une spirituelle réfu[ta]tion de Lucrèce. Il est plus probable qu'il ét[ait] resté, ou, par l'effet des enseignements de son am[i], s'il ne l'était pas avant, devenu épicurien. Nous savons même, par Cicéron (2), qu'à cette époque il songeait à bâtir sur le te[rrain] à peu près abandonné, du jardin d'Epicure qu'un décret de l'aréopage lui avait concéd[é] en tout ou en partie. Que voulait-il bâtir

---

(1) Cicer. Ad Att. IV, 16, 17, 18. Ad Quint. fratr. III, 2, 8. (Voyez, à ce s[ujet], Montesquieu, Grandeur et décadence des Rom[ains], chap. X De la Corruption des Romains.

(2) Ad famil. XIII, 1, 2, 3 ; ad Attic. V, 11.

Un monument au chef de la doctrine? Une maison pour lui-même? On ne sait. Il paraît seulement que la secte à qui le philosophe avait légué son jardin dans la personne de Métrodore, son premier successeur, chargé de le transmettre aux autres, s'émut fort du décret de l'Aréopage et du projet de Memmius. Patron, qui avait succédé à Phèdre dans le gouvernement de l'École, se crut engagé d'honneur à obtenir de Memmius l'abandon d'un privilège contraire aux clauses du testament d'Épicure et aux droits de ses disciples, et il fit agir auprès de lui le crédit de Cicéron, lorsque celui-ci, en 702, se rendit à Athènes. Il est assez piquant de trouver, dans ces souvenirs historiques, du reste obscurs et incomplets, l'élève de Lucrèce en procès avec la secte d'Épicure.

Memmius, du reste, ne paraît pas avoir donné suite à son dessein, car il quitta Athènes pour Mitylène, puis pour Patras, où il se fixa. Devenu citoyen de cette ville, il y adopta le fils d'un de ses nouveaux concitoyens, ami de Cicéron, homme recommandable, nommé Lyson (1).

Il était mort lorsque Cicéron, en

(1) Cic. ad Fam. XIII. 19.

706 ou 707, écrivit son Brutus. Il y est rappelé parmi les orateurs dont on pouvait regretter la p

« C. Memmius, fils de Lucius, homm consommé dans les lettres, dans les lettres grecqu du moins, car il méprisait les latines; orateur fi harmonieux, qui seulement fuyait la peine, non seulement de composer, mais encore de penser. a retiré à son talent tout ce qu'il a retranché son travail. »

« C. Memmius, Lucii filius, perfectus li sed græcis, fastidiosus sane latinarum, argutu orator, verbis que dulcis, sed fugiens non modo cendi verum etiam cogitandi laborem, tantum de facultate detraxit, quantum imminuit in tria (1). »

La préférence exclusive de Memmiu pour les lettres grecques, son dédain pour l lettres latines, dont il semble que les vers de Lucrèce auraient dû le guérir, expliquent l milité du poète qui lui demande, en quelque s grâce pour la témérité de son entreprise:

« Nec me animi fallit Graiorum obscura r perta

(1) LXX.

Difficile illustrare latinis versibus esse,
Multa novis verbis praesertim cum sit agendum,
Propter egestatem linguae et rerum novitatem (1)."

Memmius avait un goût pour le plaisir qui ne s'accordait guère avec l'activité politique et le travail littéraire, et dont le défendait mal la philosophie qu'il avait embrassée. C'était un philosophe, si l'on veut, mais non pas un sage. Il s'abandonna, en épicurien relâché, aux vices d'un siècle corrompu. Son nom revient trop souvent dans la chronique scandaleuse du temps. Nous lisons chez Suétone (2) que le grammairien Curtius Nicias, qui faisait plus d'un métier, se chargea de porter un de ses nombreux billets doux à la femme de Pompée, qui s'en plaignit à son mari et fit chasser de la maison le malencontreux messager. Memmius paraît avoir été plus heureux auprès de la femme de M. Lucullus, et nous avons même la date précise de cette bonne fortune, qui fit scandale à Rome, en 693. La fête annuelle de la jeunesse, à laquelle, sans doute, devait-

(1) De nat. rer. I, 137
(2) De illust. Gramm., XIV.

présider Memmius, ne put avoir lieu, et l'épo
outragé, que Cicéron, à qui nous devons ces dét
appelle plaisamment Ménélas, renvoya son
infidèle Hélène. « Le berger de l'Ida
ajoute Cicéron, n'offensa toutefois que Ménéla
notre Pâris a fait mieux, il n'a pas même é
gné Agamemnon. » Nous avons rappelé pl
haut que, dans son tribunat, Memmius
tait opposé au triomphe de L. Lucullus. C
tait vraiment le mauvais génie de la famil

Lucrèce, on le voit, a pu justement louer so
ami de la haute protection de Vénus :

« Memmiadem nostrum, quem tu, dea, tempore in omni
Omnibus ornatum voluisti excellere rebus. »

La paresse de Memmius s'était mieux
accommodée des délassements poétiques que d
exercices oratoires. Il faut l'ajouter à l
liste nombreuse des nobles Romains de cette
époque qui se sont amusés à composer des ver
Il versifiait en amateur, négligemmen

(1) Ad Attic. I, 18.
(2) De nat. rer. I, 27.

durement (1), licencieusement surtout. Ovide le comprend dans la longue énumération des poëtes érotiques dont il a, pour son malheur, suivi les traces (2). Pline le jeune (3) le cite parmi ceux dont l'exemple peut autoriser le libertinage de tradition, d'imitation de sa muse érudite.

Memmius joua en ce siècle, ainsi que plusieurs autres nobles Romains, le rôle de protecteur des lettres, illustré depuis par Mécène (4). Nous savons qu'il emmena dans son gouvernement de Bithynie, avec son dévoué et utile ami le grammairien Curtius Nicias, le grand poëte Catulle. Etait-ce pour lui servir d'historiographe, comme autrefois Ennius à Fulvius Nobilior, comme en ce temps Archias à L. Lucullus, ou simplement pour décorer de sa présence la maison d'un préteur philosophe et lettré? Catulle, du reste, ne se loua guère du voyage et garda longtemps rancune, comme l'atteste, en plus d'un

(1) A. Gell. XIX, 9 Cf. Macrobe, I, 10.
(2) Trist. II, 433.
(3) Epist. V. 3.
(4) Martial, epist. XII, 36.

endroit, le recueil de ses poésies. (1), à la pauvre
de la Bithynie et à l'avarice du préteur.

« .... La conversation tomba sur di
sujets; celui-ci, par exemple : qu'était-ce
que la Bithynie? Comment y allaient les a
res? qu'en avais-je rapporté? Je répondi
ce qui est la vérité, qu'il n'y a rien là à ga
ni pour les habitants, ni pour les préteurs
pour leur suite .... »

« Huc ut venimus, incidere nobis
Sermones varii; in quibus quid esset
Jam Bithynia, quomodo se haberet,
Et quonam mihi profuisset ære?
Respondi id quod erat : nihil neque ipsis
Nec pretoribus esse, nec Cohorti,
Cur quisquam Caput unctius referret, et
(2).

Les vers de Catulle, ceux surtout que no
ne pouvons citer, si on les prenait au sérieu
feraient grand tort à la mémoire de Memm
qu'ils représentent comme un préteur rapa
avare et débauché; ce qu'étaient, du re

(1). Carm. X, XXVIII, XXXI, XLVII.
(2) Carm. X. 5 sq.

dans le siècle de Verrès, à différents degrés, beaucoup d'honnêtes gens de Rome. Ils ne sont guère plus honorables pour Catulle lui-même, qui s'y donne l'humble condition de poëte à la suite, de domestique négligé et mécontent. Quand il dit de ses amis Veranius et Fabullus, qui avaient suivi en Espagne le préteur Pison, dans la même espérance et avec aussi peu de fruit que lui-même, en Bithynie, le préteur Memmius : « Suivants de Pison, au ventre vide, au bagage portatif .... »

« Pisonis comites, cohors inanis,
Aptis sarcinulis et expeditis.... (1) »

quand il les montre sacrifiés par leur patron aux misérables instruments de ses rapines, à ses deux mains gauches, comme on disait en latin, duae Sinistrae Pisonis (2) — Porcius et Socration, exilés, pour leur faire place, de la table du maître, et réduits à chercher des invitations dans les carrefours :

(1) Carm. XXVIII, 1.
(2) Carm. XLVII, 1, 59.

« Vos convivia lauta sumptuose
De die facitis : mei sodales
Quærunt in triviis vocationes... »

quand il se met obligeamment de moitié dan[s]
disgrâces de bas étage, et s'écrie, avec un dé[s]
pointement dont on est tenté de rire, loin d[e]
compatir : « Cherchez donc de nobles ami[s]

« ... pete nobiles amicos (1) »

on se demande si le poète qui se rabaisse ainsi
niveau des parasites de la comédie n'avait
jamais vu au théâtre l'Ergasile de Plau[te]
en quête d'un dîner, perdant, sans fruit, su[r la]
place publique, pour se faire inviter, les mei[lleurs]
bons mots de son répertoire, et se plaignant
les riches, que les grands ne traitent plus q[ue]
ceux qui peuvent les traiter à leur tour

« Eos requirunt qui lubenter, quum ederint,
reddant domi

---

(1) Carm. XXVIII, 13.

(2) Plaut. Captiv. III, 1, 13.

« On ne donne à dîner qu'à celui qui le rend ;
On ne le donne pas, on le prête, on le vend ! (1) »

Cette histoire de Memmius est tristement instructive. Elle nous montre la poésie latine dans des rapports mercenaires et serviles avec une aristocratie corrompue ; chargée, pour un modique salaire, d'amuser ses loisirs et de parer ses vices, faisant partie de son luxe et de son train. Plus heureux que Catulle, Lucrèce, comme Lucilius, par l'élévation de son rang et sans doute aussi par la dignité de son caractère, échappa à cet abaissement : son génie n'eut point de patron et ne releva que de l'amitié.

Il n'a pas connu davantage la dépendance, et, selon l'expression de Lafontaine, l'esclavage de l'imitation. S'il a juré, avec trop de docilité, sur les paroles d'Epicure, il a marché librement dans la voie d'Homère, d'Empédocle, d'Ennius ; nul, de tous les poètes latins, n'a plus conservé les allures de l'originalité, n'a plus joui du privilège qu'elle confère de susciter, par une émulation féconde, d'autres génies originaux

(1) Rotrou, Les Captifs, III, 1.

C'est à son école surtout, presque autant qu'à l'école des Grecs, que se sont formés et Virgile et Horace. C'est lui qui a imprimé le mouvement décisif et suprême à l'imagination des Romains, qui l'a poussée enfin vers ses hautes destinées; son œuvre est comme le nœud de ce drame littéraire que forme le développement, jusque là si lent et si pénible, et tout aussitôt si rapide et si heureux de la poésie latine. Dans la partie de l'enseignement qui m'est confiée, je ne pourrais vous appeler à une étude plus digne de votre studieuse curiosité, de votre bienveillante attention.

2e Leçon.

Anciens poètes gnomiques latins.
Prédiction du devin Marcius.
Carmen d'Appius Claudius Caecus.
Praecepta d'Ennius.
La philosophie pythagoricienne connue de bonne heure parmi les Romains.

Du travail. Textes recherchés avec soin, pas toujours liés avec art. De l'exactitude en gén.al et qq. inexactitudes dans le détail. On souhaiterait qq fois un style plus précis et plus élégant, un plus grand agrément d'exposit.on

2e Leçon

Anciens poètes gnomiques latins. — Prédiction du devin Marcius. — Carmen d'Appius Claudius Caecus. — Praecepta d'Ennius. — La philosophie pythagoricienne connue de bonne heure parmi les Romains.

Rome, pendant les cinq premiers siècles de son histoire, tout occupée, aux champs, de labourage, à la ville, de procès civils et de querelles politiques, hors de son territoire, de guerres continuelles, eut peu de loisir et montra très peu de goût pour la littérature en général et pour la poésie en particulier. Eut-elle même ces premiers monuments épiques, ces annales en vers qu'on rencontre chez tous les peuples naissants ? C'est ce qu'on ne pourrait affirmer, car il n'en reste pas de vestiges. Des inscriptions triomphales ou funéraires, où sont célébrés la gloire de la patrie et les vertus des grands hommes, voilà tout ce qui nous représente ~~~~ sa poésie épique à cette époque reculée de son existence. Elle est un peu plus riche en poésie lyrique, soit religieuse soit politique. A la première de ces inspirations appartiennent les fragments, de bonne heure incompréhensibles même pour les Romains, des chants consacrés des Fratres Arvales et des Salii ; à la seconde appartiennent ces chants triomphaux qui accompagnaient leur-

trée du vainqueur à Rome, et auxquels venaient se mêler les railleries des soldats, piquantes quelquefois dans leur habituelle grossièreté; ces chants de table où l'on faisait à la fin du repas l'éloge des aïeux, les chants qu'on faisait entendre aux funérailles et que les Latins désignaient sous le nom de Næniæ. On peut reconnaître encore dans le genre informe de la Satura, qu'il ne faut pas confondre avec la Satire, une ébauche de poésie dramatique.

La versification se composait alors d'une seule espèce de vers, ce vers saturnien dont Horace dit avec tant de dédain (Epist. liv. II. ep. 1re):

« Horridus ille numerus Saturnius »

mais qui suffisait cependant pour charmer l'oreille encore peu expérimentée des vieux Romains.

Il était impossible cependant que le genre qui convenait le mieux à l'esprit positif des Romains, le genre didactique, tardât à paraître. Bientôt en effet il prit une place importante dans ces premiers essais d'une littérature encore dans l'enfance et qui ne fait que bégayer, en attendant que le temps et l'étude des modèles grecs viennent affermir sa voix. Le genre didactique vint donc se joindre aux genres qui existaient déjà et que nous venons d'indiquer, et d'abord il se manifesta

par des maximes, par des sentences éparses, et non par des compositions suivies. Il commença chez les Romains comme il l'avait fait chez les Grecs, avec Hésiode, Théognis, Solon, par prendre la forme gnomique, et c'est sous cette forme que nous en retrouvons dans la littérature latine les plus anciens vestiges.

Le premier de ces poëtes gnomiques à Rome fut le devin Marcius. La date et le lieu de sa naissance nous sont inconnus. Tout ce que nous savons relativement à ses poésies, (il serait plus exact de dire ses prédictions, ainsi que les appelle Tite-Live, Marcia carmina), c'est qu'elles furent retrouvées par le Sénat l'an 540 de Rome, fort à propos pour relever l'esprit public, au moment même où les victoires d'Annibal en Italie consternaient tous les esprits. Mais laissons ici parler Tite-Live qui nous rapporte ce fait au livre 25, chapitre 12:

Cela est en contradiction avec la suite où on lui attribuera ~~d'autres~~ des poésies autres que des prédictions; et de plus le mot prédictions n'est pas la traduction de carmina.

« Religio deinde nova objecta est ex carminibus Marcianis. Vates hic Marcius illustris fuerat, et quum conquisitio priore anno ex senatus-consulto talium librorum fieret, in M. Attilii prætoris urbani, qui eam rem agebat, manus venerant. Is protinus novo prætori Sullæ tradiderat. Ex hujus Marcii duobus carmi-

nibus, alterius post rem actam editi cum rato auctori tas eventu, alteri quoque, cujus nondum tempus venerat, afferebat fidem. Priore carmine Cannensis prædicta clades in hæc ferme verba erat : " Amnem Trojugena Cannam Romane fuge : ne te alienigenæ cogant in campo Diomedis conserere manus. Sed neque credes tu mihi, donec compleris sanguine campum ; multaque millia occisa tua deferat amnis in pontum magnum ex terra frugifera ; piscibus atque avibus ferisque, quæ incolunt terras, iis fuat esca caro tua : nam mihi ita Jupiter fatus est. " Et Diomedis Argivi campos et Cannam flumen qui militaverunt in iis locis, juxta atque [ipsam] cladem agnoscebant. Tum alterum carmen recitatum, non eo tantum obscurius, quia incertiora futura præteritis sunt, sed perplexius etiam scripturæ genere. " Hostem, Romani, si expellere vultis, vomicamque, quæ gentium venit longe, Apollini vovendos censeo ludos, qui quotannis comiter Apollini fiant : quum populus dederit ex publico partem, privati uti conferant pro se suisque. Iis ludis faciendis præerit prætor is, qui jus populo plebique dabit summum. Decemviri Græco ritu hostiis sacra faciant. Hæc si recte facitis, gaudebitis semper, fietque res vestra melior. Nam is divus exstinguet perduelles vestros, qui vestros

campos pascunt placide." — Ad id carmen explanandum diem unum sumpserunt. »

Macrobe, dans ses Saturnales, au chapitre dix-septième du premier livre, où il traite diverses questions relatives à Apollon, rapporte aussi la 2e des prédictions de Marcius, en la faisant précéder de l'explication historique que voici:

« Nam quum ludi primo Romæ Apollini celebrarentur, ex vaticinio Marcii vatis, carmine que Sibyllino, repentino hostis adventu plebs ad arma excitata occurrit. »

Et un peu plus loin il ajoute:

« Invenio in literis hos ludos victoriæ non valetudinis causa, institutos. Bello enim Punico hi ludi ex libris Sibyllinis primum sunt instituti. Fertur autem in carminibus Marcii vatis, cujus duo volumina illata sunt in senatum, inventum esse ita scriptum: " Hostem, Romani, si expellere, &a. »

La prédiction est rapportée absolument dans les termes qu'emploie Tite-Live.

Peut-on bien exactement rapporter ces prédictions, ou du moins leur énoncé à Marcius? C'est là matière à controverse, et l'on a de justes raisons de douter et même de se prononcer en faveur de la négative. Quand la politique a

besoin de pareilles découvertes, elles ne manquent guère, et il se trouve toujours quelque ancien devin qui lui fournit, aux yeux du vulgaire, de sages mesures à prendre dans l'embarras présent. On peut en outre remarquer ici l'habileté avec laquelle ces deux prédictions sont choisies ; l'une qui a un rapport évident avec la bataille de Cannes récemment perdue par les Romains, confirme de toute son autorité la seconde prédiction, qui concerne l'avenir, et qui sert à rassurer le peuple par l'institution des jeux Apollinaires, destinés à concilier à Rome la faveur du Dieu.

Cicéron, dans son traité de Divinatione parle aussi de Marcius ; quelquefois même il donne un frère à ce devin et dit : « les frères Marcius », en leur adjoignant un troisième devin nommé Publicius. Voici du reste les passages où il fait mention de l'auteur qui nous occupe : « Quo in genere Marcios quosdam fratres nobili loco natos, apud majores nostros scriptos fuisse videmus. » (De divinat. I. 40).

Un peu plus loin, au chapitre 50 du même livre : « Similiter Marcius et Publicius vates cecinisse dicuntur. »

Et enfin au livre V., chapitre 55 : « Eodem que modo nec ego Publicio

nescio cui, nec Marciis vatibus, credendum existimo."

Marcius paraît avoir rédigé sous forme métrique des sentences morales, et l'on dirait que c'est à lui qu'Horace fait allusion dans ces vers de l'épître aux Pisons :

" dictæ per carmina sortes ;
Et vitæ monstrata via est. "

(404 et seq.)

Un grammairien du quatrième siècle après J.C, Flavius Mallius Theodorus, consul en 399, nous a conservé dans un ouvrage de grammaire intitulé de Metris, un souvenir des maximes de Marcius, dans le passage suivant :

" Præcepta primus apud Latinos Marcius vates composuit, ex quibus est illud : " Postremus loqueris, primus taceas."

Ce serait là le premier vestige de la poésie didactique des Romains. Cette maxime d'ailleurs, par sa forme brève et par l'idée qu'elle exprime, rappelle bien la gravité de l'esprit romain aux premiers temps de la république.

Aulu-Gelle, dans ses Nuits attiques (livre 4, ch. 5) nous rapporte aussi un vers que les enfants romains chantaient par les rues de la ville :

« Versus hic scite factus cantatusque esse a p
ris urbe tota fertur : — « Malum consilium
consultori pessimum est. »

Ce vers remonterait à une haute antiquité, s
l'on en croit le récit suivant que M. Michelet
(Hist. rom. t. 1er p. 79) a emprunté à Aulu-Gelle
« La statue d'Horatius Coclès ayant ét
frappée de la foudre, on fit venir des haruspices étr
ques qui, en haine de Rome, conseillèrent de la f
descendre dans un lieu que le soleil n'éclairait jam
Heureusement la chose se découvrit, et l'on plaç
la statue dans un lieu plus élevé, ce qui tourna
au grand avantage de la république. Les harusp
avouèrent leur perfidie et furent mis à mort. O
en fit une chanson que chantaient les petits enf
par toute la ville :

« Malheur au mauvais conseiller,
Sur lui retombe son conseil. »

Mais il paraîtrait que ce vers serait imité d'Hésiode
qui a dit :
« Ἡ δὲ κακὴ βουλὴ τῷ βουλεύσαντι κακίστη
ce qui lui donnerait une date bien plus récente
car ce n'est qu'assez tard que les poëtes grecs furent
connus et imités à Rome.

C'est encore une vieille maxime qu'Hor
nous rapporte presque textuellement dans la

Epître, et qui termine le morceau suivant :
" Vilius argentum est auro, virtutibus aurum.
O cives, cives, quaerenda pecunia primum est,
Virtus post nummos." Haec Janus summus [ab imo
Perdocet, haec recinunt juvenes dictata senesque,
Lævo suspensi loculos tabulamque lacerto.
Est animus tibi, sunt mores et lingua, fidesque,
Si quadringentis sex, septem millia desunt,
Plebs eris. At pueri ludentes : Rex eris, aiunt,
Si recte facies." Hic murus aheneus esto,
Nil conscire sibi, nulla pallescere culpa.
Roscia, dic, sodes, melior lex, an puerorum
Nænia, quae regnum recte facientibus offert,
Et maribus Curiis et decantata Camillis. "

Il n'est pas nécessaire de trop insister sur ce morceau, dont chacun peut sans effort apprécier la facile ironie et la spirituelle morale. Remarquons cependant en passant l'ingénieuse personnification que le poète fait du quartier de Janus, cette Bourse de Rome (chacun se souvient en effet de ces mots de Damasippe, disant que sa fortune a fait naufrage : <u>ad Janum medium</u>). Horace prend le Dieu qui préside au quartier de la banque et de l'usure, et il en fait un maître de morale, mais de cette morale pratique, qui consiste à

augmenter sa fortune, n'importe comment, et qui était si fort dans le goût romain. Janus tient donc école et enseigne, « perdocet », mot très rare et de la catégorie de ceux que les grammairiens appellent semel dictum, ce qui indique l'importance de l'enseignement. A son école accourent et les jeunes-gens et les vieillards eux-mêmes, armés du bagage de l'écolier : « Juvenes... senesque,

Laevo suspensi loculos tabulamque lacerto... »

Il faudrait se garder ici de finir, comme l'ont fait quelques éditeurs, le premier vers par et :
. . . . (Senesque et),
ce qui détruirait cette image plaisante de ces vieillards accoutrés en écoliers, et portant au bras la bourse aux jetons et les tablettes de l'enfant qui se rend chez son maître. C'est que les leçons de Janus sont de la plus grande importance, car vous aurez beau acquérir de la vertu, si vous n'avez pas quatre cent mille sesterces, la loi du tribun Roscius Othon, qui règle l'ordre des places au théâtre, vous interdira l'orchestre occupé par les sénateurs et les quatorze premiers gradins et vous reléguera parmi le peuple : "Plebs eris".
Et qu'importe en effet, dit le poète dans une ironique défense de la loi, qu'importe que les enfants chantent par les rues : Si tu fais bi

tu seras roi? Est-ce qu'ils valent la loi Roscia, ces chants des enfants, (Nænia est pris ici dans un sens général et ne signifie plus chants funéraires), ces chants que répétaient avant eux les mâles Curius et les Camille?

Ces derniers vers sont précieux en ce qu'ils attestent l'antiquité de la maxime que cite Horace, et qui certainement est un fragment de poésie didactique; car tout dans le passage que nous venons de commenter se rapporte à l'idée d'un enseignement moral, et le sens qu'il donne à la vieille maxime a une toute autre portée que celui que lui donnent les enfants qui la répètent dans leurs jeux. Un des commentateurs d'Horace, Porphyrion, nous en a même conservé le texte primitif: « Rex erit qui recte faciet; qui non faciet non erit. »

Quant à l'inspiration générale du morceau, et surtout quant à cette idée de transformer les maximes de l'intérêt en leçons de morale, elle n'appartient pas tout entière à Horace et se trouve en germe dans Cicéron, d'où le poète l'a probablement tirée. Nous lisons en effet au 25e chapitre du second livre des Offices le passage suivant:

« Sed toto hoc de genere, de quærenda, de

collocanda pecunia, vellem etiam de utenda, commodius a quibusdam optimis viris, ad Janum medium sedentibus, quam ab ullis philosophis ulla in schola disputatur. »

C'est là fort probablement le point de dépa du développement d'Horace et l'origine de cet ingénieuse prosopopée de Janus. Ce n'est pas d'a leurs le seul emprunt fait à Cicéron par Horace.

Les auteurs de ces maximes parmi lesquelles celle que nous venons de citer offre une si belle leçon mo rale, étaient les Théognis et les Hésiode de ces temp reculés. Mais de même qu'Hésiode a laissé avec ses maximes de morale des préceptes d'agriculture de même chez les Romains, où l'agriculture fu si longtemps en honneur, il dut y avoir des ma mes didactiques sur les travaux de la terre et des conseils donnés sous une forme métrique aux la boureurs. C'est là une opinion que confirment quelques passages des auteurs de l'antiquité. Ainsi Festus, aux mots <u>Flaminius</u>, <u>Cami lus</u>, nous dit que les enfants ont probablement été appelés <u>Camilli</u> chez les anciens, puisqu'o trouve ce nom dans un ancien proverbe où un père donne à son fils le précepte d'agriculture suivant :

"Poussière l'hiver, boue au printemps,
T'annoncent, mon fils, abondance de froment."

"Alii dicunt omnes pueros ab antiquis Camillos appellatos, sicut habetur in antiquo carmine, quum pater filio de agricultura praeciperet :

"Hiberno pulvere, verno luto, grandia farra, Camille, metes."

Le ton est énergique et sévère, et offre une précision dont on est frappé. Quant au mètre de ce vers, si même c'est un vers, on ne peut au juste le définir. Est-ce un vers saturnien ? et Carmen dans la phrase de Festus a-t-il le sens de vers ou bien celui de formule, comme dans ces mots de Tite-Live :

"Lex horrendi carminis" ?

c'est ce qu'on ne peut décider. Hermann, p. 69 évite de se prononcer dans ses Eléments de doctrine métrique, et il est bon de faire comme lui. A coup sûr, le ton est poétique, et c'est ce que reconnaît Macrobe dans ce passage des Saturnales (liv. V, ch. 20) :

"In libro enim vetustissimorum carminum, qui ante omnia, quae a Latinis scripta sunt, compositus ferebatur, invenitur hoc rusticum vetus canticum :

« Hiberno pulvere, verno luto, grandia farra, Camille, metes. »

Les mots hoc rusticum vetus canticum … digueraient des vers.

C'est de là probablement que Virgile a t… un passage des Géorgiques, et le même Macro… nous le fait remarquer, car la phrase que no… venons de citer est immédiatement précédée de celle-…

« Addemus praeterea hoc, Virgilium vestrum undique veterum sibi ornamenta traxisse; unde hoc dixerit :

« Hiberno laetissima pulvere farra… »

Servius partage aussi l'opinion de Macrobe dans son Commentaire sur Virgile.

Le passage inspiré par cette antique maxime serait celui-ci :

(Georg. 1, 101 et seq.) :

« Humida solstitia atque hiemes orate serena… Agricolae; hiberno laetissima pulvere farra, Laetus ager. »

Aussi Pline avait-il tort d'adresser à Virgile, dans son livre dix-septième, chap. 2, le reproche suivant :

« Ergo qui dixit hiemes serenas optandas, non pro arboribus vota fecit : nec pro solstitia imbres vitibus conducunt.

Hiberno quidem pulvere lætiores fieri messes, luxuriantis ingenii fertilitate dictum est. »

Ce n'est point là une invention de Virgile, ni un produit de sa fertile imagination ; c'est simplement un souvenir de sa mémoire savante, et la traduction d'un proverbe fort répandu probablement au temps où écrivait le poëte.

Au cinquième siècle nous trouvons à Rome une poésie gnomique plus distincte et qui n'est plus anonyme. C'est l'ouvrage d'Appius Claudius Cæcus, cet illustre Romain qui fut revêtu de toutes les grandes charges du gouvernement, tour à tour préteur, consul, censeur ; qui pendant sa censure prolongea la voie romaine à laquelle on donna son nom, la Voie Appienne, et prit longtemps une part active au gouvernement des affaires, en s'y distinguant toujours par cette patricienne inflexibilité qui semblait héréditaire dans sa famille. Cicéron, dans le <u>De Senectute</u>, dans les <u>Tusculanes</u>, dans le <u>Brutus</u>, fait de lui une mention des plus honorables, comme nous le voyons par les passages suivants :

« Ad App. Claudii senectutem accedebat etiam ut cæcus esset ; tamen is quum sententia senatus inclinaret ad pacem cum

Pyrrho fœdus que faciendum, non dubitavit dicere illa que verbis persecutus est Ennius :

« Quo vobis mentes recte que stare solebant
Antehac, dementes sese flexere viaï ? »

Cetera que gravissime : notum enim nobis carmen est, et Appii ipsius exstat oratio. Atque hæc ille egit septem et decem annis post alterum consulatum quum inter duos consulatus anni decem interfluxissent, Censor que ante superiorem consulatum fuisset ; ex quo intelligitur, Pyrrhi bello sane grandem fuisse. »

(De Senectute. 6).

« Appium quidem veterem illum, qui cæcus annos multos fuit, et ex magistratibus et ex rebus gestis intelligimus, in illo suo casu nec privato nec publico muneri defuisse. »

(Tuscul. v. 38)

« Possumus Appium Claudium suspicari disertum, quia senatum jamjam inclinatum a Pyrrhi pace revocaverit. »

(Brutus. 14).

Terme déjà employé dans la page précédente.

Sa gloire oratoire, comme nous le voyons par ces divers extraits, se rattache à un grand souvenir, celui de son opposition à Cinéas dans le sénat. Mais son discours en cette occasion ne fut pas celui que Plutarque lui attribue

au chapitre vingt-deuxième de la vie de Pyrrhus; ce serait plutôt celui qu'Ennius a reproduit au sixième livre de ses Annales et qui aurait été, si l'on en croit ces mots de Cicéron que nous venons de citer, "quæ verbis prosecutus est Ennius", exactement celui qu'il prononça. Du reste ces paroles que, dans le même passage, Cicéron met dans la bouche de Caton l'ancien, "Oratio exstat", font supposer que lui-même il avait pu l'avoir sous les yeux.

Cet Appius qui fut pour ainsi dire par la réunion des mérites divers de l'homme d'État, du général, de l'orateur, un Caton anticipé, joignait à ces qualités un talent qui manquait à son imitateur, si je puis ainsi parler; il était poète. Il avait composé un ouvrage en vers, qui ressemblait aux vers dorés de Pythagore, qui en était peut-être une traduction, comme on peut le conclure de ce qu'en dit Cicéron dans sa quatrième Tusculane, chap. 2:

manque de justesse, Caton n'a imité personne.

"Mihi quidem Appii Cæci carmen, quod valde Panætii laudat epistola quædam, quæ est ad Quintum Tuberonem, Pythagoreum videtur."

Ce poème est encore cité par le grammairien Festus, au mot Stuprum:

« Stuprum pro turpitudine antiqui dixerunt unde est in carmine : Fade stuproque castigor quotidie. » Id opus considerandum, conceptum ne fuerit ex Appii sententiis, in jure pronunciatis ; » et aussi par le grammairien Nonius Marcellus au mot rabula :

« Rabula a rabie dictus est, quem nunc advocatum, vel causarum patronum dicimus. Inde est Sallust. canina, ut ait Appius, facundia exercebatur. »

Nous voyons qu'ils l'appellent maximes, sententiæ ; cela cependant n'en indiquerait pas au juste la forme. On croit toutefois qu'il était en vers saturniens. Quant au genre de sentences qu'il renfermait, on ne le sait pas d'une façon précise nous trouvons pourtant dans les lettres à César de Republica ordinanda, qu'on attribue à Salluste, un renseignement qui nous peut mettre sur la voie d'une opinion plus exacte. C'est dans la deuxième de ces lettres, au chapitre 1er :

« Pro vero antea obtinebat, regna atque imperia fortunam dono dare, item alia quæ per mortales avide cupiuntur ; quia et apud indignos sæpe erant, quasi per libidinem data neque cuiquam incorrupta permanserant. Sed res docuit id verum esse, quod in carminibus

peu élégant

plus exacte que quoi ? On n'a parlé d'aucune opinion, mais de l'ignorance où l'on est à cet égard.

Appius ait, " Fabrum esse quemque fortunæ ": at que inte maxime, qui tantum alios praegressus es, uti prius defessi sint homines laudando facta tua, quam tu laude digna faciendo. "

La maxime que cite ici Salluste nous porterait à croire que l'ouvrage d'Appius se composait de sentences morales et philosophiques. Elle est fort belle et correspond exactement à l'idée que nous nous faisons de ces anciens temps. L'auteur de la lettre, quel qu'il soit d'ailleurs, sait au reste en tirer bon parti, quand il l'applique ainsi à César, et en fait sortir ce magnifique éloge du dictateur qui termine le morceau. Ce sont là tous les renseignements, malheureusement bien incomplets, que nous avons sur l'ouvrage didactique d'Appius Claudius.

Au sixième siècle, le premier de l'histoire littéraire de Rome, la poésie gnomique se continue par Ennius, dont le génie universel embrassa presque tous les genres de compositions littéraires. Epopée, tragédie, comédie, il traite tout, jusqu'à la satire dont il fut l'inventeur. Il ne pouvait pas par conséquent négliger la poésie didactique, et surtout cette poésie gnomique des premiers âges de Rome. Il fit en effet un recueil de sentences, qu'il

intitulé Præcepta ou Protrepticus. Suivant son habitude de traduire certains mots du grec en latin, habitude attestée par des passages comme les suivants :

« Musæ, quas memorant Casmenas esse Latini
« Musæ quas Graii memorant, nos Casmenarum
— « Sophiam, sapientia quæ perhibetur.
(Reliquiæ Ennianæ éd. Vahlen)

C'est Charisius qui nous en a conservé le titre grec dans son livre premier :

« At cum nulla causa cogente quid tale dicitur, tunc ni mirum confitendum est de errore ... Et Ennius in Protreptico : pannibus.

Priscien de son côté nous en a conservé le titre latin :

« Vetustissimi tamen etiam in simplici sermone protulisse inveniuntur pro ordinari et pro ... Ennius in Præceptis, ubi .... »

Liv. X

C'était probablement un recueil de sentences, antécédent lointain des épîtres d'Horace. Charisius n'en cite, comme nous l'avons vu, qu'un seul mot : pannibus au lieu de pannis. Ce mot se retrouve dans Pomponius de Bologne, qui renouvela l'Atellane par une rédaction en vers. Priscien nous a conservé de ces Præcepta un fragment qui a plus de valeur

c'est une comparaison ingénieuse à laquelle malheureusement il manque quelques mots qui la terminaient :

« Ubi videt avenam lolium crescere inter triticum,
Selegit, secernit, aufert; is operam addit sedulo
Quae tanto cum studio serunt ... »

Quoique la fin de ce fragment soit assez obscure, obscurité qui disparaîtrait peut-être si on remplaçait quae par quam, on croit deviner l'intention morale d'Ennius et on lui en tient compte. Ce passage n'était pas du reste inconnu de Virgile ou d'Horace, car il semble qu'ils se soient inspirés, l'un du texte même dans ces vers (36 et suiv. de la cinquième Eglogue) :

« Grandia saepe quibus mandavimus hordea
[sulcis,
Infelix lolium et steriles dominantur avenae, »

qui ont une analogie certaine avec les vers d'Ennius ; l'autre du sens moral, dans cet endroit de l'Epître à son fermier (I, 14, 4) où il lui dit :

« Certemus spinas, animo ne ego fortius,
[an tu
Evellas agro; et melior sit Horatius, an res. »

Aux poèmes gnomiques succèdent dans ce même siècle les poèmes philosophiques et scien-

tifiques. On abandonne les recueils de maximes détachées pour se livrer à l'exposition poétique de systèmes de philosophie. C'est ainsi que chez les Grecs, après les poètes gnomiques, Hésiode, Théognis, Solon, étaient venus, comme poètes didactiques, Xénophane, Parménide, Empédocle et peut-être même Épicharme, avec leurs grands poèmes Περὶ φύσεως. A Rome, ce passage de la poésie gnomique à la poésie didactique se fait par Ennius lui-même, dont le génie, universel comme nous l'avons dit, se trouvait là encore dans son élément. Il composa un poème où il exposait tout un système de philosophie, emprunté selon toute vraisemblance aux doctrines de Pythagore. Nous avons déjà vu que c'était aux vers dorés de ce philosophe qu'Appius avait emprunté ses propres préceptes. Il était assez naturel en effet que Rome débutât par cette philosophie, qui naquit si près d'elle et qui dut s'y introduire de bonne heure, avant même que les Romains eussent conquis le Sud de l'Italie. C'est là l'opinion de Cicéron qui l'exprime en ces termes au chapitre 1er de la 4me Tusculane :

« Erat enim illis pene in conspectu praestanti sapientia et nobilitate Pythagoras, qui fuit in Italia temporibus iisdem quibus L...

Brutus patriam liberavit, præclarus auctor nobilitatis tuæ. Pythagoræ autem doctrina, quum longe late que flueret, permanavisse mihi videtur in hanc civitatem : idque, quum conjectura probabile est, tum quibusdam etiam vestigiis indicatur. Quis enim est qui putet, quum floreret in Italia Græcia potentissimis et maximis urbibus, ea, quæ magna dicta est, in his que primum ipsius Pythagoræ, deinde postea Pythagoreorum tantum nomen esset, nostrorum hominum ad eorum doctissimas voces aures clausas fuisse ? Quin etiam arbitror propter Pythagoreorum admirationem Numam quoque regem Pythagoreum a posterioribus existimatum. Nam, quum Pythagoræ disciplinam et instituta cognoscerent, regis que ejus æquitatem et sapientiam a majoribus suis accepissent, ætates autem et tempora ignorarent propter vetustatem, eum qui sapientia excelleret, Pythagoræ auditorem fuisse crediderunt. "

Cette hypothèse qui ferait de Numa un disciple et un auditeur de Pythagore est contraire à la chronologie, et Polybe et Denys d'Halicarnasse l'ont rejetée, comme aussi Tite-Live (Hist. I, 18); cependant elle était fort répandue à Rome et Niebuhr, au tome 1er. de son Histoire romaine, l'a défendue de la manière suivante :

« Tout ce que, dans Cicéron, Scipion dit de l'histoire romaine est tiré de Polybe. Il s'ensuit que cet auteur déjà trouva généralement établie à Rome l'opinion que Numa était disciple de Pythagore; elle était si répandue chez les Romains qu'il démontra l'impossibilité de ce fait au moyen de preuves chronologiques que Denys n'a fait que reproduire après lui. Il se pourrait bien d'après cela que cette opinion eût été admise par Caton; quoiqu'il connût les tables chronologiques d'Eratosthène, il peut avoir ignoré le temps où vivait Pythagore de Samos. Malheureusement Polybe aura difficilement appris que quelques Orientaux faisaient vivre Pythagore sous le règne d'Assarhoddon, contemporain de Numa. L'homme non prévenu, celui qui ne voit pas la nécessité de placer l'existence de Numa entre la 20e et la 30e olympiade, et qui ne pense pas qu'il y ait plus de réalité dans l'existence de Pythagore que dans celle de Numa, celui-là, disons-nous, s'applaudit de l'ancienne opinion populaire et se garde bien de la sacrifier à la chronologie. Lorsque, dans la guerre des Samnites, le Sénat fit élever une statue à Pythagore, comme au plus sage des Grecs, il voulait sans doute honorer en lui le maître

de Numa (on a dit que les livres grecs découverts dans le tombeau de Numa étaient Pythagoriciens) et les Emilius rattachaient leur tige à un fils de ce sage. Du côté des Grecs, la narration d'Epicharme selon laquelle les Romains auraient conféré à Pythagore le droit de cité serait d'une grande importance, si l'on pouvait considérer comme authentique l'ouvrage qui la contient; en la regardant comme supposée, cette narration montre encore que, selon l'opinion reçue, l'influence de Pythagore avait atteint Rome même. »

Plutarque (Vie de Numa, chap. XI) soutient aussi l'opinion populaire dans le passage que nous citons ici:

« C'est cette sagesse si éclairée qui fit passer Numa pour disciple de Pythagore. En effet le culte divin et la pratique habituelle des exercices religieux étaient les premières bases du gouvernement de Numa, comme ils l'étaient de la doctrine du philosophe de Samos: ce fut encore, dit-on, dans les mêmes vues que lui qu'il affecta au dehors de l'ostentation et du faste..... Les sacrifices ressemblaient aussi beaucoup au culte que Pythagore observait. Outre ces premières preuves, ceux qui veulent que ces deux personnages aient vécu ensemble

se fondent sur des témoignages plus éloignés. Ils disent d'abord que les Romains donnèrent droit de bourgeoisie à ce philosophe, et ils s'autorisent du poète comique Epicharme, qui le rapporte dans un ouvrage adressé à Antenor. Ce poète est très ancien et aurait été disciple de Pythagore. Une seconde preuve, c'est que des quatre fils qu'eut Numa, il en nomma un Mamercus, qui était le nom du second fils de Pythagore. Enfin moi-même, pendant que j'étais à Rome, j'ai entendu dire à plusieurs Romains que leurs ancêtres, d'après un oracle qui leur ordonnait d'élever deux statues, l'une au plus sage, l'autre au plus vaillant des Grecs, en érigèrent d'airain à Pythagore et à Alcibiade. »

C'est sur cette tradition que s'appuyait Ovide, quand au 15e livre de ses <u>Métamorphoses</u> il faisait rencontrer Pythagore et Numa et mettait dans la bouche du philosophe une poétique exposition de sa doctrine :

« Vir fuit hic ortu Samius, et fugerat una
Et Samon et dominos; . . . . . .
. . . . Primus quoque talibus ora
Docta quidem solvit, sed non et credita
[verbis. »

Ici se trouve l'exposition du système Pyth

goricien qui remplit tout le chapitre second de ce quinzième livre ; puis au chapitre trois le poète commence par ces vers :

« Talibus atque aliis instructo pectore dictis
In patriam remeasse ferunt, ultro que petitum
Accepisse Numam populi Latialis habenas. »

Tout cela prouverait du moins que les doctrines de Pythagore étaient parvennes à Rome, « permanabant », comme a dit Cicéron. Ce qui le prouverait encore, ce seraient ces deux statues élevées à Alcibiade et à Pythagore, ainsi que nous l'a dit Plutarque, par ordre du sénat. Edifiées pendant la guerre Samnite, elles ne furent enlevées que sous Sylla : c'est ce que nous atteste Pline dans le passage suivant :

« Invenio et Pythagorae et Alcibiadi, quum bello Samniti Apollo Pythius fortissimo Graiae gentis jussisset, et alteri sapientissimo, simulacra celebri loco dicari : ea stetere, donec Sylla dictator ibi curiam faceret. »
(Pline, XXXIV. 12).

Ce même Pline, ainsi que Tite-Live et Plutarque, nous rapporte un fait curieux qui se rattache à cette introduction de la philosophie Pythagoricienne, et à ces relations entre Pythagore et Numa dont nous avons déjà

parlé. Voici le récit de Pline :

„ Cassius Hemina, vetustissimus auctor Annalium quarto eorum libro prodidit, Cn. Terentium scribam agr suum in Janiculo repastinantem, arcam offendisse, in qua Numa, qui Romæ regnavit, situs fuisset. In eodem lib ejus repertos.... In his libris scripta erant philosoph Pythagoricæ: Eos que combustos a Q. Petilio, prætor quia philosophiæ scripta essent. Hoc idem tradi Piso Censorius; sed libros septem juris pontificii, toti dem que Pythagoricos fuisse... Antias, duos ponti cales, totidem græcos præcepta philosophiæ continentes. Idem tertio ponit quo comburi eos placuerit. „

(XIII, 27).

Le récit de Tite-Live est d'accord presqu'en tous points avec celui de Pline, comme on en pourra jug par l'extrait suivant :

„ Eodem anno, in agro L. Petilii scribæ s Janiculo, dum cultores agri altius moliuntur terram, duæ lapideæ arcæ, octonos ferme pedes longæ, quat latæ, inventæ sunt, operculis plumbo devinctis. Lit latinis græcis que utraque arca inscripta erat in altera Numam Pompilium, Pomponis filium regem Romanorum, sepultum esse; in altera libr Numæ Pompilii inesse. Eas arcas, quum ex amicorum sententia dominus aperuisset, quæ titu sepulti regis habuerat, inanis inventa, sine ullo

vestigio corporis humani, aut ullius rei, pro tabem tot annorum omnibus absumptis. In altera duo fasces, candelis involuti, septenos habuere libros, non integros modo, sed recentissima specie. Septem latini de jure pontificio erant, septem græci de disciplina sapientiæ, quæ illius ætatis esse potuit. Adjicit Antias Valerius, Pythagoreos fuisse, vulgatæ opinioni, qua creditur Pythagoræ auditorem fuisse Numam, mendacio probabili accommodata fide. Primo ab amicis, qui in re præsenti fuerunt, lecti libri. Mox pluribus legentibus quum vulgarentur, Q. Petilius, prætor urbanus, studiosus legendi, eos libros a L. Petilio sumpsit. Et erat familiaris usus, quod scribam cum quæstor Q. Petilius in decuriam legerat. Lectis rerum summis, quum animadvertisset pleraque dissolvendarum religionum esse, L. Petilio dixit sese eos libros in ignem conjecturum esse: prius, quam id faceret, se ei permittere, uti, si quod seu jus, seu auxilium se habere ad eos libros repetendos existimaret, experiretur: id integra sua gratia eum facturum. Scriba tribunos plebis adit: ab tribunis ad senatum res est rejecta. Prætor se jusjurandum dare paratum esse aiebat, libros eos legi servari que non oportere. Senatus censuit, satis habendum quod prætor jusjurandum polliceretur; libros primo quoque tempore

in comitio cremandos esse : pretium pro libris, quantum Q. Petilio praetori majori parti tribunorum plebis videretur, domino esse solvendum. Id scriba non accepit. Libri in comitio, igne a victimariis facto, in conspectu populi cremati sunt. »

(XL. 29)

Le récit de Plutarque semble copié de celui de Tite-Live, et n'en diffère qu'en un point : Plutarque porte le nombre des livres de Numa à vingt-quatre au lieu de quatorze. Toutes les autres circonstances sont les mêmes dans les deux auteurs, comme on peut en juger en lisant le passage que voici : (Plutarque, Numa. 27-28).

« On ne brûla pas le corps de Numa parce qu'il l'avait défendu ; mais on fit deux cercueils en pierre qu'on enterra au pied du Janicule : l'un renfermait son corps, et l'autre les livres sacrés qu'il avait écrits lui-même...... Valérius Antias prétend qu'on avait mis dans le cercueil douze livres latins sur des matières de religion, et douze autres, écrits en grec, sur la philosophie. Environ quatre cents ans après (c'est cinq cents ans qu'il faudrait dire) ces cercueils restèrent à découvert, on les ouvrit. On trouva l'un entièrement vide, sans reste de corps ; les livres sacrés s'étaient conservés dans l'autre. Le préteur

Pétilius, après les avoir lus, en fit son rapport au Sénat, et jura qu'il ne croyait ni pieux, ni juste de les rendre publics. En conséquence ils furent brûlés publiquement dans le Comice. »

Tout nous porte donc à croire que ces livres renfermaient les doctrines Pythagoriciennes; c'est en l'an 571 de Rome que leur découverte eut lieu, et c'est à la même époque qu'Ennius expose et traduit peut-être ces mêmes doctrines dans un poëme auquel il donne pour titre le nom d'un des plus illustres sectateurs de Pythagore, Epicharme.

C. Gendron.

3e Leçon.

De l'Épicharme d'Ennius.

Rédaction faite avec soin, attestant la recherche et l'étude des passages cités, exacte, suivie et d'un style facile et assez agréable.

3e Leçon

De l'*Epicharme* d'Ennius.

Nous avons vu que Pythagore, venu en Italie au temps du premier Brutus, honoré à Rome du droit de cité et d'une statue, fut le premier maître, le premier instituteur philosophique des Romains; que ce rôle s'y était exprimé symboliquement, par une tradition que ne pouvaient accepter les historiens, mais qu'acceptèrent les poètes, celle qui faisait, contrairement à la chronologie, Numa son disciple; qu'il était surtout attesté par l'inspiration que reçut de Pythagore l'ancienne poésie didactique des Romains, sous la double forme gnomique et philosophique; au cinquième siècle, dans le recueil pythagoricien d'Appius Claudius Caecus; au sixième, dans le poème, de sujet pythagoricien aussi, composé par Ennius sous le titre d'*Epicharme*.

Epicharme de Cos, qui vivait du temps de Pindare et d'Eschyle, à la cour d'Hiéron 1er, roi de Syracuse, était un philosophe de l'école de Pythagore. C'était en même temps un poète comique fort remarquable; il servit

de modèle à Plaute : Horace disait de lui
(Epist. lib. II. 1. 58) :

« Plautus ad exemplar Siculi properare Epi-
[charmi. »

Epicharme parlait souvent morale et phil
sophie dans ses comédies. Nous en trouvons une p
ve chez Cicéron qui cite un vers de ce poëte dan
une lettre à Atticus (liv. 1. 19) :

« Atque ita tamen his novis amicitiis implicati sum
ut crebro mihi ille Siculus insusurret
(Epicharmus) cantilenam illam suam :
Νᾶφε καὶ μέμνασ' ἀπιστεῖν, ἄρθρα ταῦτα τᾶν φρενῶ
« Abstiens-toi, défie-toi, te souvenant que
c'est le nerf de la sagesse. »

Dans le de Petitione Consulatus, adressé à
son frère Quintus, il fait encore allusion à ce mêm
vers : il le cite en le traduisant :

« Ἐπιχάρμειον illud teneto, nervos atque artus es
sapientiæ non temere credere. »

Cette citation nous permet d'apprécier ce qu'il
y avait de vif et de piquant dans ce vieil auteur c
mique.

Cicéron nous en donne un autre exemple dan
le passage suivant, tiré des Tusculanes, liv
1. chap. 8 :

« Sed tu mihi videris Epicharmi, acuti

nec insulsi hominis, ut Siculi, sententiam sequi. A. Quam? non enim novi. — M. Dicam, si potero, latine. Scis enim me græce loqui in latino sermone non plus solere, quam in græco latine. — A. Et recte quidem. Sed quæ tandem est Epicharmi ista sententia?

M. Emori nolo: sed me esse mortuum nihil æstimo...

Remarquons en même temps que les comédies d'Epicharme devaient être familières à Cicéron, puisqu'il en cite si facilement certaines maximes.

Nous venons de voir d'Epicharme des sentences morales. Voici maintenant un passage tout philosophique :

Platon dit dans le Phédon (trad. de Mr. Cousin, t. 1er p. 202) :

« La vue et l'ouïe ont-elles quelque certitude, ou les poëtes ont-ils raison de nous chanter sans cesse que nous n'entendons ni ne voyons véritablement ? »

Ce pluriel les poëtes désigne Parménide, Empédocle et Epicharme.

Stobée, livre IV, 42, cite en effet ces mots d'Epicharme :

Νοῦς ὁρῇ καὶ νοῦς ἀκούει, auxquels il faut ajouter d'après Tertullien : τἄλλα κωφὰ καὶ τυφλά.

« C'est l'âme qui voit, c'est l'âme qui entend ; le reste est sourd et aveugle. »

Enfin Diogène Laërce, livre 3 par. 10, fait une longue citation d'Epicharme, empruntée évidemment à une de ses Comédies, car elle est distribuée en dialog. Il a bien soin de dire que les œuvres de cet auteur ont été très utiles à Platon; et en effet le fragment rapporté par Diogène Laërce est d'un caractère purement philosophique.

« Les œuvres d'Epicharme, auteur comique, dit-il, ont été d'un grand secours à Platon qui en a extrait beaucoup de choses, comme dit Alcime dans les livres qu'il dédie à Amyntas et qui sont au nombre de quatre. Il dit dans le premier: Platon a beaucoup profité d'Epicharme, et c'est de lui en particulier qu'il a pris ces opinions que les choses sensibles ne sont permanentes ni dans leur qualité, ni dans leur quantité, mais qu'elles varient à chaque instant et s'écoulent, à peu près comme une somme dont on retrancherait quelque nombre ne serait plus la même ni dans la qualité des chiffres, ni dans la quantité totale; que de plus, ce sont des choses qui s'engendrent continuellement et n'ont jamais de subsistance; qu'au contraire les choses intelligibles sont celles qui n'acquièrent et ne perdent rien, et que telles sont les choses éternelles dont la nature est toujours semblable et ne change jamais. Telles sont aussi les idées d'Epicharme touchant

les choses sensibles et intelligibles. Voici comment il s'exprime :

" A. Les Dieux furent de tout temps et ne cesseront jamais d'être ; or ce qui est toujours est uniforme et tant par lui-même.

B. On dit pourtant que le Chaos est le premier des Dieux qui a été engendré.

A. Comment cela se peut-il ? car il est impossible qu'une chose soit la première, si elle est engendrée.

B. A ce compte aucune n'est la première ?

A. Parmi les choses dont nous parlons, aucune même n'est la seconde. Mais voici ce qui en est : Supposez un nombre pair ou impair ; si on y ajoute ou qu'on en retranche une unité, sera-ce le même nombre ?

B. Il ne me le paraît pas.

A. Or si on allonge ou qu'on diminue une mesure d'une coudée, sera-ce la même mesure qu'auparavant ?

B. Non certainement.

A. A-présent, considérez les hommes dont l'un croît et l'autre décline ; ils changent tous d'un moment à l'autre. Or ce qui change dans sa nature et ne demeure pas dans le même état, est différent de ce qu'il était. Vous et moi ne sommes point ce que nous étions hier, et ne serons

pas demain ce que nous sommes aujourd'hui, ni dans aucun temps tels que nous aurons été dans un autre. »

Α. Ἀλλ' ἀεὶ τοὶ θεοὶ παρῆσαν, ὑπέλιπον δ' οὐ πώποκα
τάδε δ' ἀεὶ πάρεσθ' ὅμοια, διά τε τῶν αὐτῶν ἀεί.
Β. Ἀλλὰ λέγεται μὲν Χάος πρᾶτον γενέσθαι τῶν θεῶν
Α. Πῶς δ'; ἀμάχανόν γ' ἀπ' οὔτινος εἶμεν ὅτι πρᾶτον μό
Β. Οὐκ ἄρ' ἔμολε πρᾶτον οὐδέν; Α. Οὐδὲ μὰ Δία δεύ
- τερον
τῶν δέ γ' ὧν ἁμὲς νῦν ὧδε λέγομες. ἀλλὰ τᾷδ'
- ἄθρει·
αἰ ποτ' ἀριθμόν τις περισσόν, αἰ δὲ λῇ τις, ἄρτιον
ποτθέμεν λῇ ψᾶφον ἢ καὶ τᾶν ὑπαρχουσᾶν λαβεῖν,
ἦ δοκεῖ κά τοι τόχ' ὡὑτὸς εἶμεν; Β. οὐκ ἐμίν γα κ
Α. Οὐδὲ μὰν οὐδ' αἰ ποτὶ μέτρον παχυαῖον ποτθέμεν
λῇ τις ἕτερον μᾶκος ἢ τῶ πρόσθ' ἐόντος ἀποταμεῖν
ἔτι κ' ὑπάρχοι τῆνο τὸ μέτρον; Β. Οὐ γάρ. Α ὧδε
- νῦν ὅρη
καὶ τὸς ἀνθρώπως· ὁ μὲν γὰρ αὔξεθ', ὁ δέ γα μὰν φθί
ἐν μεταλλαγᾷ δὲ πάντες ἐντὶ πάντα τὸν χρόνον.
ὃ δὲ μεταλλάσσει κατὰ φύσιν κοὔποκ' ἐν ταὐτῷ
- μένει,
ἕτερον εἴη κα τόδ' ἤδη τῶ παρεξεστακότος.
Καὶ τὺ δὴ κἀγὼ χθὲς ἄλλοι καὶ νῦν ἄλλοι τελ
- θομες,
καὖθις ἄλλοι κοὔποκ' ὡὑτοὶ καττὸν αὐτὸν αὖ λόγον

Il est curieux de voir de tels vers dans une comédie. On peut se demander pourquoi Ennius a donné à son poëme le titre d'Epicharme. On a fait et l'on peut faire là dessus bien des conjectures.

Peut-être Ennius a-t-il puisé dans les œuvres du poëte comique les maximes philosophiques qui s'y trouvaient dispersées ; il est possible aussi qu'elles aient été extraites par d'autres compilateurs et qu'Ennius ait profité de quelque recueil de ce genre.

Enfin une troisième conjecture est qu'Epicharme pourrait bien avoir été, comme Xénophane, Parménide, Empédocle, l'auteur d'une grande composition didactique περὶ φύσεως, qu'Ennius aurait imitée ou traduite.

Mais rien ne prouve l'exactitude d'aucune de ces suppositions. Et même si Ennius a emprunté quelque chose à Epicharme, c'est moins la philosophie de ce dernier que celle de Pythagore lui-même qu'il expose dans son ouvrage. Une dernière opinion plus vraisemblable est donc qu'Ennius a donné ce titre à son poëme, parceque Epicharme était un des plus illustres disciples de l'école pythagoricienne. On peut croire en même temps qu'Ennius le faisait parler, lui faisait exposer les doctrines de son maître ;

c'est ce que semble nous indiquer Varron, quand il se sert de ces expressions : Epicharmus dicit, Epicharmus appellat. Il dit en effet dans le de Lingua latina V, 59 :

« Itaque Epicharmus de mente humana dicit »

et au chapitre 68 :

« Hinc Epicharmus Enni Proserpinam quoque appellat. »

Il semble que l'Epicharme d'Ennius commençait à peu près comme ses Annales, c'est-à-dire par un songe, par une apparition. Le commencement des Annales est connu. Ennius racontait qu'à son retour de Sardaigne, probablement en Ligurie, à Luna, il rêva qu'il s'endormait sur le Parnasse. Homère lui apparut, lui révéla qu'il avait été, selon la doctrine de Pythagore, Euphorbe, Homère et Pythagore lui-même, et lui enseigna quelques grands principes philosophiques, comme on le peut croire d'après quelques souvenirs qui nous restent de ce passage. Ce songe était très célèbre dans l'antiquité. Bien des auteurs y ont fait allusion.

Cicéron dit dans les Académiques, livre 2, chapitre 27 :

« .... Quomodo ? quia, quum experrectus esset Ennius, non diceret, se vidisse Homerum

sed visum esse..... »

Et plus bas :

« Nisi vero Ennium non putamus ita totum illud audivisse : ô pietas animi, si modo id somniavit, ut si vigilans audiret. Experrectus enim potuit illa visa putare, ut erant, somnia : dormienti vero æque ac vigilanti probabantur. »

Nous trouvons également dans Perse, Satire VI vers 10 :

« Cor jubet hoc, Enni, postquam destertuit esse
Mæonides, Quintus pavone ex Pythagoreo. »

Et dans Horace. Epist. lib. II. 1. 50 :

« Ennius, et sapiens, et fortis, et alter Homerus,
Ut critici dicunt, leviter curare videtur
Quo promissa cadant et somnia Pythagorea. »

Mais aucune de ces citations ne fait mieux connaître le tour philosophique de ce morceau que le passage de Lucrèce, liv. I. vers 113 et suiv :

« Ignoratur enim quæ sit natura animai,
Nata sit, an contra nascentibus insinuetur,
Et simul intereat nobiscum morte diremptu,
An tenebras Orci visat, vastas que lacunas,
An pecudes alias divinitus insinuet se,
Ennius ut noster cecinit, qui primus amœno
Detulit ex Helicone perenni fronde coronam,
Per gentes italas hominum quæ clara clueret.

Esse praeterea tamen esse Acherusia templa
Ennius aeternis exponit versibus, edens ;
Quo neque permanent animae, neque corpora nostra,
Sed quaedam simulacra modis pallentia miris :
Unde sibi exortum semper florentis Homeri
Commemorat speciem, lacrimas et fundere salsas
Coepisse, et rerum naturam expandere dictis. »

Dans ce beau passage où Lucrèce, en vers d'un style ferme et très animé, se demande quelle est la nature de l'âme, d'où elle vient, où elle va après la mort, nous voyons le poète indiquer l'opinion pythagoricienne : an pecudes alias divinitus insinuet se. On retrouve ce divinitus dans les débris du Songe des Annales :

« Et post inde venit divinitu' pullis
Ipsa anima. »

Il relève ensuite chez Ennius une singulière contradiction : comment associer le passage de l'âme de corps en corps et l'apparition de l'ombre d'Homère. Voici la conciliation que faisait Ennius : l'âme prend d'autres formes, il est vrai ; mais une image de l'âme descend aux Enfers, et les ombres sont bien distinctes des âmes et des corps :

« Quo neque permanent animae neque corpora nostra
Sed quaedam simulacra modis pallentia miris. »

On sait que cette dernière expression a été bien

souvent reproduite par Virgile.

Recueillons l'hommage que Lucrèce rend à Ennius dont il proclame la gloire poétique :

« Ennius æternis exponit versibus, »

et ce qu'il dit d'Homère en signalant son apparition :

« Unde sibi exortam semper-florentis Homeri
Commemorat speciem. »

On ne peut rien trouver de plus beau que ce mot admirable semper-florentis Homeri. Il vaut à lui seul tout un développement poétique. Chénier a dit dans de très beaux vers :

« Deux mille ans ont passé sur la cendre d'Homère,
Et depuis deux mille ans Homère respecté
Est jeune encor de gloire et d'immortalité : »

mais la périphrase si souvent citée du poète français est moins belle peut-être que la simple expression par laquelle Lucrèce nous peint l'éternelle jeunesse d'Homère.

Enfin ces derniers mots : « Et rerum naturam expandere dictis » nous montrent qu'Homère exposait évidemment à Ennius certaines idées de la doctrine de Pythagore. Remarquons en même temps ce Rerum naturam, qui est le titre même de l'ouvrage de Lucrèce et que Lucrèce indique comme ayant fait le fond des révélations d'Homère.

Rapprochons maintenant le début de l'Epicharme de celui des Annales ; c'est ce que nous permet de faire un passage de Cicéron (Acad. liv. II. ch. 16) :

« Eadem ratio est somniorum. Num censes Ennium, quum in hortis cum Ser. Galba, vicino suo, ambulavisset, dixisse, visus sum mihi cum Galba ambulare ? at quum somniavit, ita narravit :

« Visus Homerus adesse poeta ..

Idem que in Epicharmo :

« Nam videbar somniare meme esse mortuum. »

Ces mots Visus Homerus adesse poeta rappellent le commencement du songe d'Enée, dans Virgile :

« In somnis ecce ante oculos mœstissimus Hector

Visus adesse mihi, largos que effundere fletus. »

Ainsi Ennius rêvait qu'il était mort. Epicharme alors, jouant le même rôle qu'Homère, lui apparaissait sans doute, lui exposait les principes de la doctrine pythagoricienne. Quels étaient ces principes ? Cherchons à les découvrir dans les rares débris qui nous restent de cette composition didactique.

Varron, de Re rustica, nous a conservé quelques mots d'Ennius qui expriment les quatre principes des choses : (liv. 1. ch. 4)

« Ejus (il parle de l'agriculture) principia sunt eadem quæ mundi esse Ennius scribit, aqua, terra, anima, sol. »

Un des anciens collecteurs des débris d'Ennius, Columna, y ajoute *ignis* et *sidera*, pour traduire complètement un passage de Ménandre, où il en fait allusion à ces principes, en les rapportant à Epicharme. Nous trouvons en effet, dans le recueil de Stobée, livre 91, cl. 29 (éd. de Gaisford) ces deux vers de Ménandre:

Ὁ μὲν Ἐπίχαρμος τοὺς θεοὺς εἶναι λέγει,
ἀνέμους, ὕδωρ, γῆν, ἥλιον, πῦρ, ἀστέρας.

" Epicharme dit que les Dieux sont l'air, l'eau, la terre, le soleil, le feu et les astres. "

Ce passage de Ménandre est curieux parcequ'il nous montre quel rapport il peut y avoir entre le poète didactique et le poète comique: il nous fait assez bien comprendre que ce put être des comédies même d'Epicharme que sortit l'ouvrage d'Ennius, plutôt que d'un poème spécial d'Epicharme περὶ φύσεως.

Quant à ces deux mots πῦρ et ἀστέρας, ils n'ajoutent presque rien à ἥλιον: tous trois désignent un même élément, le *feu*.

On retrouve cette même énumération chez Lucrèce; il attribue à Empédocle l'opinion qu'il cite, au lieu de la faire remonter jusqu'à Pythagore. Ce passage de Lucrèce se trouve au livre 1er. v. 715:

" Et qui quatuor ex rebus posse omnia rentur,
Ex igni, terra, atque anima procrescere, et imbri."

Quorum Acragantinus cumprimis Empedocles est. Vient ensuite le fameux éloge d'Empédocle qui fut une des premières inspirations de Lucrèce.

Ces mêmes idées sont exprimées d'une manière plus heureuse encore par Virgile. Dans l'églogue VI, au vers 31, le poète fait dire à Silène quatre vers magnifiques qui sont pour ainsi dire son De natura rerum : ils traduisent bien élégamment ce qui est plus rude chez Lucrèce et chez Ennius :

« Namque canebat uti magnum per inane coacta
Semina terrarumque animæque marisque fuissent
Et liquidi simul ignis ; ut his exordia primis
Omnia, et ipse tener mundi concreverit orbis. »

Il y a intérêt à voir ainsi une même idée se produire successivement sous ses diverses formes, et arriver non seulement à ce degré de clarté parfaite, mais même à cette exquise élégance.

Nous trouvons dans Priscien, livre VII, un autre fragment d'Ennius qui nous fait voir que dans l'Epicharme le corps était rapporté à la terre, l'âme au feu :

« Terra corpus est, at mentis ignis est. »
(mentis, archaïque, pour mens).

Cette même idée est encore exprimée dans l'admirable style de Virgile. Anchise, avant de faire passer en revue à Enée les âmes de ses descendants, lui

explique certains grands principes philosophiques et lui dit entre autres choses :

(Ened. VI. 730)

« Igneus est ollis vigor et cœlestis origo
Seminibus, quantum non noxia corpora tardant,
Terreni que hebetant artus moribunda q. membra."

C'est le développement poétique de : "terra corpus est, at mentis ignis est". «

D'où vient ce feu ? se demande Epicharme chez Ennius, et il explique qu'il vient du soleil. C'est ce que l'on voit par un vers que cite Varron dans le "de Lingua latina, liv. V. chap. 59 :

« Qui caldor e cœlo, quod hic innumerabiles et immortales ignes ; itaque Epicharmus de mente humana dicit istic :

« Est de Sole sumptus ignis, isque totus mentis est."

« Le feu est pris du soleil, et l'âme entière en est faite. »

Nous pouvons introduire ici quelques vers du Songe des Annales ; ils sont purement philosophiques, et devaient avoir leur équivalent dans l'Epicharme. Ils n'en diffèrent d'ailleurs que par la forme : les vers des Annales sont des hexamètres, ceux de l'autre poème sont trochaïques.

Varron nous a conservé dans le de Lingua latina, V. 60, ces mots qu'il attribue à Ennius :

« Terram corpus quae dederit, ipsam capere, neque dispendi facere hilum. »

Voici le vers, tel qu'il est cité au fragment XIII des Annales, dans le recueil de Mr. Vahlen :

« Terraque corpus
Quae dedit ipsa capit neque dispendi facit hilum. »

Cela fait suite à ce que nous avons rencontré dans l'autre poème : nous avons vu que le corps venait de la terre ; nous voyons ici que ce corps, la terre le reprend et qu'elle n'en souffre aucun dommage.

Il y a évidemment concordance entre les deux passages.

On trouve l'origine de ce vers dans Plutarque (Consolation à Apollonius, par. XV) :

« Καλῶς οὖν Ἐπίχαρμος· Συνεκρίθη, φησί, καὶ διεκρίθη, καὶ ἀπῆλθεν, ὅθεν ἦλθε, πάλιν, γᾶ μὲν ἐς γᾶν, πνεῦμα δ' ἄνω. »

« Ce qui était uni s'est divisé, et est retourné là d'où il était venu : la terre dans la terre, et l'âme en haut. »

Cette citation a une grande analogie avec le vers d'Ennius :

« Terra quae corpus
Quae dedit ipsa capit, neque dispendi facit hilum. »

Cette idée du reste a été sans cesse exprimée dans l'antiquité. Nous la trouvons développée dans un beau passage des Suppliantes d'Euripide où Thésée, disant que Thèbes a tort de refuser

sépulture aux Argiens, ajoute ces paroles : « Souffrez que leurs corps soient rendus à la terre, cette dépouille mortelle doit retourner à l'élément dont elle fut formée, comme l'esprit à l'éther dont il tire son origine. Ce corps ne nous appartient pas en propre ; nous ne l'habitons que pendant la durée de la vie ; celle qui l'a nourri doit ensuite le reprendre. »

Voici les vers d'Euripide, v. 517-522, éd. Bothe :

Ἐάσατ' ἤδη γῇ καλυφθῆναι νεκρούς.
Ὅθεν δ' ἕκαστον εἰς τὸ φῶς ἀφίκετο,
ἐνταῦθ' ἀπῆλθε, πνεῦμα μὲν πρὸς αἰθέρα,
τὸ σῶμα δ' εἰς γῆν· οὔτι γὰρ κεκτήμεθα
ἡμέτερον αὐτὸ, πλὴν ἐνοικῆσαι βίον,
κἄπειτα τὴν θρέψασαν αὐτὸ δεῖ λαβεῖν.

Citons encore Lucrèce qui a reproduit la même opinion au livre II. vers 999 :

« Cedit item retro, de terra quod fuit ante,
In terras : et quod missum est ex aetheris oris,
Id rursum cœli rellatum templa receptant. »

Nous sommes frappés du progrès qui s'entrevoit dans les rapprochements de ces passages ; le progrès du style s'y joint à celui de l'imagination.

Lactance trouve qu'ici Lucrèce se contredit lui-même, en admettant l'immortalité de l'âme, ce qui se refuse à son système. Il dit au livre VII chap. XII des <u>Institutions divines</u> :

" Denique idem Lucretius oblitus quid assereret et quod dogma defenderet, hos versus posuit :

" Cedit item retro, de terra quod fuit ante,
In terras ; et quod missum est ex ætheris oris,
Id rursus cœli rellatum templa receptant."

Quòd jus non erat dicere qui perire animas cum corporibus disserebat : sed victus est veritate, et imprudenti ratio vera subrepsit. "

Mais Bayle, dans son article sur Lucrèce réfute parfaitement Lactance : il dit que ce dernier en s'imaginant que la force de la vérité vainquit le poète, et se glissa dans son âme sans être aperçue, a grandement tort, et qu'il n'a nulle raison de croire qu'il se soit contredit. Il renvoie alors à ces vers qui précèdent immédiatement ceux que nous avons rapportés.

" Denique cœlesti sumus omnes semine oriundi :
Omnibus ille idem pater est, unde alma liquentes
Humorum guttas mater cum terra recepit,
Fœta parit nitidas fruges, arbustaque læta,
Et genus humanum ; parit omnia sæcla ferarum
Pabula cum præbet, quibus omnes corpora pascunt
Et dulcem ducunt vitam, prolemque propagant.
Quapropter merito maternum nomen adepta est. "

" Ces vers, ajoute Bayle, ne signifient autre chose sinon que la terre, imprégnée des atomes qui tombent du ciel avec la pluie, produit les plantes

et les bêtes, et les hommes. Lucrèce veut prouver en cet endroit là que deux sortes de matières, insensibles l'une et l'autre, peuvent composer un tout sensible. La terre est insensible; les semences qu'elle reçoit dans son sein, et que le ciel lui envoie, sont insensibles; cependant la terre, rendue féconde par ces semences, produit et nourrit des corps qui ont la vie et le sentiment. La mort désunit une partie de ces corps-là, et ne détruit aucune matière. Celles que la terre avait fournies sont rédonnées à la terre; et celles qui étaient descendues de la région de l'éther y remontent. Cela veut dire manifestement que les parties subtiles qui composent l'âme, selon le système d'Epicure, s'évaporent et s'exhalent quand l'homme meurt, et se dissipent dans l'air à peu près comme nous voyons que par l'analyse chimique des mixtes, les parties spiritueuses gagnent le haut, et les terrestréités demeurent au fond du vase. Lucrèce ne prétend pas que les parties de l'âme vont se rejoindre au ciel d'où elles sont descendues, de sorte qu'elles persévèrent dans l'état d'âme et de substance pensante. Il les suppose dissipées et insensibles comme elles l'étaient avant la vie de l'animal; il ne croit donc point que l'âme, en tant qu'âme, survive à l'homme; il n'y a donc aucune contra-

diction dans sa doctrine. »

L'ordre des idées nous conduit encore à un passag[e]
où il s'agit aussi de l'âme, et que nous empruntons au
début des Annales : il nous a été conservé par Varr[on]
au liv. V. ch. 59 du de Lingua latina :

« Ova parire solet genu' pinnis condecoratum
Non animam : et post inde venit divinitu' pullis
Ipsa anima. »

C'est ici que nous retrouvons le divinitus que nous [avons]
remarqué plus haut dans le vers de Lucrèce :

« An pecudes alias divinitus insinuet se.. »

De là il n'y a qu'un pas à cette croyance que l'âme [voy]age de corps en corps. il est probable qu'Ennius dans
son Epicharme n'avait pas manqué de développer
cette idée ; mais aucun fragment conservé n'en fait fo[i].

Enfin un fragment de l'Epicharme se rapporte [en]core à cette opinion que la terre produit tout et repren[d]
tout. Ce fragment est le 4e. de l'Epicharme da[ns]
le recueil de Mr. Vahlen :

« Terris gentes omnis peperit et resumit demo :
Istaec dat cibaria atque quod gerit fruges, Ceres. »

Varron, dans le de Lingua latina. V. 64
le cite ainsi :

« Terra Ops, quod hinc omne opus et hac opus
ad vivendum, et ideo dicitur Ops mater. quod terra
mater. Haec enim ... »

« Terris gentes omnis peperit et resumit denuo,
Quæ dat cibaria, ut ait Ennius, quæ quod gerit fruges,
Ceres. »

Il y a une certaine difficulté à résoudre dans ce passage: on ne reconnaît pas très bien ce qui appartient au poëte et ce qui appartient à Varron: on suppose généralement qu'il a ajouté ces mots: Quæ quod gerit fruges, Ceres, et qu'il donne l'étymologie de Cérès, en indiquant que la terre a été surnommée ainsi, parcequ'elle porte tout. Ce mot serait une altération de Geres, venant de Gero, porter. Peut-être cette explication étymologique était-elle dans Ennius, mais on ne le sait pas.

Quoiqu'il en soit, on trouve là une idée bien souvent reproduite chez les anciens.

On a d'abord ce vers de Xénophane:

Ἐκ γῆς γὰρ δὲ πάντα, καὶ εἰς γῆν πάντα τελευτᾷ.

« Tout vient de la terre et tout y retourne. »

Ensuite Eschyle, dans les Choéphores, vers 125 et 126, a exprimé la même idée avec beaucoup de grandeur:

Καὶ γαῖαν αὐτήν, ἣ τὰ πάντα τίκτεται,
Θρέψασα τ' αὖθις τῶνδε κῦμα λαμβάνει.

« Cette terre qui enfante, qui nourrit tout, et qui revient tout ce qui est sorti de ses flancs. »

Enfin nous trouvons dans Lucrèce, liv. II. 260:

« … Et quoniam dubio procul esse videtur
Omniparens, eadem rerum Commune Sepulchrum. »

Cette image, Commune Sepulchrum est d'une très grande beauté; c'est l'expression la plus vive et la plus forte de l'antique idée dont nous venons d'énumérer les différentes reproductions.

Nous venons de voir Ennius assimiler la terre à Cérès : nous allons le voir assimiler l'air à Jupiter. Mais nous n'avons plus ici les doutes que nous avions tout à l'heure : le passage appartient évidemment tout entier à Ennius : c'est le fragment VII du recueil de Vahlen : il est cité par Varron au livre V, ch. du *de Lingua latina* :

« Idem hi Dei, Cœlum et Terra, Juppiter et Juno, quod, ut ait Ennius :

« Istic est Juppiter, quem dico, quem Græci vocant
Aëra, qui ventus est et nubes, imber postea,
Atque ex imbre frigus, ventus post fit, aer denuo.
Hæcce propter Juppiter sunt ista quæ dico tibi
Quoniam mortalis atque urbes beluas que omnia
- juvat. »

Remarquons ces mots aëra, qui ventus est. Dans le passage de Ménandre que nous avons cité plus haut, l'air est désigné aussi par ἀέρα.

Nous voyons la même chose chez d'autres poëtes, et entre autres chez Catulle. Dans la pi…

IV intitulée : Dedicatio Phaseli, il appelle le vent Jupiter secundus :

" .... Laeva sive dextera
Vocaret aura; sive utrumque Jupiter
Simul secundus incidisset in pedem. "

(Pedes désigne les cordages qui retenaient les deux côtés de la voile).

Cicéron donne la même étymologie qu' Ennius au sujet du nom de Jupiter. Il dit dans le De natura deorum, liv. 2 ch. 25 :

" Sed ipse Jupiter, id est juvans pater, quem conversis casibus appellamus a Juvando Jovem, a poetis pater divum que hominum que dicitur. "

Cicéron dans le même ouvrage, liv. 2. ch. 2, fait allusion à cette assimilation de l'air à Jupiter :

" Quid enim potest esse tam apertum tamque perspicuum, quum cœlum suspeximus, cœlestia que contemplati sumus, quam esse aliquod numen præstantissimæ mentis, quo hæc regantur ? Quod ni ita esset, qui potuisset assensu omnium dicere Ennius :

" Aspice hoc sublime candens, quem invocant omnes
- Jovem. "

Il ajoute plus loin, chap. 25, un passage semblable qu'il traduit d' Euripide :

" Euripides autem, ut multa præclara, sic hoc

breviter :

« Vides sublime fusum, immoderatum æthera,
Qui tenero terram circumjectu amplectitur ;
Hunc summum habeto divum ; hunc perhibeto
Jovem. »

C'est de même que Lucain fait dire à Caton, livre IX, vers 572 :

« Estne dei sedes, nisi terra, et pontus, et aer,
Et cœlum et virtus ? Superos quid quærimus ultra ?
Jupiter est quodcumque vides, quodcumque moveris. »

A ces deux passages où Ennius désigne les éléments par des noms mythologiques, il faut en joindre un troisième. Varron dit dans le De Lingua latina, v. 68 :

« Hinc Epicharmus Enni Proserpinam quoque appellat, quod solet esse sub terris. »

C'est encore là une personnification mythologique expliquée sans doute par Ennius. Car par le mot quoque Varron nous indique que ce passage est rapproché des autres endroits où la terre est appelée Cérès et l'air Jupiter.

Or nous trouvons dans le dictionnaire de Forcellini, à l'article Proserpina, plusieurs passages qui nous montrent que Proserpine était assimilée à la semence.

Ainsi Saint Augustin dit, dans la Cité

de Dieu, liv. 4. chap. 8 :

« Praefecerunt Proserpinam frumentis germinantibus. »

Et livre VI. chap. 20 :

« Hanc ipsam (Proserpinam) dicit significare fecunditatem seminum : quae cum defuisset quodam tempore, eademque sterilitate terra maereret, exortam esse opinionem, quod filiam Cereris, id est ipsam fecunditatem, quae a proserpendo Proserpina dicta esset, Orcus abstulerat, et apud inferos detinuerat. »

Forcellini nous renvoie aussi à l'ouvrage d'Arnobe intitulé Contra Gentes, liv. III, 180 :

« Qui raptam a Dite patre Proserpinam dicit, non, ut veris, in turpissimos appetitus viraginem dicit raptam ; sed, quia glebis occulimus semina, isse sub terras Deam, et cum Orco significat foedera genitalis conciliare feturae. »

Arnobe dit encore (III, 119) :

« Dicitis quod sata in lucem proserpant, Cognominatam esse Proserpinam. »

Proserpine est donc la semence qui sort de la terre.

Les trois explications de Cérès, Jupiter et Proserpine nous montrent par conséquent que les Dieux adorés à Rome étaient réduits dans ce poëme à n'être que des emblèmes scientifiques, comme, dans un autre ouvrage du même auteur,

sa traduction d'Evhémère, on les réduisait à des apothéoses humaines.

Les fragments de l'Epicharme d'Ennius que nous avons cités sont tout ce qui nous reste de ce poème. Ces débris, quoique peu nombreux, suffisent pour nous en faire connaître le sujet ; ils mettent sous nos yeux quelques grandes idées exprimées depuis d'une manière plus claire et plus poétique

---

J Harque

4e Leçon.

De l'Epicharme d'Ennius (Suite).

Du Phagetica du même poète.

Cette rédaction refaite a été ramenée à plus d'exactitude et à un meilleur langage. On y souhaiterait encore, toutefois, plus d'élégance.

4e leçon.

De l'Epicharme d'Ennius (Suite)
Du Phagetica du même poète.

Nous avons parcouru les débris qui nous restent de la poésie didactique pendant les premiers siècles de Rome. Nous sommes arrivés à l'Epicharme d'Ennius, et nous avons essayé de nous former une idée de ce poème d'après ce qu'en ont dit les anciens et les fragments qu'ils nous en ont conservés. Ennius, suivant en cela l'exemple d'Empedocle, y désignait les éléments par des noms empruntés à la mythologie. Il personnifiait en quelque sorte l'eau, la terre et le feu; il en faisait des forces vivantes qu'il substituait aux dieux des anciens poètes. Nous avons cité plusieurs exemples dans lesquels Jupiter représentait l'air, Cérès, la terre, etc. Il en est un autre, que nous aurions pu rappeler, et qu'on trouve au livre V. ch. 68 du traité de Varron sur la langue latine:

« Epicharmus Enni Proserpinam quoque appellat, quod solet esse sub terris. »

« Ennius, dans son Epicharme, appelle Proserpine tout ce qui est dans les entrailles de la terre. »

Proserpine, dans la mythologie des Romains,

était la déesse de la fécondité (Saint-Augustin, Cité de Dieu, IV. 8); c'est elle qui faisait pousser et croître les épis; et c'est pour cette raison qu'on la disait fille de Cérès (Cité de Dieu, VII. 20). Les anciens faisaient dériver son nom de proserpere. Varron et Saint-Augustin adoptent cette opinion; Forcellini, dans l'article Proserpina cite plusieurs exemples qui semblent la confirmer. Il est plus probable que ce nom vient du grec Περσεφόνη.

Quoi qu'il en soit il est facile de voir comment Ennius, au lieu de l'appliquer à la déesse qui fait croître les plantes, avait été conduit à désigner ainsi les semences elles-mêmes, et tout ce qui se trouve sous la terre. Il avait traduit un ouvrage du philosophe alexandrin Evhémère qui renversait toute la théologie païenne. L'auteur enseignait que les dieux n'étaient que des hommes divinisés; il indiquait même le lieu de leur sépulture, et racontait l'histoire de leur vie et leur apothéose. Ennius qui avait introduit à Rome ce nouveau système, continuait à faire agir dans ses Annales les dieux de la fable. Mais il s'en servait sans y croire; ce n'étaient pour lui que des machines poétiques qu'il employait pour imiter Homère. Dans ses autres ouv

ges il adoptait les idées des philosophes grecs, et renonçait aux légendes des poëtes.

Ces inconséquences prouvent que le scepticisme religieux avait déjà pénétré dans la société romaine au troisième siècle. Varron distinguait trois sortes de religion : l'une pour le théâtre et la poésie ; l'autre pour la science et la philosophie ; la troisième enfin pour la politique. C'est celle qui fait des superstitions populaires un simple moyen de maintenir l'ordre public et de gouverner les esprits. Il est évident que dès le temps d'Ennius, l'aristocratie romaine connaissait déjà cette distinction. Scipion, l'ami d'Ennius, qui lisait l'Epicharme et l'Evhémère, devait être peu zélé pour la vieille religion du peuple romain. Cependant les historiens nous apprennent que dans sa jeunesse, il s'enfermait souvent au Capitole, pour faire croire au peuple qu'il y recevait les conseils de Jupiter.

Les fragments de l'Epicharme que nous avons pu recueillir dans les auteurs latins sont peu de chose. Nous avons essayé d'en combler les vides par des citations d'autres poëtes qui avaient exprimé les mêmes idées. Ovide peut encore nous servir pour cette sorte de restitution. La poésie didactique a quelquefois trouvé place dans ses

Métamorphoses. Au commencement du 1.er livre, par exemple, il expose l'origine du monde et des hommes. Dans le 15.e, après avoir parlé du roi Numa, il introduit celui que la tradition lui donne pour maître, Pythagore, auquel il fait exposer son système. Le long récit de toutes les métamorphoses des dieux et des héros de la fable, se termine heureusement par ce discours du philosophe qui répandit en Grèce la doctrine de la métempsycose.

Pythagore a quitté Samos sa patrie pour échapper au joug d'un tyran; il se retire à Crotone en Italie:

« Vir fuit hic ortu Samius: sed fugerat una
Et Samon et dominos; odio que tyrannidis
- exsul,
Sponte erat: is que, licet cœli regione remotos,
Mente deos adiit, et quæ natura negarat
Visibus humanis, oculis ea pectoris hausit.

Ovide montre ensuite cette assemblée silencieuse de disciples qu'étonnait sa sagesse:

« Quum que animo, et vigili perspexerat omnia cura,
In medium discenda dabat; cœtus que silentum,
Dicta que mirantum, magni primordia mundi
Et rerum causas, et quid natura docebat;
Quid deus; unde nives; quæ fulminis esset origo;
Jupiter an venti discussa nube tonarent;

Quid quateret terras: qua sidera lege mearent,
Et quodcumque latet. "
(Ovid. Métam. XV. 60-74).

Ovide, dans ce passage, s'est évidemment inspiré de Lucrèce. Ses vers sont élégants ; on y reconnaît ce poète qui se joue des difficultés, et qui sait prendre tour à tour les tons les plus opposés. Mais il n'a pas l'élévation, la force et l'enthousiasme de l'auteur du poème de la Nature. Enfin, on peut remarquer dans ce passage des idées un peu heurtées, comme ce trait par exemple : Quid deus, après lequel on s'étonne de trouver brusquement Unde nives.

Pythagore ensuite, dans un long passage qui n'est pas de notre sujet, enseigne qu'il ne faut pas se nourrir de la chair des animaux. Pour expliquer et justifier sa défense, il s'appuie sur des raisons tirées de la métempsycose :

" Magna, nec ingeniis investigata priorum,
Quæque diu latuere, canam ; juvat ire per alta
Astra, juvat terris et inerti sede relictis
Nube vehi, validique humeris insistere
- Atlantis,
Palantes que animos passim, ac rationis e-
- gentes,
Despectare procul, trepidos que, obitumque
- timentes,

Sic exhortari... "

Dans ces vers, l'imitation de Lucrèce est encore plus manifeste que dans les précédents. C'est presque une transcription :

" Perspicere unde queas homines, passimque vi-
-dere

Errare, atque viam palantes quærere vitæ. "

Après ce préambule, Pythagore déclare que l'âme ne meurt point, mais qu'elle passe dans d'autres demeures corporelles. Il montre que tout change dans la nature : vers 177 :

" Nihil est quod toto perstet in orbe.
Cuncta fluunt, omnis que vagans formatur imago.
Ipsa quoque assiduo labuntur tempora motu,
Non secus ac flumen ; neque enim consistere flumen
Nec levis hora potest ; sed ut unda impellitur unda,
Urgetur que prior veniente, urget que priorem,
Tempora sic fugiunt pariter, pariter que sequuntur,
Et nova sunt semper ; nam quod fuit ante, re-
-lictum est,
Fit que quod haud fuerat, monumenta que cuncta
-novantur.

Il donne des exemples nombreux et poétiques de ces changements : ce sont les vicissitudes du jour et de la nuit ; la succession des saisons, des âges de l'homme ; des changements même d

éléments : v. 239 - 245 :

« Hæc quoque non perstant, quae nos elementa vocamus. »

Il expose avec élégance les idées qu'exprimait Ennius dans un langage encore rude :

« Quattuor æternus genitalia corpora mundus
Continet ; ex illis duo sunt onerosa, duoque
Pondere in inferius, tellus atque unda feruntur :
Et totidem gravitate carent, nulloque premente
Alta petunt, aer, atque aere purior ignis.
Quæ, quanquam spatio distant, tamen omnia fiunt
Ex illis, et in ipsa cadunt. »

Le poëte s'engage ensuite dans l'exposition de certaines merveilles naturelles qui sont en rapport avec le reste de son ouvrage. Dans ces changements il comprend les révolutions des empires, la chûte de Troie, la fondation de Rome. Enfin au vers 463, il revient à sa défense de se nourrir de la chair des animaux.

Nous ne pouvons savoir s'il y avait beaucoup d'analogies entre les vers d'Ovide et ceux d'Ennius. Mais comme dans le discours de Pythagore et l'Epicharme le sujet est à peu près le même, on peut rapprocher ces deux ouvrages, et emprunter au premier des détails qui peuvent compléter le

second.

Si, comme le dit Pline le naturaliste, livre XXXII, ch. 2) Ovide est l'auteur du petit poème intitulé Halieuticon, il y avait encore là de quoi suppléer en quelque chose à la perte d'un autre ouvrage d'Ennius. C'est un poème intitulé Phagetica, ou Hedyphagetica. Apulée en parle dans son Apologie et il en cite quelques vers. On sait qu'Apulée avait été accusé de magie à cause de ses recherches sur l'histoire naturelle. Pour se justifier il rappelle l'exemple d'Ennius, qui se livrait aux mêmes recherches, sans que personne s'avisât de le reprendre :

« Q. Ennius Hedyphagetica innumerabilia piscium genera enumerat, quae scilicet curiose cognoverat. Paucos versus memini, eos dicam :

« Omnibus ad clupeam praestat mustela marina
Mures sunt aeni, spissa ostrea plurima Abydi.
Est pecten Mitylenae, et apud Charadram Ambraciamque
Brundusii sargus 'st : hunc, magnus si erit, tibi sume
Apriculum piscem scito primum esse Tarenti
Surrenti face emas helopem, glaucum cape Cumis
Quid turdum, merulam, melanurum umbramque marinam

Praeterii, atque Scarum, cerebrum Jovi pene supremi?
Nestoris ad patriam hic capitur, magnus que bonus que;
Polypu' Corcyrae, Caluaria pinguia Acarnae,
Purpura, muriculi, murex, dulces quoque Echini.
Alios etiam multis versibus decoravit, et ubi gentium eorum quisque, qualiter assus, aut jussulentus, optime sapiat: nec tamen ab eruditis reprehenditur. " (Apul. de magia, cap. 39)

On peut conclure de ce passage qu' Ennius, dans son poëme, traitait soit en général de la gastronomie, soit en particulier des meilleurs poissons. C'est aussi le plan d' Ovide dans son Halieuticon. Mais Ovide traite le sujet sérieusement. C'est pour lui une matière de descriptions élégantes, dont il s'empare afin de s' exercer dans l'art de la versification. Ennius au contraire semble plaisanter, et ce qui rend son ouvrage plaisant, c'est le ton dogmatique avec lequel il affecte de traiter un sujet si futile. Il parle comme ce Catius de la 2e Satire d' Horace, qui pour se railler des Epicuriens, feint d'embrasser leur doctrine, et la réduit à des préceptes de cuisine:

" Sed non omne mare est generosa fertile testa,

Pectinibus patulis jactat se molle Tarentum. »

Ces vers d'Ennius n'ont pas la même élégance, mais le ton en est le même. Le passage le plus frappant est celui où il parle du Scare :

« Quid turdum . . . .

Praeterii, atque Scarum, cerebrum Jovi' pene supre

Ennius avait dit d'un bon orateur qu'il était la moëlle de la persuasion (Annales IX. Cic. Brut.

« Additur orator Cornelius suaviloquenti

Ore Cethegus Marcus Tuditano collega,

Marci filius; is dictus popularibus olim

Qui tum vivebant homines, atque aevum agitabant

Flos delibatus populi, Suadaeque medulla. »

Athénée (Deipn. XIV, 30) cite un passage d'Euripide où ce poète appelle le fromage : lait de Jupiter, Διὸς γάλα. Nous disons en français mets des dieux. Ici, la chair du Scare ressemble à de la cervelle, et à la meilleure des cervelles celle de Jupiter.

L'Hédyphagetica est donc un poème du genre badin. Il est à la poésie didactique ce qu'est le poème héroïcomique à l'épopée. C'est une satire agréable de la gourmandise romaine qui commençait. Sans doute il n'y avait pas encore de gourmets aussi habiles que celui dont parle Ofella dans la deuxième Satire du second livre

d'Horace :

« Sentit lupus hic tiberinus, an alto
Captus hiet, pontes ne inter jactatus, an amnis
Ostia sub Tusci. »

Mais on n'était pas loin du temps où le crieur public Gallonius allait placer sur sa table un esturgeon entier, et mériter le surnom de Gurges, sous lequel le désigne Lucilius. Lucilius lui-même n'épargne pas les gourmands : c'est lui qui leur adresse cette plaisante apostrophe :

« Vivite lurcones, comedones, vivite, ventres ! »

Le public, même à l'époque d'Ennius, était donc déjà prêt pour ces sortes de leçons. Peut-être l'idée de parodier en vers la gravité didactique, de traiter des sujets où la leçon est fictive, et sert de prétexte à des détails descriptifs, paraît-elle d'un autre âge. Il semble qu'elle naisse plus naturellement quand tous les genres de littérature ont déjà produit de grands écrivains. Comme alors tous les sujets sérieux sont à peu près épuisés, les auteurs, ne sachant que faire de l'art des vers, s'appliquent à décrire. C'est ainsi qu'à la fin du siècle d'Auguste, Ovide s'exerçait dans de petits poëmes descriptifs, tels que l'Art d'aimer, l'Halieuticon ; que Gratius Faliscus composait en vers un traité

sur la Chasse ; que Macer traitait en vers des abeilles, des oiseaux, des venins de certains animaux et de leurs remèdes, des plantes médicinales. Mais au troisième siècle, la littérature latine se formait par l'imitation des poètes grecs, et elle imitait tout à la fois, sans distinction de genres ni d'époque. La force des choses avait amené chez les Grecs la succession nécessaire des poèmes gnomiques et philosophiques. Quand tous les genres furent épuisés, les Alexandrins se jettèrent dans la poésie descriptive. Ennius les comprit eux-mêmes au nombre des modèles que reproduisait son talent universel. Il fit, à l'exemple des écrivains du siècle de Périclès et des âges précédents, des épopées, des tragédies, des comédies ; et il y ajouta un genre d'origine romaine, la satire. Il écrivit aussi des poèmes didactiques et comme il imitait les Alexandrins sans plus de scrupule que les contemporains d'Eschyle et de Sophocle, il embrassa ce genre de littérature dans sa triple forme, gnomique, philosophique et descriptive. Il y comprit même le genre badin que nous avons trouvé dans son Hedyphagetica.

Il y avait eu déjà chez les Grecs bien des auteurs qui avaient écrit sur la gastronomie. Athénée en a conservé les noms dans un p

sage dont s'est inspiré Barthélemy dans le Voyage du jeune Anacharsis, ch. XXV :

« Quantité d'auteurs ont écrit sur l'art de la Cuisine, sur le premier des arts, puisque c'est celui qui procure des plaisirs plus fréquents et plus durables. Tels sont Mithæcus, qui nous a donné le Cuisinier Sicilien ; Numénius d'Héraclée, Hégémon de Thasos, Philoxène de Leucade, Actités de Chio, Tyndaricus de Sicyone. J'en pourrais citer plusieurs autres ; car j'ai tous leurs ouvrages dans ma bibliothèque, et celui que je préfère à tous, est la gastronomie d'Archestrate. Cet auteur, qui fut l'ami d'un des fils de Périclès, avait parcouru les terres et les mers, pour connaître par lui-même ce qu'elles produisent de meilleur. Il s'instruisait dans ses voyages, non des mœurs des peuples, dont il est inutile de s'instruire, puisqu'il est impossible de les changer ; mais il entrait dans les laboratoires où se préparent les délices de la table, et il n'eut de commerce qu'avec les hommes utiles à ses plaisirs. Son poème est un trésor de lumières, et ne contient pas un vers qui ne soit un précepte. »

Berchoux, en 1800, s'est souvenu de ce passage dans son poème sur la Gastronomie, qu'il place sous l'invocation d'Arches-

trate:

« Athènes, si longtemps de la gloire amoureuse,
Fit fleurir tous les arts dans son enceinte heureuse;
On n'y négligea point le talent séducteur
De compliquer un mets pour le rendre meilleur.
Des hommes précieux, doués d'un vrai génie,
Surent à la cuisine appliquer la chimie,
Et, hardis novateurs, trouvèrent les moyens
D'aiguiser l'appétit de leurs concitoyens.
Sur les productions de la terre et de l'onde,
On les vit exercer leur science profonde,
Offrir dans un ragoût mille objets peu connus,
Etonnés de se voir mêlés et confondus.
Plusieurs à ce sujet ont écrit des volumes;
L'un y traite des chairs, et l'autre des légumes;
L'autre des farineux, des herbes et des fruits.
Dirai-je les auteurs de ces rares écrits?
Dirai-je Mythæcus, Actités, Philoxène,
Hégémon de Chosos, et Thymbron de Mycène,
Archestrate surtout, poëte cuisinier,
Qui fut dans son pays ceint d'un double laurier?
Je chante comme lui, la cuisine, la table. »
(<u>Berchoux, la Gastronomie</u>, ch. 1)

Athénée nous a conservé 270 vers d'Archestrate. Ils sont imprimés dans la bibliothèque grecque de Firmin Didot, à la suite de

Théocrite. L'ouvrage de cet auteur était célèbre et Chrysippe l'appelait la métropole de la secte d'Epicure. Dans les fragments qui nous en restent, le ton est le même que dans les vers d'Ennius que nous avons cités tout à l'heure. Le sujet des deux poèmes est à peu près le même, et l'on peut croire que l'ouvrage d'Archestrate a servi de modèle au vieux poète latin dans son Hedyphagetica. Il y a un passage où Archestrate permet de voler un bon poisson, si on ne peut l'avoir autrement. Ce ton plaisant rappelle une lettre restituée par Mr. Rossignol (Journ. des Savants, Janvier 1839, p. 25 et sq.). L'auteur de cette lettre est un Rhodien, appelé Lyncée, ami de Ménandre, avec lequel il avait suivi à Athènes les leçons des rhéteurs et des philosophes. Il écrit à Diagoras, poète comique rival de Ménandre, sur la cuisine de sa patrie qu'il compare à celle d'Athènes, mais il trouve celle de Rhodes bien supérieure.

Nous avons parcouru l'histoire littéraire des sept premiers siècles de Rome. Du premier au sixième siècle, les Romains, réduits à leurs propres forces, n'avaient eu qu'une littérature grossière et barbare, qui ne manquait pas cependant d'une certaine originalité. Dès le sixième siècle, l'influence des Grecs commence

à se faire sentir. Le plus grand poète de Rome à cette époque est un Grec, qui imite les auteurs du siècle de Périclès et des Ptolémées: c'est Ennius. Nous avons vu comment la poésie didactique, objet particulier de nos études, après avoir produit successivement les vers gnomiques du devin Marcius et d'Appius Claudius Cœcus, s'était agrandie pour développer dans l'Epicharme les théories philosophiques de Pythagore. Nous avons indiqué comment Ennius, en imitant également les auteurs des meilleures époques de la littérature grecque, et ceux de la décadence, avait pu faire un poème du genre descriptif probablement imité d'Archestrate. L'Hédyphagetica est le dernier ouvrage didactique des premiers âges de Rome. Pour en trouver d'autres, il faudra redescendre jusqu'au siècle de César et de Cicéron.

Cette longue éclipse de la poésie didactique s'explique par les succès du théâtre, qui d'ordinaire suppriment la plupart des autres genres de littérature. Le théâtre avait été fondé par Livius Andronicus, Nævius et Ennius. Ils eurent pour successeurs dans la tragédie Pacuvius et Attius; dans la comédie grecque, Plaute, Cécilius et Térence. Tous ces poètes imitaient les Grecs: Afranius essaya de créer une co

die romaine ; aux personnages tirés de Ménandre, et des autres poètes de son temps, il substitua des personnages romains. Il fit ce qu'on appelait des Comédies en toge, fabulas togatas. A la même époque, il y avait des poètes qui s'exerçaient dans un genre inconnu aux Grecs et né en Italie ; c'étaient les auteurs d'atellanes, Pomponius de Bologne et Novius ; et après eux les poètes auteurs de mimes, Labérius et Publius Syrus, contemporains de César. Au milieu de cet entrainement qui poussait les auteurs vers la poésie dramatique, la satire seule fleurit encore. Mais c'est en quelque sorte une émanation, et un supplément de la Comédie.

Cette prédominance exclusive du théâtre dura jusqu'à la fin du septième siècle. La science et la philosophie redevinrent alors les inspirations de la poésie. Les Romains n'ont jamais été proprement des philosophes, mais des amateurs de philosophie, qui embrassaient volontiers les doctrines des Grecs. Nous avons vu que Numa a passé, contrairement aux données de la chronologie, pour un disciple de Pythagore, venu si long temps après lui. Cette fiction était comme un symbole de l'action qu'exerça de bonne heure sur la société romaine la philosophie de Pythago-

re, traduite aux Ve et VIe siècles dans les vers d'Appius Claudius Caecus et d'Ennius. On se rappelle les succès obtenus au temps de Caton par les députés de la Grèce, Diogène, Critolaüs et Carnéade, ces philosophes qui appartenaient chacun à l'une des grandes écoles philosophiques de la Grèce. On se rappelle aussi les décrets que fit rendre Caton pour chasser ces philosophes, et protéger les vieilles mœurs contre l'invasion de la sagesse étrangère. Ces décrets furent impuissants. La philosophie expulsée de Rome y rentrait avec les jeunes Romains qui avaient été achever leurs études à Athènes ; avec ces Grecs familiers des grandes maisons, comme Panætius chez Scipion Emilien, avec les livres grecs rapportés par les conquérants dans le butin de Paul-Emile ou de Sylla, et que de nobles Romains, comme Lucullus, offraient dans leurs bibliothèques à la curiosité publique. On s'informait avidement des doctrines diverses débattues dans les écoles grecques, on les discutait de nouveau dans de graves conversations ; on y cherchait, suivant l'inclination des Romains, quelque chose pour la pratique. Les entretiens que suppose Cicéron dans ses traités n'étaient pas assurément sans modèles dans la société. Enfin on ne se contentait pas

de discuter sur les matières philosophiques et scientifiques; il y eut des écrivains qui les prirent pour sujets de leurs ouvrages. Comme la nouveauté des sciences et de la sagesse grecque excitaient l'enthousiasme, les vers devinrent l'instrument naturel de cette sorte d'initiation de la société romaine à la culture intellectuelle de la Grèce. La poésie didactique devait donc renaître d'elle-même à cette époque. Les Romains en firent comme l'écho de leur admiration pour ces sciences merveilleuses qu'ils trouvaient toutes formées chez les Grecs. Tous les auteurs qui s'étaient emparés de ces matières avaient pour eux le même attrait. Ils imitaient aussi bien les penseurs originaux que les poëtes qui n'avaient fait que traduire en vers élégants d'autres ouvrages. Ainsi Lucrèce imite Empédocle, Cicéron traduit Aratus.

A. Dupuy

5e Leçon.

Aratus.

Témoignages des auteurs latins sur Aratus.

Des Phénomènes et des Pronostica.

De l'exactitude en général ; mais trop de sécheresse et par là de vague.
Trop peu d'élégance.
Il faut qu'une rédaction se fasse lire avec quelque plaisir, et ne reste pas autant à l'état de notes juxtaposées.

5e leçon

Aratus.

Témoignage des auteurs latins sur Aratus.
Des Phénomènes et des Pronostics.

Nous avons parcouru les ouvrages didactiques d'Ennius : c'était faire toute l'histoire de la poésie didactique pendant un siècle de Rome, celui qui s'étend des Scipions à César. Dans ce siècle ce fut le théâtre qui régna avec Pacuvius et Attius, avec Plaute, Cécilius et Térence ; avec les successeurs de Térence, Afranius, les rénovateurs de l'atellane et du mime. Mais si la poésie didactique ne nous offre qu'un nom dans toute cette période, et seulement au début, le siècle suivant devait être plus fécond : ce fut le siècle de Lucrèce ; ce fut aussi celui de Cicéron et de Varron d'Atax, dont la gloire poétique put être surpassée, mais non tout à fait effacée par celle de Lucrèce.

Jusqu'ici, la poésie didactique chez les Romains s'est inspirée de Pythagore et d'Empédocle, philosophes par le génie, poètes par le langage. Cicéron et Varron s'inspirèrent d'Aratus, poète par le génie, philosophe, seulement par le sujet qu'il emprunta au savant astronome Eudoxe. Mais les Romains, moins initiés

aux sciences que les Grecs, virent un traité scientifique là où l'auteur n'avait vu qu'une matière à descriptions. Ce fut une des causes de leur engouement pour Aratus, traduit tant de fois. Après Cicéron et Varron, le grand Germanicus, et plus tard le rhéteur Avienus, contemporain de Théodose, le mirent en latin. Le père de Stace, poète comme son fils, l'avait peut-être traduit ou imité lui-même dans ses vers; c'est ce qu'on serait tenté de conclure d'un passage de Stace (Silves, liv. V. 3, vers 19 et suiv) :

« At tu, seu membris emissus in ardua tendis,
Fulgentes que plagas, rerum que elementa recenses,
Quis Deus, unde ignes, quae ducat semita solem,
Quae minuat Phoeben, quaeque integrare latentem
Causa queat, docti que modos extendis Arati,
Seu tu Lethaei secreto in gramine campi,
Concilia heroum juxta Manes que beatos,
Maeonium Ascraeumque senem non segnior umbra
Accolis, alternum que sonas et carmina misces;
Da vocem magno pater ingenium que dolori. »

Ces vers semblent indiquer que le père du poète avait déjà fait sur la terre son occupation des poëmes d'Aratus.

Plusieurs auteurs ont rendu en faveur d'Aratus d'illustres témoignages. Ovide, dans

l'épilogue du 1er livre de ses <u>Amours</u>, fait comme un abrégé de sa propre vie, qu'il a consacrée à la poésie, au lieu de la consacrer aux travaux de la guerre et du barreau, comme ses pères : mais il relève cet emploi volontaire qu'il a fait de son talent, en énumérant les plus illustres poètes et en rappelant leur gloire : il met Aratus dans ce nombre :

" Quid mihi, Livor edax, ignavos objicis annos,
Ingenii que vocas carmen inertis opus?
Non me, more patrum, dum strenua sustinet ætas,
Præmia militiæ pulverulenta sequi :
Nec me verbosas leges ediscere, nec me
Ingrato vocem prostituisse foro.
Mortale est quod quæris opus; mihi fama perennis
Quæritur, in toto semper ut orbe canar.
Vivet Mæonides Tenedos dum stabit et Ide,
Dum rapidas Simoïs in mare volvet aquas.
Vivet et Ascræus, dum mustis uva tumebit,
Dum cadet incurva falce resecta Ceres.
Battiades semper toto cantabitur orbe ;
Quamvis ingenio non valet, arte valet.
Nulla Sophocleo veniet jactura cothurno ;
Cum sole et luna semper Aratus erit.
Dum fallax servus, durus pater, improba lena
Vivent, dum meretrix blanda, Menandros
erit.

Ennius arte carens, animosique Accius oris
Casurum nullo tempore nomen habent.
Varronem primamque ratem quae nesciat aetas,
Aureaque Aesonio terga petita duci?
Carmina sublimis tunc sunt peritura Lucreti
Exitio terras cum dabit una dies.
Tityrus et segetes Aeneiaque arma legentur,
Roma triumphati dum caput orbis erit.
Donec erunt ignes arcusque, Cupidinis arma,
Discentur numeri, culte Tibulle, tui.
Gallus et Hesperiis, et Gallus notus Eois,
Et sua cum Gallo nota Lycoris erit..

On voit qu'Aratus est mis en compagnie des plus grands génies.

Varron dont parle ici Ovide, et qui dans la seconde énumération occupe à peu près le même rang qu'Aratus, autre poète descriptif, dans la première, est ce même Varron d'Atax, dont nous nous occuperons prochainement. Il avait fait un ouvrage traduit ou imité des Argonautiques d'Apollonius de Rhodes : Ovide rappelle cet ouvrage dans son hémistiche ; chaque vers de ce passage caractérise le poète dont Ovide veut parler ou fait allusion+ à ses ouvrages. Lucrèce a chanté la fin prochaine du monde ; Ovide s'en souvient et fait une allusion+ à cette partie du poème

il y a confusion. Ce n'est pas seulement à son Jason, mais à ses Libri navales qu'Ovide fait allusion.

+ il faudrait dire quelle allusion.

de la Nature. Virgile a chanté les triomphes de Rome : Ovide compare son immortalité à celle de Rome victorieuse. Enfin Ovide se souvenait de la 10e. églogue de Virgile en pensant à Gallus : le ton rappelle celui de Virgile ; cette répétition si touchante du nom de Gallus, dans Ovide, nous fait penser à ces vers :

« Pauca meo Gallo, sed quæ legat ipsa Lycoris,
Carmina sunt dicenda : neget quis carmina
- Gallo ? »

. . . .

« Hæc vos facietis maxima Gallo,
Gallo cujus amor tantum mihi crescit in horas,
Quantum vere novo viridis se subjicit alnus. »

Manilius, qui écrivait à la fin du siècle d'Auguste, nomme Aratus à côté d'Homère et d'Hésiode, dans son poème sur l'Astrologie livre second :

« Maximus Iliacæ gentis certamina vates,
Hectoream que facem, tutam que sub Hectore
- Trojam
Ore sacro cecinit. »

. . . .

« Sed proximus illi
Hesiodus, memorat divos, divum q. parentes. »

. . . .

« Astrorum quidam varias dixere figuras,
Signaque diffuso passim labentia cœlo
In proprium cujusque genus casusque tulere. »

. . . .

« Cetera que ex variis pendentia casibus astra
Æthera per summum voluerunt fixa[1] revolvi:
Quorum carminibus nihil est nisi fabula cœlum. »
(Vers 1 - 35).

Il en faudrait un peu caractériser le mérite.

Ces six derniers vers s'appliquent évidemment à Aratus.

Aratus était bien connu de tous les Grecs au premier siècle de l'ère chrétienne. Saint Paul, devant l'aréopage d'Athènes, parlant du dieu inconnu, après ces admirables paroles:

ἐν αὐτῷ καὶ ζῶμεν, καὶ κινούμεθα, καὶ ἐσμεν

ajoute cette citation d'un poète:

τοῦ γὰρ καὶ γένος ἐσμεν

(Actes des Apôtres, 17. 2)

Ce poète est Aratus. Ce vers est au début des Phénomènes.

Aratus était né à Soles en Cilicie. Il passa

---

(1) Fixa. Dans le système des anciens, les astres étaient attachés, comme des clous, à la voûte céleste, et tournaient avec elle.

la plus grande partie de sa vie en Égypte et en Macédoine, sous les règnes de Ptolémée et d'Antigone Gonatas. Il était l'ami de Ménandre, de Philétas, de Callimaque et de Théocrite. Il fut initié aux sciences plutôt que savant, comme il paraît par ce passage du de Oratore (Ch. 16 du 1er livre).

« ..... Si constat inter doctos, hominem philosophiæ ignarum, Aratum, ornatissimis atque optimis versibus de cœlo stellisque dixisse, si de rebus rusticis hominem ab agro remotissimum, Nicandrum Colophonium, poetica quadam facultate, non rustica, scripsisse præclare, quid est cur non orator de rebus iis eloquentissime dicat, quas ad certam causam tempusque cognorit ? »

Ce passage nous fait bien connaître le rôle du poète descriptif, qui n'emprunte à la science qu'un thème de description.

Les deux ouvrages d'Aratus (ou du moins les deux qui nous restent) sont les Phénomènes et les Pronostics ; tous deux ont été traduits par Cicéron. Ce fut à la demande d'Antigone Gonatas qu'Aratus composa le premier ouvrage, dont la matière est empruntée à l'astronome Eudoxe. Pour les Pronostics, il s'est inspiré d'Hésiode (Travaux et Jours) ; de Théophraste (Signes des Vents) et de la météorologie d'Aristote.

Il faudrait caractériser davantage cette invocation. En la lisant, on verrait pourquoi il s'adresse à Jupiter.

Les *Phénomènes* commencent par une invocation à Jupiter et aux Muses. Du vers 18 au vers 467, il décrit le plan des différentes constellations; il rappelle leur origine fabuleuse, indique le nombre, la disposition, le plus ou le moins de clarté des étoiles qui les composent, l'heure et la saison où chacune a coutume de briller, et enfin les travaux dont elle annonce l'époque. Les vers suivants (467-732) sont consacrés à la description des cercles astronomiques. Le sujet est peu poétique, ainsi conçu, sous forme de traité; mais les détails ne sont pas sans beauté; les expressions sont spirituelles; les tours, ingénieux; les descriptions, bien faites; les allusions mythologiques rachètent la sécheresse du sujet: la légende d'Astrée est le plus beau morceau du poème. Enfin la *dignité morale* se joint à la beauté des détails, à l'élégance et à l'harmonie des vers.

C'est trop dire, on a parlé seulement de certaines digressions morales, qui, comme les épisodes mythologiques, jettent dans la composition quelque variété.

Voici le jugement de Quintilien sur les *Phénomènes*:

« Arati materia motu caret, ut in qua nulla varietas, nullus affectus, nulla persona, nulla cujusquam sit oratio: Sufficit tamen operi cui se parem credidit. »

Le poème des *Pronostics* est *plus beau*, quoique peu exact au point de vue de la science. Les vers 909, 913, 926, 930, 999, 1022 sont particulièrement

Non. mais le sujet moins scientifique, et par là même plus dévoué, prêtait plus à la description.

remarquables. Ce poëme a élevé le talent de Cicéron et inspiré Virgile. Les signes de la tempête, au 1er. livre des Géorgiques, qui doivent tant à Varron d'Atax, sont aussi en partie empruntés à Aratus et à la traduction de Cicéron; mais Virgile a plus d'ordre et plus d'art que ses prédécesseurs; il rassemble en un tableau limité et harmonieux, ce qu'ils ont jeté confusément et prolixement.

D'Aratus passons à Cicéron, son traducteur. Ce grand homme a trouvé le temps de s'occuper de vers, exercice de ses jeunes ans, délassement de son âge mûr, consolation des chagrins de sa vieillesse. A quatorze ans, il composa un petit poëme intitulé Pontius Glaucus: peu de temps après il traduisit les Phénomènes: "a te adolescentulo conversa", lui dit un de ses interlocuteurs dans le de Natura Deorum (II. 41). Quelques vers nous restent de son poëme sur Marius, son compatriote (car tous deux étaient d'Arpinum). L'an 693 de Rome, persécuté par ses ennemis, abandonné de ses amis, il se retira à la campagne, et traduisit les Pronostics: il avait alors quarante sept ans. Il parle de cette traduction dans le traité de la Divination et dans les Lettres à Atticus. Peut être ne fit il à cette époque que corriger une première tra-

Il aurait fallu dire, par conformité à cette énumération chronologique que

duction ; toujours est-il que les Pronostics indiquent chez lui un talent beaucoup plus marqué que les Phénomènes. L'an de Rome 696 il composa le poème intitulé De temporibus meis. Il se proposait d'écrire en vers l'expédition de César en Bretagne. Il parle de ce projet à Atticus (livre 4, lettre 8) et à Quintus (livre III, lettre 9). On a encore de lui quelques traductions d'Homère et des tragiques grecs éparses dans ses traités philosophiques et oratoires : lui-même cite dans le second livre des Tusculanes les plaintes d'Hercule mourant et celles de Prométhée enchaîné sur le Caucase ; et il nous apprend qu'il est l'auteur de ces deux traductions.

Cicéron faisait facilement les vers : quelquefois même on y sent trop l'absence de travail. Plutarque rapporte (ch. 40) qu'une nuit il composa cinq cents vers. Il en résulte quelquefois un défaut de correction et d'élégance.

non. mais un style quelquefois lâche, redondant, prolixe : des négligences, des

Son frère Quintus, son second en toute chose, était doué de la même facilité, et en abusait de même, s'il est vrai qu'il fit quatre tragédies en quinze jours.

Si les vers de Cicéron sont quelquefois lâches et durs, ils ne manquent ni de force ni

d'éclat. Lui-même les loue en plus d'un endroit. On voit dans le début du De legibus qu'il promettait l'immortalité à son poème de Marius. Le dialogue a lieu à l'ombre d'un chêne que Cicéron avait célébré dans le Marius. Atticus adresse la parole à Quintus en ces termes :

« Lucus quidem ille et hæc Arpinatium quercus cognoscitur, sæpe a me lectus in Mario. Si manet illa quercus, hæc est profecto. Etenim est sane vetus. »

Quintus. — Manet vero, Attice noster, et semper manebit. Sata est enim ingenio. Nullius autem agricolæ cultu stirps tam diuturna, quam poetæ versu seminari potest . . . . Dum latinæ loquentur litteræ, quercus huic loco non deerit, quæ Mariana dicatur : itaque, ut ait Scævola de fratris mei Mario :

« Canescet sæclis innumerabilibus. »

Ch. Desdouits.

6e Leçon.

Du talent poétique de Cicéron.

Beaucoup de travail ; de louables efforts, mais qq. prolixité. Les mêmes choses sont redites bien continuellement et bien souvent. De plus l'expression outre qq. fois ou le blâme ou l'éloge. Il faut viser à plus de précision et de justesse.

6e leçon.

Du talent poétique de Cicéron.

Dans les précédentes leçons nous avons surpris les premiers bégaiements de la poésie latine à Rome. Nous avons vu comment, sur la trace des Grecs, la poésie didactique avait pris naissance et s'était développée presque simultanément sous ses trois formes : la forme gnomique, la forme philosophique et la forme descriptive. Nous avons rapproché Ennius, Lucrèce et Cicéron, d'Epicharme, disciple de Pythagore, d'Empédocle et d'Aratus, les imitateurs latins de leurs modèles grecs. Nous nous sommes en dernier lieu demandé ce que c'était qu'Aratus ; nous avons interrogé les anciens et recueilli leurs réponses presque toutes favorables à ce poète. Le poète grec nous amenait ensuite naturellement à Cicéron, traducteur de ses deux plus beaux poèmes.

Cicéron cultiva la poésie toute sa vie : dans sa jeunesse elle avait été pour lui un exercice : dans son âge mûr, il en fit le délassement de ses travaux politiques et de ses succès du forum ; dans sa vieillesse, la consolation de ses disgrâces. Cicéron fut-il un poète ? fut-il inspiré par les

Muses, qui avaient animé et soutenu le vieil Ennius, et qui devaient bientôt parler plus éloquemment par la bouche de Lucrèce et de Virgile? C'est une question qu'il convient d'examiner, avant d'entrer dans le détail de ses deux imitations d'Aratus.

peu clair

Faisons-le d'abord sur la foi de Cicéron lui-même, qui en beaucoup d'endroits de ses traités s'est constitué juge ou plutôt l'admirateur de sa propre poésie. Le grand orateur avait un faible pour les productions de sa veine poétique; il les mettait au même rang que ses chefs-d'œuvre oratoires; ne pouvant toujours avoir pour eux sans scrupule la même admiration, il avait du moins autant et même plus d'amour. Aussi ne l'écouterons-nous pas sans défiance, malgré l'éloquence du langage: quel bel hommage en effet ne fait-il pas rendre à sa gloire poétique par son ami Atticus et son frère Quintus au début du de Legibus:

De Legib. liv. 1 ch. 1.

« Att. Lucus quidem ille et hæc Arpinatium quercus agnoscitur, sæpe a me lectus in Mario. Si manet illa quercus, hæc est profecto. Etenim est sane vetus. Quint. — Manet vero, Attice noster, et semper manebit. Sata est enim ingenio. Nullius autem agricolæ cultu stirps tam diuturna, quam poetæ versu seminari potest. — Att. Quo tandem modo, Quinte? aut quale est istuc, quod poetæ serunt? Mihi enim videris, fratrem laudando, suffragari

tibi. — Quint. Sit ita sane. Verum tamen, dum latine loquentur litteræ, quercus huic loco non deerit, quæ Mariana dicatur; eaque, ut ait Scævola de fratris mei Mario:

Canescet sæclis innumerabilibus. »

Ce poëme de Marius, dont parlent Atticus et Quintus, a presque entièrement péri. Cependant il nous en reste quelques beaux vers qui nous parlent de ce même chêne d'Arpinum. Ces vers d'une grande énergie étaient du genre épique; ils devaient faire un grand effet dans un poëme dont le sujet était les exploits et les malheurs de Marius. L'idée première du morceau n'appartenait pas du reste à Cicéron: il avait imité avec une grande liberté et beaucoup de bonheur un passage fort célèbre de l'Iliade d'Homère, où ce poëte nous montre les Troyens abusés par un augure qu'ils croient favorable, se préparant à franchir le rempart des Grecs: il s'agit du combat d'un aigle et d'un dragon:

Iliade, XII, 200-208.

ὄρνις γάρ σφιν ἐπῆλθε, περησέμεναι μεμαῶσιν,
αἰετὸς ὑψιπέτης, ἐπ' ἀριστερὰ λαὸν ἐέργων,
φοινήεντα δράκοντα φέρων ὀνύχεσσι πέλωρον,
ζωόν, ἔτ' ἀσπαίροντα· καὶ οὔπω λήθετο χάρμης.
κόψε γὰρ αὐτὸν ἔχοντα κατὰ στῆθος παρὰ δειρήν,
ἰδνωθεὶς ὀπίσω· ὃ δ' ἀπὸ ἕθεν ἧκε χαμᾶζε,
ἀλγήσας ὀδύνῃσι, μέσῳ δ' ἐνὶ κάββαλ' ὁμίλῳ·
αὐτὸς δὲ κλάγξας πέτετο πνοιῇς ἀνέμοιο.

Virgile a imité au onzième et douzième chant de son Enéide cette belle peinture d'Homère, et, comme toujours, il l'a imitée sans rester au-dessous de son modèle :

Eneid. XI 751-757.

« ... Ut que volans alte raptum cum fulva draconem
Fert aquila, implicuit que pedes atque unguibus hæsit.
Saucius at serpens sinuosa volumina versat,
Arrectis que horret squamis, et sibilat ore,
Arduus insurgens : illa haud minus urget obunco
Luctantem rostro ; simul æthera verberat alis. »

—

ib. XII 247-257

« Nam que volans rubra fulvus Jovis ales in æthra
Littoreas agitabat aves turbam que sonantem
Agminis aligeri ; subito cum lapsus ad undas
Cycnum excellentem pedibus rapit improbus uncis.
Arrexere animos Itali, cunctæ que volucres
Convertunt clamore fugam (mirabile visu!)
Æthera que obscurant pennis, hostem q. per auras
Facta nube premunt : donec vi victus, et ipso
Pondere defecit, prædam que ex unguibus ales
Projecit fluvio, penitus que in nubila fugit. »

Après Homère et Virgile, on lit encore avec admiration les vers de Cicéron. On peut même dire qu'il n'a pas été surpassé par Virgile. Son vers est peut-être moins flexible et moins harmonieux ; son style moins élégant ; mais quel

on ne peut guère supposer cela. il suffit de dire qu'il vient prendre congé d'Arpinum sa ville natale.

éclat, quelle énergie incomparable! Il nous représente Marius au moment de partir pour l'exil, venant dire un dernier adieu à un chêne sacré sans doute de la forêt d'Arpinum, et y recueillir l'augure de son prochain retour:

« Hic Jovis altisoni subito pinnata satelles
Arboris e trunco serpentis saucia morsu,
Subigit ipsa feris transfigens unguibus anguem
Semianimum, et vario graviter cervice micantem.
Quem se intorquentem lanians, rostro q. cruentans,
Jam satiata animum, jam duros ulta dolores,
Abjicit efflantem, et laceratum affligit in unda,
Seque obitu a solis nitidos convertit ad ortus.
Hanc ubi praepetibus pinnis, lapsu que volantem
Conspexit Marius, divini numinis augur,
Fausta que signa suae laudis, reditus que notavit:
Partibus intonuit cœli pater ipse sinistris:
Sic aquilae clarum firmavit Jupiter omen. »

Ces vers peuvent donner lieu à quelques observations de détail utiles à recueillir. Nous y trouvons de temps en temps des traces de rudesse, marques de l'époque à laquelle Cicéron écrivait. Ainsi le troisième vers par l'accumulation des g aurait certainement choqué les oreilles délicates des admirateurs de Virgile et d'Horace. Mais

il faut songer que cette allitération était chez les vieux poëtes une beauté, et qu'elle ne déplaisait pas même du temps de Cicéron. Elle se retrouve encore quoique adoucie jusque dans les vers de Catulle et de Virgile. Une autre trace de cette antique rudesse se voit dans cette inversion du huitième vers: se que obtu a solis. Elle donne au vers de la lourdeur. Enfin nous avons à expliquer une expression souvent employée par Virgile et qui a ici un sens tout particulier: je veux parler de praepetibus pennis. Dans le latin ordinaire praepes ne veut rien dire autre chose que rapide. Ici et dans la poésie de Cicéron, à l'idée de rapide se joint celle d'heureux, de bon augure. Ce mot a le sens de felix, et on peut traduire: d'un vol favorable. Ce sens du mot praepes se retrouve dans toute la vieille latinité, dans Ennius, par exemple, lorsque dans ses Annales il nous fait assister à la naissance de Rome, et à l'issue du débat qui divise Romulus et Remus:

Annales. 94-98 (Ennianae poesis reliquiae de Vahlen).

« Et simul ex alto longe pulcherrima praepes
Laeva volavit avis: simul aureus exoritur sol.
Cedunt de caelo ter quattor corpora sancta
Avium, praepetibus sese pulchris q. locis dant. »

Tite-Live, quoique du siècle d'Auguste, nous donne également un exemple du mot praepes employé dans ce sens. D'ailleurs il suffirait du mot

augur placé à la fin du vers suivant et se rapportant à Marius, pour confirmer ce sens peu ordinaire dans les auteurs latins.

Malgré cette couleur un peu antique répandue sur tout le morceau, les vers n'en étincellent pas moins de beautés du premier ordre. Le combat des deux monstres ne peut être peint par des expressions plus fortes et plus vivantes. Et pour ne pas parler de tout le mérite poétique du style, il y a un art déjà consommé et d'un effet très grand dans ces deux seuls rejets: semianimum, et, abjicit efflantem; une peinture saisissante dans ces expressions subigit ipsa feris, et, varia graviter cervice micantem.

Certes de pareils vers ne permettent pas le dédain et sont la meilleure excuse de Cicéron. Il pouvait à bon droit en être fier, car il s'était tenu très près d'Homère, et plus tard, au plus beau siècle de la poésie latine, Virgile lui-même ne pourra lui ravir cette place. Il y aurait grand intérêt à comparer les vers des deux poëtes, et à voir comment ils ont pu tous deux être originaux en imitant. Nous nous reporterions ensuite à la traduction que Voltaire a donnée de ces vers de Cicéron dans la préface de Rome Sauvée. Nous verrions comment le poëte français, tout en reconnaissant lui-même

l'impossibilité de rendre tous les traits de l'original, a réussi à faire de beaux vers, fort inférieurs cependant à ceux de Cicéron. Mais ce serait sortir des limites du sujet et nous arrêter sur des choses qui, quoique dignes d'attirer l'attention, la distrairaient pourtant un peu trop de la poésie didactique et de Cicéron. Tout ce que nous pouvons faire, c'est de citer les vers de Voltaire :

un peu de prolixité.

« Tel on voit cet oiseau qui porte le tonnerre,
Blessé par un serpent élancé de la terre ;
Il s'envole : il entraîne au séjour azuré
L'ennemi tortueux dont il est entouré.
Le sang tombe des airs. Il déchire, il dévore
Le reptile acharné qui le combat encore ;
Il le perce, il le tient sous ses ongles vainqueurs ;
Par cent coups redoublés il venge ses douleurs.
Le monstre en expirant se débat, se replie ;
Il exhale en poison les restes de sa vie ;
Et l'aigle tout sanglant, fier et victorieux,
Le rejette en fureur, et plane au haut des cieux. »

La beauté des vers français fait encore mieux ressortir celle des vers latins.

io. On peut donc, en pareils morceaux, pardonner à Cicéron un peu de vanité et d'orgueil, sans être taxé de fanatisme. Il faisait quelquefois des vers

fort bons et qui étaient d'un poète: il le sentait, mais ne pouvait par malheur se persuader que cette Muse qui l'inspirait était capricieuse et aimait souvent à se retirer de lui, pour le laisser à son esprit ingénieux et facile. Il se trompait lui-même; mais encore une fois il avait quelque droit de se tromper et de se montrer fier des vers qui parfois échappaient si heureusement à sa veine. Il est vrai qu'il abuse de ce droit, quel qu'il soit, et que dans presque tous ses ouvrages il a soin de se citer lui même avec un grand amour et une entière complaisance. Il ne craint pas d'accompagner ces citations de magnifiques éloges qu'il se fait décerner par les principaux interlocuteurs de ses dialogues. Nous en trouvons un exemple assez remarquable dans le second livre du de Natura deorum. Le stoïcien Balbus, après avoir établi qu'il y a des Dieux, veut prouver qu'ils ont créé le monde et qu'ils le gouvernent. Pour cela il énumère les merveilles de la nature et de tout l'univers, et se demande si le hasard ou le mouvement des atômes suffit pour en rendre raison. Lorsqu'il en vient à contempler la voûte du ciel, et les astres qui l'ornent et l'embellissent, il s'adresse à Cicéron et lui emprunte les vers de son Aratus, parceque, dit-il, par un correctif qui ne peut couvrir toute la

vanité de Cicéron, ils sont écrits en latin :

De nat. Deor. liv. II chap. XLI.

« Atque hoc loco me intuens, utar, inquit, carminibus Arati, eis, quae a te admodum adolescentulo conversa, ita me delectant, quia latina sunt, ut multa ex iis memoria teneam. Ergo, ut oculis assidue videmus, sine ulla mutatione aut varietate,

« Cetera labuntur celeri cælestia motu,
Cum cœlo que simul noctes que dies que feruntur. »

Nous allons le voir maintenant parlant en son propre nom, et causant confidentiellement avec un ami, son frère Quintus. Il a achevé un poème en l'honneur de César : il a chanté la glorieuse et rapide expédition du général dans la Bretagne. Il veut envoyer ses vers à Quintus, pour qu'il les présente sans doute à César : mais il a peur que son poème n'éprouve le même sort que l'Erigone de son frère, perdue nous ne savons comment dans le chemin de la Gaule. Il plaisante agréablement sur cette aventure, et annonce que pour lui il ne confiera ses vers qu'à un sûr messager. Jusqu'ici on n'a pas encore aperçu la vanité du poète. Elle ne se trouve que dans un petit mot Suave epos, qui marque, si je ne me trompe, toute la satisfaction qu'il avait de ses vers :

Cic. lett. à Quint. III, 9

« Quod me hortaris, ut absolvam : habeo absolutum suave, mihi quidem uti videtur, ἔπος ad Cæsarem : sed quæro locupletem tabellarium, ne accidat quod Erigonæ tuæ : cui soli, Cæsare imperatore, iter ex Gallia tutum non fuit. » Certes c'est une plaisanterie ingénieuse et fine, et l'on ne peut donner un tour plus agréable aux éloges que l'amour-propre se croit en droit de s'accorder.

Comme on le voit, Cicéron était aussi jaloux et peut-être plus de sa réputation de poëte que de sa gloire d'orateur, et cela sans doute parce qu'elle était beaucoup plus exposée aux attaques des critiques. Il aimait à citer ses vers : il les louait volontiers, et leur promettait sans scrupule une glorieuse immortalité ! Cependant nous avons pu nous convaincre que cet orgueil n'était pas toujours sans fondement, et que son goût pouvait s'autoriser de certains beaux vers pour louer et admirer en lui le poëte. Toutefois ce goût de Cicéron était si fin et si sûr que quelquefois, en dépit de sa vanité de poëte, il a des doutes et des scrupules sur le mérite et la durée de ses œuvres. Ces doutes ne se reproduisent pas souvent, il est vrai : la plupart du temps c'est sa vanité qui l'emporte. Mais enfin il nous suffit de deux ou trois passages

Cela a été déjà dit plusieurs fois.

où cette défiance de lui-même soit marquée, pour nous convaincre qu'il ne s'aveuglait pas toujours. Ainsi dans une lettre à Atticus, au milieu de mille affaires, il jette une allusion rapide à son poème sur l'expédition de César en Bretagne. Il mande par un trait à son ami que son livre a grande envie de lui échapper des mains pour se montrer en public. Mais il ne sait si son ami le lui permettrait, s'il le trouverait digne de voir le

Let. à Att. livre IV, 8.

jour : " De poemate quod quaeris : ? quid id cupiat effugere ? quid ? ? . " Cette courte phrase est significative. Elle montre bien tous les doutes qui de temps en temps tourmentaient Cicéron. Il ne pouvait plus se fier à son propre jugement : il recourait à celui de ses amis, heureux sans doute si par complaisance ou par conviction ils lui en donnaient un favorable.

Dans cette même phrase, qui nous fait si bien connaître un côté du caractère de Cicéron, il y a un artifice de style, qu'il est intéressant de relever. Cicéron, pour donner plus de vivacité et un tour plus original à la phrase, personnifie son livre ; il l'anime pour ainsi dire, il lui prête des sentiments : c'est lui qui brûle du désir de quitter la retraite du cabinet et d'aller se montrer dans les boutiques du forum

Horace a imité cette tournure si ingénieuse et si piquante, en lui donnant plus de développement. Il adresse toute une épître à son livre, désireux de partir et que rien ne peut arrêter. Il ne lui épargne ni menaces, ni exhortations, et le prévient de tous les maux qui vont fondre sur lui. Il est curieux de voir ainsi Horace profiter d'une idée ingénieuse de Cicéron, en l'étendant avec tant de bonheur :

Hor. Epit. 1. 20

« Vertumnum Janumque, liber, spectare videris,
Scilicet ut prostes Sosiorum pumice mundus,
Odisti claves et grata sigilla pudico;
Paucis ostendi gemis, et communia laudas,
Non ita nutritus. Fuge quo descendere gestis;
Non erit emisso reditus tibi. « Quid miles egi ?
Quid volui ? » dices, ubi quid te læserit. Et scis
In breve te cogi, quum plenus languet amator. »

Horace a fait un jeu poétique d'un doute sincère, exprimé ingénieusement par Cicéron.

Dans une autre lettre, adressée cette fois à son frère Quintus, nous trouvons un aveu plus sérieux et plus franc peut-être d'une semblable défiance. Il s'agit d'un poème qu'il avait composé sur les malheurs de sa vie, de Temporibus suis. Il l'avait envoyé à César par

l'intermédiaire de son frère Quintus, espérant que celui-ci lui ferait part des véritables sentiments de César. Mais Quintus, à ce qu'il paraît, ne lui envoya pour toute réponse que des paroles vagues et banales; et César se contenta de lui écrire qu'il avait lu le premier livre de son poème, que le commencement en était divin, et surpassait tout ce qu'il connaissait; mais la suite avait paru à César un peu trop négligé. Cicéron est inquiet et tourmenté. Il ne se fie pas trop à la lettre de César, et ne sait que conclure de celle de son frère. Il est tout prêt de croire qu'il s'est trompé sur le mérite de son poème, et peut-être un peu aussi sur son talent poétique. Il prie son frère de ne lui rien cacher de ce que pense César de son poème; il lui rapporte les propres paroles du général, et l'invite au nom de leur amitié fraternelle, à en user franchement avec lui. Est-ce le fond (res), est-ce la forme (χαρακτήρ) qui lui déplaît?

César n'a pas dit cela. Voyez plus bas.

Let. à Quint. L. II. 16.

« Sed heus tu, celari videor a te, quomodo nam, mi frater, de nostris versibus ? Nam primum se legisse scripsit ad me ante: et prima sic, ut neget se ne græca quidem meliora legisse. Reliqua ad quemdam locum ῥᾳθυμότερα. Hoc enim utitur verbo. Dic mihi verum, num aut res, aut χαρακτήρ non delectat. Nihil est

quod vereare. Ego enim ne pilo quidem minus te amabo. Haec de re scribe φιλαλήθως et, ut soles, scribe fraterne. » César, dans cette critique qu'il envoie à Cicéron, met bien le doigt sur la plaie. La négligence en effet est le principal défaut de la poésie de Cicéron. Son style ne se soutient pas : après quelques belles périodes, il tombe aussitôt et devient lâche et sans force. Cela tient un peu à l'extrême facilité que Cicéron avait de faire les vers : il ne les travaillait pas assez et ne craignait pas d'en faire jusqu'à cinq cents en une seule nuit : aussi ces vers qui coulaient avec une si facile abondance ne pouvaient-ils être parfaits. Ils étaient semés de traits d'une grande énergie ; ils avaient de la force et de l'éclat ; ils portaient la marque d'un esprit ingénieux et fin : mais le tissu du poème était lâche, les vers souvent languissants et quelquefois prosaïques.

Tous ces défauts n'étaient évidemment pas connus de Cicéron. Cependant, comme nous l'avons montré, il lui arrivait quelquefois d'en soupçonner une très petite partie : ou plutôt, sans se rendre bien compte des défauts, il se doutait de l'exagération des éloges qu'il se donnait à lui-même. Il était un peu dans le secret de sa vanité.

Au même poème de Cicéron sur les mal-

heures de sa vie, se rattachent deux vers qu'on a souvent blâmés, et qui de tout temps, de nos jours aussi bien que dans l'antiquité, ont été en butte aux critiques les plus violentes et les plus exagérées. On les a taxés de vanité : on a répété à satiété que de plus comme vers ils étaient détestables. Les plus sincères admirateurs de Cicéron n'ont même pas élevé la voix et protesté contre cette rigoureuse sentence. Ainsi Quintilien, malgré toute la vénération qu'il a pour le grand orateur, n'ose présenter aucune excuse, et se contente d'exprimer le souhait qu'il ne les eût jamais composés

Quintil. lib XI ch. 1 24.

« In carminibus utinam pepercisset, quae non desierunt carpere maligni,

« Cedant arma togae, concedat laurea linguae »

et :

« O fortunatam natam me Consule Romam! »

Si les admirateurs de Cicéron sont aussi timides, que doivent donc dire ses ennemis. Ils descendent aux plus violentes et aux plus outrageantes invectives. Nous en avons un exemple dans la déclamation contre Cicéron attribuée à Salluste. L'auteur, quel qu'il soit, reproche à l'orateur avec une ironie sanglante ces deux vers cités par Quintilien. Il vient de le peindre comme un brigand, un homme lâche, sans foi, sans

Declam. in Ciceronem. probité, sans honneur, et il s'écrie : " Atque is, cum ejus modi sit, tamen audet dicere :

" O fortunatam natam me consule Romam ! "
Te consule fortunatam Cicero ? immo vero infelicem et miseram ! quae crudelissimam proscriptionem civium perpessa est ; cum tu, perturbata republica, metu perculsos omnes bonos parere crudelitati tuae cogebas, etc "

Et plus loin il ajoute :

" Egeris, oro te, Cicero, perfeceris quod libet ; satis est perpessa esse : etiamne aures nostras odio tuo onerabis ? etiamne molestissimis verbis insectaberis ?

" Cedant arma togae, concedat laurea linguae. "
" Quare vero togatus et non armatus, ea, quae gloriaris, confeceris ; atque inter te Sullam que dictatorem, praeter nomen ingenii, quid quam interfuerit. "
Ces paroles respirent la haine la plus acharnée, et ces accusations commencèrent à prendre cours du vivant de Cicéron, au sortir même du consulat.

Ce qui le prouve, c'est le soin que prend Cicéron de justifier ces deux vers en plusieurs endroits de ses ouvrages. Dans son discours contre Pison, après avoir couvert Pison de boue, il le prend à partie, sur ce qu'il avait raillé et attaqué ces vers : " Non illa tibi, inquit (Piso) invidia nocuit, sed versus tui. —

Cicer. In Pison. XXIX et XXX.

Nimis magna poena te consule constituta est, sive malo poetæ, sive libero. Scripsisti enim: Cedant arma togæ. » Cicéron se justifie avec chaleur et emportement: « Verum tamen, quoniam te non Aristarchum, sed Phalarim grammaticum habemus, qui non notam apponas ad malum versum, sed poetam armis persequare: scire cupio quid tandem isto in versu reprehendas: Cedant arma togæ.

Dicis, inquit, togæ summum imperatorem esse cessurum. Quid nunc te, asine, litteras doceam? Non opus est verbis sed fustibus. Non dixi hanc togam qua sum amictus .... »

Et plus loin:

"At in altero illo, inquit, hæres: concedat laurea linguæ. Immo mehercule habeo tibi gratiam. Hærerem enim, nisi tu me expedisses. Nam quum tu timidus ac tremens tuis ipse furacissimis manibus detractam e cruentis fascibus lauream ad portam Esquilinam abjecisti, indicasti, non modo amplissimæ, sed etiam minimæ laudi lauream concessisse. »

Cicer. 2ᵉ Philipp. VIII.

Il ne montre pas moins d'aigreur et de colère contre Antoine, qui avait lancé quelques traits sur ces deux vers, glorification de son Consulat: « At etiam quodam loco facetus esse voluisti. quam id te (Dii boni) non

In quo est tua culpa nonnulla. Aliquid enim salis a mima uxore trahere potuisti. Cedant arma togæ. Quid? tunc nonne cesserunt? At postea tuis armis cessit toga. Quæramus igitur utrum melius fuerit libertati populi Romani sceleratorum arma, an libertatem nostram armis tuis cedere. Nec vero tibi de versibus plura respondebo.„

Cicéron revient encore à ces vers dans le 1er livre de son de Officiis. Il veut prouver que le courage civil est aussi glorieux que le courage militaire : il se cite lui même en exemple et rappelle son fameux vers tant attaqué : Illud autem optimum est, in quod invadi solere ab improbis et invidis audio :

Cicer. de Officiis liv. I ch. XXII.

„ Cedant arma togæ, concedat laurea laudi.„ Ut enim alios omittam, nobis rempublicam gubernantibus, nonne togæ arma cessere? Neque enim in republica periculum fuit gravius unquam, nec majus otium. Ita consiliis diligentia que nostra celeriter de manibus audacissimorum civium delapsa arma ipsa ceciderunt. Quæ res igitur gesta unquam in bello tanta? Qui triumphus conferendus est?„

Ce vers : Cedant arma togæ concedat laurea linguæ,

si souvent attaqué par les ennemis de Cicéron, si souvent défendu par le grand orateur, était l'expression heureuse et poétique de la magnifique victoire qu'il avait remportée par la parole sur les séditieux et les mauvais citoyens. C'était un beau vers: ce qui lui a nui, c'est à la fois et la passion politique des adversaires de Cicéron et la vanité qui l'avait inspiré. Un tel éloge déplaisait dans la bouche de Cicéron. Il aurait plu à beaucoup de personnes, s'ils l'avaient rencontré dans quelque autre poëte.

Sur la foi de Quintilien (liv. XI) on a adopté dans la rédaction de ce vers la leçon qui donne linguæ pour le spondée du sixième pied. Et cependant dans le manuscrit et dans toutes les citations de Cicéron, ce mot de linguæ est remplacé par laudi. Cette substitution n'altère ni le sens ni la beauté du vers. On a toutefois l'habitude de s'en tenir à la leçon donnée par Quintilien. C'est ce que nous avons fait. Nous avons écrit, comme tout le monde, concedat laurea linguæ.

Jusqu'ici pour tant de détracteurs de ce vers, nous n'avons compté qu'un seul défenseur qui était Cicéron lui-même. Il en eut d'autres cependant qui même, ne se bornant pas à le défendre, l'adoptèrent et en empruntèrent les termes,

pour le tourner à la gloire de son auteur. Ils ne pensaient pas pouvoir trouver d'expression plus éloquente pour célébrer le triomphe de celui qui avait sauvé Rome. Quelle allusion plus frappante à ce vers que ce passage d'une lettre de Cassius, alors questeur dans l'île de Chypre. Il lui témoigne toute la joie qu'il a d'avoir reçu d'excellentes nouvelles de Rome, et il le félicite de ses travaux et

Lett. fam. XII. 13.

de ses succès : " Quum reipublicæ vel salute vel victoria gaudemus, tum instauratione tuarum laudum, quod maximus consularis maximum consulem te ipse vicisti, et lætamur et mirari satis non possumus. Fatale nescio quid tuæ virtuti datum, id quod sæpe jam experti sumus. Est enim tua toga omnium armis felicior : quæ nunc quoque nobis pæne victam rempublicam ex manibus hostium eripuit ac reddidit. "

De même Pline l'ancien, au milieu d'une assez belle apostrophe à Cicéron, rappelle ce vers par

Pline l'ancien, Liv. VII ch. 30.

un trait bref et ingénieux : " Sed et quo te, M. Tulli, piaculo taceam ? quo ve maxime excellentem insigni prædicem ? Quo potius, quam universi populi illius gentis amplissimo testimonio, et e tota vita tua consulatus tantum operibus electis ? Te ...... tuum Catilina fugit ingenium : tu M. Antonium proscripsisti.

Salve, primus omnium parens patriæ appellate, primus in toga triumphum linguæ que lauream merite, et facundiæ latiarum que litterarum parens: atque (ut dictator Cæsar, hostis quondam tuus, de te scripsit) omnibus triumphis lauream adepte majorem: quanto plus est, ingenii romani terminos in tantum promovisse, quam imperii, reliquis animi bonis. »

Ainsi, pour nous résumer, de ces deux vers sur lesquels on s'appuie pour nier le mérite poétique de Cicéron, le premier a une grande valeur poétique. Toutes les objections qu'on peut faire n'ont qu'une portée morale: c'est une tache pour le caractère de Cicéron, non pour son talent de poète. Que ce vers respire une vanité insoutenable; que Cicéron ait eu tort de le composer, et autant de le publier et de le défendre: on peut l'accorder, avec quelques restrictions cependant. Mais, ce qui est sûr et inattaquable, c'est qu'au point de vue littéraire il est excellent, et dans la pensée, et dans l'expression. Toute critique sur ce point n'a ni force ni valeur.

L'autre vers:

« O fortunatam natam me Consule Romam! » il faut en convenir, est mauvais de tout point, et ne peut se défendre. La vanité de Cicéron

s'y montre aussi bien à découvert que dans le premier, et, de plus, son inspiration est si malheureuse qu'il peut paraître ridicule au juge le plus impartial. Aussi ne s'est-on pas fait faute de l'attaquer et en a-t-on profité à l'envi pour jeter du ridicule sur le talent poétique et sur la personne même de Cicéron. Ceux qui ont voulu défendre le grand orateur n'ont cru pouvoir le faire qu'en niant que ce vers soit de lui. Voltaire, dans sa préface de Rome sauvée, où il exalte Cicéron comme orateur et comme poëte, ne veut pas lui laisser ce vers qui lui aurait été faussement attribué par des envieux et des ennemis. Après avoir cité le beau morceau :

" Sic Jovis altisoni, etc "

et le vers :

" O fortunatam, etc "

il ajoute : " Je demande s'il est possible que l'auteur du beau morceau de poésie que je viens de citer, ait fait un vers si impertinent ? Il y a des sottises qu'un homme de génie et de sens ne peut jamais dire. Je m'imagine que le préjugé, qui n'accorde presque jamais deux genres à un seul homme, fit croire Cicéron incapable de la poésie, lorsqu'il y eut renoncé, quelque mauvais plaisant, quelque ennemi de la gloire de ce

grand homme, imagina ce vers ridicule, et l'attribua à l'orateur, au philosophe, au père de Rome. »

Malheureusement cette défense, si pleine de verve et d'esprit, porte entièrement à faux. Dans toute l'antiquité nous n'avons pas un seul doute émis à ce sujet; et au contraire combien d'écrivains, les moins suspects même de partialité contre Cicéron, l'ont toujours reconnu sans hésitation pour l'auteur de ce vers. Quintilien, qui vénérait Cicéron comme le père de l'éloquence latine, ne craint pas de le blâmer, avec retenue il est vrai, de ce malheureux vers. Il le fait en deux endroits de son Institution oratoire.

au livre IX :

Quintil. liv. IX ch. 4. 41. « Videndum etiam ne syllabæ verbi prioris ultimæ sint primæ sequentis. Id ne quis præcipi miretur, Ciceroni in epistolis excidit : « Res mihi invisæ sunt, Brute » : et in carminibus :

« O fortunatam natam me consule Romam. »

et au livre XI :

id liv XI. ch. I. 24. « In carminibus utinam pepercisset, quæ non desierunt carpere maligni :

« Cedant arma togæ, concedat laurea linguæ,

et

« O fortunatam natam me consule Romam ».

Le même vers se retrouve également dans la

Déclamation contre Cicéron attribuée à Salluste. Nous avons déjà cité ce passage. Enfin Juvénal dans sa dixième Satire, au milieu d'un magnifique éloge de Cicéron, lance un trait mordant contre ce vers qui n'appartenait pas moins à l'orateur que le plus éloquent discours :

Juvén. Xe Sat. v. 122

" O fortunatam natam me consule Romam !
Antoni gladios potuit contemnere, si sic
Omnia dixisset. "

On le voit, Juvénal ménage peu le poète, tout en rendant justice à l'orateur. Cette critique renfermée dans de si beaux vers fit un tort immense à Cicéron. Elle resta dans la mémoire, et l'on ne jugea plus son talent poétique sans se reporter à cette épigramme du satirique latin. C'est certainement l'écrivain qui contribua le plus à dénigrer ce vers et en même temps à nous faire dédaigner toutes les poésies du grand orateur.

Il est cependant probable et même sûr que lorsqu'il fut fait, il n'était pas si ridicule qu'il nous le paraît maintenant. Songeons-y : on n'était pas encore loin du temps où Ennius faisait les délices des Romains : et il ne serait pas difficile de trouver dans les vers de ce poète beaucoup de passages qui ressemblent fort à ce vers de Cicéron. Cette allitération de fortunatam natam, qui

parut plus tard si puérile et si ridicule, n'eût eu alors que des approbateurs. Ennius, s'il avait eu l'occasion de la trouver, s'en serait félicité, et n'aurait pas négligé un si bel ornement, sûr qu'il emporterait les suffrages de ses lecteurs. D'ailleurs lui et ses contemporains ne se sont pas fait faute de semer leurs vers de ces beautés provenant du son plusieurs fois répété d'une même lettre. et les oreilles délicates des Scipion et des Lélius y trouvaient un certain charme et un certain plaisir. Cicéron, élève et héritier de ces vieux poëtes, ne pouvait rompre avec la tradition. L'allitération était un des ornements de la poésie. Pourquoi s'en serait-il abstenu quand personne ne le trouvait mauvais, quand personne ne craignait d'en faire usage. Cette coutume même de ne pas craindre la répétition des mêmes lettres persista jusque dans le grand siècle de la littérature latine. Nous en découvrons encore quelques traces, affaiblies il est vrai, dans Horace et dans Virgile. Le vers de Cicéron n'était donc pas à son origine si ridicule qu'on veut bien le croire. Cette opinion est appuyée par une note de M. Leclerc, note que ce savant a placée derrière les fragments de poésie, T. 35, p. 386 de sa petite édition de Cicéron. Il établit par de nombreux exemples la fré-

quence de cet usage dans les poètes contemporains ou prédécesseurs de Cicéron, et prouve qu'il ne se perdait pas même entièrement dans Virgile. Ainsi il cite des vers d'Ennius, de Plaute, de Lucrèce et de Virgile :

Ennius (Cic. ad Herenn. IV, 12) :

« O Tite, tute, tibi, tanta, tyranne tulisti.
Et stultus est, qui cupita cupidus cupienter cupit. »

Plaute (Ménechmes, II, 1, 17) :

« Non potius paucis plura prologui. »

Lucrèce 1. 203 :

« Multa que vivendo vitalia vincere saecla. »

id. 1. 258 :

« Hinc fessae pecudes pingues per pabula laeta. »

id. 1. 342 :

« Multa modis miris varia ratione moveri, etc. »

Virgile (Enéid. III, 183) :

« . . . . Casus Cassandra canebat. »

Id. ib. VI. 834 :

« Neu patriae validas in viscera vertite vires. »

Virg. (Georg. 1. 389):
„ Et sola in sicca secum spatiatur arena. „

Ainsi une allitération dont on retrouve tant d'exemples et avant et après Cicéron ne peut lui être imputée à crime. Et cependant c'est d'après ce léger défaut, si défaut il y a, qu'on a jugé si sévèrement ce vers de Cicéron. Pour nous, nous devons écarter ce défaut, et ne faire le procès qu'au vers en lui-même. Nous serons alors bien plus indulgents. Cette expression de natam, quoique un peu orgueilleuse, a une grande beauté d'imagination et est sublime. Il semble en effet que le jour où Rome a été sauvée de l'incendie et d'une ruine complète, elle ait pris de nouveau naissance; il semble que Cicéron en est le second fondateur, comme Romulus en est le premier, qu'il l'a de nouveau fait sortir du néant, pour l'élever au haut degré de puissance et de gloire où elle est maintenant. On s'étonne après cela de toutes les moqueries et de toutes les insultes que ce vers a soulevées contre son auteur. C'est de là en effet qu'on est parti pour refuser à Cicéron tout talent poétique, pour dire que comme poète il n'avait été de son temps qu'un objet de dérision et de raillerie. Ce n'est là pourtant qu'une grossière erreur. Cicéron

Sublime est beaucoup trop dire.

fut un poète estimé et goûté par ses contemporains. Les preuves à l'appui ne manquent pas. Plutarque dans sa Vie de Cicéron dit formellement que pendant plusieurs années il passa pour le premier poète de Rome :

Plutarq. Cicer. III.

« Προϊὼν δὲ τῷ χρόνῳ καὶ ποικιλώτερον ἁπτόμενος τῆς περὶ ταῦτα μούσης ἔδοξεν οὐ μόνον ῥήτωρ, ἀλλὰ καὶ ποιητὴς ἄριστος εἶναι Ῥωμαίων. Ἡ μὲν οὖν ἐπὶ τῇ ῥητορικῇ δόξα μέχρι νῦν διαμένει, καίπερ οὐ μικρᾶς γεγενημένης περὶ τοὺς λόγους καινοτομίας, τὴν δὲ ποιητικὴν αὐτοῦ, πολλῶν εὐφυῶν ἐπιγενομένων, παντάπασιν ἀκλεῆ καὶ ἄτιμον ἔρρειν συμβέβηκεν. »

Ces brèves paroles sont excellentes de sens et de raison. Oui, Cicéron fut pendant quelque temps le premier poète de Rome. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter les yeux sur l'histoire littéraire de l'époque dans laquelle Cicéron écrivait ces vers. A l'exception de Plaute et de Térence, il n'avait encore paru aucun de ces grands poètes que nous avons appelés les classiques. Ennius, Pacuvius, Accius et Lucilius seuls étaient en possession de charmer les Romains. Cicéron pouvait bien soutenir la comparaison, non peut-être pour le génie, mais au moins pour l'art et l'effet. Et

pourtant il n'est en rien inférieur à Accius, le poète tragique. Il le surpasse même, on peut le dire, à en juger par ces deux traductions de Sophocle et d'Eschyle qu'on a si longtemps attribuées à Accius et qu'on vient enfin de rendre définitivement à Cicéron. Ces deux imitations sont fort belles et font grand honneur à Cicéron. Toutes deux sont rapportées par Cicéron lui-même dans son second livre des Tusculanes. Le premier morceau est emprunté aux Trachiniennes de Sophocle: ce sont les plaintes d'Hercule dévoré par le feu de la tunique de Nessus:

Cicer. (Tuscul. lib. II. 8 et 9)

« O multa dictu gravia, perpessu aspera,
Quæ corpore exanclavi atque animo pertuli:
Nec mihi Junonis terror implacabilis,
Nec tantum invexit tristis Eurystheus mali,
Quantum una vecors Oenei partu edita.
Hæc me irretivit veste furiali inscium,
Quæ lateri inhærens morsu lacerat viscera,
Urgens que graviter pulmonum haurit spiritus.
Jam decolorem sanguinem omnem exsorbuit.
Sic corpus clade horribili absumptum extabuit.
Ipse illigatus peste interimor textili.
Hos non hostilis dextra, non terra edita
Moles Gigantum, non biformato impetu
Centaurus ictus corpore inflixit meo;

Non Graia vis, non barbara ulla immanitas,
Non saeva terris gens relegata ultimis,
Quas peragrans, undique omnem hinc feritatem
- expuli:
Sed feminea vir, feminea interimor manu.
O nate, vere hoc nomen usurpa patri,
Ne me occidentem matris superet caritas.
Huc arripe ad me manibus abstractam piis.
Iam cernam, mene, an illam potiorem putes.
Perge, aude, nate, illacrima patris pestibus.
Miserere! gentes nostras flebunt miserias.
Heu! virginalem me ore ploratum edere,
Quem vidit nemo ulli ingemiscentem malo!
Sic feminata virtus afflicta occidit.
Accede, nate, assiste, miserandum aspice
Eviscerati corpus laceratum patris.
Videte, cuncti: tuque, coelitum sator,
Iace, obsecro, in me vim coruscam fulminis!
Nunc, nunc dolorum anxifici torquent vertices:
Nunc serpit ardor. O ante victrices manus,
O pectora, o terga, o lacertorum tori!
Vestro ne pressu quondam Nemaeus leo
Frendens efflavit graviter extremum halitum?
Haec dextra Lernam taetram, mactata excetra,
Placavit: haec bicorporem afflixit manum:
Erymanthiam haec vastificam abjecit belluam:

Hæc e tartarea tenebrica abstractum plaga
Tricipitem eduxit hydra generatum canem;
Hæc interemit torta multiplicabili
Draconem, auriferam obtutu observantem ar-
-borem;
Multa alia victrix nostra lustravit manus,
Nec quisquam e nostris spolia cepit laudibus. »

Cette pièce, quoique un peu longue, est pleine d'éclat et d'énergie: le style a du nerf et du brillant: un souffle poétique anime et soutient tout le morceau.

Le second morceau cependant, traduit du Prométhée déchiré, d'Eschyle, est encore plus beau. Prométhée, attaché sur un rocher du Caucase, et déchiré par un vautour, exhale ces cris de douleur:

Cicer. (Tuscul. II. 10)

« Titanum soboles, socia nostri sanguinis,
Generata cœlo, aspicite religatum asperis
Vinctumque saxis, navem ut horrisono freto
Noctem paventes timidi adnectunt navitæ.
Saturnius me sic infixit Jupiter,
Jovisque numen Mulcibri ascivit manus.
Hos ille cuneos fabrica crudeli inserens,
Perrupit artus: qua miser sollertia
Transverberatus, castrum hoc furiarum incolo.
Jam tertio me quoque funesto die,

Tristi advolatu; aduncis lacerans unguibus,
Joris satelles pastu dilaniat fero.
Tum, jecore opimo farta et satiata affatim,
Clangorem fundit vastum et, sublime avolans,
Pinnata cauda nostrum adulat sanguinem.
Quum vero adesum inflatu renovatum est jecur,
Tum rursus tetros avida se ad pastus refert.
Sic hunc custodem mœsti cruciatus alo,
Quæ me perenni vivum fœdat miseria.
Namque, ut videtis, vinclis constrictus Joris,
Arcere nequeo diram volucrem a pectore.
Sic me ipse viduus pestes excipio anxias,
Amore mortis terminum anquirens mali
Sed longe a leto numine aspellor Joris:
Atque hæc vetusta, sæclis glomerata horridis,
Luctifica clades nostro infixa est corpori.
E quo liquatæ solis ardore excidunt
Guttæ, quæ saxa assidue instillant Caucasi."

Avec de pareils morceaux de poésie, Cicéron pouvait se présenter à la suite des Ennius et des Accius. Non qu'il les surpassât ni même qu'il fût leur égal par le génie poétique; Cicéron ne peut prétendre à une telle gloire, cependant sa part est encore assez belle. S'il n'égale point Accius par le génie poétique,

il les surpassa par un plus grand art de versification et de style. Le vers devient plus harmonieux et plus coulant, le style moins rude, moins tendu, et quelquefois aussi moins rapproché des formes de la prose. Sous ce rapport, Cicéron a fait faire un grand progrès à la poésie : c'est un versificateur habile et ingénieux. Comme écrivain, il est contemporain de Lucrèce : mêmes défauts dans ces deux poëtes, mêmes qualités de style : le génie seul met entre eux un intervalle immense. Comme celui de Lucrèce, le style de Cicéron est souvent lâche, redondant, prolixe : il ne connaît pas une sage mesure. Mais, comme Lucrèce, Cicéron a souvent de la vigueur et du coloris : souvent sa phrase est riche et poétique. Quant à la précision, cette qualité si rare et si précieuse, qui vient pour ainsi dire compléter toutes les autres, elle n'est connue dans la poésie latine qu'avec Catulle. Il l'emprunta aux chefs-d'œuvre grecs et la transmit à Virgile et à Horace qui en firent la suprême beauté de leur style poétique.

Dans cette histoire de la littérature latine Cicéron occupe une place fort honorable. Il sert pour ainsi dire d'intermédiaire ou de lien entre les anciens poëtes de Rome et ceux du

siècle d'Auguste. On peut même croire que si Cicéron ne s'était pas contenté d'être un poète amateur, faisant des vers par goût, mais les travaillant peu, parce qu'ils coulaient trop facilement, il aurait acquis une gloire encore plus grande. Il n'aurait pas été seulement le poète de son temps, mais peut-être celui de tous les temps. A défaut de cette gloire que nous lui aurions souhaitée, il en a acquis une plus modeste, qu'il n'est pas permis de révoquer en doute. Pendant quelques années, alors que les vieux poèmes d'Ennius ou de Pacuvius ne contentaient plus le goût des Romains déjà plus exercé par l'étude de la littérature grecque, avant que Lucrèce et Catulle ne fussent venus révéler aux Romains une nouvelle poésie plus belle et plus pure, Cicéron tint à Rome le sceptre de la poésie. Il fut lu, goûté, admiré, autant que l'avait été Ennius, autant que le seront plus tard Lucrèce et Catulle, Virgile ou Horace. Il est vrai que son règne fut court : mais ne fût-ce qu'un instant, il dura. Bientôt parurent Lucrèce et Catulle. Ils n'eurent pas de peine à déposséder Cicéron. En quelques années cette poésie vieillit singulièrement. Les défauts

sautèrent aux yeux, et l'on s'étonna de l'avoir admirée. On alla même plus loin : on méconnut le talent de Cicéron : on ne lui rendit pas justice ; il ne lui fut tenu compte ni des circonstances, ni des temps. Il n'avait eu qu'un court interrègne, dont l'utilité même et la gloire furent bientôt contestées.

Ajoutons que dans cette espèce de réprobation qui frappa le poète dans Cicéron, il y eut beaucoup de mauvais vouloir de la part de tous ces hommes, qui avaient détruit la république. Cicéron avait été leur adversaire politique, le soutien et la dernière gloire de cette vieille république. Ils avaient intérêt à amoindrir son nom, et à ensevelir autant que possible sa mémoire dans l'oubli : sous Auguste, cette victime du triumvirat ne fut point en faveur ; on n'osait en prononcer le nom en sa présence et les courtisans en leur particulier ne rompaient guère ce silence obligé que par des invectives ou des railleries. Auguste, il est vrai, ne prenait aucune part à ces mauvais propos. Plutarque même, dans sa Vie d'Auguste, nous raconte une anecdote qui nous ferait croire qu'il rendait justice en son cœur aux grandes qualités de Cicéron. Un jour qu'il entrait sans être atten-

du dans une salle où étudiaient ses petits-fils, il en vit un qui cachait un livre sous sa robe. Il le lui prit. C'était un discours de Cicéron. Après en avoir lu quelques pages, il le rendit en disant : C'était un grand homme, mon fils, et qui aimait bien sa patrie.

Cette anecdote toutefois ne détruit en rien ce que nous avons avancé plus haut. Auguste rendait sans doute justice à Cicéron : mais il n'aimait pas qu'on en parlât, et n'aurait probablement pas souffert qu'on en fît l'éloge. Virgile, l'ami d'Auguste, qui dans ses vers décerne à Auguste tant de magnifiques apothéoses, parmi ces âmes illustres attendant dans l'Elysée le jour où il leur sera permis de vivre pour être la gloire immortelle de Rome et du monde, ne place point Cicéron, le père de la patrie : bien plus il trouve comme un trait satirique à lancer contre lui :

Virg. Eneid. VI, 848. « Orabunt causas melius. »

Etait-ce à un Romain à mettre Démosthène au dessus de Cicéron? Un peu de patriotisme, quand il s'agit de deux hommes pareils, ne nous aurait pas déplu. Mais Virgile écrivait sous les yeux d'Auguste, qui voulait enlever à Cicéron le témoignage de cette bouche im-

mortelle, et se le réserver à lui seul.

Ce fut donc une mode sous l'empire d'attaquer Cicéron. L'orateur se défendait assez de lui-même, le poète n'avait qu'à se résigner et à attendre sa condamnation en face de poètes comme Virgile, Horace, Properce, Tibulle, Ovide. C'était là son côté faible: aussi tout le monde s'y précipita. Le triomphe n'était pas difficile. Ses vers vieillis ne pouvaient témoigner en sa faveur et Cicéron n'était plus là pour répondre, comme le dit Quintilien: « Postea vero quum triumvirali proscriptione consumptus est, passim, qui oderant, qui invidebant, qui æmulabantur, non responsurum invaserunt. » On voit comme le cœur honnête de Quintilien est révolté de cette injustice: on sent dans ces paroles un accent contenu de douleur et d'indignation.

Quintil. liv. XII ch. X, 13.

Aussi tous les écrivains de ces temps s'accordent à le prendre pour but de leurs sarcasmes et de leur esprit. Sénèque le rhéteur, dans une de ses déclamations s'écrie que dans ses vers Cicéron fut abandonné de son éloquence: « Ciceronem in carminibus eloquentia sua deseruit. » Non, c'est une critique injuste: l'éloquence n'abandonne point Cicéron dans ses vers: ce qui lui manque, c'est la continuité

Seneca ch., pièce 3.

du souffle poétique, de cette chaleur qui anime et vivifie tout.

Sénèque le philosophe s'écrie dans son de Ira : "faut-il te fâcher parce qu'on dit du mal de ton esprit. Mais alors Ennius, que tu n'aimes pas, serait en droit de te haïr ; Hortensius de te déclarer la guerre : et Cicéron deviendrait ton ennemi, parceque tu te serais moqué de ses vers : "Non

Seneca, de Ira, III, 37.

cequis quemdam oculis vidisti, quia de ingenio tuo male locutus est. Recipis hanc legem? Ergo te Ennius, quo non delectaris, odisset : et Hortensius simultates tibi indiceret : et Cicero, si derideres carmina ejus, inimicus esset. " Quelle légèreté ! Quel dédain ! — Le même Sénèque, dans une de ses lettres à Lucilius, se montre encore plus irrévérencieux et plus injuste. Il veut sur le modèle de Cléanthes, poète grec, parler à Jupiter en vers éloquents : il s'y hasarde sans trop de crainte, car, s'ils déplaisent, il n'aura fait en cela que suivre l'exemple de Cicéron : "Quare

id. Lett. à Lucilius, 107.

impigri atque alacres excipiamus imperia, nec deseramus hunc operis pulcherrimi cursum, cui, quidquid patimur, intextum est : et sic alloquamur Jovem, cujus gubernaculo moles ista dirigitur, quemadmodum Cleanthes noster versibus disertissimis alloquitur : quos mihi in nos-

trum sermonem mutare permittitur, Ciceronis, disertissimi viri, exemplo. Si placuerint, boni consules; si displicuerint, scies me in hoc secutum Ciceronis exemplum."

Un autre écrivain du même temps, l'auteur du Dialogus de oratoribus, que ce soit Tacite ou un autre, met dans la bouche du mordant Aper une épigramme encore plus spirituelle et mieux aiguisée. Le trait frappe à la fois sur deux grands hommes de la république: César a fait des discours fort ennuyeux et des vers qui ne le sont pas moins: il a cependant en vers été plus heureux que Cicéron: car peu de personnes savent qu'il en a fait; ceux de Cicéron sont connus de tous:

Dial. de Oratoribus XXI.

"Nam in orationibus minorem esse famam sua etiam admiratores ejus fatentur: nec forte quisquam aut Caesaris pro Decio Samnite, aut Bruti pro Dejotaro rege, ceteros que ejusdem lentitudinis ac teporis libros legit, nisi qui et carmina eorumdem miratur: fecerunt enim et carmina, et in bibliothecas retulerunt, non melius quam Cicero, at felicius, quia illos fecisse pauciores sciunt." Nous n'avons pas besoin de relever tout le laisser-aller et l'impertinence de cette saillie.

Martial, ce faiseur d'épigrammes, si

souvent aiguës et bien tournées, n'a pas manqué une si belle occasion de faire montre de son esprit. Il prend à partie un certain Gaurus: « tu t'enivres, lui dit-il; il faut te pardonner: car Caton a eu ce vice: tu fais des vers en dépit des Muses et d'Apollon: quel éloge pour toi: tu as ce rapport avec Cicéron!

Martial, liv. II. 89.

« Quod nimio gaudes noctem producere vino,
Ignosco: vitium, Gaure, Catonis habes.
Carmina quod scribis Musis et Apolline nullo,
Laudari debes: hoc Ciceronis habes. »

Enfin nous arrivons au trait de satire qui a eu le plus de retentissement: je veux parler de ce passage de Juvénal, dont nous avons déjà cité deux vers. Juvénal fait la satire des vœux insensés des hommes: il n'en est aucun qui demande aux Dieux quelque chose de raisonnable. Voici des enfants qui vont à l'école: ils ne souhaitent déjà rien moins que d'être de nouveaux Cicérons. Les malheureux! ils ne savent donc pas que c'est son éloquence qui fit périr Cicéron. Il aurait mieux valu mille fois pour lui, il vaudrait mieux pour vous d'être toujours le mauvais poète qui

a dit : "O fortunatam etc."

Juvén. Xe Sat. 113-129.

"Eloquium ac famam Demosthenis aut Ciceronis
Incipit optare, et totis quinquatribus optat,
Quisquis adhuc uno partam colit asse Minervam,
Quem sequitur custos angustæ vernula capsæ.
Eloquio sed uterque perit orator : utrumque
Largus et exundans letho dedit ingenii fons.
Ingenio manus est et cervix cæsa ; nec unquam
Sanguine causidici maduerunt rostra pusilli.
"O fortunatam natam me consule Romam !"
Antoni gladios potuit contemnere, si sic
Omnia dixisset. Ridenda poemata malo,
Quam te conspicuæ, divina Philippica, famæ,
Volveris a prima quæ proxima. Salvus et illum
Exitus eripuit, quem mirabantur Athenæ
Torrentem, et pleni moderantem frena theatri..."

Pourquoi difficile ?

Ce texte, assez difficile, se prête à quelques éclaircissements et à quelques observations utiles. Au second vers, les quinquatries étaient la fête des écoliers : elles duraient cinq jours et se célébraient du 19 mars au 23. Au quatrième vers, le vernula était l'esclave chargé de conduire l'écolier et de porter la boîte renfermant ses livres. Horace de même nous représente les jeunes patriciens se rendant en classe avec tout l'attirail nécessaire :

Ce sont des plébéiens vaniteux, des fils de centurions.

« Noluit in Flavi ludum me mittere, magni
Quo pueri magnis e centurionibus orti
Lævo suspensi loculos tabulamque lacerto
Ibant . . . . .
. . . . Vestem, servos quæ sequentes
In magno ut populo si quis vidisset . . . .

L'expression Antoni gladios potuit contemnere, au dixième vers est une belle allusion à la seconde Philippique. Enfin au treizième vers il faut remarquer une expression qui peint à merveille les rouleaux de parchemin composant les livres des anciens.

Ces vers, à les bien prendre, sont un magnifique éloge de Cicéron, accompagné d'une épigramme contre un seul vers. Juvénal nous montre toute l'admiration que lui inspirait le grand orateur, toujours enflammé de l'amour de la patrie, sauvant Rome, et voulant la sauver encore une fois même malgré elle; et en même temps le dédain peu réfléchi qu'il avait pour le vers, qui s'était pour ainsi dire attaché à la mémoire de Cicéron. Mais ni dans ses paroles, ni dans sa pensée peut-être, il n'étend ce dédain à toutes les œuvres poétiques de Cicéron. Il ne s'explique point là-dessus. Mais de son silence on peut conclure qu'il n'enveloppait pas dans le même mépris tous

Cela a été dit.

les vers de Cicéron.

Cependant tous ceux qui sont venus après lui ont vu dans ces vers un blâme général de toute la poésie de notre orateur, et ils n'avaient peut-être pas tort. Quoiqu'il en soit, ces épigrammes, ces traits de satire, cette affectation de dédain pour sa poésie, ont été depuis reproduits à satiété. Nous retrouvons tout cela dans Montaigne, cet écho fidèle de toutes

Essais II, 10.

les opinions de l'antiquité : « Et si ne sais comment l'excuser d'avoir estimé sa poésie digne d'être mise en lumière : ce n'est pas grande imperfection que de faire mal les vers : mais c'est imperfection de n'avoir pas senty combien ils étaient indignes de la gloire de son nom. »

Montaigne, comme tous les auteurs de l'antiquité, va trop loin. Si Cicéron fut coupable, son unique tort fut d'avoir trop tenu à ses vers, non de les avoir faits, ni même de les avoir mis en lumière. Il oublia qu'il n'était qu'un poète amateur ; que ses vers ne pouvaient être pour lui qu'un délassement, agréable également pour les autres ; que sa véritable gloire était dans son éloquence. Il commit la faute de se montrer vain de son mérite poétique, et par là d'être ridicule ; mais il avait quelque talent, et il lui était bien permis de le sentir vivement, pourvu qu'il n'en laissât rien aperce-

voir aux autres. C'est ce qu'il ne comprit point, et ce qui lui valut une telle réputation de poëte.

Cependant cette poésie de Cicéron tant attaquée a trouvé un défenseur, dont nous avons déjà parlé ; c'est Voltaire qui, dans sa préface de Rome sauvée, adopte l'opinion de Plutarque : " Ce que peu de personnes savent, c'est que Cicéron était encore un des premiers poëtes d'un siècle où la belle poésie commençait à naître. Il balançait la réputation de Lucrèce. Y a-t-il rien de plus beau que ces vers qui nous sont restés de son poëme sur Marius, et qui font tant regretter la perte de cet ouvrage. " Voltaire cite les vers du Marius, les admire et en fait une belle imitation. Mais il se laisse emporter par son admiration pour Cicéron, et va jusqu'à nier que ce vers ridicule qu'on lui reproche lui appartienne : il ne tient aucun compte du témoignage de Cicéron, et, forçant le sens des paroles de Plutarque, il soutient, comme nous l'avons vu, que Cicéron balançait la réputation de Lucrèce. C'est une erreur : dès que Lucrèce parut, il éclipsa de sa lumière toutes les autres réputations, et régna sans partage sur la poésie latine. On peut lui appliquer les beaux vers par lesquels il célèbre la gloire d'Epicure :

Lucrèce, liv. III v

« Qui genus humanum ingenio superavit, et omneis
Praestinxit stellas exortus uti aetherius sol. »

Cicéron doit s'effacer devant ce sublime génie; mais il n'en est pas moins vrai que pendant un instant, après les vieux poëtes de Rome et avant l'apparition de Lucrèce, il conquit et conserva la première place.

Entre ces éloges outrés et ces critiques excessives, il y a donc un milieu à prendre. Il faut savoir faire la part des éloges, et du blâme aussi, quoi que certes il n'y ait pas lieu de s'y appesantir. Cette juste modération que nous voulons mettre dans notre jugement, nous la trouvons et dans M. Leclerc et dans M. Villemain. M. Villemain, dans sa Notice sur Cicéron, a résumé toute la discussion dans un passage excellent, qu'il faut citer: « Ses vers latins, trop méprisés par Juvénal, trop loués par Voltaire, sont loin de l'éloquence de Virgile, et n'ont pas la force de Lucrèce. Ni la poésie, ni l'éloquence n'étaient encore formées chez les Romains, et il suffisait à Cicéron d'être le plus grand orateur de Rome. »

Cette poésie, qu'il ne faut point mépriser, mais apprécier en tenant compte de l'imperfection et de la rudesse du temps, qu'il faut consi-

dérés comme un essai préparant Lucrèce et Catulle, ne doit être étudiée par nous que dans la traduction d'Aratus. Les deux poèmes descriptifs imités du poète grec, nous prépareront à l'étude de Lucrèce, objet principal de ce cours.

V. Rémy.

[illegible] comme un [illegible] qui prépara [illegible] et Catulle, ne doit être étudiée que dans la traduction d'Aratus. Les deux poèmes descriptifs imités du poète grec, nous prépareront à l'étude [illegible], objet principal de ce cours.

N. Bénig

7e Leçon.

De la traduction des Phénomènes d'Aratus par Cicéron.

assez bonne rédaction où les textes sont rapportés soigneusement et les idées reproduites, en général, avec exactitude. Mais on souhaiterait une expression plus juste, plus précise, plus élégante. Les mêmes tours, les mêmes mots reviennent trop souvent; les mêmes choses se reproduisent aussi plus qu'il ne faudrait. Il ne faut dire chaque chose qu'une fois, à la meilleure place et le mieux qu'on peut.

7e. leçon.

De la traduction des *Phénomènes* d'Aratus par Cicéron.

Bien que notre sujet ne comprenne que la poésie didactique des Romains, nous ne devons pas perdre de vue un sujet plus général qui comprend l'histoire de la poésie latine elle même. Voilà pourquoi nous avons instruit de nouveau le procès si souvent agité de la gloire poétique de Cicéron. Cicéron a devancé Lucrèce; et a fait faire de grands progrès à la poésie: s'il n'a pas surpassé en génie ses vieux prédécesseurs, les Ennius, les Pacuvius, les Attius, il leur est du moins supérieur dans l'art des vers; il a rendu la versification moins rude et plus facile, et, bien que ses efforts n'aient pas été couronnés d'un plein succès, du moins il a ouvert la route à ceux qui l'ont suivi et beaucoup contribué à préparer la perfection poétique du siècle d'Auguste.

Parmi ses poèmes, il n'y en a que deux qui doivent appeler notre attention à cause de leur caractère didactique: je veux parler de la traduction qu'il a faite des *Phénomènes* et des *Pronostics* d'Aratus.

Ces deux ouvrages ne sont pas de la même époque : les *Phénomènes* sont de la jeunesse de Cicéron, comme il nous l'apprend lui-même au livre II, ch. 41 de son traité *de Natura Deorum* : « Utar carminibus Arateis, fait-il dire par un de ses interlocuteurs, "eis quae a te admodum adolescentulo conversa". Cette traduction fut faite de 662 à 667, de la 16e à la 21e année de l'auteur. Les *Pronostics* au contraire sont de 693 : Cicéron avait alors 47 ans. Ce long intervalle de temps ferait attendre une grande inégalité dans ces deux ouvrages : mais Cicéron les revit et les corrigea : il avait pour ces premiers ouvrages une grande tendresse, et il les cite fréquemment, non sans doute sans y faire des changements et des améliorations. Ainsi disparut peu à peu la différence primitive qui séparait ces deux poèmes.

Cette traduction est très libre, comme toutes les traductions de Cicéron : c'était l'application d'un système qu'il nous a exposé dans le *de Optimo genere oratorum*, 14 : « Non converti ut interpres, sed ut orator sententiis iisdem et earum formis, tanquam figuris, verbis ad nostram consuetudinem aptis ; in quibus non verbum pro verbo necesse habui reddere, sed genus omnium verborum vimque servavi. Non enim ea me ad-

numerare lectori putavi oportere, sed tanquam appendere. » C'est un passage célèbre qui a été cité toutes les fois qu'on a parlé des règles de la traduction. Rollin s'en est souvenu au livre I, chap. 1 et 3 de son traité des Études. Horace s'est inspiré aussi de ce passage. Nous avons déjà vu, dans les dernières leçons, qu'Horace imitait souvent Cicéron: dans un temps où l'on n'osait pas parler du grand orateur, il le lisait et profitait de ses lectures. C'est ainsi que dans l'Art poétique, v. 133, il lui a emprunté cette idée et même quelques expressions:

« ... Nec verbum verbo curabis reddere, fidus
Interpres, nec desilies imitator in arctum,
Unde pedem proferre pudor vetet aut operis lex. »

Il ne nous reste aujourd'hui de la traduction des Pronostics qu'un très petit nombre de vers que Cicéron a cités lui-même dans son traité de Divinatione, liv. I, ch. 7 et et 9. La traduction des Phénomènes n'est pas complète non plus. Dès le neuvième siècle Saint-Loup, abbé de Ferrières, demande à un de ses amis un manuscrit des Phénomènes, parce que le sien a des lacunes: « Tu autem huic nostro cursori Tullium in Arato trade, ut ex eo quem me impetraturum credo, quae

deesse illo Egil. noster aperuit, suppleantur. »
(Epist. 69 ad Ansbaldum). Ces lacunes ont
été comblées en partie par des citations tirées de
Cicéron lui-même et des grammairiens. (Cicéron
de Natura Deorum, II. 41. 42, 43, 63. - de Legibus,
II. 3. - Orator. 45. - Lactance, V, 5. - Priscien VI
et VII. -) Grotius a complété ce qui manquait d'a-
près le texte d'Aratus; mais peut-être a-t-il
voulu soumettre sa traduction à une fidélité trop
rigoureuse dont Cicéron ne se piquait pas, comme
il nous l'a dit lui-même et comme nous le verrons
bientôt.

Nous avons vu que dans Aratus l'un des
plus beaux passages était le début du poème, l'invo-
cation à Jupiter et aux Muses : c'est au cinquième
vers de ce morceau que se trouve le passage cité par
Saint-Paul aux Athéniens en leur annonçant le
Dieu inconnu (Actes, XVII, 28) :
« Ἐν αὐτῷ γὰρ ζῶμεν, καὶ κινούμεθα, καὶ
ἐσμέν· ὡς καί τινες τῶν καθ' ὑμᾶς ποιητῶν
εἰρήκασι « Τοῦ γὰρ καὶ γένος ἐσμέν. »

Voici ce début, il est célèbre :
Ἐκ Διὸς ἀρχώμεσθα, τὸν οὐδέποτ' ἄνδρες ἐῶμεν
Ἄρρητον. Μεσταὶ δέ Διὸς πᾶσαι μὲν ἀγυιαί,
Πᾶσαι δ' ἀνθρώπων ἀγοραί, μεστὴ δὲ θάλασσα,

Καὶ λιμένες. Πάντη δὲ Διὸς κεχρήμεθα πάντες·
Τοῦ γὰρ καὶ γένος ἐσμέν· ὁ δ᾽ ἤπιος ἀνθρώποισιν
Δηξιὰ σημαίνει· λαοὺς δ᾽ ἐπὶ ἔργον ἐγείρει
Μιμνήσχων βιότοιο· λέγει δ᾽ ὅτε βῶλος ἀρίστη
Βουσί τε καὶ μακέλῃσι· λέγει δ᾽ ὅτε δεξιαὶ ὧραι
Καὶ φυτὰ γυρῶσαι, καὶ σπέρματα πάντα βαλέσθαι.
Αὐτὸς γὰρ τάδε σήματ᾽ ἐν οὐρανῷ ἐστήριξεν,
Ἄστρα διακρίνας· ἐσκέψατο δ᾽ εἰς ἐνιαυτὸν
Ἀστέρας, οἵ κε μάλιστα τετυγμένα σημαίνοιεν
Ἀνδράσιν, ὡραίων ὄφρ᾽ ἔμπεδα πάντα φύωνται.
Τῷ μιν ἀεὶ πρῶτόν τε καὶ ὕστατον ἱλάσκονται.
Χαῖρε πάτερ, μέγα θαῦμα, μέγ᾽ ἀνθρώποισιν ὄνειαρ,
Αὐτὸς, καὶ προτέρη γενεή· χαίροιτε δὲ Μοῦσαι,
Μειλίχιαι μάλα πᾶσαι· ἐμοί γε μὲν ἀστέρας εἰπεῖν
Ἣ θέμις εὐχομένῳ, τεκμήρατε πᾶσαν ἀοιδήν.

Ce début a beaucoup de grandeur et rappelle Hésiode : il a été très mal traduit par Germanicus et par Aviénus. Germanicus commence ainsi :

« Ab Jove principium magno deduxit Aratus
Carminis : at nobis, genitor, tu maximus auctor ;
Te veneror, tibi sacra fero, doctique laboris

Primitias. Probat ipse Deum rector que sator que...

Aviénus ne fait qu'une paraphrase traînante :
« Carminis inceptor mihi Jupiter; auspice terras
Linquo Jove : excelsam reserat dux Jupiter
æthram :
Imus in astra Jovis monitu : Jovis omine cœlum,
Et Jovis imperio mortalibus æthera pando. »

Nous n'avons pas le début de Cicéron; il ne nous en reste que deux ou trois mots cités par Cicéron lui-même dans son de Legibus, liv. II, Chap. 3. Ce fragment suffit pour nous faire regretter le reste du morceau; car si le style de Cicéron est plus rude et moins coulant que celui de Germanicus, et peut-être même d'Aviénus, du moins il n'a pas cette faiblesse et cette froideur qui gâtent ce beau morceau :

« Ab Jove Musarum primordia, »

dit Cicéron, et Virgile s'en est souvenu quand il a dit (Egloy. III. 60) :

« Ab Jove principium, Musæ; Jovis omnia plena... »

Le premier hémistiche est imité de Cicéron, et le second d'Aratus; double souvenir également honorable pour le poëte grec et pour son traducteur latin.

Nous verrons par des exemples comment Cicéron, après Aratus, triomphe de l'aridité et de la sécheresse de son sujet par le charme des détails. Ce n'est pas que le sujet en lui-même manquât de poésie : on peut chanter dignement les merveilles du ciel ; Aratus n'a pas voulu faire une œuvre poétique, mais un ouvrage savant ; c'est un traité d'astronomie plutot qu'un poème véritable. Aratus parle comme un homme de science ; il va de constellations en constellations, décrivant chaque étoile, enseignant les variations des saisons et les successions des travaux ; il donne des préceptes, il instruit +. On voit combien cette matière doit être aride et sèche. Mais Aratus et Cicéron ont pris soin d'égayer leur sujet, selon l'expression de Boileau ; ils se sont appliqués à donner une forme vivante aux constellations et à animer les corps qui peuplent la voute céleste.

+ Ce n'est pas un tort, mais il faut une plus grande liberté de composition que ne s'en permet Aratus.

Nous allons en citer des exemples : Aratus au vers 45 parle ainsi du Dragon :

Τάς δε δι' ἀμφοτέρας, οἵη ποταμοῖο ἀπορρὼξ,
Εἵλειται, μέγα θαῦμα, Δράκων περί τ' ἀμφί τ'
-εαγὼς
Μυρίος.

C'est bien là un véritable dragon ; on

croit voir ses replis immenses et monstrueux; ce n'est plus une Constellation, mais quelque chose de vivant et d'animé.

Voyons la traduction que Cicéron a donnée :

« Has inter, veluti rapido cum gurgite flumen,
Torvu' draco serpit, subter superaq. revolvens
Sese, conficiens que sinus e corpore flexos. »

Remarquons dans le premier vers l'emploi de Cum explétif que nous retrouverons dans Lucrèce et même dans Virgile.

Ces vers de Cicéron ont de la vivacité et de la force; l'image d'Aratus est bien conservée. Seulement Cicéron a allongé un peu son modèle; ses vers sont un peu prolixes et lâches, malgré des traits énergiques et bien choisis: c'est le caractère que nous retrouverons presque partout dans cette traduction.

En voici encore un exemple. Aratus parle du Serpentaire : un vers énergique lui suffit pour bien peindre sa position :

Ἀμφότεραι δ' ὄφιος πεπονείαται, ὅς ῥάτε μέσσον
Δινεύει ὀφιοῦχον.

Cicéron dit :

« Hic pressu duplici palmarum continet anguem,

Ejus et ipse manet religatus corpore toto :
Nam que virum medium serpens sub pectore cingit..

Comme on le voit, c'est encore un peu plus long que le modèle, mais l'énergie ne manque pas. Parfois Cicéron reproduit en y insistant les traits d'Aratus ; parfois même il en ajoute de très heureux et de très poétiques qui font mieux ressortir le tableau.

Aratus parlant des constellations du Lièvre et du Chien, vers 338, représente avec beaucoup d'esprit cette fuite éternelle du Lièvre devant Sirius qui vient après et paraît le poursuivre :

Ποσσὶν δ' Ὠρίωνος ὑπ' ἀμφοτέροισι Λαγωὸς,
Ἐμμενὲς ἤματα πάντα διώκεται. Αὐτὰρ ὅγ' αἰεὶ
Σείριος ἐξόπιθεν φέρεται μετιόντι ἐοικὼς,
Καὶ οἱ ἐπαντέλλει, καί μιν κατιόντα διώκει.

Cicéron a donné à cette description plus de développement :

« Hunc propter, subter que pedes, quos diximus ante,
Orioni jacet levipes lepus. Hic fugit ictus
Horrificos metuens rostri tremebundus acuti,
Curriculum nunquam defesso corpore sedans.
Nam canis infesto sequitur vestigia cursu,
Præcipitantem agitans, orientem denique paulum..

Ces vers rappellent tout à fait l'ancienne poésie. Le premier est prosaïque; *quos diximus ante* le termine d'une manière très faible. Au second vers Cicéron, à l'exemple d'Ennius, a inséré une étymologie: *levipes lepus*, étymologie incertaine que Varron repousse au livre III, chap. 12 de son traité *de Re rustica*, mais que d'autres à Rome adoptaient.

La coupe du deuxième vers *levipes lepus* est spirituelle.

Le vers qui suit est un peu chargé; on reconnaît les traces des vieux auteurs qui ne se faisaient pas faute d'employer de grands mots, ces *sesquipedalia verba* dont parle Horace.

Le dernier trait "*praecipitantem agitans*" peint bien cette poursuite éternelle.

On voit que Cicéron s'est servi avec bonheur des idées de son modèle et a su y ajouter souvent des traits heureux que lui a fournis sa propre imagination. Nous en voyons un exemple frappant dans la description du Zodiaque. Aratus s'était contenté d'énumérer les douze signes célestes en cinq vers: 544-549:

Ζωΐδιον δέ ἑ κύκλον ἐπίκλησιν καλέουσι.
Τῷ ἔνι Καρκίνος ἐστί, λέων γ' ἐπὶ τῷ καὶ ὑπ' αὐτοῦ
Παρθένος· αἱ δ' ἐπὶ οἱ Χηλαὶ καὶ Σκορπίος αὐτὸς·
Τοξευτής τε καὶ Αἰγόκερως· ἐπὶ δ' Αἰγοκερῆϊ
Ὑδροχόος· δύο δ' αὐτὸν ἐπ' Ἰχθύες ἀστερόωνται.

Τοὺς δὲ μετὰ Κριός, Ταῦρός τ' ἐπὶ τῷ Δίδυμοί τε. »

De cette revue sèche et décolorée, Cicéron a tiré une description très belle :

« Zodiacum hunc Græci vocitant, nostriq. Latini
Orbem signiferum perhibebunt nomine vero :
Nam gerit hic volvens bis sex ardentia signa.
Aestifer est pandens ferventia sidera Cancer.
Illum subter fulgens cedit vis torva Leonis,
Quem rutilo sequitur collucens corpore virgo.
Exin projectæ claro cum lumine Chelæ ;
Ipsa que consequitur lucens vis magna
Inde Sagitti potens dextra flexum tenet arcum.
Post hunc ore fero Capricornus vadere pergit ;
Humidus inde loci collucet aquarius orbi.
Exin squamigeri serpentes ludere pisces ;
Queis comes est Aries obscuro lumine labens,
Inflexo que genu projecto corpore Taurus,
Et Gemini clarum jactantes lucibus ignem.
Hæc sol æterno convestit lumine lustrans,
Annua conficiens vertentia tempora cursus. »

Les deux premiers vers rappellent Ennius : Ennius en effet ne peut employer un mot sans le traduire en latin. Parle-t-il des Muses, il dira : « Musæ quas memorant Casmenas esse Latini ».

se sert-il du mot Sophia? il l'explique aussitôt.

« Sapientia quæ perhibetur.. »

Cicéron fait de même. Aratus s'était servi du mot Ζωΐδιον; Cicéron l'explique par ces mots orbem Signiferum.

Le sixième vers est très poétique: ces expressions rutilo collucens corpore sont très belles.

Au Septième, le mot projecta fait image, il peint bien ces bras qui s'avancent dans le ciel; c'est par la même image que Virgile a dit (Georg. I. 34)

« .... Ipse tibi jam brachia contrahit ardens Scorpius. »

Au seizième: æterno convestit lumine est une belle expression que Virgile a empruntée dans son Enéide, livre 6. vers 640:

« Largior hic campos æther, et lumine vestit Purpureo. »

Ce morceau appartient tout entier à Cicéron, puisqu' Aratus, comme nous l'avons vu ne donne que le nom des Douze signes célestes: malgré quelques expressions prosaïques et quelque rudesse, il renferme plusieurs traits vifs et éclatants.

Nous allons citer encore un exemple où Cicéron surpasse Aratus. Le poète grec explique pourquoi Orion semble fuir de loin le Scorpion: il rappelle assez sèchement que Diane insul-

tée par Orion fait sortir le Scorpion de la terre entr'ouverte. C'est au vers 634:

Καρπαὶ δ᾽ ἂν ποταμοῖο καὶ αὐτιχ᾽ ἐπερχομένοιο
Σκορπίου, ἐμπίπτοιεν ἐϋῤῥόου Ὠκεανοῖο,
Ὃς καὶ ἐπερχόμενος φοβέει μέγαν Ὠρίωνα·
Ἄρτεμις ἱλήκοι· προτέρων λόγος, οἵ μιν ἔφαντο
Ἑλκῆσαι πέπλοιο, Χίῳ ὅτε θηρία πάντα
Καρτερὸς Ὠρίων στιβαρῇ ἐπέκοπτε κορύνῃ,
Θήρης ἀρνύμενος, κείνῳ χάριν Οἰνοπίωνι.
Ἡ δέ οἱ ἐξ αὐτῆς ἐπετείνατο θηρίον ἄλλο,
642. Νήσου ἀναῤῥήξασα μέσας ἑκάτερθε κολώνας,
Σκορπίον, ὅς ῥά μιν οὖτα καὶ ἔκτανε πολλὸν
[illegible] -ἐόντα
Πλειότερος προφανεὶς· ἐπεὶ Ἄρτεμιν ἤκαχεν
- αὐτήν.

Ce tableau est assez froid; les vers, à l'exception du 642e, sont secs et prosaïques.

Cicéron s'est emparé de cette idée et en a fait un tableau complet qui n'appartient qu'à lui:

« At vero pedibus subito perculsa Dianae
Insula discessit, disjecta que saxa revellens
Perculit, et caeca lustravit luce lacunas.. »

Cicéron semble suppléer ici à la faiblesse d'Aratus par le souvenir d'un beau passage

d'Homère dans le combat des Dieux. Nous allons citer la traduction que Boileau a faite de ce passage dans sa traduction de Longin :

« L'enfer s'émeut au bruit de Neptune en furie ;
Pluton sort de son trône, il pâlit, il s'écrie ;
Il tremble que le Dieu dans son affreux séjour
D'un coup de son trident ne fasse entrer le jour,
Et par le centre ouvert de la terre ébranlée
Ne laisse voir du Styx la rive désolée,
Ne découvre aux humains cet empire odieux
Abhorré des mortels et craint même des Dieux. »

Le rejet perculit peint bien le coup de trident de Neptune. Lustravit luce lacunas, c'est le rayon de lumière perçant les ténèbres.

Les vers qui suivent sont un peu chargés de mots, mais ils se terminent par des images bien ordonnées et bien rendues :

« E quibus ingenti exsistit cum corpore praese
Scorpius infestus praeportans flebile acumen :
Hic valide cupido venantem perculit ictu,
Mortiferum in venas figens per vulnera virus :
Ille gravi moriens constravit corpore terram. »

Ce passage nous conduit aux souvenirs mythologiques dont Aratus s'est servi souvent pour donner

plus d'intérêt et de poésie à son poème. Nous venons de voir la légende d'Orion, nous allons voir maintenant un souvenir d'Andromède. Le poète a fait un emploi délicat et spirituel de la fable pour expliquer l'éclat divers des étoiles de cette constellation : il nous en parle d'une façon touchante et mélancolique, et nous nous intéressons pour ainsi dire à ces étoiles malheureuses.

C'est plutôt la disposition que l'éclat de ces étoiles qui est mise ingénieusement en rapport avec la figure d'Andromède attachée au rocher.

C'est au vers 196 :

Αὐτοῦ γὰρ κἀκεῖνο κυλίνδεται αἰνὸν ἄγαλμα
Ἀνδρομέδης, ὑπὸ μητρὶ κεκασμένον. οὔ σε μάλ'
-οἴω
Νύκτα περισκέψασθαι, ἵν' αὐτίκα μᾶλλον ἴδηαι·
Τοίη οἱ κεφαλὴ, τοῖοι δέ οἱ ἀμφοτέρωθεν
Ὦμοι, καὶ πόδες ἀκρότατοι, καὶ ζώματα πάντα.
Ἀλλ' ἔμπης κἀκεῖθι διωλενίη τετάνυσται·
Δεσμὰ δέ οἱ κεῖται καὶ ἐν οὐρανῷ. Αἱ δ' ἀνε-
-χονται
Αὐτοῦ πεπταμέναι πάντ' ἤματα χεῖρες ἐκεῖναι.

Cicéron ici est plus court que son modèle, il a négligé les détails si touchants qu'Aratus nous donne, ces chaînes qu'Andromède porte encore, même dans le ciel, mais il a ajouté un trait nouveau et qui a beaucoup d'intérêt :

« Hanc autem illustris versatur corpore propter

Andromeda, aufugiens adspectum mœsta parentis. »

Ce trait n'est-il pas plein de tristesse et de sensibilité ?

Ces souvenirs mythologiques ont fourni à Aratus le plus beau morceau de son poëme : c'est du vers 96 au vers 136 quand il parle de la constellation de la Vierge. Le poëme des Travaux et des Jours lui a fourni la première idée de ce développement. Hésiode parlant des cinq âges du monde, représente le mal qui se répand parmi les hommes, et la dépravation qui s'accroît de jour en jour, et les Dieux qui quittent la terre pour remonter au ciel :

Και τοτε δη προς Ολυμπον απο χθονος ευρυοδειης
Λευχοισιν φαρεσσι χαλυψαμενω χροα χαλον
Αθανατων μετα φυλον ιτον προλιποντ' ανθρωπους
Αιδως και Νεμεσις ...

(Travaux et Jours. v. 197 et suiv.)

Aratus a développé ces vers d'une manière ingénieuse :

Ἀμφοτέροισι δὲ ποσσὶν ὑποσκέψαιο Βοώτου
Παρθένον, ἥ ῥ' ἐν χερσὶ φέρει στάχυν αἰγλήεντα·
Εἴτ' οὖν Ἀστραίου κείνη γένος, ὅν ῥά τέ φασιν
Ἄστρων ἀρχαῖον πατέρ' ἔμμεναι· εἴτε τευ ἄλλου

Εὔκηλος φορέοιτο· λόγος γε μὲν ἐντρέχει ἄλλος
Ἀνθρώποις, ὡς δῆθεν ἐπιχθονίη πάρος ἦεν,
Ἤρχετο δ' ἀνθρώπων κατεναντίη· οὐδέποτ' ἀνδρῶν,
Οὐδέποτ' ἀρχαίων ἠνήνατο φῦλα γυναικῶν,
Ἀλλ' ἀναμὶξ ἐκάθητο, καὶ ἀθανάτη περ' ἐοῦσα·
Καί ἑ Δίκην καλέεσκον· ἀγειρομένη δὲ γέροντας
Ἠέ που εἰν ἀγορῇ, ἢ εὐρυχόρῳ ἐν ἀγυιῇ
Δημοτέρας ἤειδεν ἐπισπέρχουσα θέμιστας.
Οὔπω λευγαλέου τότε νείκεος ἠπίσταντο,
Οὐδὲ διακρίσιος περιμεμφέος, οὐδὲ κυδοιμοῦ·
Αὔτως δ' ἔζωον. Χαλεπὴ δ' ἀπέκειτο θάλασσα,
Καὶ βίον οὔπω νῆες ἀπόπροθεν ἠγίνεσκον,
Ἀλλὰ βόες καὶ ἄροτρα· καὶ αὐτὴ πότνια
-λαῶν
Μυρία πάντα παρεῖχε Δίκη δώτειρα δικαίων.
Τόφρ' ἦν, ὄφρ' ἔτι γαῖα γένος χρύσειον ἔ-
-φερβεν·
Ἀργυρέῳ δ' ὀλίγη τε, καὶ οὐκέτι χάμπαν ἑ-
-τοίμη,
Ὡμίλει, ποθέουσα παλαιῶν ἤθεα λαῶν.
Ἀλλ' ἔμπης ἔτι κεῖνο κατ' ἀργύρεον γένος ἦεν.
Ἤρχετο δ' ἐξ ὀρέων ἐπιδείελος ἠχηέντων
Μουνάξ. Οὐδὲ τῷ ἐπεμίσγετο μειλιχίοισιν·
Ἀλλ' ὁπότ' ἀνθρώπων μεγάλας πλήσαιτο κολώνας,
Ἠπείλει δ' ἤπειτα καθαπτομένη κακότητος,
Οὐδ' ἔτ', ἔφη, εἰσωπὸς ἐλεύσεσθαι καλέου-
-σιν·

Οἵην χρύσειοι πατέρες γενεὴν ἐλίποντο
Χειροτέρην, ὑμεῖς δὲ κακώτερα τεξείεσθε.
Καὶ δή που πόλεμοι, καὶ δὴ καὶ ἀνάρσιον αἷμα
Ἔσσετ' ἐν ἀνθρώποισι· κακοῦ δ' ἐπικείσεται ἄλγος.
Ὣς εἰποῦσ' ὀρέων ἐπεμαίετο. Τοὺς δ' ἄρα λαοὺς
Εἰς αὐτὴν ἔτι πάμπαν ἐλίμπανε παπταίνοντας.
Ἀλλ' ὅτε δὴ κἀκεῖνοι ἐτέθνασαν, οἱ δ' ἐγένοντο,
Χαλκείη γενεὴ, προτέρων ὀλοώτεροι ἄνδρες,
Οἳ πρῶτοι κακόεργον ἐχαλκεύσαντο μάχαιραν
Εἰνοδίην, πρῶτοι δὲ βοῶν ἐπάσαντ' ἀροτήρων·
Καὶ τότε μισήσασα Δίκη κείνων γένος ἀνδρῶν,
Ἔπταθ' ὑπουρανίη· ταύτην δ' ἄρα νάσσατο χώρην
Ἧχι περ ἐννυχίη ἔτι φαίνεται ἀνθρώποισι
Παρθένος, ἐγγὺς ἐοῦσα πολυσκέπτοιο Βοώτου.

C'est un morceau très beau et qui est resté célèbre : il a inspiré bien des poëtes latins. Catulle, dans son poëme des Noces de Thétis et de Pélée, a donné place à un développement semblable. Le poëte dit que dans les temps anciens les Dieux venaient souvent s'asseoir à la table des mortels, mais que les crimes des hommes les en ont chassés :

« Præsentes namque ante domos invisere castas,
Sæpius et sese mortali ostendere cœtu
Cœlicolæ, nondum spreta pietate, solebant.

Sæpe pater Divum templo in fulgente revisens,
Annua quum festis venissent sacra diebus,
Conspexit terra centum procurrere currus.
Sæpe vagus Liber Parnassi vertice summo
Thyadas effusis evantes crinibus egit,
Quum Delphi, tota certatim ex urbe ruentes,
Acciperent læti divum fumantibus aris.
Sæpe in letifero belli certamine Mavors,
Aut rapidi Tritonis hera aut Rhamnusia
- virgo
Armatas hominum est præsens hortata catervas.
Sed postquam tellus scelere est imbuta nefando,
Justitiamque omnes cupida de mente fugarunt;
Perfudere manus fraterno sanguine fratres;
Destitit extinctos natus lugere parentes;
Optavit genitor primævi funera nati,
Liber ut innuptæ poteretur flore novercæ,
Ignaro mater substernens se impia nato,
Impia non verita est divos scelerare Penates;
Omnia fanda, nefanda, malo permixta fu-
- rore,
Justificam nobis mentem avertere Deorum.
Quare nec tales dignantur visere cœtus,
Nec se contingi patiuntur lumine claro. »

Virgile s'est souvenu de ces passages, quand

il a dit au livre 2e de ses *Georgiques*, v. 473 :

" Extrema per illos
Justitia excedens terris vestigia fecit. "

et Ovide dans ses *Métamorphoses*,
(liv. 1. v. 149) :

" Victa jacet pietas, et virgo cæde madentes
Ultima cælestum, terras Astræa reliquit. "

Ce sont comme autant d'échos du poème d'Aratus. Cicéron le premier avait imité ce beau morceau, mais il ne nous en reste que quelques vers, cités par Cicéron lui-même et par Lactance. Malgré les lacunes nombreuses, on y reconnaît cependant les passages correspondants d'Aratus. Nous avons la description de la Constellation :

"... Subpedibus profert finita Booti
Spicum illustre tenens splendenti corpore Virgo."

Ce beau vers ne semble-t-il pas éclatant comme la Constellation elle-même ?

C'est Cicéron qui nous a conservé ce fragment dans le de *Natura Deorum*, liv. II, 42.

Lactance nous fournit un vers qui faisait partie de la description de l'âge d'or :

" Malebant tenui contenti vivere cultu. "
(Lactance, liv. V, ch. 5.)

Nous trouvons encore dans le de Natura Deorum trois vers sur l'âge de fer :

« Ferrea tum vero proles exorta repente est,
Ausa que funestum prima est fabricarier ensem,
Et gustare manu victum domitum que juvencum. »
(De natura Deor. liv. II. ch. 63)

Enfin Lactance nous donne la conclusion de ce morceau :

« Deseruit propere terras justissima Virgo,
Et Jovis in regno cœli que in parte resedit. »

Voilà tout ce qui reste de ce passage, qu'il eût été si intéressant de comparer avec celui d'Aratus.

Il faudrait citer ici un exemple d'Aratus d'un genre tout nouveau que Cicéron a abrégé et dont il a retranché une beauté saillante. C'est dans un de ces développements moraux dont nous avons déjà parlé. Aratus profite de la forme sensible qu'il a donnée aux Constellations, et des souvenirs mythologiques qu'il a rappelés pour en tirer des leçons morales : il rompt ainsi la monotonie de ses descriptions et jette un peu d'intérêt sur une matière froide par elle-même. Suivant le jugement de Quintilien, liv. X. ch. 1. 55 : "Arati materia motu caret, in qua nulla varietas, nullus affectus, nulla persona, nulla cujus quam sit ora-

tio ; sufficit tamen operi, cui se parem credidit. »

Dans la leçon prochaine nous étudierons ce passage d'Aratus, critiqué par Longin et rapproché mal à propos d'un passage d'Homère.

Louis Bossewx.

8e Leçon.

De la traduction des Pronostics d'Aratus par Cicéron.

Des poèmes de Quintus Cicéron.

Comme rédaction, mêlée à propos d'études et d'observations personnelles.

8e leçon

De la traduction des Pronostics d'Aratus par Cicéron. Des poèmes de Quintus Cicéron.

Notre dernière leçon n'a pas épuisé la double analyse d'Aratus et de son imitateur latin, Cicéron. Mais elle a suffi pour faire voir que les deux poètes avaient consacré toutes les ressources de leur talent à égayer leur sujet, si sec et si monotone par lui même. Tantôt, en effet, ils ont donné aux constellations des formes sensibles, et ils ont peuplé le ciel d'animaux, d'hommes, de monstres et même d'objets terrestres inanimés; tantôt ils ont rappelé les fictions mythologiques et, non content, par exemple, de présenter aux yeux de notre imagination, au lieu d'une réunion d'étoiles, une jeune fille portant dans sa main un épi lumineux, Aratus nous a raconté en beaux vers que cette Vierge brillante était Astrée, la déesse de la justice. Parmi les ornements poétiques ajoutés à cette matière un peu trop savante, il faut compter aussi les digressions morales. Aratus, au vers 295 et suiv. en a fait une sur la navigation et ce passage, très remarquable par le sentiment et par le style, a donné lieu à une critique de Longin qu'il est temps

d'examiner.

Le poète grec, parlant de la constellation du Capricorne, se souvient qu'au moment où le Soleil entre dans ce signe, un froid pernicieux vient glacer le matelot sur son navire. Il s'émeut alors à la pensée des périls auxquels les hommes s'exposent en traversant la mer, et ce sentiment lui inspire quelques vers fort distingués :

« Cependant, dit-il, durant toute l'année, la mer noircit et s'agite sous les carènes des vaisseaux. Semblables à des plongeons, nous nous asseyons sur nos navires, et de là nous regardons la pleine mer autour de nous ; nos yeux se tournent vers le rivage. Mais ce rivage baigné par les flots est encore loin, et une planche de bois bien mince nous sépare de la mort. »

« Ἀλλὰ καὶ ἔμπης
ἤδη παντ' ενιαυτον ὑπὸ στέφησι θάλασσα
Πορφυρεῖ. Ἴκελοι δὲ κολυμβίσιν αἰθυίησι
Πολλάκις ἐκ νεῶν πέλαγος περι παντα ίνοντες
ἥμεθ' ἐπ' αἰγιαλοὺς τετραμμένοι. οἱ δ' ἔτι π
Κλύζονται· ὀλίγον δὲ διὰ ξύλον ἄϊδ' ἐρύκει.

Que manque-t-il à ce morceau pour mériter l'admiration des gens de goût ? Pourrait-on mieux exprimer la tristesse involontaire dont l'homme

se sent saisi lors qu'il n'a plus sous les yeux que l'immensité des mers? La coupe du cinquième vers est d'un bel effet; la période poétique reste suspendue comme le regard du navigateur qui cherche à découvrir la terre aux bornes de l'horizon. La pensée qui termine ce passage n'a pourtant pas trouvé grâce devant Longin. Il remarque que la même idée a été exprimée par Homère, et selon lui, Aratus ne l'a prise que pour la gâter. Mais il vaut mieux écouter ses propres paroles, rendues en français par Boileau:

Voyons, dit-il, comment fait Homère, et considérons cet endroit entre plusieurs autres :

« Comme l'on voit les flots soulevés par l'orage,
Fondre sur un vaisseau qui s'oppose à leur rage;
Le vent avec fureur dans les voiles frémir,
La mer blanchit d'écume et l'air au loin gémir;
Le matelot troublé, que son art abandonne,
Croit voir dans chaque flot la mort qui l'environne. »

Aratus a tâché d'enchérir sur ce dernier vers en disant:

« <u>Un bois mince et léger les défend de la mort</u>; » mais en fardant ainsi cette pensée, il l'a rendue basse et fleurie, de terrible qu'elle était. Et puis, en renfermant tout le péril dans ces mots:

« <u>Un bois mince et léger les défend de la mort</u> »,

il l'éloigne et le diminue plutôt qu'il ne l'augmente.

Boileau n'a peut-être pas bien traduit le dernier vers du passage d'Homère ; en voici le véritable sens : les matelots frissonnent dans leur cœur, tout saisis de crainte, car un faible espace les sépare de la mort.

Supposons maintenant, avec Longin qu'Aratus affaiblisse la pensée d'Homère ; il a pour excuse la différence de situation. Dans l'Odyssée il s'agit d'une horrible tempête ; dans les Phénomènes, le poète nous dépeint une navigation calme, périlleuse cependant, puisque le matelot se trouve porté, en quelque sorte, sur un élément ennemi.

Mais est-il bien vrai que cette pensée soit affaiblie chez Aratus ? Je ne le crois pas ; elle semble plutôt être restée la même ; elle n'a rien gagné ni rien perdu de sa force ; elle a seulement revêtu une forme un peu différente. Elle est d'ailleurs très naturelle et a été souvent exprimée chez les anciens. Anacharsis demanda un jour au pilote d'un vaisseau sur lequel il s'était embarqué quelle était l'épaisseur de la planche qui formait le fond du navire : de trois doigts, répondit cet homme : eh bien ! reprit le philosophe, nous ne sommes donc éloignés de la mort que de l'espace de trois doigts.

Beaucoup de poètes ont reproduit la même

idée. Quintus de Smyrne a osé se mesurer ici avec Homère. Au Septième livre de son poème sur la guerre de Troie, il représente Néoptolème fils d'Achille, prêt à partir pour aller remplacer son père sous les murs d'Ilion, mais retenu encore par les prières de sa mère Déidamie et de son aïeul, le vieux roi Lycomède. Chacun de ces deux personnages cherche à l'effrayer ; Déidamie craint pour lui les combats ; Lycomède redoute les tempêtes. Les navigateurs, dit-il, sont toujours près de la mort. Cette imitation très pâle n'est guère autre chose que la pensée d'Homère exprimée en termes corrects et bourgeois. Horace, véritablement inspiré des mêmes sentiments qui ont dicté à Aratus ces cinq vers admirables, a représenté par de vives images la hardiesse de l'homme qui ose exposer sa vie sur les flots. Tout le monde connaît la troisième ode du premier livre :

ναῦται γὰρ ἀεὶ σχεδὸν εἰσὶν ὀλέθρου. (livre VI, v. 296)

"Illi robur et aes triplex
Circa pectus erat, qui fragilem truci
Commisit pelago ratem."

"Celui-là, dit-il, avait le cœur armé d'un triple airain, qui osa confier à la mer un fragile vaisseau."

Nous aurions pu, pour rendre ce passage,

emprunter la traduction de Lafontaine :

« Ame de bronze, humains, celui-là fut sans doute
Armé d'un triple airain, qui tenta cette route,
Et le premier osa l'abîme défier. »

Ces vers français se rapprochent encore plus de ceux d'Horace, quand on les écrit comme nous avons fait, en laissant au singulier le mot <u>âme</u>, qui alors se rapporte non plus aux hommes en général, mais au premier navigateur.

Au second acte de la <u>Médée</u> de Sénèque le tragique, on trouve un chœur où les défauts et les qualités de ce poète sont montrés dans tout leur jour. Ce morceau est assez mal amené, et a le tort de n'être qu'une tirade. Mais cette tirade ne manque pas d'éclat ; elle est dirigée contre la navigation, et analogue, par la pensée, aux vers déjà cités d'Horace et d'Aratus. On retrouve dès le début cette pensée presque dans les mêmes termes que chez le poète grec :

« Audax nimium, qui freta primus
Rate tam fragili perfida rupit,
Terras que suas post terga videns,
Animam levibus credidit auris ;
Dubio que secans æquora cursu,
Potuit tenui fidere ligno,

Inter vitæ mortis que vias,
Nimium gracili limite ducto. »

« Ce fut un homme bien audacieux, celui qui le premier fendit les flots perfides sur un navire si fragile, qui voyant derrière lui la terre qu'il venait de quitter, abandonna sa vie au caprice des vents, et sillonnant la mer dans sa course hasardeuse, osa se confier à un bois fragile, mince limite qu'il plaçait entre la vie et la mort. »

Cette poésie de Sénèque est brillante; le dernier trait d'Aratus est bien reproduit; mais je ne retrouve plus la tristesse pleine de terreur et d'inquiétude qui respire dans ce vers grec:

ἥμεθ' ἐπ' αἰγιαλοὺς τετραμμένοι· οἱ δ' ἔτι —
— πιέρω
κλύζονται.

Juvénal fait entrer la même idée dans sa douzième Satire. Après avoir félicité un ami qui vient d'échapper au naufrage, il s'abandonne à un mouvement poétique, que l'on retrouve encore ailleurs dans ses œuvres, et il s'écrie: « Va donc maintenant livrer ta vie à la merci des vents, plein de confiance dans une planche de bois rabotée, et éloigné de la mort l'espace de quatre doigts, ou de sept, si la planche est bien épaisse. »

« I nunc, et ventis animam committe, dolato
Confisus ligno, digitis a morte remotus
Quatuor aut septem, si sit latissima tæda. »
(Juvénal. Sat. XII, vers 57-59)

Ainsi l'idée exprimée par Aratus était très familière aux anciens, et elle ressemble si fort à la pensée d'Homère citée par Longin, qu'il faut condamner les deux poètes ou les approuver tous deux.

Voyons maintenant comment Cicéron a rendu ce passage des Phénomènes. Nous savons déjà qu'il aime à étendre, à développer son modèle et qu'il est souvent heureux dans les détails qu'il ajoute. Est-il ici resté fidèle à sa méthode ? A-t-il suivi le penchant qui l'entraîne d'ordinaire ? nous allons en juger.

« Cependant, dit le poète latin, après avoir parlé, comme Aratus, de l'entrée du Soleil dans le signe du Capricorne, et du froid glacial qui saisit les matelots à ce moment ; durant toute l'année ils parcourent la mer, ne cèdent à aucune constellation, n'évitent point le souffle des vents, et ne redoutent pas les flots qui blanchissent avec un murmure plein de menace. »

« Sed tamen anni jam labuntur tempore toto,
Nec cuiquam signorum cedunt, neque flamina vitant,
Nec metuunt canos minitanti murmure fluctus. »

Que sont devenus les traits si touchants du tableau d'Aratus ? Cicéron, contre son habitude, a beaucoup supprimé et n'a rien ajouté du tout. Le premier de ces trois vers est traînant, le second vaut mieux; il y a une certaine force dans ces mots : Nec cui signorum cedunt, qui rendent bien l'audacieuse obstination des hommes; enfin le dernier vers est poétique et harmonieux; mais tout cela ne peut pas se comparer au grec. La traduction de Cicéron est manquée en cet endroit.

Je ne serais pas étonné pourtant qu'on voulût le justifier du reproche d'avoir traité ce passage avec négligence. Je remarque en effet que la traduction de Cicéron paraît être surtout le développement de cette pensée d'Aratus : durant toute l'année, les navigateurs s'exposent sur la mer. La seconde partie de la période poétique, consacrée à dépeindre la tristesse des matelots, leurs regards dirigés vers le rivage, ne se retrouve plus dans le latin. Pourquoi n'y aurait-il pas là une lacune ? Cicéron n'avait peut-être rien oublié, rien négligé; mais le temps, qui n'a laissé parvenir jusqu'à nous que des fragments de son œuvre, nous a peut-être privés en cet endroit de la seconde partie de sa traduction. M. Leclerc, en plaçant plusieurs

points après le vers : Nec metuunt canos minitanti murmure fluctus....., semble autoriser cette conjecture.

Nous arrivons maintenant aux Pronostics d'Aratus. Dans ce poëme la description tient la première place ; c'est un ouvrage qui n'a point d'importance scientifique. Les savants ont pu le dédaigner ; les amateurs de poésie le préféreront toujours aux Phénomènes, parce qu'il est vraiment plus poétique. Il abonde en traits descriptifs remarquables, que Varron d'Atax, Cicéron et Virgile ont reproduits. Mais Aratus et ses deux premiers imitateurs n'ont pas bien composé leur tableau ; tout y est pêle-mêle et sans choix. Virgile au contraire, dispose ces traits dans un bel ordre, après les avoir savamment et heureusement choisis. Les trois poëtes latins, imitant un même modèle, ont, du reste, entre eux de fort grands rapports ; et M. Leclerc, quand il a voulu rendre par des vers français les vers latins de Cicéron, a emprunté la traduction des Géorgiques par Delille.

Cicéron a pris soin lui-même de nous conserver des fragments de son œuvre. Dans le traité de la Divination (liv. I. ch. 7, 8) il se fait citer par son frère Quintus, et comme nous allons le voir, il n'a pas mal choisi les citations. La première répond à un passage d'Aratus sur les signes précurseurs du vent. Voici d'abord l'original :

« C'est un signe de vent quand la mer s'enfle, qu'un long mugissement se fait entendre sur les grèves, que les rivages maritimes et les hauts sommets de la montagne retentissent par un temps serein. »

« Σῆμα δέ τοι ἀνέμοιο καὶ οἰδαίνουσα θάλασσα
γιγνέσθω, καὶ μακρὸν ἐπ' αἰγιαλοὶ βοόωντες
ἀκταί τ' εἰνάλιοι, ὁπότ' εὔδιοι ἠχήεσσαι
γίγνονται, κορυφαί τε βοώμεναι οὔρεος ἄκραι. »

Ces vers sont poétiques et harmonieux, mais un peu chargés de répétition. Quelle différence pourrait-on établir entre μακρὸν αἰγιαλοὶ βοόωντες et ἀκταὶ εἰνάλιοι ἠχήεσσαι γίγνονται ? C'est deux fois de suite la même idée exprimée par des synonymes. On ne voit même pas pourquoi Aratus a répété ce qu'il avait fort bien rendu par les mots μακρὸν βοόωντες. Le vers ἀκταί τ' εἰνάλιοι me paraît donc une véritable superfluité. Je passe maintenant à Cicéron :

« Souvent (dit-il) la mer enflée nous présage les vents, lorsqu'elle se soulève tout-à-coup et dans ses profondeurs, que les rochers blanchissants et tout humides de l'écume amère répondent à l'envi à Neptune par de tristes gémissements, ou qu'un

fréquent murmure, parti du haut sommet de la montagne s'accroît, repoussé par la barrière des rochers."

"Atque etiam ventos præmonstrat sæpe futuros
Inflatum mare, quum subito penitus que tumescit,
Saxa que cana, salis niveo spumata liquore
Tristificas certam Neptuno reddere voces ;
Aut densus stridor quum celso e vertice montis
Ortus, ad augescit scopulorum sepe repulsus."

Arrêtons-nous un instant pour faire une remarque philologique. Toutes les éditions, avant celle de M. Leclerc, écrivaient scopulorum sæpe repulsu. S'appuyant sur des exemples de Lucrèce (IV, 703 : per saxea septa) et d'Ovide (Tristes, IV, 1, 81) le savant éditeur a changé cet adverbe qui n'avait rien de poétique en un substantif qui fait image. Sepe, ablatif de Sepes, barrière, clôture, est du reste peu employé chez les poëtes du siècle d'Auguste.*

Les vers de Cicéron développent ceux d'Aratus et sont plus variés. Ils décrivent trois choses, la mer qui s'enfle, les rochers, le bruit venant de la montagne, et ils les décrivent sans ces répétitions qui ne servent qu'à affaiblir les idées. Mais non content d'éviter les défauts de son modèle, Cicéron les remplace par de grandes beautés. L'expression Spu-

*Ceci est contestable. C'est le nominatif Seps qui est inusité. Voyez à ce sujet, avec la note de Mr. Leclerc, les articles Seps et Sepes dans le Thesaurus de Mr. Quicherat.

mata liquore est élégante, vive, hardie. Tristificas, mot de la vieille langue poétique, n'est pas sans force. Remarquons aussi le verbe certant qui prête de la vie aux objets inanimés. Lucrèce, dans son effrayant tableau de la peste d'Athènes, exprime par le même mot la multitude de cadavres qu'on enlevait à chaque instant :

« Incomitata rapi certabant funera vasta. »

(liv. VI. vers 1223).

Il faut encore admirer la manière dont Cicéron nous dépeint le bruit retentissant qui vient de la montagne et qui grossit après avoir été renvoyé par les rochers : adaugescit est un grand mot, ample et sonore comme le bruit même. Enfin ce tableau est bien composé, et coloré vivement par l'imagination poétique ; on se sent, quand on le lit, tout près de Lucrèce et de Virgile. Ce qui suit n'est pas moins remarquable :

« De même, continue le poète, la blanche foulque, fuyant du sein des mers, annonce par ses cris l'annonce d'horribles tempêtes, et redouble les accents qui s'exhalent de son gosier vibrant :

« Cana fulix itidem fugiens e gurgite ponti,
Nuntiat horribiles clamans instare procellas,

Haud modicas tremulo fundens e gutture voces. "

On voit par ces vers que Cicéron connaît déjà le pouvoir d'un mot heureusement choisi et mis à sa place. Fugiens ne donne-t-il pas bien l'idée d'un vol rapide, précipité, effrayé? Tout le premier vers, du reste, semble voler avec une vitesse surprenante. Clamans est un mot bien simple, mais il est placé de manière à arrêter l'esprit du lecteur et à lui faire très vivement sentir l'effroi de cet oiseau de mer qui jette son cri d'alarmes. Ce mot ne rend il pas aussi un son triste, aigu, prolongé, tout à fait semblable aux accents plaintifs de la foulque? Quant au troisième vers, il est bon en lui-même, mais n'ajoutant rien à la pensée, il l'affaiblit, et il a, de plus, le malheur d'amener une certaine monotonie par la répétition du participe présent. Cicéron ne s'est pas arrêté à temps; mais malgré cette légère faute, il mérite de grandes louanges pour avoir rendu si beau un passage si insignifiant d'Aratus. Dans les vers sur les grenouilles, il est encore bien au-dessus de lui. Aratus avait dit d'une manière peu élégante, quoiqu'assez recherchée: "Du fond des eaux les pères des têtards font entendre leurs cris". (Αὐτόθεν ἐξ ὕδατος πατέρες βοόωσι γυρίνων) Cicéron consacre au même détail trois vers très heu-

ples et très poétique :

« Vous aussi, vous voyez les signes de l'orage, filles de l'onde agréable, lorsque vous faites éclater vos cris inutiles, et retentir les fontaines et les lacs d'un bruit assourdissant »

« Vos quoque, signa videtis, aquaï dulcis alumnæ,
Quum clamore paratis inanes fundere voces,
Absurdo que sono fontes et signa cietis. »

Dans les vers sur le hibou, on peut remarquer une certaine redondance qui nuit à la beauté et à la force de la poésie :

« Souvent aussi la chouette exhale un lugubre chant, et dès le matin redouble ses cris ; elle les redouble et ne cesse de jeter ses plaintes au vent, à l'heure où l'aurore commence à verser sur la terre les fraîches rosées »

« Sæpe etiam pertriste canit de pectore carmen
Et matutinis acredula vocibus instat,
Vocibus instat et assiduas jacit ore querelas,
Quum primum gelidos rores Aurora remittit. »

Il y a peut-être une intention louable dans la répétition du vocibus instat. Cicéron a cherché à produire une harmonie triste et monotone; mais il ne s'y est pas pris adroitement. Le dernier vers n'est qu'une paraphrase de l'épithète matutinis, qui n'avait nul besoin d'être paraphrasée.

Le morceau se termine par quatre vers sur la Corneille et la génisse, où le poète se relève glorieusement :

« Quelquefois on voit la noire Corneille courant sur le rivage, plonger sa tête et humecter son cou dans les flots; et les génisses aux pieds délicats, levant leurs regards vers les astres, aspirer dans l'air par leurs naseaux les sucs humides. »

« Fuscaque nonnunquam cornix per littora cursans,
Demersit caput, et fluctum cervice recepit;
Mollipedesque boves, spectantes lumina cœli,
Naribus humiferum duxere ex aëre succum. »

Ces vers sont excellents, et Virgile aurait pu les prendre. La coupe du second vers est fort belle; on voit la corneille plonger rapidement sa tête et la tenir quelque temps sous l'eau. Le dernier vers a quelque chose de pesant, comme la respiration d'une génisse.

Tout cela nous rappelle des passages admirables des *Géorgiques*; mais il faut nous borner aujourd'hui et en rester à Cicéron, qui écrivait ces beaux vers en 693 de Rome. Trois ans après, Lucrèce léguait à la postérité son poëme, que l'illustre orateur se chargea, dit-on*, de publier. Cicéron envoya à son frère le *De Natura rerum*, et il jugea ainsi cet ouvrage, qui éclipsait du premier coup toute la poésie didactique des Romains:

" Le poëme de Lucrèce, comme tu me l'écris, ne brille pas beaucoup par le génie; mais cependant c'est une œuvre de beaucoup d'art."

(Ad Quint. fratrem liv. II, epist. 11)

" Lucretii poemata, ut scribis, ita sunt non multis luminibus ingenii, multæ tamen artis."

Ce jugement, fort injuste, ne fait pas d'honneur à Cicéron. Il refroidit en nous une partie de la reconnaissance que nous serions tentés d'avoir pour le premier éditeur de Lucrèce. Je ne vois qu'un moyen de l'expliquer; c'est de supposer que Cicéron n'avait pas encore eu le temps de relire le poëme, et ne le connaissait pas assez pour vouloir contredire le jugement de son frère. Peut-être aussi le texte est-il altéré: en supprimant la négation, on ferait de cette phrase un jugement digne du poëte et de l'orateur.

Quintus Cicéron, dont nous sommes tous

*(Chronique d'Eusèbe)

peu clair.

naturellement amenés à parler, était associé à la gloire littéraire de son frère. Dans le plaidoyer pour Archias, Marcus lui fit, en présence du tribunal et de l'auditoire, cet honneur, qui certes n'était pas à dédaigner. Pendant longtemps on avait lu sans bien la comprendre cette phrase du charmant discours de Cicéron: "Que personne d'entre vous ne s'étonne si, dans un procès legal, dans un jugement public, dans une affaire plaidée devant un préteur du peuple romain, homme très distingué, et devant des juges du caractère le plus grave, au milieu d'une telle assemblée, d'un tel concours de personnes, j'emploie un genre de discours contraire non seulement aux habitudes judiciaires, mais même au langage du forum; accordez-moi, je vous prie, une faveur, convenable au caractère de mon client et qui je l'espère, ne vous causera aucune peine: puisque je parle pour un poète illustre, homme très instruit, en présence d'un tel concours de gens de lettres, devant un auditoire aussi poli, avec un préteur comme celui qui préside ce tribunal, permettez-moi de parler un peu plus librement des études et des lettres, et en défendant un homme, que ses studieux loisirs ont toujours tenu éloigné des jugements et des procès, d'employer un genre de discours presque nouveau et inusité".

« Sed ne cui vestrum mirum esse videatur, me in quæstione legitima, et in judicio publico, quum res agatur apud prætorem populi Romani, lectissimum virum, et apud severissimos judices, tanto conventu hominum ac frequentia, hoc uti genere dicendi, quod non modo a consuetudine judiciorum, verum etiam a forensi sermone abhorreat: quæso a vobis ut in hac causa mihi detis veniam, accommodatam huic reo, vobis, quemadmodum spero, non molestam: ut me, pro summo poeta atque eruditissimo homine dicentem, hoc concursu hominum litteratissimorum, hac vestra humanitate, hoc denique prætore exercente judicium, patiamini de studiis humanitatis ac litterarum paulo loqui liberius, et in ejus modi persona, quæ, propter otium ac studium, minime in judiciis periculisque tractata est, uti prope novo quodam et inusitato genere dicendi. »

A la fin du discours, le préteur est encore représenté comme un ami des lettres en général et du poète Archias en particulier. Jusqu'en 1814, le nom de ce préteur était resté inconnu. A cette époque M. Angelo Maï, découvrit que c'était le frère même de Cicéron et après les preuves qu'il a données de la vérité de sa découverte, il n'y a plus, sur ce point, de doute

Il a publié un scoliaste inédit chez lequel se trouve ce fait. Voilà tout. Voyez l'Introduction dans Leclerc.

possible. Quintus était pour moitié dans les éloges que Cicéron faisait donner à ses poésies par les interlocuteurs de ses dialogues. Tout leur était commun, la vie politique et ses dangers, le goût des lettres, et aussi un peu de métromanie. Le début du 5e livre du de Finibus est connu; rien ne peut égaler le charme des souvenirs philosophiques, oratoires, poétiques qui y sont évoqués, tout le monde en convient, et ce n'est pas de cela que nous nous occuperons ici. Quintus fait en ce moment l'objet de nos études; c'est lui que nous cherchons dans les œuvres de son frère. Au début de ce cinquième livre, il est traité en poète tragique. Chacun des interlocuteurs du dialogue, à la vue de cette ville d'Athènes, de cette Académie où ils sont réunis, exprime le bonheur qu'il éprouve à ce souvenir de Platon, de Démosthène, de Périclès qui ont illustré ces lieux. Quintus est venu à l'Académie par le bourg de Colone, patrie et séjour de Sophocle:

« Vous savez, dit-il, combien j'admire ce poète et combien il me ravit. Colone me l'a rappelé; Sophocle, qui y demeura, s'est en quelque sorte présenté à mes yeux. Mes souvenirs sont remontés encore plus haut; j'ai cru voir Œdipe arrivant dans ce bourg, et demandant en vers pleins

On ne fait pas assez comprendre que chacun des interlocuteurs rappelle de préférence les lieux et les souvenirs qui ont un titre particulier à son intérêt. L'un du Jardin de l'Académie où enseignèrent Platon et ses successeurs l'autre de la tribune de Démosthène et d'Eschine, du tombeau de Périclès, un autre enfin de Colonne, de Sophocle et d'Œdipe.

de douceur quels étaient ces lieux : vaine image qui m'a touché pourtant. »

« Me ipsum huc modo venientem ad se convertebat Coloneus ille locus, cujus incola Sophocles ob oculos versabatur, quem scis quam admirer, quamque eo delecter. Me quidem ad altiorem memoriam Œdipodis huc venientis, et illo mollissimo carmine quenam essent ipsa hæc loca requirentis species quædam commovit, inanis scilicet, sed commovit tamen. »

En Gaule, où il était lieutenant de César, il continua à cultiver la poésie, embrassant plusieurs genres à la fois, mais préférant à tout la tragédie ; non pas la tragédie méditée, composée, écrite à loisir, mais la tragédie en quelque sorte improvisée. Seize jours lui avaient suffi pour en achever quatre. Son frère, à qui il avait fait part de la prompte et heureuse naissance de ses ouvrages, ne put s'empêcher de le railler doucement. Il s'étonna qu'un poète si fécond voulût emprunter des vers à d'autres et se faire aider dans ses compositions :

« Quoi, lui dit-il, tu m'écris que tu as achevé quatre tragédies en seize jours, et tu empruntes à un autre ? Tu cherches encore la gloire après avoir écrit une Electre et une

Troade? Ne t'abandonne pas à la paresse et crois que cette maxime : "Connais-toi toi-même" n'a pas été dite seulement pour abaisser l'orgueil, mais aussi pour nous apprendre à connaître nos avantages. Envoie-moi, je te prie, ces quatre pièces, ainsi que ton Erigone. »

« Quattuor tragœdias XVI diebus absolvisse quum scribas, tu quidquam ab alio mutuaris? et κλέος quæris, quum Electram et Troädem scripseris? Cessator esse noli : et illud γνῶθι σεαυτόν noli putare ad arrogantiam minuendam solum esse dictum, verum etiam ut bona nostra norimus. Sed et istas et Erigonam mihi velim mittas. »

Epist. ad Q. frat. III 6

Les quatre tragédies furent envoyées, mais l'Erigone se perdit en route, et Cicéron dit spirituellement à ce sujet que désormais il faudrait choisir un messager capable d'inspirer la confiance, de peur qu'il n'arrivât aux autres ouvrages de son frère ce qui était arrivé à son Erigone : pour cette pièce seule, les routes de la Gaule, sous le gouvernement de César, n'avaient pas été sûres :

" Quæro locupletem tabellarium, ne accidat quod Erigonæ tuæ : cui soli, Cæsare imperante, iter ex Gallia tutum non fuit. »

ibid. —— III, 9

Il avait aussi composé des Annales, qu'il priait son frère de corriger et de publier : « Me rogat, dit Cicéron, dans une lettre à Atticus, ut Annales suos emendem et edam. »

Ep. ad Attic. II, 16.

Cet ouvrage était déjà achevé en l'an 695 de Rome. Il doit donc être entièrement distingué du poëme épique que Q. Cicéron méditait, en l'an 700, sur les exploits de César. Le choix de ce sujet plaisait beaucoup à son frère, qui lui en fait compliment dans une lettre spirituelle, et pleine d'intéressants détails sur le commerce littéraire de ces deux hommes.

« Tu as lu, lui dit-il, une belle matière de poëme. Quels sites à décrire ! quelles curiosités naturelles ! quels pays ; quels mœurs, quelles nations, quels combats, et surtout quel général !.. Puis il s'offre volontiers à partager son poétique travail : je suis très disposé à t'aider en tout ce qui te plaira, et je t'enverrai les vers que tu me demandes ; mais c'est envoyer des chouettes à Athènes. »

Ep. ad Q. frat. II. 16.

« Sed vero υποθεσιν scribendi egregiam habere video. Quos tu situs, quas naturas rerum et locorum, quos mores, quas gentes, quas pugnas, quem vero ipsum imperatorem habes ! Ego te libenter, ut rogas, quibus rebus vis,

adjurabo et tibi versus quos rogas, γλαῦκ' εἰς Ἀθήνας mittam. »

Quelques mois plus tard, Quintus, dont l'ardeur poétique ne se refroidit pas un seul instant, demanda à son frère des vers et des sujets. L'orateur, tout occupé des dangers qui menacent la république, lui répond en ces termes : « Tu me pries de faire des vers, mais tu ne saurais croire, mon frère, comme le temps me manque et puis je n'ai guère de disposition à chanter ce que tu veux que je chante. Des sujets pour ces travaux, auxquels mon esprit ne saurait atteindre, même avec de longues réflexions, peux-tu m'en demander, toi qui dans ce genre d'éloquence et de style as surpassé tout le monde ? Je ferais cependant ce que je pourrais, mais, comme tu le sais bien, il faut pour faire un poëme une certaine allégresse d'esprit que le malheur des temps m'enlève absolument. Oui, je me distrais de tous les soucis politiques, et je me livre aux lettres ; mais pourtant je te révèlerai, ce que je voulais te cacher d'abord. Je m'afflige, mon très cher frère, je m'afflige de voir qu'il n'y a plus de république, plus de tribunaux, etc .... »

Epist. ad Q. frat. liv. III. 5. « Quod me de faciendis versibus rogas, incredibile est, mi frater, quam egeam tempore : nec sane satis commoveor animo, ad ea, quae

vis, canenda. Ὑποθέσεις vero ad ea, quæ ipse ego ne cogitando quidem consequor, tu, qui omnes isto eloquendi et exprimendi genere superasti, a me petis? Facerem tamen ut possem: sed (quod te minime fugit) opus est ad poema quadam animi alacritate, quam plane mihi tempora eripiunt. Abduco equidem me ab omni reipublicæ cura, dedoque litteris; sed tamen indicabo tibi, quod mehercule imprimis te celatum volebam. Angor, mi suavissime frater, angor, nullam esse rempublicam, nulla judicia, etc... "

La lettre précédente avait été moins triste; déjà cependant les inquiétudes de l'homme d'état et du grand citoyen s'y révélaient : " Pour ce qui est des vers que tu me demandes, disait-il, je ne suis pas disposé à ce genre de travail, qui, comme tu le sais, demande du temps et un esprit libre de tout soin; l'enthousiasme lui-même me manque; car je ne suis pas sans inquiétude au sujet de l'année qui vient, quoique je sois sans crainte. D'ailleurs (et je parle ici, je te le jure, sans aucune ironie), je t'accorde en ce genre d'écrire la supériorité sur moi. "

De tous ces ouvrages où Quintus Cicéron déployait sa prodigieuse et excessive facilité, il ne reste absolument rien. Nous n'avons de

lui que deux morceaux fort courts, dont il n'est point fait mention dans les lettres de son frère. L'un est une spirituelle épigramme sur les femmes, en deux distiques qu'on a quelquefois séparés. Quintus, marié à Pomponia, sœur d'Atticus, n'avait pas été heureux en ménage, ce qui explique pourquoi il prenait plaisir à décocher quelques traits malins contre le sexe. Il avait même été obligé de répudier sa femme, et en cela il ressemblait à tous ses amis et à son frère. L'autre ouvrage que nous a conservé Ausone à la suite de sa 16e. églogue, est un fragment didactique sur les signes du Zodiaque. La marche de cette description n'est pas assez poétique; chaque signe a successivement son vers ou son distique particulier, et le poëme s'accommode mal de ce défilé un peu lent et un peu froid. Du reste, les vers ne nous sont parvenus que fort altérés, et les éditeurs ont eu beaucoup de peine à établir le texte. Il reste encore dans ce morceau bien des obscurités, et l'explication en est difficile. Le voici tel que Mr. Leclerc l'a publié :

« Flumina verna cient obscuro lumine Pisces ;
Curriculumque Aries æquat noctisque dieque :
Cornua quem condunt florum prænuntia Tauri,
Arida quæ Æstatis Gemini primordia pandunt ;

Longa que jam minuit praeclarus lumina Cancer,
Sanguificos que Leo proflat ferus ore calores.
Post Spicam quatiens Virgo fugat orta vaporem.
Autumni reserat portas, aequat que diurna
Tempora nocturnis dispenso sidere Libra;
Et foetos ramos denudat flamma Nepai.
Pigra Sagitti potens jaculatur frigora terris;
Bruma gelu glacians jubare spirat Capricorni.
Quem sequitur nebulas rorans liquor altus Aquari,
Tanta supra circa que vigent ubi flumina. Mundi
At dextra laeva que ciet rota fulgida Solis
Mobile curriculum, et Lunae simulacra feruntur.
Squama sub aeterno conspectu torta Draconis
Eminet: hanc inter fulgentem sidera septem
Magna quatit stellans, quam servans serus in
-alta
Conditur Oceani ripa cum luce Bootes ....»

Je n'insisterai pas sur l'obscurité de quelques vers, des derniers surtout, ni sur la monotonie de ces lignes poétiques qui tombent une à une, ou ne se rattachent que par trois que consécutifs. Je ferai seulement remarquer plusieurs détails agréables et élégants.

Au premier vers, Obscuro lumine est une heureuse alliance de mots que Corneille a reproduite

probablement sans l'avoir jamais vue, lorsqu'il a écrit dans la fameuse narration du Cid :

« Cette obscure clarté qui tombe des étoiles. »

L'épithète de præclarus, appliquée au signe du Cancer, est faible et commune ; mais le vers suivant a de l'énergie. Languificos, un de ces mots qu'on ne retrouve que chez les vieux poètes, produit ici un assez bel effet.

Le vers sur la Vierge est élégant ; mais il a fallu un certain travail pour le rendre intelligible. Les premières éditions portaient : modicum quatiens qui n'offre aucun sens, et que M. Leclerc a heureusement remplacé par Spicum quatiens. Dispenso est encore un vieux mot qui se voit aussi chez Lucrèce. Le vers relatif au Sagittaire est poétique et ingénieux ; il y a de l'esprit dans le rapprochement du mot jaculatur et du nom même de la Constellation. Pigro est une belle épithète, appliquée au froid qui engourdit. Les vers suivants sont chargés et embarrassés ; enfin les derniers sont les plus obscurs de tous.

Au commencement du morceau, Scaliger a fait une correction du genre de celle que Mr Leclerc a adoptée pour la description de la

Vierge. Celle-ci se rapporte à la description du Taureau. Comum ne signifiait rien; Scaliger a corrigé en Condunt; et c'est là en effet le seul mot qui convienne ici.

De ces vers de Quintus Cicéron, précis, élégants, mais un peu monotones, on rapproche naturellement ceux de Varron sur la Sphère. Dans une de ses Satires Ménippées, intitulée Dolium sive Seria, Varron l'érudit avait consacré à cette description cinq vers qui nous ont été conservés par le grammairien Probus (Ecloga 6): « Le ciel, dit-il, est la grande maison des faibles humains. Cinq zones où gronde le tonnerre l'entourent et le divisent; une bande semée de douze signes tout brillants d'étoiles, et qui traverse obliquement les espaces élevés de l'éther, sert de route aux chars de la Lune et du Soleil:

« Mundus domus est maxima homulli.
Quam quinque altitonae fragmine zonae
Cingunt, per quam limbus pictus bis sex signis
Stellimicantibus, altus in obliquo aethere, Lunae
Bigas Solisque receptat. »

Ces vers sont précis, élégants, mais secs. Le premier, qui ne fait pas partie de la description technique, est peut-être le meilleur de

tous, grâce à l'opposition heureuse de l'immensité du ciel avec la petitesse des hommes.

Les morceaux que nous venons de citer nous montrent l'esprit Romain s'ouvrant à bien des choses à la fois, et cultivant d'une ardeur égale la science, la philosophie, la poésie. Il commence par où a fini l'esprit grec. Mais cette poésie latine est encore pleine de jeunesse et de vie; avant de s'affaiblir et de déchoir comme la poésie grecque, il faut qu'elle donne ses plus beaux fruits. Déjà, au temps des Cicérons, un homme vraiment poète, non plus seulement un amateur de vers, a décrit sans sécheresse et avec les plus brillantes couleurs les différentes saisons de l'année; Lucrèce a paru et il ne manque plus à la poésie de Lucrèce qu'un peu de précision et de poli, pour devenir la poésie de Virgile.

De natura rer. v. 936 sq.

A. de Préverner.

[illegible] de l'Exposition [illegible]
[illegible] par notre [illegible]
[illegible] que nous venons d'être [illegible]
[illegible]
[illegible] et collections [illegible]
[illegible] photographie [illegible]
[illegible] Après cette [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible] les plus beaux [illegible]
[illegible] vraiment [illegible]
[illegible]
[illegible] les plus brillantes [illegible]
[illegible]
[illegible] à la petite [illegible]
[illegible] pour devenir la [illegible]
[illegible]

[illegible]

9e Leçon.

Varron d'Atax.

Rédaction faite avec soin, mais qui manque qq fois de proportion, de précision et de netteté. Le sujet principal était Varron poète didactique. La revue de ses autres productions n'était qu'une sorte d'introduction à ce sujet spécial. Or l'introduction a été fort développée et le reste trop écourté. Le rapprochement avec le chap. de liv. VI de la République (Songe de Scipion) est à peine indiqué. Les vers de Licentius, sorte d'analyse, sont mal à propos abrégés. Certains passages gagneraient à être réduits et ramenés à qq. chose de plus précis, de plus net, de plus simple. Quelques expressions de justesse et de propriété contestables ont été soulignés.

9e leçon.

Varron d'Atax.

Dans l'histoire de la poésie didactique des Romains, une place considérable était due à Cicéron ; trop longtemps l'orateur avait fait tort au poète. Après cette justice rendue à la mémoire poétique du grand orateur, un souvenir a été donné à Quintus, dont la vie politique et littéraire fut toujours étroitement liée à celle de son frère. Quintus nous conduit à Varron, qui marque la transition entre la poésie neuve et rude du siècle de César et la poésie savante dans son élégante précision du siècle d'Auguste. Varron appartient aux deux époques par sa vie et par le caractère de son talent poétique, tel du moins que nous pouvons l'entrevoir dans ces rares fragments sauvés de l'oubli par d'heureux hasards. Par malheur, si nous voulions recueillir çà et là quelques traits de cette figure effacée par le temps, nos recherches seraient vaines. La chronique d'Eusèbe le fait naître en 672, douze ans seulement avant Virgile (684) ; dix-sept ans avant Horace (689). Varron étudia le grec, dit cette même chronique,

à l'âge de trente-cinq ans, et mourut en 711, l'année même où naissait Ovide. Cette date paraît inexacte. Ovide, dans une élégie composée en exil, rappelle les poëtes qui vivaient à l'époque de sa jeunesse, et désigne Varron sans le nommer :

« Velivoli que maris vates, cui credere possis
Carmina cæruleos composuisse Deos. »
(*De Ponto*, 4.16.21).

Sans doute Ovide n'aurait pas placé ce poëte au nombre de ses contemporains, s'il ne vivait plus au moment où lui-même arrivait à la vie poétique. Les noms de Varron ont donné lieu à diverses hypothèses. Il s'appelait *Publius Terentius Varro Atacinus*. Ce surnom d'*Atacinus* sert à le distinguer de Marcus Terentius Varro, le père de l'érudition romaine. Varron était gallo-romain ; et, à ce titre, il a sa place dans l'histoire littéraire de France (1er Volume page 108), ce chef-d'œuvre de patiente érudition que nous ont légué les Bénédictins. La critique s'est beaucoup exercée sur ce surnom d'*Atacinus*. La chronique d'Eusèbe le fait venir du nom même (*Atax*) d'un bourg de la Gaule narbonaise. Saint-Jérôme adopte ce sentiment. Mais d'autres, s'autorisant d'une phrase de Porphyrion, donnent pour ori-

(ad Horat. Serm. I, 10, 46)

gine du mot Atacinus le nom du fleuve Atax, qui est aujourd'hui l'Aude. Cette seconde interprétation paraît meilleure que la première. Enfin une troisième hypothèse donne à Varron pour patrie Narbonne elle-même, qui, au rapport de Pomponius Méla, était une colonie fondée par les Ataciniens et les Décumaniens. liv. II, ch. 5. L'éditeur savant des Poetæ minores se range à ce dernier avis, que nous pouvons suivre nous-mêmes.

Cette question, dans la vie de Varron, est plus importante qu'elle ne le paraît. Le lieu de sa naissance nous explique la direction de son talent. Narbonne était un port florissant; jusque sous Auguste, elle fut la principale place d'armes des Romains dans la Gaule narbonaise. Il est naturel que Varron, devant ces spectacles tout maritimes, ait été séduit d'abord par des sujets de marine et de géographie. A la vue de vaisseaux qui venaient de loin, l'esprit studieux de Varron voulut visiter et décrire ces pays. Sans doute les sinistres étaient nombreux; Varron étudia la science de la navigation et donna aux navigateurs les moyens d'échapper aux dangers de la mer, en indiquant, par exemple, les signes précurseurs de la tempête.

Ce fut une même raison locale qui inspira à Varron son poëme de Bello Sequanico. Les

Florus, 3, cap. 10, 20.
Cesar, belli Gal. lib. 7.

peuples de la Gaule, les Arvernes, les Bituriges, les Carnutes, les Séquanais, sous le commandement de Vercingetorix, tentaient un nouvel effort pour ressaisir la liberté qui leur échappait. Ils avaient entouré de puissants retranchements leurs principales villes, Avaricum, Gergovie, Alésie, et commencé les hostilités par l'attaque des légions cantonnées pour l'hiver. Varron était à portée de savoir tous les détails de cette guerre, on a même dit qu'il y prit part. D'ailleurs la gloire de César préoccupait l'imagination de tous les poètes, comme elle inquiétait tous les partis politiques. La nouveauté, la hardiesse, la grandeur de cette conquête ravissaient, étonnaient tous les esprits ardents et ouvraient à leur ardeur de nouveaux et poétiques horizons. C'était le temps où Catulle, qui devait lancer contre le dictateur de sanglantes épigrammes, était tout ébloui de la gloire du conquérant des Gaules et écrivait à ses amis, Furius et Aurelius (XIe pièce), prêts à suivre partout leur cher Catulle :

« Furi et Aureli, comites Catulli,
Sive in extremos penetrarit Indos,
Littus ut longe resonante Eoo
Tunditur unda,
Sive in Hircanos, Arabas que molles,
Seu Sacas, sagittiferos que Parthos,

Sive qua septemgeminus colorat
    Æquora Nilus,
Sive trans altas gradietur Alpes,
Cæsaris visens monumenta magni,
Gallicum Rhenum, horribiles que ulti-
    -mos que Britannos:
Omnia hæc, quæcumque feret voluntas,
Cælitum, tentare simul parati ..... »

C'était à la même époque que Marcus et Quintus Cicéron s'occupaient à célébrer en vers les exploits de César par des compositions historiques et épiques. Il est naturel que Varron, emporté par cet enthousiasme général, et placé auprès des événements eux-mêmes, ait composé ce poème de <u>Bello Sequanico</u>. Nous pouvons appliquer à ce sujet les paroles que Cicéron adressait à son frère Quintus, après avoir reçu son poème sur la Guerre de Bretagne venu de la même inspiration que celui de Varron: « Te vero ὑπόθεσιν scribendi egregiam habere video. Quos tu situs, quas naturas rerum et locorum, quos mores, quas gentes, quas pugnas, quem vero ipsum imperatorem habes ! » Mais notre curiosité serait mal satisfaite, si nous voulions juger comment Varron avait traité un si beau sujet. De tout le poème,

(Let. à Quint. II. 16)

il ne reste qu'un vers insignifiant, rapporté par Priscien, pour démontrer que l'on dit indifféremment adlicuit et pellicuit. Après avoir rapporté un exemple de Pison, pour autoriser adlicuit, il cite ce vers de Varron tiré, dit-il, du second livre de Bello Sequanico :

Priscien, liv. X page 877 edit. Putsch.

« Deinde ubi pellicuit dulcis levis unda soporis. »

Comme pendant à ce poëme historique, Varron, s'il suivait le goût de son siècle, devait composer un poëme mythologique. En effet nous voyons dans ces premiers temps l'épopée latine se partager constamment entre la fable et l'histoire, aller sans cesse de l'une à l'autre, traduisant souvent les Grecs, se cherchant encore, pour ainsi dire, et préparant l'originalité de son génie par des imitations étrangères. Varron suivit l'exemple que lui donnaient ses plus illustres contemporains. Il traduisit avec liberté les Argonautiques d'Apollonius de Rhodes. Ce trop long voyage de Jason devait plaire à Varron, surtout par sa partie géographique et descriptive. Nous pouvons recueillir sur cet ouvrage quelques détails précieux. Le grammairien Probus appelle l'ouvrage de Varron Corpus Argonautarum.

ad Virgilium, Georg. I, 14.

Cette expression a fait penser que l'ouvrage de Varron n'était peut-être que la réunion de plusieurs

poëmes sur le sujet souvent traité dans l'antiquité de l'expédition des Argonautes. Cette hypothèse est mal fondée. Le mot Corpus a souvent chez les Latins la signification de volume. On pourrait autoriser ce sens par plusieurs phrases de Cicéron. Probus parle donc sans doute du volume où Varron chante les Argonautes. C'est encore par une phrase du même grammairien que nous apprenons que l'ouvrage de Varron était, comme celui d'Apollonius, divisé en quatre livres: « Pars Parthorum media est adpellata a Medo filio Medeæ et Aegei, ut existimat Varro, qui quatuor libros de Argonautis edidit. »

« Sed utros ejus habueris libros (duo enim sunt corpora) an utrosque, nescio » et passim. (epist. ad Q. fratrem, II, 13).

ad Virg. Georg. 2, 126.

Les fragments qui nous restent de ce poëme n'ont plus seulement l'intérêt de respectables débris arrachés à l'avidité du temps; ils ont par eux-mêmes une certaine valeur littéraire qui donne de leur auteur une idée fort honorable. Nous verrons dans ces vers un mélange remarquable de précision et d'élégance; ils sont marqués, incomplètement il est vrai, de ce double caractère de la poésie du grand siècle, et ils ont eu l'honneur d'être imités par Virgile.

Apollonius, dans le troisième livre de son poëme, oppose le repos de la nuit à l'agitation du cœur de Médée:

(III, 748, 749)

Οὐδὲ κυνῶν ὑλακὴ ἔτ' ἀνὰ πτόλιν, οὐ θρόος ἦεν
Ἠχήεις· σιγὴ δὲ μελαινομένην ἔχεν ὄρφνην.

Varron traduit élégamment :

« Desierant latrare canes, urbesque silebant :
Omnia noctis erant placida composta quiete. »

(Controverses, 3, 16).

C'est Sénèque le rhéteur qui nous a conservé ces vers avec un commentaire curieux. Il faut nous transporter à l'école du rhéteur, c'est jour de controverse. Une question est proposée à l'ardeur querelleuse des disciples. C'est un homme veuf qui se remarie et condamne, selon les droits du père, son fils aîné comme parricide à être puni par son frère; celui-ci l'expose sur un vaisseau dégarni de ses agrès, mais cet homme abandonné est pris par les pirates et devient leur chef. Un jour il fait prisonnier son père, il lui rend la liberté, et le père, rentré dans sa patrie, déshérite son second fils, dont la seule faute est d'avoir obligé son frère à exercer la piraterie. Chacun à son tour vient éclaircir ou obscurcir la question. Les arguments, les subtilités se mêlent et se confondent. Mais un certain Glycon, peu exercé sans doute à ces luttes scholastiques, se contente de parler de la nuit et de la blanche clarté que les astres envoyaient à

la terre. Il voulut, selon un certain Montanus, imiter les vers célèbres de Virgile :

"Nox erat, et terras animalia fessa per omnes
Alituum pecudumque genus sopor altus habebat."

Cette citation, jetée au milieu des rhéteurs éveille bientôt de savants souvenirs. Les vers de Varron sont rappelés. Ovide, qui aimait beaucoup ces fêtes d'école, dit que Varron aurait dû arrêter son vers après noctis erant, et ne pas affaiblir le premier hémistiche par cette fin placida composta quiete. Mais Sénèque le rhéteur, d'un ton un peu magistral, absout Varron, disant qu'il a bien dit ce qu'il voulait dire. Pour notre part, remercions Glycon de sa digression.

Epist. 56 ad Lucilium.

Sénèque le philosophe, cite aussi le vers de Varron, mais pour le commenter en philosophe, opposant le silence de la nature au trouble de l'homme livré aux passions, que l'inquiétude poursuit jusque dans son sommeil. — Quoiqu'il en soit, reconnaissons dans ces deux vers de Varron, que l'idée est rendue avec une élégante précision, que la gradation des détails est bien observée. Mais dans Virgile il y a un sentiment plus profond. Ce n'est pas une ville qui est endormie, c'est la nature entière qui cède à la fatigue de la journée. L'image est plus grande

et le contraste formé par Didon sera plus imposant. D'un côté la nature vaincue par le sommeil, de l'autre Didon fatiguée, épuisée, mais condamnée à l'insomnie par sa douleur même. Quel tableau! Comme les enseignements de Sénèque le philosophe pâlissent devant cette vive image! Que Didon est un grand moraliste!

? Ces deux vers de Varron nous semblent le plus précieux souvenir de ce poète, parce qu'ils montrent le progrès de la langue poétique, se dégageant de la rudesse que l'on trouve encore chez Cicéron et Lucrèce et se rapprochant de l'élégante précision qui sera le caractère de la poésie de Virgile.

Il nous reste du même poème quelques autres vers, que les grammairiens nous ont conservés pour autoriser quelques exceptions. Singulière destinée de ces vers dispersés çà et là! Quelquefois une faute, une incorrection grammaticale leur a sauvé la vie. Celui que nous allons citer le doit au mot <u>anguis</u> fait féminin:

"Cujus ut adspexit <u>torta</u> caput <u>angue</u> revinctum,"

Le vers est beau et mériterait d'être conservé pour lui-même. Le grammairien Charisius cite ce vers pour prouver que le substantif <u>anguis</u>

Instit. Gramm. I, page 70 (Putsch)

est des deux genres. Il serait facile de multiplier les exemples. Tibulle a dit aussi : "Irata detinet anguis iter" et Ovide : "Mediae Marsis finduntur cantibus angues." Ce qui nous montre que ce vers doit être rapporté au poème des Argonautiques, c'est le vers d'Apollonius parlant d'Hécate :

(III, 1214) "πέριξ δέ μιν ἐστεφάνωντο
Σμερδαλέοι δρυΐνοισι μετὰ πτόρθοισι δράκοντες."

Voici un autre vers fortement frappé qui rappelle l'allure des vers de Cicéron :

"Cum te fragranti dejectum fulmine Phaeton."

Inst. orat. I, 5, 18. Quintilien le cite pour apprendre à son élève qu'il briserait la mesure du vers, s'il prononçait toutes les lettres de Phaeton et tomberait dans ce vice de langage appelé chez les Grecs συναίρεσις et chez les Latins complexio. L'original du vers de Varron est dans ces vers d'Apollonius :

(4, 597-598) "Ἔνθα ποτ' αἰθαλόεντι τυπεὶς πρὸς στέρνα κεραυνῷ
Ἡμιδαὴς Φαέθων πέσεν ἅρματος ἠελίοιο."

Enfin, voici un beau vers, qui appartient à Ennius, et que les poëtes latins se sont transmis comme un héritage commun :

Servius ad versum Virgilii Eneid. 10. 396.

« Semianimesque micant oculi, lucemque requirunt. »

Varron trouva que le vers du vieil Ennius était trop beau pour être surpassé, il lui sembla sans doute que c'était manquer de respect que de lutter contre un pareil modèle, et il transporta ce vers dans son poëme. C'était pour traduire ce passage d'Apollonius :

(4, 152)

« . . . ὑπὸ χροΐ δῦε τὸ χάρμα
Λυσιμελὲς, πολλὴ δὲ κατ' ὀφθαλμῶν χέετ' ἀχλύς. »

Ce peu de respect pour la propriété ne nous étonne pas chez un poëte latin. Mais généralement Virgile transforme par son génie les vers qu'il a butinés çà et là, « Ce n'est plus que thym et marjolaine. » Ainsi le premier hémistiche et le mouvement de tout le vers se retrouvent en partie dans ce vers du Xe livre de l'<u>Enéide</u> :

(vers 396)

« Semianimesque micant digiti, ferrumque retractant. »

Beaucoup dans ce vers appartient à Virgile. Il l'applique à un guerrier qui tombe sous les coups de

* Voyez dans le Thesaurus de Mr. Quicherat, le mot mico.

Pallas, fils d'Evandre. Ce ne sont plus les yeux, ce sont les doigts qui semblent s'agiter*. Cette expression est savante et complexe. Les doigts des mourants en se crispant doivent s'agiter violemment. Les anciens passent facilement de cette idée de mouvement et d'agitation à l'idée de quelque chose d'éclatant. Ce qui le prouve c'est l'expression de micare digitis, qui signifie jouer à pair ou non. Dans ce jeu, le mouvement étant très rapide, les Latins avaient saisi une sorte d'analogie avec un objet qui brille par la rapidité même de son passage. En lisant le vers de Virgile, nous avons peut-être pensé au lucem requirunt. Virgile ne l'a pas oublié, et, plus sûr de ses forces que Varron, il luttera contre la beauté de ce trait et le surpassera :

(Eneid. 4. 691)

" . . . . . Oculis errantibus alto
Quæsivit cœlo lucem, ingemuit que reperta. "

Virgile peint le sentiment au lieu de l'indiquer. Ennius nous montre ce mourant pleurant la vie qui lui échappe ; Virgile montre Didon cherchant la lumière qui se voile déjà pour elle, et gémissant quand elle l'a rencontrée, car elle sent que cette lumière ne lui appartient plus. Ennius a frappé notre esprit par une grande idée exprimée

simplement ; Virgile nous a fait pleurer par l'expression d'un sentiment triste et naturel. C'est ainsi que Virgile imite.

Varron n'était pas Virgile, et nous ne devons pas nous étonner de le voir si timide devant Ennius. Mais gardons-nous de médire du talent poétique de Varron. Toute l'antiquité serait contre nous. Mille hommages, indirects ou directs, sont adressés à Varron par ses contemporains ou par la postérité. Ces témoignages sont trop nombreux et trop imposants pour qu'il soit permis de traiter la mémoire de Varron sans respect.

Dans un billet de félicitation envoyé par Catulle, à son ami Cinna, auteur d'un petit poëme intitulé Smyrna ou Myrrha, qu'il avait, dit-on, tenu sur le métier pendant neuf ans, et qui était sorti de ses mains presque inintelligible, Catulles, promettant à cette œuvre la gloire présente et future, dit : (pièce 96, 5).

« Smyrna cavas Atacis penitus mittetur ad undas. »

Peut être pouvons-nous voir dans ce vers un hommage indirect et délicat au poëte qui avait illustré sa patrie ? C'est encore un hommage de ce genre rendu tout à la fois à Apollonius et à son imitateur,

(Épodes, 3, 9) que ce souvenir mythologique d'Horace :

" Ut Argonautas praeter omnes candidum
Medea mirata est ducem. "

Il est probable qu'Horace connaissait Apollonius, surtout par Varron.

Mais Varron reçoit des hommages plus directs. C'est d'abord Properce qui, après avoir fait l'apologie de la poésie amoureuse, place Varron au nombre des poëtes qui ont trouvé dans leur amour d'heureuses inspirations poétiques : (2. eleg. 25, 85).

" Haec quoque perfecto ludebat Jasone Varro,
Varro, Leucadiae maxima flamma suae. "

C'était le temps où Catulle chantait sa Lesbie ; Calvus sa Quintilie. Quand le christianisme rendit la poésie plus chaste, les poëtes aimèrent leurs maîtresses comme des confidentes de leurs joies et de leurs chagrins ; mais, comme la Leucadie de Varron, elles furent toujours unies dans la mémoire des hommes, aux poëtes qu'elles avaient aimés.

Ovide s'est rappelé souvent Varron. Dans une pièce tirée de ses Amours, il passe en revue les poëtes qui par leurs vers ont obtenu l'immortalité. (1, 15, 21)

Varron a sa place :

« Varronem primamque ratem quae nesciat aetas
Aurea quae Aesonio terga petita duci ? »

(vers 335) Dans le troisième Chant de l'Art d'aimer, il recommande de cultiver les poëtes. Le souvenir de Varron se présente encore à sa mémoire :

« Dictaque Varroni fulvis insignia villis
Vellera, germanae, Phryxe, querenda tuae. »

Nous trouvons encore le souvenir de Varron dans une de ses pièces composées en exil, dans laquelle il s'excuse de la liberté de ses chants amoureux par l'exemple d'autres poëtes. Nous savions déjà par Properce que Varron avait confié à ses vers son amour pour sa Leucadie. Le témoignage d'Ovide vient confirmer celui de Properce :

« Is quoque, Phasiacas Argo qui duxit in undas,
Non potuit Veneris furta tacere suae. »

Enfin, pour compléter ces citations, nous devons rappeler les deux vers qui nous ont autorisé à croire que Varron vivait encore quand Ovide

était enfant :

« Velivolique maris vates, cui credere possis
Carmina ceruleos composuisse Deos. »

Il semble que la mémoire de Varron dût être bientôt effacée devant un Virgile ou un Horace « Comme disparaît la charpente d'un échafaudage quand le bâtiment est achevé ». Cependant de nombreux témoignages nous apprennent que son nom demeura respecté, et que son poème sur les Argonautiques était encore lu et étudié, après que Lucrèce et Virgile avaient donné à Rome une poésie nationale. Nous trouvons dans Stace ce souvenir de Varron :

(in Genethl. Luc. Silv.) 2. 7. 77

« Et docti furor arduus Lucreti,
Et qui per freta duxit Argonautas. »

Ce vers de Stace nous apprend qu'au temps de Domitien, les hommes de goût se souvenaient encore de Varron, et regardaient son poème comme un monument durable de la poésie latine.

(in Nutric page 538 operum. Basil. 1553.)

Chez les modernes, Politien est plus sévère pour la mémoire de Varron sans en avoir le droit. Après avoir loué les Argonautiques d'Orphée et celles d'Apollonius de Rhodes, il parle ainsi de leur imitateur :

« Hujus in Ausonio vestigia pulvere Varro
Pone legit, linguæ haud opulens, ut barbara Narbo,
Ut quem parvus Atax Latiæ transcripserit urbi.
Atque idem imparibus proprios exponit amores
Leucadiam que suam numeris, succedere magno
Auruncæ quondam frustra conatus alumno. »

Politien ne nous semble juste ni envers notre poète, ni envers la patrie de notre poète. Que signifie ce parvus Atax ? et cette barbara Narbo ? Ces mots peu respectueux envers Narbonne sont de plus un contresens historique. Politien aurait dû relire l'éloge de Narbonne par Ausone. Il aurait vu que cette ville commandait à toute la province appelée Narbonaise ; qu'elle avait eu avant les autres villes de la Gaule des gouverneurs romains, et reçut ainsi une influence directe de la civilisation romaine. Il y avait dans la ville un temple célèbre, construit avec du marbre de Paros. Enfin c'était un des comptoirs de la Méditerranée, que le commerce avait enrichi. Selon Ausone, on y voyait des vaisseaux qui venaient de l'Espagne, de la Sicile, de l'Afrique et de l'Orient. Voilà une singulière barbarie.

Quant au jugement sur Varron, est-il juste ?

Politien devait juger notre poète avec plus de réserve, car il ne connaissait de Varron que quelques passages épars çà et là. D'ailleurs, dans les premiers vers, il ne semble voir dans Varron que le traducteur servile d'Apollonius. Il n'en fut pas ainsi. Varron avait imité son modèle librement, ne s'attachant qu'à rendre la pensée générale, et mêlant parfois aux inspirations du poète grec les inspirations de son génie personnel. Telles avaient été les traductions de Cicéron. Le jugement de Politien est l'écho de quelques paroles de Quintilien :

(10, 1, 87) « Atacinus Varro in iis, per quae nomen est adsecutus, interpres operis alieni, non spernendus quidem, verum ad augendam facultatem dicendi parum locuples. » Mais Quintilien s'adresse à l'orateur dont il veut enrichir la mémoire de belles tournures et d'expressions élégantes : nous pouvons regretter qu'il n'ait pas un but plus élevé, mais nous n'avons plus le droit de lui demander sur Varron un jugement plus général et plus large. Politien ne devait pas, à l'exemple de Quintilien, juger Varron sous le seul rapport de l'abondance ou de la stérilité de la langue. Il devait, pour rendre avec vérité la physionomie un peu oubliée de Varron, choisir un trait plus général qui nous pût donner de Varron une idée sinon

Cette page est un peu longue et peu juste pour Quintilien.
Il eût suffi de remarquer que Politien abuse de ses expressions en leur donnant un sens général qu'elles n'avaient point. Quintilien ne dit pas que la langue de Varron soit indigente, mais que la lecture de ce poète ne peut pas beaucoup enrichir le style de son orateur.
Le but qu'il se proposait ne lui imposait pas l'obligation de jugements plus absolus et plus complets, qu'il a cependant donnés quelquefois.

complète, du moins plus élevée.

Les vers de Politien confirment le témoignage de Properce au sujet des poésies érotiques de Varron, « dont nous sommes privés sans avoir fait une grande perte », disent les bons Bénédictins. Le dernier vers nous conduit à étudier un nouveau côté du talent de Varron. Il voulut succéder à Lucilius, le premier satirique de Rome. — Suessa Aurunca, placée sur la frontière du Latium et de la Campanie, était la patrie de ce Lucilius, le créateur de la satire romaine, qui avait mis la force de son éloquence au service de la morale publique. Nous savions déjà par Horace que Varron n'avait pas négligé ce genre, mais qu'il avait échoué :

(Serm. I, 10, 46)

« Hoc erat, experto frustra Varrone Atacino,
Atque quibusdam aliis, melius quod scribere
possem,
Inventore minor..... »

La satire est bien voisine de l'épigramme, ou plutôt l'épigramme n'est qu'une satire abrégée. Il était donc naturel que Varron s'exerçât à lancer ces traits légers et sanglants. On lui attribue généralement une épigramme célèbre

sur le tombeau de Licinius. Licinus ou Licinius était un riche affranchi, les uns disent de César, les autres d'Auguste. C'était un ancien barbier enrichi et insolent, dont le tombeau était placé sur la voie Salaria, appelée ainsi parcequ'elle était fréquentée par les Sabins qui transportaient du sel. Licinius resta chez les Romains le symbole du parvenu enrichi ; c'était le Turcaret romain sans cesse immolé par la poésie satirique.]

(ad Pison. 300.) Quand Horace parle d'un coiffeur, c'est le nom de Licinus que choisit sa malice :

« Si tribus anticyris caput insanabile nunquam
Tonsori Licino commiserit ... »

(Sat. 2. 27) Si Perse veut flétrir les vices odieux d'un riche parvenu, il l'appelle Licinius. Que Juvénal oppose

(Sat. 1. 109) la pauvreté fière et libre aux richesses d'un parvenu, il se rappelle Licinius :

« .... Ego possideo plus
Pallante et Licino .... »

(8, 3, 6) Martial aussi se souvient de Licinius, mais pour flatter ses vers d'une immortalité que n'aura pas le tombeau même de Licinius :

« Alta que cum Licini marmora pulvis erunt,
Me tamen ore legent . . . . . »

L'épigramme attribuée à Varron est l'expression d'un sentiment élevé rendu avec bonheur :

« Marmoreo Licinus tumulo jacet, at Cato parvo;
Pompeius nullo : credimus esse Deos ! »
Saxa premunt Licinum, levat altum fama Catonem,
Pompeium tituli : credimus esse Deos. »

Ces quatre vers sont fortement frappés; les termes sont bien précis, et ne manquent pas d'élégance. La monotonie de la mesure est sans aucun doute préméditée. Le poète veut marquer l'opposition directe de deux sentiments différents qui se produisent, appelés par deux reflexions contraires. On peut dire que les deux termes de l'antithèse ont, dans leur différence même, une certaine correspondance que la mesure des vers exprime assez heureusement. A considérer cette épigramme dans son côté moral, il y a une grande pensée philosophique dans ces vers. Nous voulons ici bas concilier la justice de Dieu avec ces apparentes injustices de ce que nous appelons la fortune, par respect pour Dieu. On voit que Varron s'était posé ce problème effrayant. La

monotonie n'est pas le mot propre pour une opposition symétrique servant à marquer fortement une antithèse.

développements un peu subtils et pénibles.

pas assez net.

solution qu'il en donne est belle. La religion païenne ne pouvait aller plus loin.

Telle était l'ardeur de Varron pour l'étude, que nous le rencontrons dans toutes les routes que l'universel Ennius avait tracées avant lui. Un homme qui laisse dans toutes les branches de la science humaine un souvenir de son passage, est rarement parfait dans un genre: le génie n'est pas si flexible. Aussi Varron n'était pas un homme de génie; c'était un esprit doué d'une facilité naturelle à reproduire d'une manière heureuse tout ce que lui demandaient ses contemporains. Il se laissait aller à tous les caprices de son imagination, effleurait avec grâce tous les genres de composition qu'Athènes avait donnés à Rome. Il ne fut pas comme son contemporain Lucrèce qui ne creuse qu'un sillon, mais large et profond. Varron représente cette génération de poètes latins, inquiets, agités, fidèle cependant par faiblesse aux routes tracées par les Grecs, mais perdant son originalité dans cette trop fidèle imitation, et sa force dans cette agitation stérile. Aussi Quintilien ne vit plus en Varron qu'un traducteur à qui il accordait cet éloge qui enferme bien des restrictions: "Non spernendum quidem".

ce changement de modèles ne peut guère s'appeler caprices d'imagination, ce qui indique un poète inventeur.

Ce caractère d'indécision et ce défaut d'originalité poétique expliquent peut-être l'oubli

où sont tombées les nombreuses productions de Varron.
Il ne reste à peu près rien de ses satires, rien de ses élégies, rien de son poème sur l'expédition de César contre les Séquanais:

« .. etiam periere ruinae; »

Si quelques vers ont survécu, ce sont surtout des vers tirés de son poème sur les Argonautes. Ce n'est point l'effet seulement du hasard. Ce poème devait être le chef-d'œuvre, le "*Monumentum*" de Varron. Il est peu de genres qui se prêtent mieux à ces talents flexibles et ingénieux que la poésie didactique, parce que ce genre demande ou souffre de longues descriptions. Aussi était-il facile de prévoir que Varron serait avant tout et partout un poète descriptif. D'ailleurs le lieu de sa naissance, les spectacles qu'il avait eus sous les yeux pendant son enfance, avaient exercé une influence considérable sur le choix du sujet. Il mit donc, pour ainsi dire, son propre talent sous le patronage du nom célèbre d'Apollonius, l'historien poétique des trop longs voyages des Argonautes. Ce cadre assez large permettait à Varron d'introduire la géographie dans la poésie didactique. Comme Varron était de plus en plus attiré par ces sujets purement descriptifs, il fit un autre poème didactique, sans aucun mélange mythologique. Cet ouvrage

Cela sera démenti plus tard.

Les vers didactiques sont, dans ses fragments, les plus nombreux; le poète satirique, élégiaque, épique a plus complètement péri; la poésie didactique et descriptive semble mieux convenir à un versificateur habile, sans inspiration propre " *interpres operis alieni* " (   )

Il semble qu'il y ait ici quelque confusion entre les productions épiques et didactiques de Varron.

Il aurait fallu montrer plus nettement que, même dans les premières, les voyages, la géographie occupaient une grande place et que la vocation du poète des bords de l'Atax le portait natu-

rellement vers le poème didactique où devait surtout briller son talent.

est cité par le grammairien Victorinus, par Priscien, Isidore et d'autres sous les noms de Chorographia, Cosmographia, Orthographia, Geographia. — Licentius l'appelle : Varronis iter. La partie la plus considérable du poème était sans nul doute géographique, et l'antiquité ne vit souvent en Varron qu'un géographe poète, mais d'une grande autorité. Pline l'ancien avoue avoir profité des travaux scientifiques de Varron pour les troisième, quatrième, cinquième et sixième livres de son Histoire universelle. Cependant il paraît, par la diversité même des noms que ce poème reçoit chez les anciens, que Varron s'était proposé un but élevé, et qu'il n'avait pas seulement voulu décrire les régions terrestres, mais les célestes, expliquer le mouvement éternel des sphères qui voyagent dans l'espace, des étoiles et des planètes. On peut même, sur certains passages de différents auteurs, supposer que ce vaste ouvrage était divisé en plusieurs livres qui portaient chacun un nom particulier. Aulu-Gelle dit :

(10, 7) "Varro autem, quum de parte orbis quae Europa dicitur, dissereret .... " — On rencontre quelquefois ces expressions : Varro in Europa, Varro in Asia, chez Festus par exemple. Ces ouvrages particuliers étaient sans doute des parties distinctes de son grand poème.

Comme Varron avait fait courir le monde à son Jason, sous la sauve-garde d'Apollonius, il chercha pour ce nouvel ouvrage qui embrassait presque la terre et le ciel un autre patron pris chez les Grecs. Il choisit, dit-on, Eratosthène. C'était, comme Varron, un esprit encyclopédique, si l'on peut se servir d'une expression si moderne. Né à Cyrène vers 262, avant J.C. il fut bibliothécaire d'Alexandrie sous Ptolémée Evergète. Il était tout à la fois géomètre, astronome, géographe, philosophe, grammairien et poète. Le plus grand éloge que l'on peut faire de ce géographe de génie, c'est de dire que vingt siècles après lui, l'Académie des Sciences mesurant l'arc du méridien compris entre les deux tropiques, retrouva à peu de chose près la mesure qu'il avait indiquée. Dans le poème didactique qu'Eratosthène avait composé, c'était Hermès qui assistait au spectacle des merveilles de la création, et les décrivait. De même, dans le poème de Varron, il est question, dans les premiers vers, d'un spectateur des phénomènes célestes, soit d'un Dieu, soit de Pythagore lui-même:

Marius Victorinus, I, artis gramm., page 2503 (edit Putsch).

" Vidit et aetherio mundum torquerier axe,
Et septem aeternis sonitum dare vocibus orbes,
Nitentes aliis alios: quae maxima Divis
Laetitia est: at tum longe gratissima Phoebi

Dextera consimiles meditatur reddere voces. »

Ces vers sont par leur précision élégante dignes de Virgile. C'est un souvenir évident de la doctrine Pythagoricienne et Platonicienne. Pythagore prêtait aux mouvements des sphères et des astres les tons divers de l'octave musicale. (de Republica, 6) Platon et Cicéron donnaient une âme à ces sphères, leur faisaient décrire un cercle tracé par Dieu; et, ce qui était plus grave, détachaient l'âme humaine de ces globes de feu:

« Illis que (hominibus) animis datus est ex illis sempiternis ignibus, quae sidera et stellas vocatis, quae globosae et rotundae, divinis animatae mentibus, circos suos orbesque conficiunt celeritate mirabili. »

Poetae minores, 3, 420. (Lemaire) Licentius, ami de Saint-Augustin, écrit qu'il s'évertue à déchiffrer l'ouvrage de Varron, mais que ses efforts sont souvent stériles, parcequ'ils ne sont pas dirigés et excités par son ami:

(1-4)

« Arcanum Varronis iter scrutando profundi,
Mens habet, adversam que fugit exterrita lucem.
Nec mirum: jacet omnis enim mea cura legendi,
Te non dante manum, et consurgere sola ve-
-retur. »

- - - - - - - - - - - - - - -

(22-24). At mihi, qui nimium curis gravioribus angor,

"Dulcia quique animo. Sed dulcia pabula quero,
Varronis responsa latent ..... "

Ces vers s'appliquent sans nul doute à la Chorographie de Varron. Ce voyage était mystérieux à cause des sujets délicats que Varron traitait : l'âme du monde formée par les nombres, l'harmonie des sphères célestes ; les sens ne pouvaient entendre cette mélodie des astres. "– Hoc sonitu oppletæ aures hominum obsurduerunt : nec est allus hebetior sensus in vobis.(1)" – Mais l'ouvrage était sans doute encore plus mystérieux par l'expression. La langue n'était pas encore exercée à exprimer clairement toutes ces délicatesses et ces subtilités philosophiques. Cependant remarquons le caractère équivoque de ces traités mis en vers. Le poème devient un simple traité fatigant par son obscurité : c'est un abaissement, une déchéance. Sans doute la description remplissait tout le poème ; et l'enthousiasme, qui est l'âme de la poésie, manquait à ces longues et fastidieuses descriptions.

Cette harmonie des sphères aurait dû mieux inspirer Varron ; ce dogme poétique s'est transmis par tradition, et M. de Lamartine a de nouveau animé ces sphères brillantes :

« Et vous brillantes sœurs, étoiles, mes compagnes,

Marginal notes:

mystérieux, délicats ne sont pas les mots propres. – L'âme du monde formée par les nombres et l'harmonie des sphères, n'est ni exact ni net.

"Dulcia secreta"
(Cic. de rep. 6.)

(1) id. ibid.

mots impropres.

Il ne faut pas ainsi outrer les expressions.

(Les Étoiles)

Qui du bleu firmament émaillez les campagnes,
Et cadençant vos pas à la lyre des Cieux,
Nouez et dénouez vos chœurs harmonieux,
Introduit sur vos pas dans la céleste chaîne,
Je suivrai sur vos pas l'instinct qui vous entraîne
"

Nous avons encore quelques vers à citer, très voisins de ceux de Virgile, qui provoqueront un rapprochement intéressant. Ce sera une transition naturelle à Lucrèce qui a su donner une forme vivante et durable à ce qui n'a été qu'un sujet passager pour les autres poëtes, nous voulons dire la poésie didactique. Mais Varron doit avoir un nom dans cette foule de poëtes latins, véritables ouvriers de la langue, qui nous apprennent "comment par un travail universel, par un progrès continu la langue se polit, s'épura, perdit entièrement sa rudesse latine, sa bigarrure latino grecque, comment ce mètre devint de jour en jour plus régulier, plus harmonieux, plus flexible, plus varié, comment se forma l'instrument des Virgile et des Horace, des Ovide et des Tibulle."

manque de clarté. On veut dire sans doute un exercice de versification et de style.

G. Tengère.

[illegible] Leçon

Narration de l'Iliade, Livre 7.

10e Leçon.

Varron d'Atax (Suite).

Bonne rédaction, exacte, sensée et agréable à lire.

10e leçon

Varron d'Atax (Suite).

Nous sommes arrivés dans l'histoire de la poésie latine au moment où s'établit cette précision élégante qui doit être un des attributs de Virgile. Accidentelle chez Cicéron et chez Lucrèce, elle se montre constamment chez Varron d'Atax. Ce poète s'est essayé dans tous les genres ; mais parmi ses ouvrages qui aujourd'hui ne nous sont connus que par des fragments ou par des témoignages, il n'en est qu'un vraiment didactique, celui où d'après Eratosthènes il exposa le système du monde. C'est la Chorographia, la Cosmographia, ou bien encore le Varronis iter. Nous en avons déjà vu quelques vers sur l'harmonie des sphères célestes. Continuons sans tarder cette étude qui semble ingrate au premier abord, mais qui pour tout esprit curieux et ami des lettres offre un sérieux intérêt. Car ces fragments, si mutilés qu'ils soient, sont encore très instructifs pour quiconque veut suivre le développement progressif de la poésie latine. Ils seront en même temps l'occasion de rapprochements intéressants entre la précision élégante, mais sèche de Varron, l'abondance un peu exubérante de Lucrèce et la sobre perfection de Virgile.

Un de ces fragments nous a été conservé par le savant Béda et par Isidore de Séville. C'est une description des cinq zones : les vers sont élégants, précis, mais secs :

« Et quinque aetheriis zonis accingitur orbis,
Ac vastant imas hiemes mediamque calores :
Sic terra extremos inter mediamque coluntur,
Qua Solis calido nunquam rota ferveat igne. »

Ces vers semblent la traduction de ce passage d'Erastothènes :

« Πέντε δὲ οἱ ζῶναι περιειλάδες ἐσπείρηντο.
αἱ δύο μὲν γλαυκοῖο χελαινότεραι χυάνοιο,
αἰεὶ φριχαλέαι, αἰεὶ θ' ὕδατι νοσέουσαι,
ἡ δὲ μία ψαφαρή τε χαὶ ἐκ πυρὸς οἷον ἐρυθρή. »

Que manque-t-il aux vers de Varron ? c'est l'intérêt, c'est ce qui fait qu'une chose nous plaît et nous attache, le sentiment. La poésie n'existe qu'à ce prix. Virgile, dont la sensibilité merveilleuse répandait tant de grâce sur les moindres objets, a fait lui aussi la même description ; mais il l'a transformée par des images, par des expressions qui partent du cœur, et il a échauffé, vivifié ce qui chez Varron était froid et mort. Voici ses vers :

(Georg. liv. I. vers 233)

« Quinque tenent cœlum zonae : quarum una corusco

Semper sole rubens et torrida semper ab igni;
Quam circum extremæ dextra lævaq. trahuntur
Cærulea glacie concretæ atque imbribus atris;
Has inter mediamque, duæ mortalibus ægris
Munere concessæ Divum et via secta per ambas
Obliquus qua se signorum verteret ordo. »

C'est la même élégance et la même précision que dans Varron. Mais comme cette précision s'anime sous la vivacité des images! Les vers de Cicéron et de Varron ont de la justesse, mais aussi de la froideur, parce que chez ces poëtes on voit bien le travail de l'esprit, mais on ne sent pas l'émotion du cœur. Dans les vers de Virgile, au contraire, son âme se découvre tout entière. Munere concessæ Divum est un de ces traits touchants qui nous attendrissent et qui montrent à nu le cœur de l'homme sous l'imagination du poëte. Delille, l'élégant traducteur des Géorgiques, a bien rendu ce passage, et ses vers sont agréables et faciles :

« Cinq zones de l'Olympe embrassent le contour :
L'une des feux brûlants est l'aride séjour;
Deux autres qu'en tout temps attriste la froidure,
De deux pôles glacés ont formé la ceinture.
Mais entre ces glaçons et ces feux éternels
Deux autres ont reçu les malheureux mortels,

Et dans son cours brillant bornent l'oblique voie
Où du Dieu des saisons la marche se déploie. »

Mais déjà l'on ne retrouve plus là le charme pénétrant des vers de Virgile et la traduction, tout en restant aussi élégante que le texte, est plus pâle et plus froide. La sensibilité, c'est là le grand art de Virgile, c'est son génie. D'autres poètes après lui ont parlé des cinq zones, Tibulle,[1] Ovide, Claudien.[2] Il est curieux de voir comment la description des *Géorgiques* se décolore sous la main des imitateurs. Prenons, par exemple, Ovide. On sait que la poésie didactique elle-même n'est pas étrangère à ses *Métamorphoses* qui sont comme le résumé de toutes les fables de l'épopée et du théâtre antique. Dans le premier Livre, après un tableau du Chaos, il est amené naturellement à décrire les cinq zones. Ce sont les mêmes idées, les mêmes images que dans Virgile, mais avec moins de sensibilité. Ce qui nous frappe dans Ovide, c'est l'élégante souplesse du langage : il se joue de la difficulté du sujet. Dans Virgile, au contraire, ce qui domine, c'est l'imagination et le cœur. Voici le passage d'Ovide. Le premier il a donné à ces notions un peu vagues, un peu indécises un caractère plus scientifique. Il a distingué les cinq zones du ciel, et les zones correspondantes de

(1) (Panégyrique de Messala)
(2) (Enlèvement de Proserpine)

« Lascivus quidem in herois Ovidius et nimium amator ingenii sui. »
Quintil. (Inst. orat. X, 1. 88)

la terre. Mais si ses vers sont plus exacts, plus rigoureusement techniques que ceux de Virgile, ils sont loin de les égaler par la vivacité du trait et le sentiment.

Métamorph. 1er livre vers 45.

« Ut que duæ dextra cælum totidemq. sinistra
Parte secant zonæ, quinta est ardentior illis;
Sic onus inclusum numero distinxit eodem
Cura Dei, totidem que plagæ tellure premuntur:
Quarum quæ media est non est habitabilis æstu;
Nix tegit alta duas; totidem inter utramque locavit,
Temperiem que dedit mixta cum frigore flamma. »

Onus inclusum, pour désigner la terre est une expression trop ingénieuse et trop recherchée. Le Cura Dei est une abstraction bien froide à côté du Munere Concessa Divum; et Ovide dans ces vers se rapproche plus de Varron que de Virgile. Virgile seul a rendu attachant pour l'âme ce qui chez les autres n'a qu'un intérêt scientifique. Si tant de poëmes didactiques nous semblent dénués de poésie et ne nous intéressent que faiblement, c'est que le plus souvent ils s'adressent à l'esprit, à la raison, et non au cœur. La poésie ne vit que par le sentiment: ôtez-le et vous n'avez plus que des vers, c'est-à-dire un corps sans âme.

Pour compléter cette étude remontons à Lucrèce, qui lui aussi est pathétique et passionné. On peut dire que Lucrèce a créé Virgile. C'est déjà la même chaleur de sensibilité, le même coloris, mais avec une certaine surabondance d'imagination. Virgile est plus sobre, il se possède mieux. Il y a plus de rudesse et de négligence dans le premier, plus de poli et de perfection dans le second. Lucrèce dans sa description des zones n'est pas animé par le même sentiment que Virgile. Ce qu'il veut avant tout montrer, c'est une nature ennemie, impitoyable, qui refuse à l'homme les trois quarts de la terre. Il n'y a donc plus là comme dans le passage des Géorgiques un sentiment religieux, un mouvement de reconnaissance envers ces Dieux qui compatissent à nos maux, mais une sourde colère contre la cruauté de la nature, cause incessante des misères de l'homme. Les vers de Lucrèce ne sont pas moins admirables ni moins pathétiques que ceux de Virgile : ils nous frappent surtout par l'abondance et la grandeur des images ; mais en même temps ils nous touchent, ils nous intéressent, parce que sous la poésie de ce style figuré nous sentons l'émotion d'une âme généreuse :

(De nat. rerum, livre V
Vers 201.

« Principio quantum cœli tegit impetus ingens,
Inde avidam partem montes sylvæq. ferarum

Possedere, tenent rupes, vastæque paludes,
Et mare quod late terrarum distinet oras. »

Le poète est pénétré de cette idée et il l'exprime par de grandes images. Lucrèce, ainsi que tous les anciens, se représente le ciel comme une voûte à laquelle sont attachées les étoiles et qui se meut d'un mouvement éternel. De là cette belle expression de cœli impetus, que du reste il n'a pas créée. Car il la doit à un de ses devanciers. Il est curieux de remonter ainsi aux origines de la poésie latine et de voir comment se sont peu à peu amassées tant de richesses. Ce n'est que lentement et par de laborieux efforts que s'est formé à Rome le trésor de la langue poétique. N'oublions pas les prédécesseurs de Virgile et d'Horace: quand ces deux poètes sont venus, ils ont trouvé une langue toute faite à laquelle avaient travaillé beaucoup d'ouvriers habiles, et plus d'une fois ils ont emprunté leurs beautés à ce fonds commun de la poésie latine. Ainsi cette image si vive qui nous montre la voûte céleste tournant d'un mouvement rapide à travers l'espace est d'Accius; nous la rencontrons dans un fragment de sa tragédie intitulée Brutus, au milieu de quelques vers cités par Cicéron,

(De Divinatione, liv. 1, ch. 22):

" Quum jam quieti corpus nocturno impetu
Dedi, etc. "

Assurément *nocturno impetu* est une expression singulière, mais elle contient en germe le *Cœli impetus*. En même temps que Lucrèce composait son poëme, Cicéron disait dans le *De Natura Deorum*, livre II, chap. 38 : " Quum autem impetum cœli admirabili cum celeritate moveri verti que videamus. " C'est un commentaire éloquent du vers de Lucrèce. Remarquons en passant, à propos de ce vers, ce qui est en quelque sorte un des procédés, une des habitudes de Lucrèce, je veux dire le mélange de deux images : " *tegit* " et " *impetus* ". Virgile a dit de la même façon :

Eneid. livre II. vers 250.

" *Vertitur* interea cœlum et *ruit* Oceano nox. "

Ovide dans ses *Métamorphoses* (liv. II, vers 70) a développé le *Cœli impetus* avec cette souplesse et cette facilité qui lui est naturelle : C'est dans le discours d'Apollon à Phaéton, son fils :

" *Adde quod assidua rapitur vertigine cœlum*,
Sidera que alta trahit, celeri que volumine torquet.
Nitor in adversum, nec me, qui cetera, vincit
Impetus et rapido contrarius evehor orbi. "

Ce n'est déjà plus la manière de Virgile. Virgile

resserre sa pensée sous une expression élégante et vive ; Ovide, au contraire, se développe et se commente. Mais revenons à Lucrèce. Inde au second vers est un de ces mots prosaïques comme on en rencontre assez souvent dans Lucrèce. Choqués de ces négligences, certains critiques se sont crus autorisés à dire qu'il n'était poète que dans quelques morceaux. C'est une erreur et une injuste prévention. Lucrèce est toujours poète : mais est-il étonnant que parfois la prose se soit mêlée à ses vers ? Quand on songe à la difficulté même de son sujet et à l'état encore imparfait de la poésie latine à cette époque, on pardonne aisément à Lucrèce ces quelques prosaïsmes que rachète d'ailleurs une poésie si vive et si brillante d'images. Il veut dire par exemple que la terre habitable est disputée à l'homme : il anime par une figure cette abstraction, il fait une personne de cette nature sauvage, insatiable (avidam partem) qui empiète chaque jour sur le domaine de l'homme et l'enferme dans un étroit espace. Le Sylvae ferarum est beau : les forêts n'appartiennent pas à l'homme ; elles sont la demeure et la possession des bêtes féroces. On peut remarquer encore dans ces vers de Lucrèce la variété des tours : possedere, tenens. L'épithète vastae a de la grandeur : elle peint l'étendue et en même temps la solitude,

Nec me animi fallit Graiorum obscura reperta
Difficile illustrare latinis versibus esse,
Propter egestatem linguae et rerum novitatem.
(Lucret. Liv. I vers 137)

Aestuat infelix angusto limite mundi.
(Juven. Satire dixième, X.)

la triste immensité de ces marais inhabitables. Comme Virgile, Lucrèce sait habilement graduer les figures et il termine son tableau poétique par cette imposante image de la mer qui, suivant l'expression d'un de nos poètes, enserre le monde et l'étreint pour ainsi dire de ses flots :

« Les cieux instruisent la terre
A révérer leur auteur ;
Tout ce que leur globe enserre
Célèbre un Dieu créateur. »
(Jean-Bapt. Rousseau, Odes liv. I, 2.)

« Et mare quod late terrarum distinet oras. »

Distinet, qui tient séparés, qui sépare les rivages des continents. Comme on le voit, de cette belle poésie de Lucrèce à la perfection de Virgile il n'y a qu'un pas ; et Cicéron avait bien raison de dire qu'il y avait souvent dans le De Natura rerum non seulement des éclairs de génie, mais beaucoup d'art. Aussi l'auteur des Géorgiques et de l'Enéide qui dans son éclectisme littéraire sut avec tant de goût profiter des beautés de ses devanciers, a-t-il fait dans Lucrèce une riche moisson de détails et d'expressions poétiques. Bien souvent au milieu de ses vers on retrouve les dépouilles de Lucrèce, et çà et là un œil attentif reconnaît à travers les beautés de Virgile des imitations du De Natura rerum, ou même des larcins évidents. Horace lui-même semble s'être souvenu du vers que nous admirions tout à l'heure quand il a dit :

Odes, liv. 1er III.

« Nequidquam Deus abscidit

Prudens Oceano dissociabili
Terras etc. "

Mais il y a bien de l'art dans ce larcin si habilement dissimulé. Continuons le morceau que nous avons commencé :

" Inde duas porro prope partes fervidus ardor
Assiduus que geli casus mortalibus aufert. "

(genitif de gelum)

C'est toujours le même bonheur d'images. Lucrèce anime toutes choses. Dans les premiers vers, c'était une partie de la terre qu'il représentait envahissant avec avidité l'étroite demeure des hommes. Maintenant ce sont deux zones, la zone torride et la zone glaciale qui enlèvent aux mortels une partie du monde habitable. Porro et inde répété sont prosaïques et rappellent mal à propos les formes un peu lourdes de la dialectique. Lucrèce, comme Virgile, à la vue du monde, est saisi de compassion pour les malheureux mortels ; mais tandis que Virgile remercie les Dieux d'avoir laissé à l'homme une place sur la terre, Lucrèce ne voit que nos souffrances et il s'en plaint amèrement :

" Quod superest arvi, tamen id natura sua vi
Sentibus obducat, ni vis humana resistat
Vitaï causa valido consueta bidenti

Ingenicere et terram pressis proscindere aratris..

Cet antagonisme, cette lutte de deux forces, la force ennemie qui envahit notre domaine, et l'industrie de l'homme qui sans cesse combat pour sa défense, est admirablement peinte. Ce que nous devons surtout remarquer dans ce passage, c'est ce mélange original des expressions abstraites et des expressions concrètes. Ainsi, au lieu de dire " les hommes ", Lucrèce emploie le terme abstrait " vis humana ", et il prête à cette vis humana tout ce qu'il prêterait à l'homme. Il la montre disputant sa vie à une nature ingrate et déchirant avec effort du soc de la charrue le sein de la terre. C'est là un des caractères et une des beautés du style de Lucrèce : il anime sans cesse l'abstraction par des figures. Les quelques vers que nous venons de lire suffisent pour nous donner une idée anticipée et comme un avant-goût de sa poésie : passion, coloris, grandeur des images, chaleur, élévation du style, et avec cela un peu de surabondance et quelques expressions prosaïques, voilà Lucrèce. Si nous continuions cette lecture, nous verrions une magnifique peinture de la misère humaine : plus d'un trait de ce tableau a servi à Virgile. Mais nous ne sommes pas encore au moment où nous pourrons admirer à loisir la poésie de

Lucrèce et nous laisser aller au charme de ses vers. Notre sujet nous rappelle : revenons à Varron d'Atax que, je le crains bien, nous avions un peu oublié.

Nous voici du reste arrivés à un fragment qui ne donnera pas lieu à des rapprochements bien longs. Nous sommes ramenés à cette poésie un peu pâle de Varron, dont le travail du moins n'a pas été inutile à la littérature du grand siècle ; car lui aussi il a été un des nombreux ouvriers qui ont préparé les matériaux de Virgile. Mais il lui a manqué cette émotion, cette délicatesse de sentiment, ce charme ineffable, ce molle atque facetum qui vient non de l'esprit, mais du cœur de l'homme et qui seul fait les grands poètes. Nous avons pu nous en convaincre par ce que nous avons déjà vu de Varron : les autres fragments nous montreront encore l'élégance, mais aussi la froideur de cette poésie. En voici un par exemple que nous a conservé Priscien :

« Ergo inter solis stationem et sidera septem
Exporrecta jacet tellus : huic extima fluctu
Oceani, interior Neptuno cingitur ora. »

C'est parfaitement dit : les vers sont bien faits et attestent un grand souci de la précision et de la

justesse. Mais ils sont plus scientifiques que poétiques. Notre imagination n'est pas intéressée, notre esprit seul est mis en éveil et il n'y a rien là pour le cœur. Cet autre vers conservé encore par Priscien n'est pas moins technique :

ancien ablatif.

« Cingitur Oceano, Libyco mare, flumine Nilo
Feris Libye. »

En voici d'autres que nous devons à Isidore de Séville. Il s'agit du roseau de l'Inde :

« Indica non magna minor arbore crescit arundo ;
Illius è lentis premitur radicibus humor,
Dulcia cui nequeant succo contendere mella. »

Enfin nous arrivons à de fort beaux vers que Virgile a trouvés de son goût, et qu'il s'est appropriés. Ainsi le vers 404 du 3e livre des Géorgiques,

« Frigidus et Sylvis aquilo decussit honorem »

est textuellement emprunté à Varron. C'est le commentateur de Virgile, Servius qui nous l'apprend. Ailleurs encore Virgile a mis à profit les vers de son devancier ; il n'a pas manqué, par exemple, d'imiter

cette admirable description des signes précurseurs de la tempête que nous trouvons dans Varron :

« Cum liceat pelagi volucres tardaeque paludis
Cernere inexpleto studio certare lavandi,
Et velut insolitum pennis infundere rorem,
Aut arguta lacus circumvolitavit hirundo,
Et bos suspiciens caelum, mirabile visu,
Naribus aerium patulis decerpsit odorem,
Nec tenuis formica cavis non evehit ova. »

Ce sont des vers charmants, pleins de justesse, de talent et de grâce. Ils nous rappellent les beaux vers de Cicéron sur le même sujet :

« Fuscaque nonnunquam cursans per littora cornix
Demersit caput, et fluctus cervice recepit ;
Mollipedesque boves, spectantes lumina solis,
Naribus humiferum duxere ex aere succum. »

De tels vers devaient plaire à Virgile et tenter ce que j'appellerais volontiers sa convoitise de poëte. Aussi, en imitateur fidèle, a-t-il suivi pas à pas la description de Varron, et il lui a pris non seulement ses idées, ses images, mais encore ses expressions les plus heureuses et même des vers entiers :

Georg. livre 1er.

Vers 375

« Bucula cœlum
Suspiciens, patulis captavit naribus auras;
Aut arguta lacus circumvolitavit hirundo,
Et veterem in limo ranæ cecinere querelam.
Sæpius et tectis penetralibus extulit ova
Angustum formica terens iter; . . . .
. . . .
Jam varias pelagi volucres et quæ Asia circum
Dulcibus in stagnis rimantur prata Caÿstri,
Certatim largos humeris infundere rores,
Nunc caput objectare fretis, nunc currere in undas,
Et studio incassum videas gestire lavandi. »

« Vos quoque signa videtis, aquai dulcis alumnæ,
Cum clamore paratis inanes fundere voces,
Absurdo que sono fontes et stagna cietis. »
(Cicéron).

C'est assurément un grand honneur que Virgile fait ainsi à Varron d'Atax, et le plus glorieux tribut d'admiration qu'il puisse payer à son talent poétique. Il a simplement transcrit ce vers si gracieux :

« Aut arguta lacus circumvolitavit hirundo. »

Plus d'une fois ce vers a été imité. Ainsi Chateaubriand a dit dans une romance que toutes les bouches répètent :

« Te souvient-il du lac tranquille
Qu'effleurait l'hirondelle agile ? »

de même Mr. de Lamartine :

« Voici l'errante hirondelle
Qui rase du bout de l'aile
L'eau dormante des marais. »

Lafontaine, cet élève des anciens, que nous trouvons presque toujours sur leurs traces, et qui transportait avec tant de naïveté dans ses œuvres ce qu'il rencontrait en eux d'admirable, s'est heureusement inspiré des vers de Varron ou de ceux de Virgile. C'est dans sa fable troisième du douzième livre que nous lisons cette charmante imitation des poètes latins :

« Tantôt on les eût vus côte à côte nager,
Tantôt courir sur l'onde et tantôt se plonger,
Sans pouvoir satisfaire à leurs vaines envies. »

A quelle œuvre de Varron se rattache le fragment qui vient de nous occuper et qui est sans contredit le plus remarquable de tous ? on ne le sait guère. On a pensé que peut-être Varron avait traduit Aratus et qu'alors ces vers appartenaient à cette traduction. On a supposé encore qu'ils pouvaient se trouver dans la

Chorographia ou Varronis iter. D'autres enfin les ont rapportés aux Libri navales auxquels fait allusion Ovide dans des vers que nous connaissons déjà :

« Velivoli que maris vates, cui credere possis
Carmina ceruleos composuisse deos. »

C'est l'opinion de l'éditeur des Poetæ minores, Wernsdorf; elle est assez vraisemblable.

Pour conclure, dans ce septième siècle de Rome, où finissent avec Accius et les derniers successeurs de Plaute et de Térence la tragédie et la comédie, reparaissent tous les autres genres que les succès du théâtre avaient fait momentanément oublier. La poésie didactique surtout est en honneur. On ne voit partout que descriptions et voyages. C'est un engouement général : poètes et lecteurs ne veulent et ne recherchent que la poésie didactique. D'où vient cette prédominance d'un genre et cependant singulier des Romains ? Il tient surtout à l'influence des Alexandrins, à la fois poètes et savants, plus voisins par la date que les grands modèles de la littérature grecque, et dont il est aussi plus facile d'imiter l'artificielle élégance. Il tient encore à la nouveauté de ces connaissances pour

l'ignorance romaine. Par une curiosité bien naturelle les Romains, pour la plupart si novices en ces matières, recherchaient avec ardeur tout ce qui pouvait les instruire et leur donner la science dont ils étaient avides. Ils croyaient la trouver dans les poëmes didactiques et ils aimaient à les lire parceque ces traités en vers avaient pour eux le double charme de la science et de la poésie. Delà cet entraînement, cette inclination commune à tous les grands esprits de Rome. Virgile lui-même se sentait attiré vers les traités poétiques; il les eût aimés volontiers, mais il se contentait d'admirer la nature, et il s'avouait découragé, vaincu par un plus puissant génie:

« Felix qui potuit rerum cognoscere causas,
Atque metus omnes et inexorabile fatum
Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis
avari!
Fortunatus et ille, deos qui novit agrestes,
Panaque, Sylvanumque senem, nymphasq.
Sorores! »

Il eût voulu être un Lucrèce, mais la place était prise, et ce grand poëte le désespérait par son éloquence passionnée et sublime. Lucrèce le premier anima et vivifia par son enthousiasme ce qui

pour les autres n'avait été qu'un sujet de froide description.
Ce travail de versificateur ne pouvait plus suffire au
génie d'un Lucrèce. Déjà la langue poétique était
formée : parvenue par le travail de plusieurs
siècles à l'élégance et à la précision, elle s'était
transmise de poète en poète jusqu'à Lucrèce, qui
devait la léguer à Virgile plus riche et plus parfaite.
Enfin, le sujet même qu'a traité Lucrèce,
il ne l'a pas pris au hasard. Mais il l'a choisi, parce que,
lui aussi, il avait les goûts et les préoccupations
des hommes de son temps. Deux grands systèmes philosophiques
se partageaient alors les esprits à Rome,
le Stoïcisme et l'Epicurisme. Lucrèce a embrassé
et chanté la doctrine d'Epicure, parce qu'il
la croyait supérieure à toute autre et qu'il avait
pour ce philosophe, comme beaucoup d'hommes illustres
de la même époque, une admiration profonde
et passionnée. Nous verrons si Epicure méritait
cette admiration.

Herbault (Léopold)

11e Leçon.

De l'épicurisme.

Commen l'épicurisme se répandit dans la société romaine.

Assez bonne rédaction, exacte et quelquefois précise. Le style en certains endroits négligé, particulièrement dans les dernières pages.

11e. leçon.

De l'Épicurisme.

Comment l'épicurisme se répandit dans la société romaine.

Nous avons suivi l'histoire de la poésie didactique jusqu'à Lucrèce et même jusqu'à Virgile; Varron en effet est contemporain de ces deux poètes, il surpasse le premier en précision, sans égaler le second pour la vivacité des images et des sentiments. Nous avons vu que la préférence des poètes pour les sujets didactiques provenait de l'influence Alexandrine et du charme qu'avait la nouveauté de la science pour l'ignorance des Romains. Nous avons vu la langue poétique s'enrichir des dépouilles des Grecs et des heureuses créations des poètes latins, l'art de la versification se perfectionner par leur travail et, avec Varron, arriver presque à la pureté Virgilienne. Ce style poétique qui fait des progrès continus depuis le commencement de la poésie didactique chez les Romains, se rencontre et concourt heureusement avec le génie de Lucrèce pour produire le poème admirable de Natura rerum.

Mais il ne suffit pas de connaître l'instrument dont se sert Lucrèce, il faut examiner le sujet auquel il l'applique. Qu'était cette doctrine

qui le passionne et à laquelle il prête le charme et l'énergie de ses vers? Comment s'est-elle formée chez les Grecs? Comment a-t-elle passé et s'est-elle établie à Rome? Quel intérêt offrait-elle au poète? Quelle part a-t-elle à la beauté de son œuvre? Voilà ce qu'il importe tout d'abord d'éclaircir.

Quant aux questions plus philosophiques, nous les traiterons discrètement et nous renverrons pour des développements plus complets au Précis de l'histoire de la philosophie par Tenneman, à la préface latine mise en tête de Proclus par M. Cousin, à ses articles sur Xénophane et Zénon, enfin à une thèse soutenue en 1833 par M. Lafett, sur la philosophie atomistique. Nous n'avons pas à discuter cette doctrine, mais seulement à rechercher son origine, son établissement et ses progrès à Rome et son influence sur Lucrèce.

Au premier âge de la philosophie grecque, dans les cinquième et sixième siècles, les idées philosophiques de l'Orient avaient passé par l'Ionie, la Thrace, la Grande-Grèce et la Sicile jusqu'à Athènes. De Thalès à Socrate, ce mouvement a produit plusieurs écoles qui sont caractérisées par l'emploi exclusif des sens ou de la raison. Ce sont les deux

sources de connaissances que Thalès et Pythagore ont mises en présence et en opposition; comme elles ont besoin l'une de l'autre pour expliquer le monde, leurs prétentions contraires et leur lutte entraînent leur ruine. Sur leurs débris, le scepticisme des Sophistes s'efforce d'empêcher quelque chose de s'établir solidement, en soutenant qu'il n'y a rien que de contingent. Les excès et les dangereuses erreurs de ce système rendent nécessaire la réforme tentée par Socrate. Cependant la doctrine de Pythagore n'avait pas péri; elle s'était seulement transformée et avait produit l'école d'Elée fondée par Xénophane, constitué par Parménide et défendue par Zénon. Cette école pousse l'idéalisme à ses dernières limites, en niant la réalité du monde sensible. Le besoin de réconcilier la raison avec les sens amène une réaction nécessaire, et à côté de la secte métaphysicienne s'élève une secte de physiciens atomistes.

Leur chef est un élève de Zénon, Leucippe d'Abdère, qui vers 470, par le raisonnement et l'expérience s'efforce de rétablir la réalité des notions sensibles attaquée et détruite par les métaphysiciens éléates. Leucippe admet le plein, τὸ πλῆρες, la matière dans la division de laquelle on arrive à quelque chose d'indivisible, ἄτομον; il admet encore le vide, τὸ κενόν,

le contraire de la réalité matérielle, qui cependant n'est pas sans réalité. Les corps ne sont qu'une combinaison de vide et de plein. Pour expliquer cette combinaison, il a recours à un troisième principe, le mouvement, qu'il déclare inhérent aux atomes. Par ces trois principes il explique la formation et l'ordre du monde et la nature même de l'âme.

Son successeur, Démocrite, qui vivait après la seconde guerre Médique, était un homme riche; il fait des voyages nombreux en Egypte, en Asie, dans la Grande Grèce; on soupçonne même qu'il vint à Athènes et qu'il y connut Anaxagore et peut-être Socrate. De ses voyages il rapporte la doctrine de Leucippe et la développe par des méditations profondes qui ont donné lieu à des contes; on a dit qu'il s'était crevé les yeux pour empêcher son esprit de se laisser aller aux distractions extérieures. Cicéron dit seulement dans un passage des Tusculanes (Liv. V. 29) qu'il était aveugle et qu'il profitait de son malheur pour se plonger plus profondément dans ses spéculations. _ "Democritus impediri etiam animi aciem aspectu oculorum arbitrabatur: et, quum alii sæpe, quod ante pedes esset, non viderent, ille infinitatem omnem peragrabat, ut nulla in extremitate consisteret."

Quelques lignes plus loin Cicéron rapporte

que Démocrite, comme Anaxagore, abandonna ses biens pour se livrer tout entier à la recherche de la Science : « Aut, ni ita se res haberet, Anaxagoras aut hic ipse Democritus agros et patrimonia sua reliquissent, huic discendi quaerendique divinae delectationi toto se animo dedidissent ? » C'est à cette négligence pour ses biens qu'Horace fait allusion dans la douzième épître du premier livre, où il raille agréablement son ami Iccius qui se plaignait de la pauvreté en même temps qu'il affectait un grand zèle pour l'étude de la Sagesse. On y trouve une allusion à Démocrite dans un vers charmant et remarquable par l'élévation de la pensée et du style :

« Miramur si Democriti pecus edit agellos
Cultaque, dum peregre est animus, sine corpore velox.
~~[illegible] Icci, etc)~~ »

On raconte encore, sur la foi d'une lettre attribuée à Hippocrate, une anecdote qui n'est pas à l'honneur des Abdéritains et qui ne dément pas la réputation de sottise qu'ils partageaient avec les Béotiens. Comme nous recherchons surtout les autorités poétiques et que nous trouvons cette anecdote racontée par Lafon-

Ceci n'est pas exact, il faudrait plutôt dire : où il raille son ami Iccius, lequel n'était pas indifférent aux biens de ce monde, qui avait voulu aller chercher fortune dans la guerre d'Arabie, (Odes, I. XXIX, 1 sqq. « Icci, etc) et maintenant était administrateur des grands biens d'Agrippa en Sicile, de son zèle prétendu pour les spéculations de la Science et de la philosophie, pour l'étude de la Sagesse.

taire, c'est une bonne fortune qu'il ne faut pas laisser échapper !

« Que j'ai toujours haï les pensers du vulgaire !
Qu'il me semble profane, injuste et téméraire,
Mettant de faux milieux entre la chose et lui,
Et mesurant par soi ce qu'il voit en autrui !
Le maître d'Épicure en fit l'apprentissage
Son pays le crut fou. Petits esprits ! Mais quoi !
Aucun n'est prophète chez soi.
Ces gens étaient les fous, Démocrite, le sage.
L'erreur alla si loin qu'Abdère députa
Vers Hippocrate et l'invita
Par lettres et par ambassade,
A venir rétablir la santé du malade.
« Notre concitoyen, disaient-ils en pleurant,
Perd l'esprit : la lecture a gâté Démocrite.
Nous l'estimerions plus s'il était ignorant.
Aucun monde, dit-il, les mondes ne limite.
Peut-être même ils sont remplis
De Démocrites infinis.
Non content de ce songe, il y joint les atomes,
Enfants d'un cerveau creux, invisibles fantômes ;
Et mesurant les cieux sans bouger d'ici-bas,
Il connaît l'univers, et ne se connaît pas.
Un temps fut qu'il savait accorder les débats :

Maintenant il parle à lui-même.
Venez, divin mortel, sa folie est extrême."
Hippocrate n'eut pas trop de foi pour ces gens,
Cependant il partit. Et voyez, je vous prie,
Quelles rencontres dans la vie
Le Sort cause. Hippocrate arriva dans le temps
Que celui qu'on disait n'avoir raison ni sens,
Cherchait dans l'homme et dans la bête,
Quel siège a la raison; soit le cœur, soit la tête.
Sous un ombrage épais, assis près d'un ruisseau,
Les labyrinthes d'un cerveau
L'occupaient. Il avait à ses pieds maint volume,
Et ne vit presque pas son ami s'avancer.
Attaché selon sa coutume.
Leur compliment fut court, ainsi qu'on peut penser;
Le sage est ménager du temps et des paroles.
Ayant donc mis à part les entretiens frivoles,
Et beaucoup raisonné sur l'homme et sur
l'esprit,
Ils tombèrent sur la morale
Il n'est pas besoin que j'étale
Tout ce que l'un et l'autre dit.
Le récit précédent suffit
Pour montrer que le peuple est juge récusable.
En quel sens est donc véritable
Ce que j'ai lu dans certain lieu,

Que sa voix est la voix de Dieu? »
(VIII, 26).

On peut donc conclure de ces passages que Démocrite consacra aux recherches philosophiques une longue existence. On croit même qu'il en abrégea le cours quand il n'eut plus la force de l'employer à l'étude de la Science. Ici encore nous avons une autorité poétique. Lucrèce dit (livre III, v. 1052-55)

« Denique Democritum, postquam matura vetustas
Admonuit memorem motus languescere mentis,
Sponte sua leto caput obvius obtulit ipsé. »

Instruit par ses voyages et ses méditations, Démocrite tire de la doitrine de Leucippe un système plus vaste qui embrasse toutes les connaissances. Comme son prédécesseur, il admet trois principes, mais il en détermine mieux les caractères, il en tire mieux une psychologie, une théologie et une morale. Pour la psychologie, il distinguait deux âmes, l'âme des sens répandue dans tout le corps ψυχή, et l'âme de l'intelligence, νοῦς. Il explique la connaissance par une sorte de toucher: des simulacres détachés des objets, εἴδωλα, viennent jusqu'à nous et produisent les sensations et les idées. Il reconnaît

des Dieux, parceque les hommes ont tous l'idée d'une puissance supérieure et que, d'après son système, aucune idée ne pouvait exister sans correspondre à une réalité; mais ces Dieux qu'il admettait étaient vaguement déterminés, semblables aux hommes avec des proportions plus grandes et périssant plus difficilement. Pour la morale, il ne pouvait se placer que dans ce monde, et l'homme composé d'atomes n'ayant à redouter que la dissolution ou le trouble, devait trouver le bonheur dans le calme, l'éloignement des soucis et de la vie politique.

Ce que nous venons de voir de ces philosophes atomistes contredit ce que dit Lucrèce sur l'origine du système qu'il chante en vers; on ne sait comment il s'écrie en parlant d'Epicure:

"Tu pater et rerum inventor."

Jamais dans son poème il ne parle de Leucippe, il ne fait mention de Démocrite qu'en deux endroits; il ignore ou il oublie qu'Epicure a eu des prédécesseurs illustres. Du reste il suit l'exemple d'Epicure lui-même qui se plut à proclamer son originalité.

Epicure, cent cinquante ans après Démocrite, vers l'année 341, naquit à Gargette,

d'où lui vint l'épithète de Gargettius, ou peut-être à Samos, où son père avait cherché fortune avec une colonie athénienne envoyée en 352. Il aida d'abord son père dans la direction de son école; mais son génie philosophique parut de bonne heure. Epicure se vante de n'avoir pas eu de maître, cependant les anciens disent qu'il en eut au moins deux: Démocrite pour la physique et Aristippe pour la morale. Diogène Laërce rappelle cette prétention singulière et dit que ni lui ni ses principaux disciples ne parurent savoir que Leucippe et Démocrite avaient existé. Il importe de recueillir les nombreux témoignages de Cicéron qui parle souvent d'Epicure et rappelle cette singulière prétention, mais pour la réfuter. Dans le de Natura Deorum, I, 26, il dit en parlant d'Epicure: « Quum quidem gloriaretur, ut videmus in scriptis, se magistrum habuisse nullum. » — Après avoir énuméré tous les maîtres qu'Epicure a pu entendre, il ajoute: « In Nausiphane Democriteo tenetur, quem quum a se non neget auditum, vexat tamen omnibus contumeliis. Atqui si hæc Democritea non audisset, quid audierat? Quid enim in physicis Epicuri non a Democrito? » — Dans un autre passage du même traité (Chap. 43) il a un

mot charmant et spirituel pour attester ces emprunts : « Democritus, vir magnus in primis, cujus fontibus Epicurus hortulos suos irrigavit. » Cicéron ne se lasse pas de revenir sur ce sujet. Tantôt c'est un trait jeté en passant comme dans les Académiques (1, 2) : « Jam vero physica, si Epicurum, id est, si Democritum, probarem.... » Tantôt c'est un blâme plus développé où il accuse Epicure d'avoir copié Démocrite, et de ne l'avoir changé que pour le gâter. Dans le de Finibus (1, 6) Cicéron répond à son adversaire, partisan d'Epicure : Principio in physicis, quibus maxime gloriatur, primum totus est alienus. Democrito adjicit perpauca mutans, sed ita, ut ea, quae corrigere vult, mihi quidem depravare videatur....... Epicurus autem in quibus sequitur Democritum, non fere labitur. — Ita quae mutat, ea corrumpit ; quae sequitur, sunt tota Democriti... Democritum laudatum a caeteris, ab hoc qui eum unum secutus est, nollem vituperatum. » Il le rappelle encore dans sa Correspondance privée ; en écrivant à l'épicurien Cassius, (liv. XV, 16) il lui rappelle par un trait que ce système n'est pas original : « Quae ille Gargettius, etiam ante Democritus Εἴδωλα nominat. »

Pour la morale, il n'avait pas une plus grande originalité : « Alii voluptatem finem esse voluerunt. Quorum princeps Aristippus, qui Socratem audierat, unde Cyrenaici; post Epicurus, cujus est disciplina nunc notior (Acad. II, 42). » On ne peut donc reconnaître à Epicure cette originalité qu'il revendique, ni pour la physique, ni pour la morale.

A l'âge de trente-deux ans, il ouvre une école qu'il fixe à Athènes ; c'était une espèce de communauté dans laquelle les femmes mêmes étaient admises. Ses disciples y mènent une vie calme et tempérante, à l'exemple du chef qui avait des mœurs pures, malgré les conséquences tirées par d'autres de son système et les calomnies de ses ennemis. Il meurt à soixante-douze ans, léguant à ses disciples son jardin et sa mémoire qu'ils honorent, et ses principes qu'ils développent et quelquefois pervertissent. Après lui, sa secte se répand rapidement, sans doute parcequ'elle semblait autoriser les déréglements.

D'après l'esprit de l'école de Leucippe, Epicure avait fait de la morale le but principal de ses recherches. Comme son devancier immédiat, Aristippe, il fait consister la morale dans la recherche du bonheur par le plaisir ; mais plaisir conforme aux lois de la raison, placé dans le

légitime exercice des facultés, dans la satisfaction tempérée des appétits, dans un choix judicieux entre les sensations agréables. La volupté d'Epicure était accompagnée de prudence, de modération, de justice. Une telle doctrine n'était pas très éloignée du stoïcisme, seulement la vertu est le moyen pour les Epicuriens et le but pour les Stoïciens. Le reste de la philosophie n'était qu'un accessoire; tout était mis au service de la morale.

Cicéron a consacré à l'exposition de ce système le premier livre du de Finibus, et fait comprendre (ch. 19) comment Epicure subordonne sa physique à sa morale. Comme la terreur religieuse aurait pu troubler le calme de ses sages, il s'empare de la doctrine qui n'admet ni l'intervention des Dieux dans la création et le gouvernement de l'univers, ni l'immortalité de l'âme. Pour lui, le monde est composé de plein, de vide et de mouvement; c'est la doctrine des philosophes atomistes à laquelle il ajoute ou il retranche selon sa fantaisie. L'âme n'est qu'un agrégat corporel, composée seulement d'atomes plus subtils, mais qui n'en est pas moins destinée à périr par la dissolution de ses parties et qui communique avec le monde par les simulacres. Le désordre et l'imperfection du monde n'attestent pas une in-

telligence Suprême. Epicure cependant croyait aux Dieux sur l'idée universelle qu'on en avait; mais il les annulle en quelque sorte en les présentant comme existant hors du monde sans s'occuper des hommes, et ne pouvant être de leur part que l'objet d'hommages stériles. Ces principes nous sont surtout connus par les anciens, par Diogène Laërce qui les rapporte, Cicéron qui les réfute, Lucrèce qui en tire son poëme. Les nombreux ouvrages d'Epicure sont perdus, mais le principal a été retrouvé à Herculanum et, en 1809, on a publié à Naples quelques fragments des livres 2e. et 9e. Ce sont des passages courts, mutilés que l'on explique surtout par les vers de Lucrèce.

Voyons maintenant quel fut le sort de cette doctrine. Les philosophes d'Alexandrie qui s'occupent de concilier les diverses écoles grecques et reconstituer ainsi l'unité de l'école de Socrate, écartent le Scepticisme avec lequel on ne peut rien construire, et une bonne partie de l'épicurëisme qui ne pouvait se fondre avec le reste. Il trouve un asile chez un peuple positif qui ramène tout à la pratique, les Romains, et partage avec le stoïcisme la conduite des esprits. L'épicurëisme plaît aux voluptueux dont il semble consacrer les désordres; aux ambitieux dont il

favorise les entreprises en conseillant l'indifférence politique, indifférence qui leur prépare des complices complaisants ou des adversaires peu dangereux; il plaît enfin aux victimes des révolutions en leur donnant asile dans le néant, tandis que le stoïcisme leur montre un refuge plus noble dans l'inviolabilité de l'âme et le mépris de la vie. Ces deux doctrines n'eurent donc pas seulement à Rome un caractère spéculatif; l'esprit pratique de ce peuple leur donne un caractère politique, et elles sont représentées par deux grands noms. César au Sénat professe l'athéisme; Caton se donne la mort pour échapper à la servitude.

Comment la doctrine d'Épicure fut-elle introduite à Rome? Comment y prit-elle une si grande place? Les Romains avaient reçu les premières notions de philosophie de leurs voisins qui étaient pythagoriciens; de là cet anachronisme qui représente Numa comme contemporain et élève de Pythagore; de là ces traces de doctrines pythagoriciennes qu'on trouve dans la législation; de là encore les poëmes pythagoriciens d'Appius et d'Ennius. Épicure vivait encore à cette époque, c'est-à-dire au temps d'Appius, et quelque chose de sa doctrine arrive aux oreilles des Romains. Cicéron rapporte ce fait dans le <u>de Senectute</u> (Chap. 13) où Caton

s'exprime ainsi : « Sæpe audivi a majoribus natu, qui se porro pueros a senibus audisse dicebant, mirari solitum C. Fabricium, quod, quum apud regem Pyrrhum legatus esset, audisset a Thessalo Cinea, esse quemdam Athenis, qui se sapientem profiteretur, eumque dicere omnia, quæ faceremus, ad voluptatem esse referenda. Quod ex eo audientes, M. Curium et T. Coruncanium optare solitos, ut id Samnitibus ipsi que Pyrrho persuaderetur, quo facilius vinci possent, quum se voluptatibus dedidissent. » S'il était besoin d'un autre témoignage que celui de Cicéron, on pourrait en trouver la confirmation dans la vie de Pyrrhus par Plutarque. Cette anecdote curieuse nous montre Epicure peu goûté des Romains, dont sa doctrine cependant devait envahir et corrompre les mœurs. C'est ce que dit Montesquieu (Chapitre X) : « Je crois que la secte d'Epicure qui s'introduisit à Rome sur la fin de la république contribua beaucoup à gâter le cœur et l'esprit des Romains. Les Grecs en avaient été infatués avant eux ; aussi avaient-ils été plus tôt corrompus. »

Mais avant de triompher la philosophie grecque eut une lutte très vive à soutenir contre les partisans obstinés de l'antiquité. En 580, un décret du sénat bannit les philosophes épicuriens ; en 592, un autre décret ferme les écoles des rhéteurs et des phi-

losophes ; en 599 Caton se hâte de faire congédier trois ambassadeurs grecs qui, tout en traitant leurs affaires à Rome, attiraient et charmaient les jeunes-gens par leur esprit et leur enseignement philosophique. Il y eut donc une suite de coups d'état contre ce génie grec qui s'efforçait de s'introduire à Rome ; mais il était impossible de l'arrêter. Les auteurs de ces mesures rigoureuses vieillissent, les jeunes-gens, imbus des doctrines grecques, les font pénétrer dans la cité ; on voit déjà Panætius dans la demeure de Scipion. Plusieurs causes devaient nécessairement amener son triomphe. D'abord le voyage en Grèce, l'étude dans les écoles d'Athènes étaient le complément de toute bonne éducation. Cicéron dans le Brutus (Chap. 35) dit d'Albucius : " Fuit Athenis adolescens, perfectus Epicureus evaserat. " D'un autre côté les vainqueurs de l'Orient, Paul-Emile, Sylla, Lucullus rapportent un grand nombre de livres grecs et forment des bibliothèques qu'ils ouvrent aux curieux. La doctrine d'Epicure ne tarda pas à se répandre ; elle était même assez populaire pour que Lucilius y fit allusion dans le 48e fragment de la 27e Satire :

" Eidola atque atomos vincere Epicuri volam. "

Quoique assez répandue à Rome, la philosophie resta longtemps sans interprètes latins; on lisait les philosophes grecs, mais on n'écrivait pas en latin sur ces matières. Le premier traducteur d'Épicure, C. Amafinius, eut un succès prodigieux qui produisit une foule de livres sur ce sujet. Cicéron l'atteste dans un passage des Tusculanes (IV, 3): il dit en parlant des premiers citoyens: « Qui, quum cetera litteris mandarent, alii jus civile, alii orationes suas, alii monumenta majorum: hanc amplissimam omnium artium bene vivendi disciplinam vita magis quam litteris persecuti sunt. Itaque illius veræ elegantis que philosophiæ, quæ ducta a Socrate in peripateticis adhuc permansit, et idem alio modo dicentibus Stoïcis, quum Academici eorum controversias disceptarent, nulla fere sunt aut pauca admodum latina monumenta; sive propter magnitudinem rerum occupationem que hominum, sive etiam, quod imperitis ea probari posse non arbitrabantur; quum interim, illis silentibus, C. Amafinius exstitit dicens: cujus libris editis commota multitudo contulit se ad eamdem potissimum disciplinam, sive quod erat cognitu perfacilis, sive quod invitabantur illecebris blandæ voluptatis; sive etiam quia nihil

prolatum erat melius, illud, quod erat, tenebant. Post Amafinium autem multi ejusdem aemuli rationis multa quum scripsissent, Italiam totam occupaverunt. »

Voilà donc Epicure traduit en latin et plus populaire; comment entend-on sa doctrine? Dans l'intention du philosophe, on ne doit rechercher qu'un plaisir conforme à la modération et à la justice; mais il est bien facile de détourner sa doctrine et d'y trouver la consécration du plaisir sensuel. Epicure eut à Rome des disciples de ces deux espèces. Dans son invective contre Pison (ch. 28) Cicéron met en scène d'une manière charmante un philosophe épicurien qui cherche à maintenir la pureté primitive des principes, et Pison qui ne veut pas rester dans la spéculation, mais les détourne aussitôt à des applications brutales: « Audistis profecto dici philosophos Epicureos omnes res quae sunt homini expetendae, voluptate metiri: recte an secus, nihil ad nos: aut, si ad nos, nihil ad hoc tempus: sed tamen lubricum genus orationis adolescenti, non acriter intelligenti, saepe praeceps. Itaque admissarius iste simul atque audivit a philosopho voluptatem tanto opere laudari, nihil expiscatus est:

sic suos sensus voluptarios omnes incitavit, sic ad illius hanc orationem adhinniit, ut non magistrum virtutis, sed auctorem libidinis a se illum inventum arbitraretur. Græcus primo distinguere atque dividere, illa quem admodum dicerentur : iste claudus, quomodo aiunt, pilam; retinere quod acceperat testificari; tabellas obsignare velle, Epicurum disertum dicere; est tamen, dicit, ut opinor, se nullum bonum intelligere posse, demptis corporis voluptatibus. Quid multa? Græcus facilis et valde venustus nimis pugnax contra senatorem populi romani esse noluit. » Cicéron nous montre en action les effets de la doctrine d'Épicure et comment un homme grossier devait y trouver la consécration de ses désordres.

Heureusement, s'il se trouvait des gens comme Pison pour abuser de ces principes philosophiques et en tirer des conséquences brutales, d'autres esprits plus relevés les entendaient dans leur véritable sens. Plutarque nomme parmi les amis du Stoïcien Brutus l'épicurien Statilius. C'était aussi un épicurien que Cassius qui conspira avec lui pour la défense des institutions. Cette amitié de Cassius avec Brutus prouverait déjà qu'il n'entendait pas

l'épicuréisme comme un Pison. Mais nous avons de plus une partie de sa correspondance avec Cicéron, et dans les lettres 16 et 19 du livre XV ad Familiares se trouve une discussion curieuse sur la philosophie d'Epicure. Cicéron écrivant à son ami le raille agréablement sur ses opinions : « Fit enim nescio qui, ut quasi coram adesse videare, quum scribo aliquid ad te : neque id κατ' εἰδώλων φαντασίας, ut dicunt tui amici novi, qui putant etiam διανοητικὰς φαντασίας spectris Catianis excitari. Nam non te fugiat, Catius Insuber, Epicureus, qui nuper est mortuus, quæ ille Gargettius, etiam ante Democritus, εἴδωλα, hic spectra nominat. His autem spectris, etiamsi oculi possint feriri, quod ultro ipsa occurrunt : animus qui possit, ego non video. Doceas tu me oportebit, quum salvus veneris, in mea ne potestate sit spectrum tuum, ut, simul ac mihi collibitum sit de te cogitare, illud occurrat : neque solum de te, qui mihi hæres in medullis, sed si insulam Britanniam cœpero cogitare, ejus εἴδωλον mihi advolet ad pectus. »

Dans la 19e lettre, Cassius défendait habilement l'épicuréisme en maintenant

la pureté primitive des principes. « Difficile est persuadere hominibus, τὸ καλὸν δι' αὐτὸ αἱρετὸν esse : ἡδονὴν vero et ἀταραξίαν virtute, justitia τῷ καλῷ parari, et verum et probabile est. Ipse enim Epicurus a quo omnes Catii atque Amafinii, mali verborum interpretes, proficiscuntur, dicit : οὐκ ἔστιν ἡδέως ἄνευ τοῦ καλῶς καὶ δικαίως ζῆν. Itaque et Pansa, qui ἡδονὴν sequitur, virtutem retinet : et ii qui a vobis φιλήδονοι vocantur, sunt φιλόκαλοι καὶ φιλοδίκαιοι, omnes que virtutes et colunt et retinent. » Cassius défendait l'épicuréisme bien entendu ; il le montrait comme cherchant la vertu. Cette manière de l'expliquer fait comprendre son amitié avec Brutus : tous deux aimaient la vertu, mais l'un pour elle-même, l'autre pour le plaisir et le calme qu'elle procure.

Mais Epicure était pris au pied de la lettre par le plus grand nombre et même par ses traducteurs infidèles. Cassius en convient dans sa réponse à Cicéron et les appelle _mali verborum interpretes_. Dans cette même lettre à laquelle il réplique, Cicéron s'était fort égayé sur ces εἴδωλα que Catius traduisait par _Spectra_. Il y revient encore dans le

de Divinatione (II, 67) : « Quid ergo ? istæ imagines ita nobis dicto audientes sunt, ut, simul atque velimus, occurrant ? Etiamne earum rerum, quæ nullæ sunt ? Quæ est enim forma tam invisitata, tam nulla, quam non sibi ipse fingere animus possit ? ut, quæ nunquam vidimus, ea tamen informata habeamus, oppidorum situs, hominum figuras. Num igitur, quum aut muros Babylonis, aut Homeri faciem cogito, imago illorum me aliqua pellit ? Omnia igitur quæ volumus, nota nobis esse possunt : nihil est enim, de quo cogitare nequeamus. » C'est ce que dit aussi Lucrèce, mais sérieusement :

« Anne voluntatem nostram simulacra tuentur ?
Et simul ac volumus, nobis occurrit imago ?
Si mare, si terram cordi est, si denique cœlum,
Conventus hominum, pompam, convivia, pugnas,
Omnia sub verbo ne creat natura, paratque ?
Quum præsertim aliis eadem in regione locoque
Longe dissimiles animus res cogitat omnis. »

(IV, 782)

Telle est la question que se pose Lucrèce, et ce qui était pour Cicéron une excellente réfutation de ce système absurde des εἴδωλα, devient pour le poète

convaincu de la vérité de l'épicuréisme un problème auquel il faut trouver une solution. Cicéron plaisante fort ce traducteur d'Épicure, Catius : il a été jugé moins sévèrement par Quintilien (X, 1, 124) : « In Epicureis levis quidem, sed non injucundus tamen auctor est Catius. » Horace, dans la quatrième Satire du second livre, met en scène un Épicurien nommé Catius qui se hâte de rentrer chez lui pour rédiger certaines doctrines qui l'intéressent vivement ; ce sont des préceptes sur la cuisine. On s'est demandé si ce n'était pas ce traducteur d'Épicure dont parle Cicéron. Il était mort depuis longtemps ; cependant le poète aurait eu le droit de le faire revivre pour lui donner un rôle dans sa Satire. Mais il se trouve qu'il s'agit d'un certain Catius Miltiades, affranchi de Catius qui avait fait un ouvrage gastronomique très prétentieux.

Cassius, en défendant la philosophie d'Épicure, abandonne ses mauvais interprètes latins, mais il se permet de récriminer à son tour contre les Stoïciens. Dans cette lettre dix-neuvième que nous avons déjà citée, il dit en parlant de Catius : « Pro quo tibi proxima epistola tot rusticos stoicos regeram, ut Catium Athenis natum esse dicas. » Cicéron a le plus grand mépris pour ces mauvais interprètes latins d'Épicure

Dans les *Académiques* (I, 2) il fait tenir à Varron un langage dédaigneux pour Catius, Amafinius et un certain Rabirius : "Didicisti enim non posse nos Amafinii aut Rabirii similes esse, qui nulla arte adhibita, de rebus ante oculos positis vulgari sermone disputant : nihil definiunt, nihil partiuntur, nihil apta interrogatione concludunt, nullam denique artem esse nec dicendi, nec disserendi putant."

Mais, parmi les interprètes d'Epicure, il y en avait un autre, Lucrèce, qui méritait un jugement différent. On s'étonne de voir que Cicéron n'en parle qu'une seule fois dans sa Correspondance et que, dans les *Tusculanes* qui sont de dix ans postérieures au poème *de Natura rerum*, il n'y ait pas une mention directe de Lucrèce. Nous sommes conduits à nous demander si le passage où il fait une allusion maligne à un traducteur d'Epicure doit se rapporter à ce poète ou aux autres interprètes. C'est ainsi qu'après avoir examiné la doctrine épicurienne dans son origine et ses progrès à Rome, après l'avoir vue représentée dans sa grossièreté par Pison, dans son égoïsme délicat par César, dans son honnêteté primitive par Pansa et Cassius, mal traduite par des interprètes inintelligents, nous arrivons au grand poète qui l'a exposée et célébrée dans ses vers.

Boucarat.

12ᵉ Leçon.

Du jugement de Cicéron sur Lucrèce.

Des sources de l'inspiration poétique chez Lucrèce.

Enthousiasme de Lucrèce pour Epicure.

Eloge d'Epicure (liv. I. v. 63).

Rédaction travaillée et généralement assez bonne. 99.
Lacunes cependant et quelques méprises.
Des phrases trop chargées de mots. Viser à plus de netteté et de précision.

12e leçon.

Du jugement de Cicéron sur Lucrèce.
Des sources de l'inspiration poétique chez Lucrèce.
Enthousiasme de Lucrèce pour Epicure.
Eloge d'Epicure (Liv. 1. v. 63).

Pour nous rendre compte de la philosophie de Lucrèce, nous avons voulu voir ce qu'avait été cette philosophie dans l'école d'Elée, dans l'école d'Abdère, où elle prit naissance, étudier le développement qu'elle avait pris en passant de Leucippe à son disciple Démocrite, et juger par nous-mêmes si l'enthousiasme de notre poète n'attribuait pas à Epicure une part trop considérable dans l'invention de cette doctrine. Il était intéressant de la suivre depuis son établissement à Rome jusqu'au moment où elle avait rallié les esprits les plus divers, représentée dans sa grossièreté repoussante par Pison, dans son élégance corruptrice par César, tandis que les Statilius, les Cassius et les Pansa étaient comme autant d'expressions vivantes de son honnêteté primitive. Etonnés à juste titre que Cicéron, dont la verve caustique ne tarit point lors qu'il parle des premiers interprètes latins d'Epicure, n'eût rien dit [à ce propos] de Lucrèce, le plus éloquent de tous, aussi bien

que le plus grand poète de Rome, nous nous sommes demandé s'il avait toujours gardé le même silence. C'est ici le lieu de résoudre la question en produisant les témoignages directs ou indirects que nous trouvons épars dans les œuvres de Cicéron. Il faut citer d'abord un passage des Tusculanes qui semble renfermer une allusion au poème de la Nature. Cicéron, qui développe ses pensées sur l'immortalité de l'âme, en vient à parler des philosophes qui nient la vie future :

« Quae quidem cogitans, soleo saepe mirari non nullorum insolentiam philosophorum qui naturae cognitionem admirantur, ejusque inventori et principi gratias exsultantes agunt, eumque venerantur, ut deum : liberatos enim se per eum dicunt gravissimis dominis, terrore sempiterno, et diurno ac nocturno metu. Quo terrore ? quo metu ? Quae est anus tam delira, quae timeat ista, quae vos videlicet, si physica non didicissetis, timeretis,

« Acherusia templa, alta Orci, pallida,
Leti, obnubila, obsita tenebris loca ? »

Non pudet philosophum in eo gloriari, quod

hæc non timeat, et quod falsa esse cognoverit? ex quo intelligi potest, quam acuti naturâ sint qui hæc sine doctrina credituri fuerint. Præclarum autem nescio quid adepti sunt, quod didicerunt, se, quum tempus mortis venisset, totos esse perituros. Quod ut ita sit (nihil enim pugno) quid habet ista res aut lætabile, aut gloriosum?

(Tuscul. I, 21).

Les premiers mots de ce morceau rappellent sans doute à toutes les mémoires ce beau début du Cinquième Chant, dans lequel Lucrèce fait un dieu d'Epicure :

« ... Deus ille fuit, deus, inclyte Memmi,
Qui princeps vitæ rationem invenit eam, quæ
Nunc appellatur Sapientia, etc »

Certes il est difficile de ne pas croire que dans ce morceau, rempli d'ailleurs d'un si vif intérêt, Cicéron n'ait pas songé à Lucrèce, et qu'il n'ait pas dirigé contre lui cette éloquente réfutation du Système d'Epicure. Une chose, à vrai dire, nous arrête dans ces conjectures, c'est que, si vraiment Lucrèce

lui-même est en cause, nous ne trouvons pas dans ces expressions et dans cette forme la déférence que mériterait, ce semble, un homme d'un génie si élevé, et d'une conviction morale si sincère. Nous aimerions à croire que Cicéron avait en vue quelqu'un des personnages grossiers qui détournèrent de son sens la doctrine d'Epicure et la plièrent aux exigences de leurs passions brutales. Mais d'un autre côté, cet excès de vivacité auquel Cicéron se laisse emporter, ne saurait-il s'expliquer par le besoin qu'éprouve un spiritualiste aussi décidé, de poursuivre jusque dans ses derniers retranchements le champion du matérialisme, et par le désir si louable de flétrir en lui cette joie insensée et superbe d'avoir démontré son néant. L'une et l'autre opinion se peut soutenir par des raisons assez plausibles: qu'il nous suffise de les avoir exposées. Ajoutons que l'enthousiasme de Lucrèce pour Epicure, et la forme d'apothéose qu'il lui donne, "Deus ille fuit", ne lui sont point particuliers; dans le de Natura deorum (I, XVI) C. Velleius interprète de l'épicuréisme s'exprime à peu près de même.

Dans un autre passage, Cicéron n'hésite

même pas à dire, comme Lucrèce, qu'Epicure mérite une place parmi les Dieux. Lisons ce remarquable passage. Il vient d'examiner les opinions futiles de beaucoup de philosophes sur les Dieux; il poursuit:

" Ea qui consideret quam inconsulte ac temere dicantur, venerari Epicurum, et in eorum ipsorum numero, de quibus hæc quæstio est, habere debeat. Solus enim vidit, primum esse deos quod in omnium animis eorum notionem impressisset ipsa natura. Quæ est enim gens, aut quod genus hominum, quod non habeat sine doctrina anticipationem quamdam deorum? Quam appellat πρόληψιν Epicurus, id est ante ceptam animo rei quamdam informationem, sine qua nec intelligi quidquam, nec quæri, nec disputari potest. Cujus rationis vim atque utilitatem ex illo cœlesti Epicuri, de regula et judicio, volumine accepimus."

(De nat. deor. I, 16).

Ce texte si curieux donne lieu à deux remarques. Pour la première, tout le monde la fait à la seule lecture de ce passage; nous voulons parler de l'analogie frappante qui se rencontre ici entre la pensée de l'épicurien que fait parler Cicéron et la pensée de Lucrèce,

tous deux d'accord qu'Epicure s'est élevé au rang des Dieux. - La seconde est que Velleius et Lucrèce, dans leur apothéose d'Epicure, si peu conforme à l'idée qu'ils ont des Dieux, se servent, littérairement, d'une forme reçue, sans crainte qu'on les accuse sérieusement de contradiction.

Outre cette allusion dont nous venons de parler, on peut trouver dans Cicéron un témoignage plus direct sur Lucrèce. Ce passage si court et cependant si précieux se trouve dans une lettre adressée à Quintus en l'an de Rome 699. Nous citons à dessein cette date parce qu'elle a, par rapport au sujet qui nous occupe, une signification particulière. Lucrèce en effet était mort en 698, une année auparavant; il est donc fort naturel qu'à cette époque il y ait eu entre les deux frères un échange d'opinions sur le plus grand poète de Rome qui commençait à être jugé par la postérité. Cela se rapporte assez avec ce qui est ~~rapporté~~ dit dans la chronique d'Eusèbe, que le poème de Lucrèce fut corrigé et publié par Cicéron. Mais citons les paroles mêmes que Marcus Tullius adressait à son frère Quintus:

« Lucretii poemata, ut scribis, ita sunt multis luminibus ingenii, multae tamen artis.

Sed quum veneris, virum te putabo, si Sallustii Empedoclea legeris, hominem non putabo. Vale."

Disons d'abord et avec regret que le texte de Cicéron est assez altéré dans les manuscrits pour n'avoir pu être restitué d'une manière tout-à fait satisfaisante et qui nous laisse une entière certitude sur sa pensée. Quelques-uns, par exemple, au lieu de ita sunt, ont mis lita sunt. D'autres, et ceci est plus grave, car le sens serait tout-à-fait renversé, ont voulu lire non ita sunt. Mais il est de fait, et personne n'a jamais songé à le contester, que si quelque chose a manqué à Lucrèce, c'est plutôt l'art que le génie. Quelle raison y a-t-il donc de mettre Cicéron en contradiction avec l'opinion générale ? D'après le texte que nous avons transcrit, le jugement de Cicéron paraîtra à tout le monde d'une parfaite exactitude. Il y a en effet dans Lucrèce des éclairs de génie et pourtant un grand art ; art qui parfois, il est vrai, aura ses défaillances, et ne saura se soutenir constamment à la même hauteur que celui de Virgile, mais admirable encore si l'on songe à l'époque où il s'est produit.

Quant à cette opposition de l'art et du génie qui sembleraient jusqu'à un certain

point s'exclure dans la pensée de Cicéron, nous la retrouvons perpétuellement chez les anciens. C'est ainsi qu'Ovide distingue l'un de l'autre à propos d'Ennius :

« Ennius ingenio maximus, arte rudis. »
(Tristes, I, 424).

Horace, dans son Epître aux Pisons, se pose cette question, qui, de l'art ou de la nature, fait un poème excellent :

« Natura fieret laudabile carmen an arte
Quaesitum est. »
(Vers 408)

Plus haut il avait déjà dit :

« Ingenium misera quia fortunatius arte
Credit, etc »
(Vers 295)

La distinction établie par Cicéron n'avait pas besoin d'une telle autorité pour être légitimée ; mais les vers d'Horace nous sont une preuve de plus qu'on est naturellement porté à

juger séparément l'art et le génie.

La dernière phrase de la lettre de Cicéron, outre l'exemple piquant qu'elle nous présente de la distinction que faisaient les Latins entre Vir et homo, nous fournit un nom de plus à ajouter à l'histoire de la poésie didactique chez les Romains, Sallustius, interprète de cet Empédocle qui avait été, nous l'avons vu, un des initiateurs de Lucrèce.

De tous les documents que nous avons rassemblés il résulte que le sujet du poème de Lucrèce n'a pas été choisi par pur caprice ; que ce n'a pas été pour notre poète comme un thème pris arbitrairement avec l'intention d'exercer son esprit, et qu'il voulait varier et développer à loisir selon le plus ou moins de bonheur de sa veine. C'est aujourd'hui seulement qu'il en pourrait être ainsi, en supposant que quelqu'un s'avisât de tourner en vers les doctrines d'Epicure ; aujourd'hui, parce que ce philosophe dont le nom était jadis entouré d'un si merveilleux prestige, a perdu, peu s'en faut, tout son crédit. Mais ne l'oublions pas, Epicure, à l'époque même de Lucrèce, était regardé par beaucoup de Romains comme un très grand physicien, et les explications

qu'il donnait du monde matériel, comme le dernier mot de la science. Enfin, s'il faut juger de l'importance d'une doctrine morale par le nombre des disciples qui l'embrassent, n'avons-nous pas vu que les solutions de la philosophie épicurienne sur les principaux problèmes qui intéressent l'esprit de l'homme étaient adoptées en Grèce et en Italie par un grand nombre de gens sérieux et convaincus? qu'à Rome même, où cette philosophie avait définitivement pris racine, elle partageait avec le stoïcisme la direction des esprits: Eh bien! la même raison qui plus tard fera sortir du stoïcisme les Lucain, les Perse et les Sénèque, a suscité Lucrèce. Lucrèce s'inspira des opinions, des sentiments qui intéressaient et passionnaient les hommes de son époque, et il fut un grand poète.

On nous dira, nous ne l'ignorons pas, que rien dans le sujet de son poème n'était fait pour l'inspirer. Qu'est-ce en effet, pour l'inspiration, que cette physique qui détruit les formes extérieures du monde, pour ne voir dans tout l'univers que vide, atomes, mouvement, propriétés et accidents, des abstractions. Qu'est-ce que cette morale, qui ne comprend pas le devoir, ni politique, ni religieux? d'après laquelle chaque

Cette page est insuffisante pour expliquer ce que la morale d'Épicure a en soi de peu poétique. On ne voit pas assez complètement que c'est une morale égoïste pour laquelle le bien n'est qu'un moyen d'arriver au bonheur, une morale étrangère à ces belles notions du devoir, du mérite et du démérite, des peines et des récompenses de la vie future, de l'action secourable et rémunératrice de la providence, la plus noble inspiration de la poésie.

citoyen abandonnerait le soin des affaires publiques pour suivre, insouciant dans l'oubli de tout sentiment de reconnaissance et d'amour pour sa patrie, le cours d'une vie inutile et insignifiante ? Qui remplace le sentiment de piété filiale que nous devons avoir pour la divinité, par je ne sais quelle colère sourde qui n'est que trop motivée à vrai dire dans le système de Lucrèce, puisque loin de soulager nos souffrances les Dieux ne jettent pas même un regard sur ces misères de la terre dont la vue pourrait altérer leur souveraine félicité. Ainsi de quelque côté qu'on l'envisage, on trouvera que le sujet du poème de Lucrèce ne saurait être moins poétique. Comment se fait-il que ce poème soit un chef d'œuvre de poésie. Voilà sans doute une énigme qui semble difficile à expliquer. Rien de plus simple cependant.

Si Lucrèce a transformé la philosophie anti-poétique d'Épicure, il faut en voir la cause dans un enthousiasme profond aidé de sa puissante imagination, et enfin dans un sentiment moral d'une grande élévation qui soutient et anime toute sa poésie.

Ce qui suit est un peu confus. On n'y voit pas dans un ordre

Lucrèce est frappé de la facilité des explications données par Épicure, et il est pris d'une

admiration d'autant plus vive qu'il semble croire que ce philosophe a inventé la doctrine qu'il a professée et n'a pas eu de devancier. Enfin, dans le temps désordonné et misérable où il vit, il est ravi de l'entreprise du penseur audacieux qui annulle pour ainsi dire les Dieux en leur ôtant toute influence sur les choses humaines. "Lucrèce, comme presque tous les athées fameux, dit M. de Fontanes(1), naquit dans un siècle d'orages et de malheurs; témoin des guerres civiles de Marius et de Sylla; n'osant attribuer à des Dieux justes et sages les désordres de sa patrie, il voulut détrôner une providence qui semblait abandonner le monde aux passions de quelques tyrans ambitieux."

Il est certain que, né dans un temps où les Dieux semblaient si mal gouverner le monde, il embrasse la doctrine épicurienne avec d'autant plus d'ardeur qu'elle seule pouvait l'en débarrasser. Il s'est épris de reconnaissance pour l'auteur de cette philosophie, et, malgré les transports d'une admiration parfois exagérée, on lui trouvera quelque excuse si l'on songe qu'Epicure après tout avait trouvé une des solutions du problème de la nature humaine,(2) et qu'il fut un des conducteurs du genre humain dans

assez clair comment Lucrèce s'est passionné pour une doctrine qui lui paraissait originale, vraie, utile, secourable aux maux de l'humanité pour laquelle il professait une profonde pitié; comment par cette admiration, excessive sans doute, mais sincère, par cette pitié il a échappé à la sécheresse et à la froideur de son sujet.

(1) Traduction de l'*Essai sur l'homme*, de Pope, Discours prélim.

(2) Voyez Pascal, Entretiens avec de Sacy sur Epictète et Montaigne.

les voies difficiles de la philosophie. De là, des élans d'enthousiasme pour ce philosophe matérialiste, par lesquels Lucrèce s'échappe à chaque instant des chaînes mêmes de son matérialisme ; de là, toutes les fois qu'il célèbre la gloire immortelle de son maître, les éclairs d'imagination, les accents éloquents, les cris pathétiques arrachés à cette âme ardente et brûlant d'épancher ses feux ! La mesure de cet enthousiasme nous est donnée par tous les passages du poème où il est question d'Epicure. Prenons, par exemple, trois vers déjà cités et examinons-les de plus près. Il ne nous sera pas difficile de nous convaincre que le sentiment d'admiration profonde de Lucrèce pour son maître a porté bonheur à sa poésie. Il veut consoler les hommes de la mort par la nécessité de mourir, nécessité à laquelle n'a échappé aucun homme illustre, aucun grand génie. A la fin de cette énumération, il cite l'exemple d'Epicure comme le plus frappant de tous :

ne s'entend guère.

« Ipse Epicurus obit, decurso lumine vitæ,
Qui genus humanum ingenio superavit et omnes
Restinxit stellas, exortus uti aërius sol! »

Chant III. vers 1055.

Il nous fait penser à la fois, par quelques mots, au cours de notre vie et à la carrière lumineuse du soleil.

Il n'est pas besoin de faire remarquer après Wackefield, l'allusion si belle à la course du soleil qui se trouve dans cet hémistiche :

« decurso lumine vitae. »

C'est un des procédés favoris de Lucrèce que d'employer ces expressions complexes qui frappent l'esprit d'une double image, sans qu'il en résulte aucune incohérence pour la pensée. C'est là un des dons merveilleux de cette grande et belle poésie.

Nous trouvons déjà chez Lucrèce cet art délicat de préparer les images que possédera si bien Virgile. Ce premier vers en effet qui appelle notre attention sur le soleil poursuivant sa carrière ne contribue pas peu au bel effet de celui-ci :

« et omnes
Restrinxit stellas exortus uti aërius Sol. »

C'est comme dans un tableau une nuance légère qui prépare à l'éclat des teintes ardentes et empêche que nos sens n'en soient blessés. On peut citer à ce propos un beau vers de Scudéry sur Corneille, dont il n'était pas encore l'ennemi. Corneille alors n'avait pas fait le Cid :

« Le Soleil est levé, disparaissez, étoiles ! »

Scudéry, sans doute, ne se comptait pas parmi ces étoiles, car on sait tout ce qu'il fit pour ne pas <u>disparaître</u>.

Puisqu'une des sources les plus fécondes de la poésie de Lucrèce est l'enthousiasme qu'il professe pour celui qu'il croit l'auteur du seul vrai système philosophique, c'est nous conformer à notre plan que de parcourir successivement les divers passages où notre poète parle d'Épicure. Et d'abord, voyons le premier morceau dans lequel le philosophe grec est loué d'avoir renversé la Superstition :

« Humana ante oculos foede quum vita jaceret
In terris oppressa gravi sub relligione,
Quae caput a coeli regionibus ostendebat,
Horribili super adspectu mortalibus instans :
Primum Graius homo mortales tollere contra
Est oculos ausus, primusque obsistere contra :
Quem nec fama deum, nec fulmina nec mini-
-tanti
Murmure compressit coelum ; sed eo magis acrem
Virtutem irritat animi, confringere ut arcta
Naturae primus portarum claustra cupiret.

Ergo vivida vis animi pervicit, et extra
Processit longe flammantia moenia mundi,
Atque omne immensum peragravit mente animoque:
Unde refert nobis victor, quid possit oriri,
Quid nequeat, finita potestas denique quoique
Quanam sit ratione, atque alte terminus haerens.
Quare relligio pedibus subjecta vicissim
Obteritur, nos exaequat victoria coelo. »
(Livre I, vers 63).

Certes jamais l'oreille des Latins n'avait entendu de pareils vers; et Cicéron, s'il a tenu le manuscrit de Lucrèce, dut éprouver une admiration plus vive encore que celle qu'il a manifestée.

C'est ici qu'il faut admirer la puissance d'imagination du poète, qui, sans cesse aux prises avec des abstractions, les anima toujours par des peintures vivantes. D'un côté, c'est humana vita, expression générale et sans couleur, à laquelle il donne une sorte de vie par ces mots jaceret oppressa gravi sub relligione. C'est le procédé perpétuel de Lucrèce d'animer les abstractions par des expressions qui les changent en images vives et brillantes et les mettent pour ainsi dire sous nos yeux. Nous trouvons déjà dans ce morceau l'art délicat

de passer toujours d'un mot à un autre par des tons nuancés: oppressa gravi. D'un autre côté, n'est-on pas frappé d'une admiration profonde pour cette faculté du poète qui lui fait trouver des images d'une grandeur si effrayante :

« Quae caput a coeli regionibus ostendebat,
Horribili super adspectu mortalibus instans. »

Comment mieux exprimer l'audace du philosophe que par ces deux mots répétant la même idée et sur lesquels le poète insiste à dessein :

« Graius homo mortales. »

Wackefield, souvent hardi dans ses remaniements du texte de Lucrèce, a prétendu qu'il fallait lire tendere et non pas tollere. Mais n'y aurait-il pas plus de force dans ce mot tollere ? N'indiquerait-il pas mieux l'audace du simple mortel bravant les Dieux malgré son état d'infériorité et d'abjection ? Deux exemples remarquables nous décident à adopter cette leçon. Nous voyons dans Ovide :

« Pronaque quum spectent animalia caetera terram,

Os homini sublime dedit, cælumque tueri
Jussit, et erectos ad sidera tollere vultus. »

Enfin, au début de la traduction des Phénomènes par Germanicus, on trouve cette expression qui semble n'être qu'une réminiscence des vers de Lucrèce :

« Nunc vacat audaces in cœlum tollere vultus. »

Peut-être Bossuet a-t-il imité ce beau passage. Plein, il est vrai, des souvenirs bibliques, il n'en connaissait pas moins bien les poëtes du paganisme ; et si les traces qui en restent dans ses ouvrages sont moins faciles à reconnaître, c'est qu'il ne les cite pas avec autant d'indiscrétion que ses prédécesseurs, et que toutes ses imitations se fondent parfaitement dans le tissu de son style. Il est difficile toutefois de ne pas songer au fier regard que ce mortel d'Athènes osa lever contre les Dieux, quand on lit dans l'oraison funèbre de Michel Letellier ce passage sur le Cardinal de Retz :

« Mais pendant qu'il voulait acquérir ce qu'il devait un jour mépriser, il remua tout par de secrets et puissants efforts ; et après que tous les

partis furent abattus, il sembla encore se soutenir seul, et seul encore, menacer le parti victorieux, de ses tristes et intrépides regards. »

Bentley, qui avait la passion des corrections spirituelles mais inutiles, propose de lire fama deûm au lieu de fama (φήμη) deûm. Il serait superflu de faire remarquer ici que c'est remplacer par un mot qui offre peu de sens un mot qui par lui-même en a beaucoup. Ce vers :

« … Nec fulmina, nec minitanti
Murmure compressit Cœlum … »

rappelle ce vers de Cicéron traduit des Phénomènes d'Aratus :

« Nec metuunt canos minitanti murmure fluctus. »

Quand on se souvient que la traduction des Phénomènes avait précédé l'apparition du poème de la Nature des Choses, il est curieux de voir Lucrèce, le grand poète, sur la trace de Cicéron, auquel il rend par là un hommage bien inattendu. – Nous pouvons mêler à cette citation un souvenir d'Horace, qui a dit dans l'ode première du livre II :

« Jam nunc minaci murmure cornuum
Perstringis aures. »

Il suffit de lire ces vers de Lucrèce où il nous montre enfin Epicure à l'œuvre,

« Sed eo magis acrem

Virtutem irritat animi, »

pour voir que jamais on n'a mieux exprimé l'audace nous dirions presque l'enivrement de la spéculation philosophique, et cet essor hardi d'un libre génie qui emporte le philosophe au delà des bornes du monde. Tout est admirable dans ce passage, et nous marchons ici de beautés en beautés. Ce sont ces expressions abstraites : Virtus animi natura, qui de pâles et sans vie qu'elles resteraient, si elles étaient employées par un génie médiocre, s'animent, s'échauffent et se colorent par l'usage qu'en sait faire Lucrèce. Il lui suffit pour cela d'une idée exprimée par ces mots portarum claustra, et il produit sur notre esprit un effet qui est un des secrets de sa grande et belle poésie. Il continue dans cette voie en développant encore la puissance de son imagination : « Ergo vivida vis animi... » Quelle admirable image que celle qui nous présente ces remparts enflammés du monde comme la prison où était renfermée la philosophie

captive.

Ce passage nous rappelle un beau vers de Chapelain, qui en fit tant de mauvais. Il dit au milieu de considérations à la fois métaphysiques et religieuses :

« Loin des murs enflammés qui renferment le monde,
Dieu repose en lui seul. »

Cette belle expression : flammantia moenia mundi que nous admirons à bon droit dans Lucrèce, n'est pas sortie seulement de son imagination : elle ne fait que rendre dans sa précision la plus rigoureuse un des principes de sa physique. D'après la théorie ancienne des quatre éléments, le feu, qui était le plus léger, le plus subtil, avait dû s'élever plus haut lorsque l'ordre remplaça le chaos. Par suite la création se trouvait enfermée dans un cercle, dans une muraille d'éther (αἴθω). C'est l'idée exprimée ailleurs par cet hémistiche :

« ...... flammai naturae moenia fecit. »

Suivons encore la philosophie d'Épicure dans cette course à travers le monde dont

elle a brisé les barrières :

« Unde refert nobis victor quid possit oriri,
Quid nequeat ... »

Nous admirons ici cette belle et puissante imagination de Lucrèce qui au milieu des détails presque techniques d'une sèche et aride philosophie, ne perd presque jamais ses droits et sait, par des expressions comme celle-ci :
« ... atque alte terminus haerens »,
concilier la rigueur de l'idée philosophique avec le charme propre à la poésie. –

Enfin vient le cri de triomphe « Quare relligio ... » qui annonce la défaite de la superstition. C'est sans nul doute un des passages qui nous font le mieux comprendre l'allusion à Lucrèce et à son génie que nous trouvons dans ces beaux vers des Géorgiques :

« Felix qui potuit rerum cognoscere causas,
Atque metus omnes et inexorabile fatum
Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis
avari ! »

Jamais en effet admiration ne fut mieux motivée, car jamais pensées, jamais expressions

ne furent plus sublimes. Qui peut donc, comme nous le disions tout d'abord, nous donner une plus haute idée de l'enthousiasme de Lucrèce. Qui nous fera mieux comprendre que cet enthousiasme, aidé d'une vive et ardente imagination, a tiré d'un sujet par lui-même si aride et si sec, des trésors de poésie.

B. Luguet.

13e Leçon.

Eloge d'Epicure (liv. III, v. 1)

(liv. V. v. 1)

Très bonne rédaction, exacte et attestant une étude personnelle du sujet, agréable à lire.

13e leçon.

Eloge d'Epicure (liv. III, v. 1) (liv. V. v. 1).

Nous avons parcouru l'histoire de la poésie didactique à Rome depuis son origine jusqu'à Lucrèce. Cette étude nous a donné la raison du choix que notre poète a fait d'un sujet philosophique et nous a montré la langue poétique se perfectionnant peu à peu jusqu'au moment où elle prend entre les mains de Lucrèce tant de vigueur et tant d'éclat. Nous savons ce que c'est que l'épicuréisme, cette doctrine si aride et, pour ainsi parler, si antipoétique qu'a animée, embellie, transformée l'enthousiasme vrai et fécond de Lucrèce. Nous avons cherché la mesure de cet enthousiasme dans cet éloge magnifique d'Epicure dont les détails sont répandus par tout le poème, surtout au début des divers livres qui le composent. Le premier livre a offert à notre admiration la grande peinture de cet homme de Grèce, de cet audacieux mortel, qui, le premier, osa s'élever contre la Superstition menaçante et franchir les remparts enflammés du monde. Nous avons eu la fortune de pouvoir étudier déjà l'art, que Lucrèce possède à un degré

si éminent, de mêler le figuré à l'abstrait, de réunir deux images dans une expression complexe, l'art enfin de préparer et d'amener une expression poétique. Lucrèce, nous l'avons remarqué, se montre par tous ces mérites le digne précurseur de Virgile.

Nous allons poursuivre la même route : et cela ne sera point un ennui : car il n'en est point de plus varié ni de plus agréable. Nous arrivons au troisième livre : et dès le début nous rencontrons encore un éloge d'Epicure, excessif il est vrai, mais sincère et par cela même fécond en nouveaux traits de poésie. C'est l'expression élevée et magnifique de la victoire du philosophe grec sur la superstition païenne.

D'admirables images ouvrent ce troisième livre : ce sont les ténèbres profondes où les hommes étaient plongés ; c'est cet éclatant flambeau qu'Epicure a fait luire le premier au sein de toutes ces ombres. Remarquons qu'un traducteur habile ou seulement fidèle doit ici suivre la marche de la phrase, et placer les premières ces grandes images qui frappent tout d'abord l'esprit du lecteur. L'effet est manqué, si l'on commence comme l'on fait d'ordinaire par les mots : O Graiæ, &c.

« E tenebris tantis tam clarum extollere lumen
Qui primus potuisti, illustrans commoda vitæ,
Te sequor, o Graiæ gentis decus ..... »

Lucrèce, avons-nous dit, sait préparer une expression. Nous en avons ici une preuve. Ces ténèbres, cette image du flambeau que fait briller Epicure amène heureusement les mots illustrans commoda vitæ, qui sans cela, sembleraient obscurs et étrangement rapprochés.

« Te sequor, o Graiæ gentis decus, inque tuis nunc
Ficta[1] pedum pono pressis vestigia signis, ... »

Quelle grâce et en même temps quelle émotion dans cet hommage si respectueux rendu par Lucrèce à Epicure ! Cela rappelle les vers charmants de Stace recommandant à son poème de marcher sur les traces de l'Enéide, mais de bien loin.

« Sed longe sequere, et vestigia semper adora. »

---

(1) Ficta est ici le participe archaïque de figo, imprimer, empreindre.

Ici Lucrèce n'est qu'un simple disciple rendant humblement hommage à son maître. Plus loin, au début du quatrième livre, il revendiquera son originalité de poète et la gloire de poser le premier le pied sur un terrain poétique qu'avant lui personne n'avait jamais foulé :

« Avia Pieridum peragro loca, nullius ante trita solo(1). »

Ce passage est la contre-partie du premier. Épicure est l'inventeur de la doctrine que suit Lucrèce, mais Lucrèce est le premier homme qui lui ait prêté l'éclat de la poésie.

Horace s'est souvenu de ces vers dans l'épître XIX du livre I, où il se sépare fièrement du troupeau servile des imitateurs :

« Libera per vacuum posui vestigia princeps,
Non aliena meo pressi pede.... »

Les deux passages ont une grande ressemblance ; tous les deux sont beaux et énergiques ; mais l'honneur en est à Lucrèce.

---

(1) Solum signifie ici la plante du pied.

« Non ita certandi cupidus, quam propter amorem
Quod te imitari aveo. »

Il faut remarquer la suite de la phrase : l'idée de vestigia amenait celle de course et de lutte. Mais Lucrèce n'a point cette pensée : non ita. Il ne veut point rivaliser : mais il brûle d'imiter le maître qu'il aime.

Quam propter amorem quod &c. Cela est un peu languissant. Certes Cicéron avait raison de dire que le poëme de Lucrèce était plein d'éclairs de génie et plein d'art : mais ce n'est point la perfection continue de Virgile ; de temps en temps il y a des défaillances, bien légères sans doute, mais qu'on ne laisse pas de sentir et de voir.

« . . . . Quid enim contendat hirundo
Cycnis ? aut quidnam tremulis facere artubus hœdi
Consimile in cursu possint, ac fortis equi vis ? »

Dans ces vers il y a et de la grâce et de l'énergie ; l'image de ces chevreaux aux membres faibles et tremblants est en parfaite opposition avec celle de ce coursier vigoureux. Mais on peut regretter ici un peu d'embarras,

défaut assez fréquent dans notre grand poète.

Un pareil sentiment de modestie a été exprimé par Virgile dans ces jolis vers de la neuvième églogue:

« . . . . . . Et me fecere poetam
Pierides; sunt et mihi carmina, me quoque dicunt
Vatem pastores: sed non ego credulus illis.
Nam neque adhuc Vario videor nec dicere Cinna
Digna, sed argutos inter strepere anser olores. »

Lucrèce poursuit son idée et continue à s'avouer le disciple bien modeste d'Epicure, qu'il écoute avec respect et dont il suit avec joie les conseils tout paternels. Pareil à l'abeille qui butine son miel dans les bois fleuris, il se nourrit des écrits de son maître, de ses paroles d'or, de ses paroles dignes d'une vie éternelle. Il y a dans tout ce beau passage une émotion vive et profonde qui s'exprime dans une langue d'une harmonie et d'une poésie incomparables:

« Tu pater et rerum inventor: tu patria nobis
Suppeditas præcepta, tuis que ex, inclute, chartis,
Floriferis ut apes in saltibus omnia libant (1),
Omnia nos itidem depascimur aurea dicta,

(1) On écrit qqfois limant qui est moins naturel.

Aurea, perpetua semper dignissima vita. »

Tu pater, ce sont les premiers mots. La place de ce trait touchant ne pouvait être mieux choisie : et puis entre Tu pater et tu patria il y a une agréable symétrie, dont Lucrèce a eu le secret avant Virgile. Le poète insiste sur ces mots tu, tuis, et cela donne aux vers un accent de sincérité et de conviction qui nous émeut.

Après cette élision un peu dure, luisque ex, qui est une trace de l'ancienne rudesse dont Lucrèce ne sut point débarrasser entièrement la langue poétique de Rome, vient un vers délicieux qui ne déparerait point les plus beaux passages de Virgile :

« Floriferis ut apes in saltibus omnia libant. »

La répétition du mot aurea est pleine de charme. C'est un des moyens les plus fréquents dont se sert l'art de Virgile pour marquer l'émotion et la vivacité du sentiment :

Eglogue X. « Pauca meo Gallo, sed quæ legat ipsa Lycoris
Carmina sunt dicenda. Neget quis carmina Gallo ? »

« Ad cœlum tendens ardentia lumina frustra,

Eneid. II. Lumina, nam teneras arcebant vincula palmas. »

Virgile abonde en belles répétitions de ce genre mais peut-être en est-il un peu redevable à Lucrèce qui l'a précédé dans cet art délicat.

« Aurea, perpetua semper dignissima vita. »
La critique est impuissante à expliquer l'heureux effet de tous ces a qui terminent les mots de ce vers. Cela va au cœur par l'oreille. Il semble que cette harmonie ait un rapport secret et mystérieux avec l'idée et le sentiment. Dans Lucrèce il n'est pas rare de rencontrer de pareils vers. Quand il veut parler, au début célèbre du deuxième livre, de ces demeures tranquilles élevées par la science des sages, Lucrèce trouve un vers dont la douce harmonie exprime, ce semble, le calme et la sérénité :

« Edita doctrina sapientum templa serena. »

Au livre cinquième, on trouve dans quelques vers charmants un exemple à la fois d'une répétition semblable à celle d'aurea et de l'agréable consonnance des a :

« Denique noctivagi silvestria templa tenebant

Nympharum, quibus exibant humore fluenta
Lubrica, proluvie larga lavere humida saxa,
Humida saxa super viridi stillantia musco."

On peut encore citer ces vers du même livre :

« Inde minutatim dulces didicere querelas,
Tibia quas fundit, digitis pulsata canentum,
Avia per nemora, ac silvas saltusque reperta,
Per loca pastorum deserta, atque otia dia. »

Virgile est plein de ces artifices, si ce sont des artifices. Peut-être le poète a-t-il trouvé ces effets sans les chercher et tout naturellement par la liaison intime de la pensée et de l'expression.

Nous voici arrivés aux beaux vers dans lesquels Lucrèce célèbre avec une grande éloquence la victoire de la philosophie épicurienne sur la superstition :

« Nam simul ac ratio tua cœpit vociferari (1)

---

(1) Nous avons rencontré dans l'éloge d'Empédocle (I, 133) ce grand mot familier à Lucrèce, et qui après lui tomba dans une sorte de désuétude.

Naturam rerum divina mente coortam,
Diffugiunt animi terrores; mœnia mundi
Discedunt; totum video per inane geri res. »

C'est toujours la même beauté, c'est toujours le même art d'orner des couleurs les plus brillantes de la poésie un système philosophique qui semblait devoir s'y refuser. Il fallait bien que le poète admît le terme abstrait dans ses vers ; car, après tout, ce poète est un philosophe qui expose une doctrine. Mais voyez comme il anime ces abstractions, comme il les fait vivre sous nos yeux. Voici la raison qui a une voix et qui explique le système de la nature, né de l'intelligence divine d'Epicure.

On a cru voir dans ce divina mente une contradiction et on a intercalé un haud qui rompt l'harmonie du vers et fausse le sens. Sans doute on a raison de penser que Lucrèce n'a point dit que la divinité avait créé ce monde formé par le concours des atomes, selon Epicure. Mais c'est au philosophe et non aux Dieux qu'il faut rapporter l'épithète de divine. Il n'y a rien là qui puisse nous choquer, puisque Lucrèce appelait son maître un Dieu, comme nous le verrons bientôt.

Epicure, nous l'avons remarqué, ne fut point

l'inventeur d'une philosophie nouvelle : il ne fut que le disciple de Leucippe, de Démocrite et d'Aristippe. Mais il fut original en un sens : il fit dominer la morale dans une doctrine dont les maîtres avaient été avant tout des physiciens. Lucrèce, dans ce passage, suit fidèlement la pensée d'Épicure et nous fait comprendre l'esprit de cette philosophie qu'il expose avec une rigueur consciencieuse. Il voulait exprimer ici le changement apporté au monde par la sublime découverte d'Épicure : que fait-il ? Il place, si je puis ainsi parler, le résultat moral avant les deux résultats physiques : Diffugiunt animi terrores, les terreurs de l'âme humaine s'enfuient, et puis vient l'explication physique de la nature. Les remparts du monde, cette voûte céleste avec ses feux éclatants, flammantia moenia, s'éloignent, moenia mundi discedunt ; et l'œil du philosophe peut alors voir partout l'univers s'accomplir les phénomènes naturels : totum video per inane geri res. -

Quel tableau ! Comme, à la lecture de ces vers, l'esprit est frappé de l'idée d'une étendue, d'une immensité presque infinie ! L'effet de ce simple mot « totum » est admirable ; et comme cette expression « discedunt » figure à

l'imagination une sorte d'horizon qui va s'élargissant et s'éloignant sans cesse ! « Voilà qui peint ! » disait Mme de Sévigné.

Il y a certains vers de Voltaire qui produisent sur l'esprit un effet analogue à celui des vers de Lucrèce. C'est dans le septième livre de la Henriade que notre poète, tout plein de l'admiration que lui inspirait le système de Newton, s'écrie :

« Au delà de leur cours, et loin dans cet espace
Où la matière nage, et que Dieu seul embrasse,
Sont des soleils sans nombre et des mondes sans fin.
Par delà tous les cieux, le Dieu des cieux réside. »

Dans ce monde, dont les bornes reculent devant le génie d'Épicure, la vue du philosophe atteint jusqu'aux Dieux eux-mêmes. Épicure ne niait point les Dieux : son système le forçait à reconnaître leur existence. En effet dans ce système, les idées n'étant que les spectres, les simulacres des choses, simulacra rerum, qui détachés de la surface des objets volent partout et viennent frapper l'esprit ; toute idée suppose un objet existant. Les Dieux existent donc puisque les hommes en ont l'idée : mais ils sont pour Épicure comme s'ils n'étaient pas. Le philosophe

les écarte loin du monde et les relègue dans un séjour isolé. Là, indifférents aux choses humaines, ils vivent dans un repos que rien ne trouble jamais. Si une pareille doctrine ne nie pas la divinité, du moins elle l'annulle.

Lucrèce apprit à Horace, disciple comme lui d'Epicure, ce que c'est que les Dieux :

« . . . . Credat Judæus Apella,
Non ego; namque deos didici securum agere ævum,
Nec, si quid miri faciat natura, deos id
Tristes ex alto cœli demittere tecto. »

Le souvenir de Lucrèce est évident : ce sont les propres expressions du grand poète. Il avait dit V, 83 et VI, 57 :

« Nam bene qui didicere deos securum agere ævum. »

Voici la peinture gracieuse et poétique de la vie tranquille de ces Dieux insignifiants :

« Apparet divum numen, sedesque quietæ,
Quas neque concutiunt venti, neque nubila nimbis
Adspergunt, neque nix acri concreta pruina
Cana cadens violat, semperque innubilus[1]
æther

(1) Il y avait d'abord sine nubibus, mais le mot grec ἀνέφελος a fait préférer innubilus, qui rend exactement l'expression d'Homère.

Integit,(1) et largo diffuso lumine ridet.
Omnia suppeditat porro Natura, neque ulla
Res animi pacem delibat tempore in ullo. »

Que de fraîcheur et de grâce dans cette image de l'insouciante et heureuse indifférence des Dieux ! Mais avant Lucrèce, Homère a droit ici à notre admiration. Il y a dans le sixième livre de l'Odyssée un tableau de la vie des Dieux qui a inspiré le poète latin. Les Dieux d'Homère ne sont point inertes et insensibles comme ceux d'Epicure : ils se mêlent, et beaucoup trop, aux guerres et aux passions des mortels : mais la plupart du temps, ils vivent en liesse dans la demeure toujours calme et sereine de l'Olympe, et c'est là que nous les montre Homère :

Ἡ μὲν ἄρ' ὣς εἰποῦσ' ἀπέβη γλαυκῶπις Ἀθήνη
Οὔλυμπόνδ', ὅθι φασὶ θεῶν ἕδος ἀσφαλὲς αἰεὶ
Ἔμμεναι· οὔτ' ἀνέμοισι τινάσσεται, οὔτε ποτ' ὄμβρῳ
Δεύεται, οὔτε χιὼν ἐπιπίλναται· ἀλλὰ μάλ' αἴθρη
Πέπταται ἀνέφελος, λευκὴ δ' ἐπιδέδρομεν αἴγλη·
Τῷ ἔνι τέρπονται μάκαρες θεοὶ ἤματα πάντα

Lucrèce, on le voit, a presque littéralement tradui

(1) Integit a remplacé aussi integer, qui n'avait pas un grand sens.

les vers du poète grec, mais il les a traduits en maître. Il a eu l'art de faire passer dans ses vers latins tout le charme de son grand modèle. Il y a même dans Lucrèce un détail de plus qui ajoute encore, s'il est possible, à la beauté poétique de cette peinture. Homère dit λευκὴ αἴγλη : Lucrèce néglige λευκή qui n'est point très important, traduit ἐπιδέδρομεν par large diffuso et complète l'image par ce mot ridet qui lui est si familier et qui en cet endroit est du plus heureux effet. Ne semble-t-il pas que l'air même soit quelque chose d'animé et de vivant? Il faut reconnaître encore ici cet art de Lucrèce qui donne la vie à tout.

Virgile, que l'on rencontre toujours sur la trace de Lucrèce, ne l'a pas surpassé dans le passage du sixième livre où il exprime une idée analogue. Il dit en parlant des Champs-Elysées :

« Largior hic campos æther et lumine vestit
Purpureo. »

Fénelon, cet esprit si amoureux de l'antiquité et si plein de la lecture des poètes anciens, s'est souvenu à propos des vers de Lucrèce et de Virgile. Il avait à décrire à son tour le séjour des mânes bienheureux. Il s'est servi de

la peinture des deux poètes latins en l'élevant par le spiritualisme chrétien et a dit dans le dix-neuvième livre de son Télémaque :

« Là ! dans les Champs-Elysées jamais on ne ressentit les ardeurs de la furieuse Canicule ; là jamais les noirs aquilons n'osèrent souffler ni faire sentir les rigueurs de l'hiver .... Le jour n'y finit point, et la nuit, avec ses sombres voiles, y est inconnue ; une lumière pure et douce se répand autour des corps de ces hommes justes, et les environne de ses rayons comme d'un vêtement. »

On sent dans ce beau passage, non pas l'imitation, mais l'inspiration des anciens : et la Muse antique y semble animer de son souffle le poète chrétien. Fénelon s'était pénétré du génie des grands poètes grecs et latins, et à chaque instant, surtout dans le Télémaque, il répand comme sa propre substance les pensées, les images dont il a nourri son esprit, et qu'il transforme en leur donnant des grâces nouvelles.

Mais revenons à Lucrèce et continuons la lecture de ses beaux vers. Nous sommes arrivés à un passage bien facile qui a souvent arrêté les critiques :

„ At contra nusquam apparent Acherusia templa:
Nec tellus obstat quin omnia despiciantur,
Sub pedibus quæcunque infra per inane geruntur. „

Pour comprendre cet endroit il faut ne pas perdre de vue ce qui précède; et, disons-le en passant, c'est là un conseil d'une utilité toute particulière pour ceux qui lisent Lucrèce. Chez lui l'imagination du poète ne fait pas tort à la rigueur logique du philosophe; son raisonnement est toujours serré et ses pensées s'enchaînent avec beaucoup de suite. En lisant ce vers At contra, &c. il faut se souvenir du vers Apparet divum numen, &c. et l'on voit alors clairement la suite des idées: dans cet univers qu'Épicure découvre à mes yeux, je découvre les Dieux et leurs tranquilles demeures ..... mais je ne découvre point l'Achéron. Et pourtant ce n'est point que la terre m'empêche de voir les phénomènes qui s'accomplissent sous mes pieds dans le vide, quæcunque infra, &c. puisque je les vois s'accomplir par tout le monde: totum video per inane. Les mêmes mots sont répétés dans les deux passages, tant le lien est étroit. On ne peut donc s'y méprendre. Cependant on a imaginé deux sens aussi faux l'un que l'autre. Les uns font rapporter At contra

nusquam &a aux Dieux eux-mêmes, et disent que les Dieux, si tranquilles seraient troublés par la vue des Enfers; et que pour cette raison ils ne les voient point. Mais c'est prêter à Lucrèce une idée puérile. Comment les Dieux seraient-ils troublés par la vue des Enfers puisque les Enfers n'existent que dans l'imagination des mortels? Des hommes appliquent aux hommes en général les vers de Lucrèce depuis les mots Omnia suppeditat. L'homme, disent-ils, n'a rien qui l'inquiète: il est heureux toujours et reçoit tout de la nature, il ne voit point d'enfer qui l'épouvante. Ce sens, qui n'est pas plus admissible que le premier, a été adopté par Marchetti, auteur d'une traduction en vers italiens célèbre au dix septième siècle. Par une étrange licence ce traducteur appelle ici Dante à son aide pour rendre la pensée de Lucrèce, et dit que l'homme ne voit point cette porte fatale de l'Enfer avec ces mots inscrits au-dessus:

« Lasciate ogni speranza voi che 'ntrate. »

S'il est permis à un traducteur de faire un contresens, il ne l'est pas d'être ainsi infidèle.

Nous arrivons à la conclusion de l'éloge d'Epicure. Lucrèce y exprime avec force la

sainte horreur, pour parler avec Racine, qui le saisit à la pensée des découvertes sublimes de son maître :

« His tibi me rebus quaedam divina voluptas
Percipit atque horror, quod sic natura tua vi
Tam manifesta patet ex omni parte retecta. »

Quel accent sincère dans ces vers ! Comme on sent que l'enthousiasme de Lucrèce est profond et vrai ! Quand on songe à cet enthousiasme et, d'un autre côté, à l'imagination si féconde du poète, on ne s'étonne point du parti merveilleux que Lucrèce a su tirer d'une matière si ingrate et si difficile.

Lucrèce était effrayé par le génie d'Epicure dévoilant la nature entière et expliquant le monde. On retrouve quelque chose de cette sainte horreur dans une épître que Voltaire, revenu d'Angleterre, en 1736, écrivait à Madame du Châtelet. Ce grand homme si digne d'en comprendre un autre, était encore sous l'impression profonde qu'avait faite sur lui le système de Newton, quand il s'écriait :

« Dieu parle, et le chaos se dissipe à sa voix :
Vers un centre commun tout gravite à la fois.

Ce ressort si puissant, l'âme de la nature,
Était enseveli dans une nuit obscure.
Le compas de Newton mesurant l'univers,
Lève enfin ce grand voile, et les cieux sont ouverts.

. . . .

Que ces objets sont beaux ! que notre âme épurée
Vole à ces vérités dont elle est éclairée !
Oui, dans le sein de Dieu, loin de ce corps mortel,
L'esprit semble écouter la voix de l'Eternel. »

Voilà bien des louanges magnifiques prodiguées par Lucrèce à Epicure. Elles n'ont point cependant épuisé l'enthousiasme de notre poète. Le cinquième livre nous offre un nouvel éloge d'Epicure non moins beau que les précédents.

Bossuet disait au moment de commencer l'éloge funèbre du grand Condé : « Nous ne pouvons rien, faibles orateurs, pour la gloire des âmes extraordinaires : le sage a raison de dire que "leurs seules actions les peuvent louer" ; toute autre louange languit auprès des grands noms. » C'est ce même sentiment qui respire dans le début du cinquième livre du de Natura. Lucrèce, avant de porter encore une fois la main à ce panégyrique d'Epicure tant de fois recommencé, s'avoue inférieur à la tâche qu'il a entreprise de louer son

maître, et désespère de faire un éloge digne d'un si grand philosophe :

"
Quis potis est dignum pollenti pectore carmen
Condere, pro rerum majestate his que repertis ?
Quis ve valet verbis tantum, qui fundere laudes
Pro meritis ejus possit, qui talia nobis
Pectore parta suo quesita que premia liquit ?
Nemo (ut opinor) erit mortali corpore cretus. "

Quelle plus grande idée du génie d'Epicure pourrait nous être donnée en plus beaux vers ? Lucrèce met sur la même ligne les découvertes du philosophe et ce qu'il explique, la nature même. pro rerum majestate, his que repertis. C'est exalter singulièrement Epicure : mais rien n'est plus sincère que cet éloge qui nous semble si exagéré. Buffon, qui en était plus digne, en a reçu un pareil. On peut lire sur le piédestal de la statue que, de son vivant, on lui éleva dans le Muséum, cette belle inscription : Majestati naturæ par ingenium. Lucrèce dit en beaux vers la même chose. Epicure lui paraît aussi avoir égalé par son génie la majesté de la nature. Epicure, dans l'opinion du poëte, a, pour ainsi dire, créé le monde une seconde fois, en en révélant

tous les secrets.

On a voulu voir (1) dans le passage que nous expliquons une distinction entre la poésie carmen et l'éloquence verbis. L'idée de Lucrèce serait celle ci : quel poète et même quel orateur pourrait dignement louer Epicure ? – Mais cette explication est trop cherchée : il ne faut voir simplement ici qu'une de ces répétitions, qu'un de ces redoublements d'expression tels qu'on en voit tant dans Lucrèce et dans Virgile. Ces vers renferment une autre distinction moins artificielle et plus véritable entre la physique et la morale d'Epicure. Pro rerum majestate his que repertis, voilà pour la physique : qui talia nobis &c, voilà pour la morale. – Ainsi l'éloge d'Epicure est double. Nous n'allons point manquer de retrouver ces mêmes termes de louange dans le raisonnement si suivi et si serré du poète :

" Nam si, ut ipsa petit majestas cognita rerum,
Dicendum est : deus ille fuit, deus, inclute Memmi,
Qui princeps vitae rationem invenit eam, quae
Nunc appellatur Sapientia : qui que per artem
Fluctibus e tantis vitam, tantis que tenebris,

---

(1) Mr. Lemaire, dans son excellente édition de Lucrèce.

In tam tranquilla et tam clara luce locavit. »

Remarquons en passant cette rigueur de raisonnement et en même temps cette habileté à varier les formes de l'idée qu'il poursuit. Lucrèce avait dit: Pro rerum majestate his quæ repertis; maintenant il réunit ce qu'il avait séparé dans une expression heureuse: Majestas cognita:

« Dicendum est: deus ille fuit, deus, inclute Memmi,
Qui princeps vitæ rationem invenit eam, quæ
Nunc appellatur Sapientia, quiq. per artem
Fluctibus e tantis vitam, tantis que tenebris,
In tam tranquilla et tam clara luce locavit. »

Ces vers sont d'une beauté merveilleuse. Quel accent énergique de conviction et de véritable enthousiasme dans cette répétition "deus ille fuit, deus". On ne peut s'empêcher de songer à Virgile qui disait, lui aussi, avec l'enthousiasme de la reconnaissance dans la 1re. éqlogue:

« O Melibœ, deus nobis hæc otia fecit:
Namque erit ille mihi semper deus, illius aram
Sæpe tener nostris ab ovilibus imbuet
agnus. »

et dans la 5e où il pleure et célèbre Daphnis :

« Ipsi lætitia voces ad sidera jactant
Intonsi montes ; ipsæ jam carmina rupes,
Ipsa sonant arbusta : Deus, deus ille, Menalca. »

Le mouvement est le même dans les vers de Lucrèce et dans ceux de Virgile, et les vers de celui-ci sont aussi beaux que ceux du premier : mais Lucrèce a l'honneur de la priorité.

C'est peut-être à ce passage que pensait Cicéron quand il se moquait de ces philosophes qui vénèrent comme un Dieu l'homme qui a découvert le premier les secrets de la nature : « Soleo sæpe mirari nonnullorum insolentiam philosophorum qui naturæ cognitionem admirantur, ejusque inventori et principi gratias agunt, eumque venerantur, ut Deum. » Peut-être aussi Cicéron ne fait-il allusion qu'à certains disciples d'Epicure qui prenaient en pitié tous les autres systèmes philosophiques et exaltaient avec orgueil celui de leur maître. Cicéron fait parler l'un de ces hommes dans le premier livre du De Natura deorum : c'est un sénateur, C. Velleius. Cet épicurien raille avec outrecuidance, fidenter sane ut isti solent, dit mali-

gnement Cicéron, comme s'il venait de quitter le conseil des Dieux et les intermondes d'Epicure pour descendre sur la terre, il raille, dis-je, le Dieu de Platon, cette vieille fatidique que les Stoïciens appellent Providence et tous ces prodiges, toutes ces merveilles de philosophes qui ne dissertent pas, mais rêvent. Après avoir exposé tous ces songes d'hommes en délire, - delirantium Somnia, il ajoute : " Ea qui consideret quam inconsulte et temere dicantur, venerari Epicurum et in eorum ipsorum numero, de quibus hæc quæstio est, habere debet. " Le rapprochement de ces deux passages de Cicéron semble éclairer l'allusion qu'il fait dans le premier aux philosophes épicuriens. Le mot venerari se trouve dans les deux, et ut deum est en abrégé la même idée que in eorum ipsorum etc. Cicéron parait donc songer à Velleius plutôt qu'à tout autre dans la phrase que nous avons citée d'abord. Cependant il faut avouer que l'allusion peut bien aussi atteindre Lucrèce.

S'il n'est point sûr que Cicéron se soit moqué de l'admiration excessive de Lucrèce pour Epicure, tout le monde connait la critique de Voltaire. Dans le Voyage que notre poëte fait au Temple du Goût, conduit par l'auteur célèbre de l'Anti-Lucrèce, le Cardinal de Polignac, il rencontre Lucrèce,

comme cela devait arriver. Dans une sorte de confession qu'il fait de ses erreurs, le poète latin déplore l'enthousiasme aveugle qui lui faisait un Dieu du philosophe grec. Mais laissons parler Voltaire :

« A l'égard de Lucrèce, il rougit d'abord en voyant le Cardinal son ennemi, mais à peine l'eut-il entendu parler qu'il l'aima ; il courut à lui et lui dit en très beaux vers latins ce que je traduis ici en assez mauvais vers français :

« Aveugle que j'étais ! je crus voir la nature ;
Je marchai dans la nuit, conduit par Epicure ;
J'adorai comme un Dieu ce mortel orgueilleux
Qui fit la guerre au ciel et détrôna les Dieux.
L'âme ne me parut qu'une faible étincelle,
Que l'instant du trépas dissipe dans les airs.
Tu m'as vaincu : je cède, et l'âme est immortelle,
Aussi bien que ton nom, tes écrits et mes vers. »

Lucrèce ne pouvait avouer ses erreurs avec plus de bonne foi, de charme et d'esprit. Mais laissons le Lucrèce du Temple du Goût pour retrouver le véritable.

Lucrèce est aveuglé par son admiration pour Epicure : il oublie tous ses précurseurs, Leucippe, Démocrite, Aristippe ; il déclare son maître le <u>premier inventeur de la Sagesse</u> :

« Qui princeps vitae rationem invenit eam, quae
Nunc appellatur Sapientia. »

L'éloge n'est pas mérité, mais les vers sont très beaux malgré un peu de prose qui s'y glisse : quae nunc appellatur Sapientia : cela ressemble à une note explicative insérée au milieu d'un morceau poétique : nous en avons rencontré de cette sorte dans Ennius, et il y en a encore dans Lucrèce. Sauf cet hémistiche, tout est admirable. Cet heureux mélange du figuré et de l'abstrait, qu'il ne faut pas se lasser de remarquer, produit ici un effet très poétique. Lucrèce peint à nos yeux la vie humaine au sein des flots qui l'agitent et plongée en d'épaisses ténèbres, quand vient le philosophe qui avec son génie la sauve de ces flots et de ces ténèbres pour la mettre au milieu d'une pure et tranquille lumière. Ce tableau est plein d'éclat et de poésie.

La critique de Voltaire, nous l'avons vu, est celle d'un admirateur de Lucrèce et d'un homme d'esprit : il y en a une de Montaigne qui est d'un philosophe. C'est dire qu'il le prend plus haut avec le poète et qu'il traite sans pitié un homme qui raisonne mal en beaux vers. Dans le douzième Chapitre du livre deux des

Essais, Montaigne cite le passage qui nous occupe et le trouve plein d'impudence : « Il semble à la vérité, dit-il, que nature pour la consolation de notre estat misérable et chestif, ne nous ayt donné en partage que la présomption » ; et, après avoir donné pour exemple ce pauvre et calamiteux animal (il veut dire Cicéron), il cite les vers de Lucrèce et ajoute : « Voylà des paroles très magnifiques et belles ; mais un bien legier accident meit l'entendement de cettuy cy en pire estat que celuy du moindre berger, nonobstant ce Dieu précepteur, et cette divine Sapience. » De mesme impudence est cette promesse du livre de Democritus : Je m'en voys parler de toutes choses &a ». Ce légier accident est ce philtre amoureux qui, dit-on, fut donné à Lucrèce par sa maîtresse Lucilia et qui troubla sa raison : le philosophe se tua dans un accès de folie. Le Sceptique Montaigne triomphe ici de l'Epicurien trop orgueilleux de sa vaine Sagesse.

Après avoir proclamé Epicure un Dieu, Lucrèce tient à justifier son opinion. C'est ce qu'il fait dans les vers qui suivent. Il compare son maître aux Dieux et oppose les bienfaits que les mortels ont reçus de lui à ceux qu'ils ont

reçus de Cérès, de Bacchus et d'Hercule :

« Confer enim divina aliorum antiqua reperta.
Namque Ceres fertur fruges, Liberque liquoris
Vitigeni laticem mortalibus instituisse :
Cum tamen his posset sine rebus vita manere ;
Ut fama est, aliquas etiam nunc vivere gentes :
At bene non poterat sine puro pectore vivi. »

Divina répond au deus ille fuit &c : la liaison des idées et des sentiments est toujours très étroite dans Lucrèce.

Aliorum est un mot plein d'irrévérence et presque de mépris. Ces autres à qui il compare Épicure sont les Dieux eux-mêmes. Il ne pouvait pas mieux exprimer son dédain philosophique pour ceux que le vulgaire adorait comme les bienfaiteurs de l'humanité.

Liquoris vitigeni laticem est une périphrase poétique et charmante.

Mais de temps en temps le style fléchit. Ce sont les alternatives perpétuelles du grand poète qui parle à la fois à l'imagination et à la raison, et du philosophe qui ne parle qu'à la seconde. Ce vers ut fama est &c n'est que de la simple prose. Ce n'est pas la première fois que nous remarquons

une tache de prosaïsme au milieu de la plus belle poésie.

<u>Vivere; viri</u>. Lucrèce oppose ici spirituellement la vie corporelle à la vie morale. Il se sert de la même expression pour signifier deux sens très divers. Cette apparente ressemblance et cette différence bien réelle forment un jeu de mots plaisant et agréable, mais qui n'est point nouveau. Lucilius, dans un fragment cité par Cicéron (<u>de Finibus</u>, II.8) fait dire à Lélius s'adressant à un maître gastronome du temps :

« O Publi, ô gurges, es homo miser, inquit :
Cœnasti in vita nunquam bene, quum omnia in
ista
Consumis squilla, atque acipensere cum decumano. »

Cicéron explique le mot de Lélius et nous apprend ce que c'est qu'un bon repas. " Non negat (Lælius) libenter unquam cœnasse Gallonium, mentiretur enim ; sed bene.... Quid bene ? Dicet Lucilius, cocto, condito. » Sed cedo caput cœnæ « Sermone bono ». Quid ex eo ? Si quæris, libenter. » Tel fut le repas de César que Cicéron raconte à Atticus (XIII. 52) : mais Gallonius n'en faisait jamais de semblables : " Recte is negat

nunquam bene cœnasse Gallonium; recte, miserum: quum præsertim in eo omne studium consumeret. Quem libenter cœnasse nemo negat. Cur igitur non bene? quia quod bene, id recte, frugaliter, honeste: ille porro male, prave, nequiter, turpiter cœnabat. »

Horace, après Lucilius et Lucrèce, a confondu ainsi dans une seule expression la vie matérielle et la vie morale en disant dans l'ode 16e du livre II :

« Vivitur parvo bene, cui paternum
Splendet in mensa tenui salinum :
Nec leves somnos timor aut cupido
Sordidus aufert. »

Lucrèce a développé son argument : il conclut maintenant en dialecticien :

« Quo magis hic merito nobis deus esse videtur
Ex quo nunc etiam per magnas didita gentes
Dulcia permulcent animos solatia vitæ. »

C'est lui qui a apporté aux hommes ces douces consolations de la vie qu'il répand encore nunc etiam au milieu de grandes nations. Mais Lu-

crée ne s'en tient point à cette conclusion; et le parallèle entre Épicure et les dieux de l'Olympe n'est point fini. Nous verrons dans la prochaine leçon Hercule à son tour mis au-dessous du philosophe. Le poète se complaît dans son admiration enthousiaste et sincère: il aime à parler du divin génie d'Épicure et à le faire plus grand en l'élevant au dessus de tous ces dieux qui semblent aux aveugles mortels si supérieurs à l'humaine nature.

E. Lemas.

14e Leçon.

Eloges d'Epicure au début des livres V et VI.

Bonne rédaction, exacte, sensée, et d'un style facile et naturel.

14e leçon.

Éloges d'Épicure au début des livres V et VI.

Nous avons déjà étudié quelques-uns de ces beaux débuts, qui ouvrent les chants de Lucrèce. Nous avons admiré l'énergie, l'éclat, le sublime même de cette poésie : nous avons entendu parler l'âme du poète : un sentiment profond l'animait : il avait l'éloquence de l'admiration ; et de cette admiration passionnée, enthousiaste, qui trouve tous les éloges froids et languissants, et qui pourtant a besoin de louer. Il ne peut se lasser d'admirer cet Épicure qui, le premier, a franchi par la pensée les limites étroites du monde, a cherché la vérité au ciel, et l'a trouvée. Il a osé tout pénétrer, aussi audacieux, aussi fier que le Prométhée d'Eschyle et il a délivré l'homme des terreurs superstitieuses, qui pesaient sur son âme. C'est le maître des philosophes, c'est le bienfaiteur de l'humanité, c'est un Dieu. Voilà le sens de cette apothéose du cinquième livre : c'est un cri d'admiration qui échappe à Lucrèce, c'est l'exultation d'un enthousiasme sincère : il a épuisé tout ce que la terre fournit, et il ne trouve

que dans cette haute idée de la divinité un éloge qui égale sa pensée, et il s'écrie : c'est un Dieu. On ne peut voir là qu'une hyperbole d'admiration, l'enthousiasme du poète, et non, comme on l'a dit, l'inconséquence du philosophe. Il y aurait une sorte de puérilité à reprocher à Lucrèce d'élever une nouvelle idole.

Nous étions arrivés au vers 22e de ce morceau, et voici le raisonnement que suivait le poète.

Sans doute, dit-il, on doit beaucoup à Cérès et à Bacchus : ils ont montré à l'homme une nourriture plus agréable ; mais enfin, sans cette découverte, on pourrait encore vivre. Hercule a accompli de grands travaux ; mais il n'a vaincu que des monstres imaginaires, qui habitaient des pays reculés, où l'homme ne pénétrait guère. Sans Cérès, sans Bacchus, sans Hercule, l'homme pourrait vivre, et vivre heureux ; sans Epicure, il serait toujours agité par des craintes superstitieuses, et tremblerait sans cesse aux menaces de la mort. Les vers sont éclatants de poésie, et en rappellent beaucoup d'autres de l'antiquité. C'est un des textes favoris des poètes anciens que cette revue des travaux d'Hercule. Cicéron traduisait éloquemment dans ses _Tusculanes_ une revue semblable de

Trachiniennes d'Eschyle. Mais ici, ce n'est pas une simple description, un froid récit. C'est Hercule mourant, consumé par le fatal présent de Déjanire : il s'indigne de mourir de la main d'une femme, lui qui a vaincu tant de monstres. On ne se lasse pas d'entendre les accents pathétiques d'une si grande douleur, mêlée à une certaine honte du héros, qui nous attendrit :

"O multa dictu graviora, perpessu aspera,
Quae corpore exanclavi, atque animo pertuli.
Nec mihi Junonis terror implacabilis,
Nec tantum invexit tristis Eurystheus mali,
Quantum una vecors Oenei partu edita.
Haec me irretivit veste furiali inscium,
Quae lateri inhaerens morsu lacerat viscera,
Urgensque graviter pulmonum haurit spiritus.
Jam decolorem sanguinem omnem exsorbuit.
Sic corpus clade horribili absumptum extabuit:
Ipse illigatus peste interimor textili.
Nos non hostilis dextra, non terra edita
Moles Gigantum, non biformato impetu
Centaurus ictus corpori infixit meo;
Non Graia vis, non barbara ulla immanitas,
Non saeva terris gens relegata ultimis,
Quas peragrans, undique omnem hinc feritatem expuli:

Sed femina vir, feminea interimor manu.
O nate, vere hoc nomen usurpa patri,
Ne me occidentem matris superet caritas.
Huc arripe ad me manibus abstractam piis,
Jam cernam, mene, an illam potiorem putes.
Perge, aude, nate, illacryma patris pestibus:
Miserere! gentes nostras flebunt miserias
Heu virginalem me ore ploratum edere,
Quem vidit nemo ulli ingemiscentem malo!
Sic feminata virtus afflicta occidit.
Accede, nate, assiste, miserandum aspice
Eviscerati corpus laceratum patris.
Videte, cuncti; tuque, cœlestium sator,
Jace, obsecro, in me vim coruscam fulminis!
Nunc, nunc dolorum anxiferi torquent vertices,
Nunc serpit ardor. O ante victrices manus,
O pectora, o terga, o lacertorum tori!
Vestrone pressu quondam Nemæus leo
Frendens efflavit graviter extremum halitum?
Hæc dextra Lernam tetram, mactata excetra,
Placavit: hæc bicorporem afflixit manum:
Erymanthiam hæc vastificam abjecit belluam:
Hæc e Tartarea tenebrica obstractum plaga
Tricipitem eduxit Hydra generatum Canem;
Hæc interemit torta multiplicabili
Draconem, auriferam obtutu observantem arborem;

Multa alia victrix nostra lustravit manus,
Nec quisquam e nostris spolia cepit laudibus."
(Tusculanes, liv. II ch. 8 et 9).

Lucrèce, qui a une autre intention en rappelant les travaux d'Hercule, répand sur cette rapide énumération une légère teinte d'ironie et d'incrédulité moqueuse. La peinture n'en est pas moins éclatante, et chaque exploit d'Hercule nous est représenté avec une image poétique et saisissante. Ce passage a été imité depuis par presque tous les poëtes latins qui ont parlé d'Hercule, Virgile, Horace, Ovide, Properce, etc.

« Herculis anti stare autem si facta putabis,
Longius a vera multo ratione ferere.
Quid Nemaeus enim nobis nunc magnus hiatus
Ille leonis obesset, et horrens Arcadius sus ? »

Les deux premiers vers ont une transition, un lien qui rattache ce qu'il va nous décrire à ce qu'il vient de dire ; et là, nous retrouvons, ce qui est si ordinaire chez Lucrèce, des vers prosaïques sur les pensées qui ne l'ont pas saisi, et qui ne servent qu'à unir les parties de son œuvre.

Il n'a pas l'art continu, infatigable de Virgile, qui, dans les moindres détails, a voulu être poëte, et l'a été.

Mais Lucrèce se relève après ces deux vers un peu faibles. Quelles vives images de ces monstres ! Ce qui frappe de terreur, c'est ce qu'il nous montre : magnus hiatus leonis ; horrens sus. Il faut aussi remarquer cette terminaison de vers par un monosyllabe, qui produit un effet si heureux ; on ne peut guère l'analyser, mais il vient d'une analogie véritable entre les sons et l'idée qu'on exprime. Virgile a souvent usé de cet artifice de versification :

« Ipse ruit dentesque Sabellicus exacuit sus. »
(Georg. liv. III, v. 255)
« Littoreis ingens inventa sub ilicibus sus. »
(Eneid. liv. III, v. 390)
« Sternitur exanimis q. tremens procumbit humi bos. »
(Eneid. liv. V, v. 481)

Horace a cherché un effet tout contraire par le même procédé :

« Parturient montes, nascetur ridiculus mus. »
(art poet. v. 139)

Avant lui, Virgile encore avait dit :

" Saepe exiguus mus
Sub terris posuitque domos atque horrea fecit. "
(Georg. I, 181)

Lucrèce continue avec un choix aussi heureux de circonstances poétiques et de vives images :

" Denique quid Cretae taurus, Lernaeaque pestis
Hydra venenatis posset vallata colubris ?
Quidve tripectora tergemini vis Geryonaï ?
Et Diomedis equi, spirantes naribus ignem,
Thracen, Bistoniasque plagas atque Ismara propter
Tantopere officerent nobis ? uncisque timendae
Unguibus Arcadiae volucres Stymphala colentes :
Aureaque Hesperidum servans fulgentia mala,
Asper, acerba tuens, immani corpore serpens,
Arboris amplexus stirpem ? Quid denique obesset
Propter Atlanteum littus, pelagique severa,
Quo neque noster adit quisquam, neque barbarus audet ? "

Ne voit-on pas ces chevaux de Diomède,

tout bouillants d'ardeur, Spirantes naribus ignem!
Cette belle image est revenue souvent sous la plume des poëtes latins, et Virgile l'a empruntée à Lucrèce :

« Absenti Æneæ currum geminos q. jugales
Semine ab ethereo, Spirantes naribus ignem. »
(Eneid. liv. VII, vers 280).

« Collectum que fremens volvit sub naribus ignem.
(Georg. liv. III. v. 85)

On a prétendu que .... "Uncis que tremenda
Unguibus Arcadiæ volucres ... "
était une addition. Mais Stymphala colentes serait bien court, et figurerait mal auprès des riches détails de cette description si animée.

Elle est dignement terminée par trois vers d'une grande beauté. Il faut admirer déjà chez Lucrèce cet art de composition, dans lequel il précède et annonce Virgile. Il a peint d'un trait poétique et brillant, il est vrai, mais rapide, tous ces monstres qu'il nous a montrés. Il veut arrêter et charmer en finissant la pensée et l'imagination du lecteur. C'est un tableau tout vivant qu'il met sous nos yeux, sur lequel nous aimons à nous reposer après cette course, et cette énumération dans laquelle nous avons suivi le poëte.

Dans ce vers :

« Aureaque Hesperidum servans fulgentia mala »,
nous trouvons une harmonie produite par les consonnances de même nature admirablement appropriées aux objets dont parle Lucrèce ; elles nous causent un plaisir, qui échappe à l'analyse, mais qui n'en est pas moins réel. Cet effet se retrouve souvent dans la poésie latine, et toujours avec la même grâce, surtout dans Virgile.

Le vers suivant :

« Asper, acerba tuens, immani corpore serpens »,
est une admirable peinture.

Dans la première partie du vers, il semble qu'on voit se dresser la tête du monstre et ses yeux menacer ; dans le second hémistiche, c'est ce grand corps qui s'étend et s'enroule autour de l'arbre : la fin du vers devient majestueuse et rappelle ce vers de Racine :

« Sa croupe se recourbe en replis tortueux »
(Phèdre)

Ce beau vers a été aussi imité par Virgile :

« Asper, acerba sonans ... » (Georg. III. 151)

Cette expression pelagi que severa a été imitée par Horace : .... Et curae sagaces

"Expediunt per acuta belli."
(Liv. IV, Odes, IV, v. 76)

Enfin Lucrèce nous ramène à son raisonnement et de la manière la plus naturelle. Tous ces monstres sont bien loin de nous (nec barbarus audet) et quand ils existeraient encore, ils ne seraient guère redoutables pour nous. C'est la pensée qui domine sa description, qu'il ne nous laisse pas oublier en nous parlant de l'Ismare (atque Ismara propter) et du lac Stymphale (Stymphala colentes). C'est un art merveilleux d'être toujours maître de sa pensée et de son sujet, qui ne manque jamais à Lucrèce. Chez lui, tout est subordonné au raisonnement : les mouvements et les détails les plus poétiques ne l'en détournent jamais : le but qu'il poursuit est toujours devant ses yeux.

A cette revue succède un raisonnement, où Lucrèce compare les travaux d'Hercule aux bienfaits dont les hommes sont redevables à Epicure, et il conclut que le philosophe a été bien plus utile au genre humain que le héros :

« Cetera de genere hoc quæ sunt portenta perempta,
Si non victa forent, quid tandem viva nocerent ?
Nil, ut opinor : ita ad satiatem terra ferarum
Nunc etiam scatit, et trepido terrore repleta

— est —

Per nemora ac montes magnos, silvasq. profundas,
Quae loca vitandi plerumque est nostra potestas. »

Cetera de genere hoc quae sunt, est une expression prosaïque, qui revient souvent chez Lucrèce.

Terra scatit est de la plus grande hardiesse. Scatere veut dire jaillir, et de là abonder, fourmiller. Peut-être est-ce un peu hasardé. Horace, en la corrigeant par un goût plus sévère, a reproduit cette expression d'une manière plus naturelle. Il parle d'Europe qui est enlevée par le taureau, et qui s'effraie de traverser ainsi les flots :

« Scatentem belluis pontum »

(IIIe livre 27e Ode vers 26)

Mais la fin du vers est belle et majestueuse. Cette terre est personnifiée tout-à-coup comme la terreur elle-même : trepido terrore repleta est ; puis la pensée s'étend et se perd dans ce long rejet si expressif : per nemora ac montes magnos.

Le dernier vers est la conclusion : la poésie disparaît ; il n'y a plus qu'un mot de dédain pour tous ces exploits tant vantés, qui ont si peu fait pour notre bonheur. Les vers suivants nous expliquent ce dédain pour Hercule. Les monstres à vaincre, ce ne sont pas ceux qui sont cachés dans les forêts ; les vrais ennemis de l'homme sont dans son cœur,

s'il ne l'a pas nettoyé, dit Lucrèce :

« At nisi purgatum est pectus, quae proelia nobis
Atque pericula tunc ingratis insinuandum !

Pour continuer le parallèle il se sert d'expressions qui rappellent la guerre, les combats. Dans son esprit, c'est toujours Hercule et Epicure qui sont en présence.

Le vers suivant est un peu chargé de mots, mais il est plein d'énergie, et en ajoutant : "quantique perinde timores", il termine en dialecticien et répond à ces mots de proelia, pericula des vers précédents :

« Quantae conscindunt hominem cuppedinis acres
Sollicitum curae, quantique perinde timores. »

Le désir et la crainte réunis dans ces deux vers, et la crainte montrée comme la conséquence nécessaire du désir, est d'une grande vérité morale. Horace, qui avait beaucoup étudié Lucrèce, et qui connaissait l'homme, a reproduit souvent cette opposition :

Non enim gazae, neque consularis
Submovet lictor miseros tumultus

Mentis, et curas laqueata circum
Tecta volantes.

-

Vivitur parvo bene, cui paternum
Splendet in mensa tenui salinum;
Nec leves somnos timor aut Cupido
Sordidus aufert.

(Liv. II. ode XVI)

C'est la même pensée philosophique qu'on reconnaît sous ces brillantes images:

Dans ses satires et ses épîtres, il y est revenu:

« Ne te semper inops agitet vexet que cupido
Ne pavor et rerum mediocriter utilium spes. »

(Liv. I. ep. 18 v. 98)

Dans les vers suivants, c'est le mot pallet qui exprime énergiquement que la crainte est la compagne du désir, de l'ambition:

« Audire, atque togam jubeo componere, quisquis
Ambitione mala, aut argenti pallet amore. »

(Sat. III. liv. II v. 77)

Dans d'autres vers, Horace ne se contente plus de rapprocher le désir et la crainte comme éternellement réunis dans l'âme de l'homme: il l'explique:

« ... Nam qui cupiet, metuet quoque; porro
Qui metuens vivit, liber mihi non erit unquam. »
(Liv. I. ep. 16 v. 65)

Enfin cette corrélation du désir et de la crainte est une des idées favorites d'Horace, et il y revient perpétuellement.

Nous arrivons au dernier trait. Le poète veut finir comme il a commencé par l'éloge, par l'apothéose d'Epicure. Ces ennemis intérieurs, les seuls qui soient vraiment redoutables, Epicure les a vaincus. Grâce à lui, les hommes peuvent vivre tranquilles, et regarder la mort sans trembler. Il faut donc le révérer comme un dieu, c'est-à-dire le mettre au rang des bienfaiteurs de l'humanité, que la reconnaissance a divinisés :

« Haec igitur qui cuncta subegerit, ex animoque
Expulerit dictis, non armis, nonne decebit
Hunc hominem numero divum dignarier esse?
Quum bene praesertim multa ac divinitus ipsis
Immortalibu' de divis dare dicta suerit
Atque omnem rerum naturam ~~dignarier esse~~ pandere dictis?

C'est encore par l'éloge d'Epicure que s'ouvre le sixième chant. Le poète ne se lasse pas d'y revenir. Epicure est comme la Muse qu'il invoque; il place son nom à la tête de chacun de ses chants,

comme celui d'une divinité protectrice et inspiratrice. Mais ces divers éloges, animés tous par un sentiment vrai, ont tous leur originalité particulière. Celui-ci est pour ainsi dire confondu avec l'éloge d'Athènes. Aux yeux de Lucrèce, Athènes est le berceau de la civilisation, la patrie des arts et de la philosophie. Mais il est tellement pénétré d'admiration pour son maître, que le plus grand éloge qu'il trouve pour Athènes, c'est qu'elle a produit Epicure :

« Primæ frugiferos fœtus mortalibus ægris
Dididerunt quondam præclaro nomine Athenæ,
Et recreaverunt vitam, leges que rogarunt. »

Dans leur simplicité, ces vers sont d'une grande beauté : l'idée est grande, et les expressions y répondent. Lucrèce doit finir ce livre par la description de la peste d'Athènes : c'est peut-être pour cela qu'il l'ouvre par son éloge. On peut faire cette hypothèse sans invraisemblance ; car, dans cette poésie, qui semble abandonnée, il y a un grand art de composition « multæ tamen artis », dit Cicéron.

Præclaro nomine Athenæ exprime bien l'enthousiasme et la reconnaissance du disciple. Horace aussi ne parle qu'avec un respect pres-

que filial de cette Athènes, où son esprit s'est nourri de si fortes études :

« Adjecere bonæ paulo plus artis Athenæ. »
(Ep. liv. II ep. 2 v. 43)

Mortalibus ægris est une expression que Virgile a empruntée à Lucrèce, et qu'il a souvent reproduite.

« Tempus erat quo prima quies mortalibus ægris Incipit. »
(Aneid. liv. II vers 268)

La sensibilité qui devait être un des traits caractéristiques de son génie, émeut déjà le cœur de Lucrèce : il a pitié des maux de l'humanité : c'est un sentiment qui a jeté en lui de profondes racines, qui le tourmente souvent, et qu'il traduit toujours par des vers touchants. Dans le cinquième livre, par exemple, il l'exprime avec une sombre énergie et une tristesse saisissante. Il nous montre le monde naissant, et l'homme courbé sur la terre, déchirant péniblement ses entrailles pour lui arracher un peu de nourriture :

« Principio, quantum cæli tegit impetus ingens,
Inde avidam partem montes, silvæque ferarum
Possedere, tenent rupes, vastæque paludes,
Et mare, quod late terrarum distinet oras.

Inde duas porro prope partes fervidus ardor,
Assiduus que geli casus mortalibus aufert.
Quod superest arvi, tamen id natura sua vi
Sentibus obducat, ni vis humana resistat,
Vitai causa valido consueta bidenti
Ingemere, et terram pressis proscindere aratris."
(Liv. V. vers 201)

Ce mot recrearunt est remarquable et expressif. Athènes a pour ainsi dire recréé la vie humaine. Ces trois vers sont certainement un des plus beaux hommages qu'on ait rendus à Athènes, cette ville si bien faite pour inspirer l'enthousiasme et pour émouvoir les imaginations. Il est curieux de voir qu'à peu près à la même époque, où Lucrèce écrivait ces beaux vers, Cicéron disait à peu près la même chose à la tribune de Rome. C'est en 694: en défendant L. Flaccus, qui est accusé par des Grecs asiatiques au sortir de sa préture, il rejette avec dédain leurs témoignages et leur oppose ceux qui viennent des véritables Grecs, des Athéniens.

" Adsunt Athenienses, unde humanitas, doctrina, religio, fruges, jura, leges ortae atque in omnes terras distributae putantur: de quorum urbis possessione, propter pulchritudinem, etiam inter

deos certamen fuisse proditum est : quae vetustate ea est, ut ipsa ex sese suos cives genuisse dicatur, et eorum eadem terra parens, altrix, patria dicatur : auctoritate autem tanta est, ut jam fractum prope ac debilitatum Graeciae nomen hujus urbis laude nitatur. » (Cicer. Pro Flacco, ch. 26).

Ce qui rend original cet éloge d'Athènes, c'est que Lucrèce regarde comme le plus beau titre de gloire de cette ville l'honneur d'avoir donné le jour à Épicure :

« Et primae dederunt solatia dulcia vitae,
Cum genuere virum tali cum corde repertum,
Omnia veridico qui quondam ex ore profudit :
Cujus et extincti propter divina reperta
Divulgata vetus, jam ad coelum gloria fertur. »

Ce premier vers : "Et primae dederunt", &c est opposé à celui qui commence ce livre : c'est l'opposition de la nourriture de l'esprit à celle du corps. C'est un contraste souvent reproduit, mais qui a dans ce passage son intérêt propre. Que de sens aussi dans ce mot Solatia.

En lisant ce vers : "Quum genuere virum" &c, on se rappelle le portrait de

Cromwel par Bossuet : "Un homme s'en rencontré". C'est la même solennité, la même majesté. On voit l'effort qu'a dû faire cette ville pour produire un tel génie :

"Egregie cordatus homo",

disait Ennius. — Quel enthousiasme dans

"Omnia veridico qui quondam ex ore profudit !"

C'est une source d'où vient toute vérité. Epicure est le consolateur de la vie humaine et il a pénétré tous les secrets de la nature. C'est à ce double titre que Lucrèce l'admire. Il le croit même original ; il oublie les philosophes qui l'ont précédé ; il est ébloui de sa gloire, déjà consacrée par le temps, répandue partout dans le monde, et qui enfin s'élève jusqu'au ciel. L'émotion du poète ne l'a pas empêché de tout coordonner avec un grand art de détail ; mais ce qui domine tout, c'est la conviction, la poésie et l'imagination.

Eugène Guyot.

15e Leçon.

Comment l'épicurisme est poétique chez Lucrèce.

Rédaction faite avec soin, et qui, exacte, en général, comme la précédente de Mr Escudron, se recommande davantage par le mérite et l'agrément de l'exposition.

15e leçon.

Comment l'épicurisme est poétique chez Lucrèce.

La doctrine d'Epicure, ainsi que nous croyons l'avoir établi, entre pour peu de chose dans l'inspiration poétique de Lucrèce ; cette inspiration, il la doit surtout à son enthousiasme pour le philosophe grec, à son admiration pour celui qu'il ne craint pas d'appeler un dieu. Qu'on lise ces magnifiques débuts du premier, du troisième et du cinquième livre, qu'on se pénètre de leur esprit, et l'on ne pourra s'empêcher de partager notre opinion.

Nous en pourrions dire autant des premiers vers du sixième livre, dont nous avions commencé l'analyse. Dans ce passage, Lucrèce confond l'éloge d'Epicure avec celui d'Athènes son berceau, d'Athènes à qui l'humanité devait tant déjà et qui a mis le comble à ses bienfaits en nous donnant Epicure, comme le plus grand de tous. C'est de cette ville que nous vient, il est vrai, l'art de l'agriculture qui nous délivra de la famine ; c'est d'elle que nous tenons les lois qui nous protègent contre l'anarchie ;

mais Epicure a fait plus encore; il a repoussé loin de nous ces passions et ces vices qui empoisonnaient notre existence. Car c'était en vain, avant Epicure, que l'homme jouissait de tous les avantages de cette vie, richesse, renommée, bonheur domestique, rien ne pouvait l'arracher aux chagrins et aux soucis, puisque tout le mal venait de lui-même et de sa nature corrompue, comme nous le fait entendre Lucrèce par cette ingénieuse comparaison:

« Intellexit, ibi vitium vas efficere ipsum,
Omniaque illius vitio corrumpier intus,
Quæ conlata foris et commoda cunque venirent;
Partim quod fluxum pertusumque esse videbat,
Ut nullo posset ratione explerier unquam;
Partim quod tetro quasi conspurcare sapore
Omnia cernebat, quæcunque receperat intus. »

Tel était l'état de l'homme; mais sitôt qu'Epicure parut, il entreprit une réforme morale, dont voici les résultats exprimés en fort beaux vers:

« Veridicis igitur purgavit pectora dictis,
Et finem statuit cuppedinis atque timoris,
Exposuitque bonum summum, quo tendimus omnes,

Quid foret, atque viam monstravit tramite prono,
Qua possemus ad id recto contendere cursu.
Quidve mali foret in rebus mortalibu' passim,
Quod flueret naturæ vi varie que volaret,
Seu casu, seu vi, quod sic natura parasset:
Et quibus e portis occurri cuique deceret.
Et genus humanum frustra plerumque probavit
Volvere curarum tristes in pectore fluctus. »

Il y a peut-être dans ce morceau un peu de redondance et ce désordre momentané des paroles qui se mêle quelquefois à la poésie de Lucrèce; mais comment n'y pas admirer en revanche cet art, que notre poète possède à un si haut degré, de préparer et d'enchaîner ses idées par une suite naturelle de mots et de figures, et d'animer par un heureux mélange d'images sensibles les conceptions les plus abstraites?

C'est ainsi qu'au premier vers:

« ... Veridicis purgavit pectora dictis »

purgavit est amené par les comparaisons qui précèdent, et qu'au troisième, de cette expression

« Bonum summum quo tendimus omnes, »

découlent toutes les images qui se rencontrent dans les vers suivants:

« ... Viam monstravit tramite prono

Qua possemus ad id recto contendere cursu.
Quidve mali foret in rebus mortalibu' passim &

Un philosophe du commencement de ce siècle, M. de la Romiguière a dit : « Les mots d'une langue bien faite s'appellent l'un l'autre. » La vérité de ce principe n'apparaît nulle part mieux que chez Lucrèce, qui a introduit dans la littérature latine cet art de la composition que ses successeurs devaient porter si loin.

Il nous faut signaler en passant une heureuse correction faite au second vers de ce morceau : « Et finem statuit cuppedinis atque timoris. » On a remplacé tupedinis, qui n'avait aucun sens, pour cuppedinis qu'on rencontre dans les vieux auteurs. Il est bon de remarquer à ce propos cette opposition du désir et de la crainte qu'Horace, après Lucrèce, n'a pas manqué de reproduire.

C'est surtout à la fin du passage que nous analysons en ce moment, qu'on est frappé de cette habile union d'expressions abstraites et de mots figurés, qui donne à la poésie de Lucrèce tant de mouvement et tant de vie. On ne peut méconnaître l'heureux effet de ces deux verbes fluere et volare pour exprimer par une poétique image cette abstraction du mal, qui nous est

représenté comme mêlé à tous les éléments et toujours prêt à fondre sur l'homme :

« Quidve mali foret in rebus mortalibu' passim
Quod fluerent naturæ vi, variæ que volarent. »

Il y a cependant un peu d'embarras dans ces vers : l'expression <u>naturæ vi</u> rend inutile le mot <u>natura</u> qui se trouve un peu plus loin : <u>Seu casu, seu vi, quod sic natura parasset</u> ; et Lagrange, qui a d'ailleurs bien compris et bien rendu Lucrèce, remarque dans une note qu'il y a quelque chose de difficile à admettre dans le : « <u>Seu casu, seu vi</u> » de ce trentième vers. Il s'étonne avec raison que Lucrèce introduise le hasard dans un système qui n'est qu'un enchaînement de causes et d'effets nécessaires : « On pourrait demander à Lucrèce, dit-il, pourquoi il s'obstine à le regarder comme une machine essentielle à sa doctrine et à en faire la base et le fondement de sa physique, lui qui, expliquant tous les phénomènes de la nature par les propriétés des corps, ne devrait regarder le hasard que comme un mot synonyme de l'ignorance des causes. »

On peut dire aussi de la figure, qui se trouve au vers suivant, où la philosophie est

comparée à une forteresse,
« Et quibus e portis occurri cuique deceret »,
qu'elle n'est pas assez préparée et qu'elle nous surprend un peu; mais la fin du morceau est vraiment belle, surtout le dernier vers:
« Et genus humanum frustra plerumque probavit
Volvere curarum tristes in pectore fluctus. »
L'image qu'il contient est familière à Lucrèce; nous la retrouvons au troisième livre, vers 299:
« Nec capere irarum fluctus in pectore possunt »
et au vers 73e du sixième livre:
« Constitues magnos irarum volvere fluctus. »

Nous ne la retrouvons pas d'ailleurs que chez Lucrèce; les poëtes contemporains et ceux qui vivrent ensuite ne se sont pas fait faute de l'employer. Ainsi Catulle a dit en parlant d'Ariane abandonnée sur le rivage:
« Prospicit et magnis curarum fluctuat undis. »
Après Catulle, c'est Virgile qui s'en sert; elle passe pour ainsi dire, de main en main:
« Et quasi cursores vitaï lampada tradunt. »

Didon, dans l'Enéide:
« ... magno curarum fluctuat aestu. »
Il n'est pas jusqu'aux poëtes français qui ne fassent cet emprunt à Lucrèce. C'est Jean-Baptiste Rousseau qui l'introduit dans une épi-

gramme :

« Mais de son ire éteindre le Salpêtre,
Savoir se vaincre et réprimer les flots
De son orgueil, c'est ce que j'appelle être
Grand par soi-même ; et voilà mon héros. »

La comparaison fameuse dans laquelle Lucrèce assimile les hommes, troublés par de vaines craintes, aux enfants qui s'effraient de tout dans les ténèbres, suit immédiatement les vers que nous venons d'admirer de plus près et en détail :

« Nam veluti pueri trepidant, atque omnia caecis
In tenebris metuunt, sic nos in luce timemus
Interdum, nihilo quae sunt metuenda magis, quam
Quae pueri in tenebris pavitant, finguntque futura.
Hunc igitur terrorem animi tenebrasque necesse est
Non radii Solis, nec lucida tela diei
Discutiant, sed naturae species, ratioque;
Quo magis inceptum pergam pertexere dictis. »

Cette opposition des enfants qui ont peur pendant la nuit, *in tenebris*, et des hommes poursuivis eux-même en plein jour,

in luce, par leurs superstitieuses frayeurs, est du plus heureux effet, et ces deux premiers vers sont fort bons. Mais peut-être pourrait-on reprocher au vers suivant

"Interdum, nihilo quae sunt metuenda magis quam"

quelque lenteur et quelque embarras causés par le quam qui le termine. Ce même reproche pourrait aussi s'adresser aux derniers vers, où nous remarquerons en passant la poétique expression :

« ... lucida tela diei, »

empruntée aux Grecs, et probablement à Homère que Lucrèce, comme nous le savons, connaissait bien et imitait quelquefois.

Cette ingénieuse comparaison se rencontre assez souvent dans le poème que nous étudions ; on la trouve reproduite en entier au second livre, vers 54, et au troisième, vers 87. Ces répétitions sont fréquentes chez notre poète, et on ne sait pas au juste à quelle cause il les faut attribuer. Quelques critiques crurent y voir des interpolations d'éditeurs ; mais il faut reconnaître plutôt

la main même du poète qui n'a pu achever complètement son œuvre, et, retranchant le superflu, assigner à chacun de ces développements, ainsi reproduits, sa place définitive. Ce n'est pas ici, d'ailleurs que Lucrèce aurait eu à effacer; cette comparaison est fort bien placée et développe heureusement le mot *frustra* du 33e vers. C'est en vain que les hommes s'abandonnent aux tristes soucis, puisque les objets de leurs craintes sont moins terribles que ces fantômes que les enfants croient apercevoir dans les ténèbres et qui n'existent pas en réalité. Les idées, comme nous le voyons, se suivent parfaitement.

Il ne faut pas oublier en lisant ce morceau, de signaler au vers 41e une expression qui prouve que dans la pensée de Lucrèce, ce chant était bien le dernier du poème et son complément, ce dont on a douté: nous voulons parler de l'expression *pertexere*: "*Quo magis inceptum pergam pertexere dictis*", qui signifie "*achever complètement un tissu commencé*". Cette expression est répétée au vers 419 du premier chant:

" *Sed nunc jam repetam cœptum pertexere dictis.* "

L'idée de comparer le travail du poète à celui de l'ouvrier qui tisse péniblement une toile est en effet ingénieuse et naturelle ; aussi, après l'avoir vue naître dans Lucrèce, la retrouverons-nous chez les poètes qui lui sont postérieurs. Horace, par exemple, nous dira, dans ses épîtres :

" . . . . . *tenui deducta poemata filo* . "
(Lib. II, I, 225)

et dans ses Satires, en parlant de Varius :

" . . . . . *forte epos acer,*
Ut nemo, Varius ducit . "
(Lib. I, X, 43).

Ici le *ducit* est expliqué par le *deducta* du premier vers que nous avons cité.

Il se trouve même, chez les poètes latins, un passage tout entier où cette comparaison est suivie dans tout son développement, et constitue une des idées fondamentales du morceau, c'est le début du *Ciris*, petit poème attribué à Virgile, mais qui est peut-être l'œuvre d'un de ses amis, Cornelius Gallus. Ces vers, où l'on aperçoit de fréquentes imitations de Lucrèce et de Catulle, sont une longue dédicace à Messala, grand person-

nage du temps, encore peu âgé au moment où fut écrit ce poème: il est regrettable que ce début, fort beau en somme, ait été altéré par la main du temps.

C'est un jeune poète qui termine à Athènes ses études littéraires et qui est tout entier sous le charme de ce séjour; il se plaît surtout à visiter le jardin d'Epicure et non celui d'Academus que préférait Horace. Aussi un agréable souvenir d'Athènes et de ses fêtes vient-il se mêler à ces vers, où l'auteur exprime encore le regret de ne pouvoir faire une œuvre comme le De Natura rerum, et d'être contraint de se borner à une petite épopée. Çà et là apparaissent l'expression texere et la comparaison d'un ouvrage poétique avec un tissu que l'on achève lentement. Ce passage contient en outre un éloge de Lucrèce et d'Epicure et respire dans son ensemble une profonde admiration pour le chef-d'œuvre qui vient d'être mis au jour. La lecture du morceau lui-même fera d'ailleurs ressortir, mieux qu'une imparfaite analyse, la grâce des détails qui s'y trouvent renfermés: nous le citerons donc dans son entier:

« Etsi me vario jactatum laudis amore
Irrita que extremum fallacis præmia vulgi,
Cecropius suaves exspirans hortulus auras
Florentis viridi Sophiæ complectitur umbra,
Num mea quæret eo dignum sibi quærere
- Carmen?
Longe aliud studium atque alios adcincta labores
Altius ad magni suspendit sidera mundi,
Et placitum paucis ausa est ascendere collem.
Non tamen absistam cœptum detexere munus,
In quo jure meas utinam requiescere Musas,
Et leviter blandum liceat deponere morem.
Quod si mirificum proferre valem genus omnes
Mirificum sæcli, modo sit tibi velle libido;
Si me jam summa Sapientia pangeret arce,
Quatuor antiquis quæ hæredibus est data
- Consors:
Unde hominum errores longe lateque per
- orbem
Despicere, atque humiles possem contemnere
- Curas:
Non ego te talem venerarer munere tali;
Non equidem, quamvis interdum ludere nobis,
Et gracilem molli liceat pede claudere versum.
Sed magno intexens, si fas est dicere, peplo,
Qualis Erechtheis olim portatur Athenis,

Debita quum castæ solvuntur vota Minervæ,
Tæda quæ confecto redeunt quinquatria lustro,
Quum levis alterno Zephyrus concrebuit Euro,
Et prono gravidam provexit pondere cursum.
Felix ille dies, felix et dicitur annus:
Felices qui talem annum videre, diemque.
Ergo Palladiæ texuntur in ordine pugnæ;
Magna giganteis ornantur pepla tropæis;
Horrida sanguineo pinguntur prælia cocco;
Additur aurata dejectus cuspide Typho,
Qui prius, Ossæis consternens æthera saxis,
Emathio celsum duplicabat vertice Olympum.
Tale deæ velum solemni in tempore portant.
Tali te vellem, juvenum doctissime, ritu
Purpureos inter Soles et candida Lunæ
Sidera, cæruleis orbem pulsantia bigis,
Naturæ rerum magnis intexere chartis;
Æternum Sophiæ conjunctum carmine
-nomen
Nostra tuum senibus loqueretur pagina sæclis.
Sed quoniam ad tantas nunc primum nascimur
-artes,
Nunc primum teneros firmamus robore nervos;
Hæc tamen interea, quæ possumus, in quibus ævi
Prima rudimenta et primos exegimus annos,
Accipe dona, meo multum vigilata labore,

"Et præmissa tuis non magna exordia rebus:
Impia prodigiis ut quondam exterrita amplis
Scylla . . . ."

Le poète entre alors dans son sujet et termine ici la dédicace.

Les premiers vers de ce passage nous présentent un heureux mélange des charmes qu'ont pour le poète le jardin d'Epicure et la philosophie qu'on y enseigne:

"Cecropius suaves exspirans hortulus auras
Florentis viridi Sophiæ complectitur umbra."

Un peu plus loin nous rencontrons l'expression à propos de laquelle cette digression a été amenée, dans ce vers:

"Non tamen absistam cœptum detexere munus."

et plus bas une imitation évidente du fameux passage qui commence le deuxième livre de Lucrèce:

"Si me jam summa Sapientia pangeret arce,
Quatuor antiquis quæ heredibus est data consors,"

Unde hominum errores longe lateque per orbem
Despicere, atque humiles possem contemnere curas."

Seulement l'auteur du Ciris est éclectique, il place dans le temple de la Sagesse, non plus uniquement Epicure, mais les quatre héritiers de Socrate, c'est-à-dire les chefs des quatre écoles diverses qui naquirent de son enseignement: ces quatre philosophes ne sont autres que Platon, Aristote, Zénon et Epicure. L'imitation est du reste fort habile et ne manque pas d'un certain charme.

Enfin le poète, mêlant aux souvenirs philosophiques ceux d'Athènes et de ses fêtes, compare son œuvre au voile de Minerve que l'on portait dans les processions des Panathénées, et c'est alors que le verbe texere reparaît plusieurs fois sous ses formes diverses:

« ... Sed magno intexens, si fas est dicere peplo...
« ... Ergo Palladiae texuntur in ordine pugnae »...
« ... Naturae rerum magnis intexere chartis. »

En somme, ce morceau est charmant; les inspirations de Catulle et de Lucrèce l'animent tout entier d'un souffle poétique, et

cette émulation du jeune poète, jaloux d'atteindre ses illustres rivaux, lui fait souvent trouver de gracieuses idées et d'agréables vers.

En revenant à Lucrèce, que faudra-t-il conclure de toutes nos lectures? sinon que l'auteur latin, à force d'enthousiasme, a rendu poétique une doctrine qui semblait ne pas l'être; l'enthousiasme est donc une des causes qui ont produit la poésie chez Lucrèce.

Il en est une autre encore; c'est le sentiment moral. La philosophie d'Epicure est cependant peu morale dans son principe, puisqu'elle a pour but la recherche de ce que les Grecs ont appelé ἡδονή et les Latins Voluptas, c'est-à-dire le plaisir. Elle l'est moins encore dans ses conséquences que bien des gens dans l'antiquité ont comprises tout autrement qu'Epicure, témoin ce Pison dont Cicéron nous a parlé. Epicure croit trouver le bonheur dans la recherche du plaisir que l'on obtient par la modération et par la sagesse; tel est en réalité son système, où ses faux disciples ont voulu trouver la consécration de tous leurs désordres. Il espérait donner à l'homme du calme et du repos, en supprimant l'immortalité de l'âme, et le délivrer de certaines

craintes dont parle si poétiquement Lucrèce ; mais ceux qui prétendaient justifier leurs débauches par les préceptes de sa philosophie, n'ont vu dans cette théorie qu'une chose, c'est qu'ils pouvaient commettre tous les excès pendant leur vie, puisque l'impunité leur était assurée après la mort. Toutefois cette philosophie, si mal interprétée par la plupart de ses sectateurs, ne fut pas pour tous la source de désordres odieux. A côté de ceux qui détournaient ses maximes de leur sens véritable, Epicure eut des disciples conséquents ; et, à Rome même, à côté de Pison, nous rencontrons Cassius et Lucrèce, pour qui l'ἡδονή d'Epicure a conservé son sens primitif, et qui n'ont pas perdu par conséquent tout sentiment moral.

Ce sentiment moral dont Lucrèce est animé, c'est une profonde sympathie pour les maux qui accablent l'humanité.

Ces maux sont de diverses sortes : les uns sont pour nous un héritage nécessaire et proviennent de ce mal que Lucrèce, au début du sixième livre nous a dépeint répandu dans toute la nature :

"Quidve mali foret in rebus mortalibu' passim,

Quod fluerct naturae vi, varie quae volaret. »

Ce sont ces maux qui ne permettent pas au poète d'apercevoir dans le monde la trace d'une Providence intelligente et bonne, et qui font naître chez lui cette opinion que les Dieux ne s'occupent pas de l'univers. Il est encore d'autres misères qu'il ne faut reprocher qu'à nous-mêmes, car nous en sommes les auteurs : ce sont celles qui résultent de nos erreurs et de nos vices.

A tous ces maux Lucrèce cherche un remède, et la sincérité qu'il met à le chercher, l'ardeur avec laquelle il le propose, sitôt qu'il croit l'avoir trouvé, sont au plus haut degré des sentiments moraux.

Les remèdes qu'il nous prescrit sont au nombre de deux : aux maux qui existent nécessairement, et que nous ne pouvons éviter, il oppose la résignation : quant à ceux dont nous nous affligeons nous-mêmes, il faut les combattre par une manière de vivre plus conforme à la nature. Pour une troisième espèce de maux, la mort et les craintes qu'occasionne son attente, il propose un troisième remède : la mort, il la faut subir avec résignation ; les frayeurs que cause son attente,

il faut les repousser par le matérialisme et par l'athéisme ; car on doit appeler de ce nom la stérile théologie qu'il expose d'après Epicure. Qu'est-ce que la mort en effet ? un changement facile et définitif qui n'admet rien après soi.

On peut accepter les opinions de Lucrèce, quand il nous conseille de combattre par la résignation ces maux que la nécessité nous impose. Il en parle admirablement, et ne se montre pas moins éloquent quand il vient à traiter des misères qu'engendrent nos erreurs et nos vices. Quant à l'athéisme et au matérialisme, ces tristes doctrines dont il s'est laissé séduire, il les prêche aussi de la façon la plus remarquable, parce qu'il y voit les remèdes réels de nos maux, parce que, enflammée par une conviction sincère et par un ardent amour pour l'humanité, son éloquence devient passionnée, pathétique, sublime. La question morale est tout pour lui ; elle domine dans son ouvrage, les questions physiques ne sont qu'accessoires : donner aux hommes des conseils moraux et remédier à leur misère, c'est là le but principal de Lucrèce, c'est là ce qui met tant de mouvement et de vie dans tout le cours

de son poëme.

Il nous sera facile de fortifier par quelques exemples ce que nous venons de dire de l'admirable éloquence que déploie le poète en parlant de ces maux qui affligent nécessairement l'humanité.

Voyez au livre Cinquième (vers 201 et suiv.) ce lugubre tableau où Lucrèce nous peint l'homme aux prises avec les forces ennemies de la nature :

« Principio, quantum cœli tegit impetus ingens,
Inde avidam partem montes, silvæque ferarum
Possedere, tenent rupes vastæque paludes,
Et mare, quod late terrarum distinet oras.
Inde duas porro prope partes fervidus ardor,
Assiduusque geli casus mortalibus aufert.
Quod superest arvi, tamen id natura sua vi
Sentibus obducat, ni vis humana resistat,
Vitaï causa valido consueta bidenti
Ingemere, et terram pressis proscindere aratris.
Si non fecundas vertentes vomere glebas,
Terraïque solum subigentes cimus ad ortus,
Sponte sua nequeant liquidas existere in auras.
Et tamen interdum magno quæsita labore,

Quum jam per terras frondent atque omnia florent,
Aut nimiis torret fervoribus ætherius sol,
Aut subiti perimunt imbres, gelidæq. pruinæ,
Flabra que ventorum violento turbine vexant.
Præterea genus horriferum natura ferarum,
Humanæ genti infestum, terra que mari que,
Cur alit, atque auget? Cur anni tempora morbos
Apportant? Quare mors immatura vagatur?
Tum porro puer, ut sævis projectus ab undis
Navita, nudus humi jacet, infans, indigus omni
Vitali auxilio, quum primum in luminis auras
Nixibus ex alvo matris natura profudit;
Vagitu que locum lugubri complet, ut æquum est,
Cui tantum in vita restet transire malorum.
At variæ crescunt pecudes, armenta, feræque:
Nec crepitacula eis opu'sunt, nec cuiquam adhibenda est
Almæ nutricis blanda atque infracta loquela:
Nec varias quærunt vestes pro tempore cœli.
Denique non armis opus est, non mœnibus altis,
Queis sua tutentur, quando omnibus omnia large
Tellus ipsa parit, natura que dædala rerum. »

Quelle scène désolante ! Avec quel art-

le poëte accumule dans la description qui commence ce morceau tous les obstacles que les divers éléments opposent à l'homme, tous ceux que la nature fait naître autour de lui, pour nous le montrer, en terminant, seul et nu, jeté dans la vie comme un naufragé sur les bords de la mer ! Et quelles vives expressions viennent esquisser cette peinture ! Que de mouvement ne tire-t-elle pas de figures comme celles-ci :

« .... Cur anni tempora morbos
Apportant ?....

à laquelle songeait Horace, quand il exprimait dans l'Epître aux Pisons une idée différente par la même image :

« Multa ferunt anni venientes commoda secum »

et Bossuet, dans l'Oraison funèbre d'Anne de Gonzague : « Et les années ne cessaient de lui apporter de nouvelles grâces...! »

Avec quelle habileté, dans cette comparaison de l'enfant qui vient de naître et du naufragé jeté nu sur la rive, le mot profundi est rejeté à la fin du passage pour nous rappeler le commencement ! Comme on sent partout la sympathie du poëte pour ces maux qu'il décrit si bien et la triste conviction où cette vue le confirme !

Ces vers ont ébranlé bien des imaginations et inspiré plus d'un auteur. Pline l'ancien y pensait sans doute quand il a écrit le commencement si pathétique de son septième livre, où, après avoir dit que tous les animaux naissent revêtus d'une enveloppe quelconque, qui les protège contre l'intempérie des saisons, il ajoute :

« Hominem tantum nudum et in nuda humo, natali die abjicit ad vagitus statim et ploratus, nullum que tot animalium aliud ad lacrymas, et has protinus vitæ principio. At Hercules risus, precox ille et celerrimus, ante quadragesimum diem nulli datur. Ab hoc lucis rudimento, quæ ne feras quidem inter nos genitas, vincula excipiunt, et omnium membrorum nexus ; itaque feliciter natus jacet, manibus pedibus que devinctis, flens animal ceteris imperaturum ; et a suppliciis vitam auspicatur, unam tantum ob culpam quia natum est. Heu ! dementiam ab his initiis existimantium ad superbiam se genitos ! »

Ici Pline a presqu'égalé Lucrèce, et Lucrèce s'est égalé lui-même dans ces vers du second livre (576 et suiv.) où il parle de la

naissance et de la mort et en fait par deux fois un vif et pathétique rapprochement :

« ... miscetur funere vagor,
Quem pueri tollunt visentes luminis oras,
Nec nox ulla diem, neque noctem aurora secu-
-ta est,
Quae non audierit mixtos vagitibus aegris
Ploratus, mortis comites et funeris atri. »

Quelle poétique énergie dans ce dernier vers, qui anime et fait vivre les gémissements pour en former le cortège de la mort et des lugubres funérailles ! Et quel charme dans cette expression gracieuse : « Visentes luminis oras », qui semble jeter une douce lumière au milieu de la désolation de cette scène.

C'est en développant cette idée qu'un de nos poètes contemporains, M. de Lamartine a rencontré une de ses meilleures inspirations :

« O néant ! ô seul dieu que je puisse comprendre !
Silencieux abîme où je vais redescendre,
Pourquoi laissas-tu l'homme échapper de ta main ?
De quel sommeil profond je dormais dans ton sein !
Dans l'éternel oubli je dormirais encore,

Mes yeux n'auraient pas vu ce faux jour que
- j'abhorre,
Et dans la longue nuit mon paisible sommeil
N'aurait jamais connu ni songe ni réveil.
— Mais, puisque je naquis, sans doute il fallait
- naître;
Si l'on m'eût consulté, j'aurais refusé l'être.
Vains regrets! le destin me condamnait au jour,
Et je viens, ô soleil! te maudire à mon tour!
— Cependant, il est vrai, cette première aurore,
Ce réveil incertain d'un être qui s'ignore,
Cet espace infini s'ouvrant devant ses yeux,
Ce long regard de l'homme interrogeant les cieux,
Ce vague enchantement, ces torrents d'espérance,
Eblouissent les yeux au seuil de l'existence.
Salut! nouveau séjour où le temps m'a jeté!
Globe, témoin futur de ma félicité!
Salut, sacré flambeau qui nourris la nature!
Salut, premier amour de toute créature!
Vastes cieux, qui cachez le Dieu qui vous a faits!
Terre, berceau de l'homme, admirable palais!
Homme, semblable à moi, mon compagnon, mon
- frère!
Toi, plus belle à mes yeux, à mon âme plus chère!...
Salut, objets, témoins, instruments de bon-
- heur!

"Remplissez vos destins, je vous apporte un cœur....."
(1re Méditation; XVIIIe. La Foi.)

Ces beaux vers, où le poëte nous présente d'une si éloquente façon le contraste des misères de cette vie et du charme de l'existence, en donnant pour solution à cet inexplicable problème la Foi, sont un développement admirable du "Visentes luminis oras" qui s'y trouve renfermé. Seulement le poëte moderne a ce double avantage de tirer de ce qui n'était qu'un trait rapide le plus riche développement et d'arriver sur le mystère qui l'embarrasse à une solution plus consolante.

Cela n'ôte rien cependant au mérite de Lucrèce, et l'on peut répéter de lui ce que Bossuet a dit de Jérémie: "Qu'il était seul capable d'égaler les lamentations aux calamités."

Son éloquence n'est pas moindre quand il parle de ces maux dont nous sommes nous-mêmes les auteurs, et il suffit de lire, pour s'en convaincre, un admirable passage du Cinquième livre (1116 et suiv.) sur les misères et les souffrances que nous causent l'ambition et les autres vices. C'est à ces maux qu'il nous conseille de remé-

dier en suivant les véritables préceptes de la philosophie d'Epicure, et ces préceptes, il les expose :

Il faut d'abord se contenter de peu, conseil qu'Horace à son tour ne manquera pas de nous donner :

« Quod si quis vera vitam ratione gubernet,
Divitiæ grandes homini sunt, vivere parce
Æquo animo, neque enim est penuria parvi.
At claros se homines, etc. »

Ce passage est charmant, et mérite d'être étudié en détail.

Au 1er vers, par vera ratio Lucrèce entend la véritable philosophie, le véritable système de philosophie et de morale, c'est-à-dire le système d'Epicure.

L'expression vitam gubernet, qui se trouve au même vers, est pleine d'esprit et de force : ce n'est pas toujours nous en effet qui gouvernons la vie, et le contraire n'arrive que trop souvent.

Les derniers vers sont tout-à-fait dans le goût d'Horace, et il est à remarquer que Lucrèce est ici complètement d'accord avec les Stoïciens, dont Cicéron reproduit ainsi la morale au sixième [redacted] de ses Paradoxes :

« O dii immortales ! non intelligunt homines quam magnum vectigal sit parsimo-

nia. Venio enim jam ad sumptuosos: relinquo istum questuosum. Capit ille ex suis praediis sexcenta sestertia; ego centena ex meis: illi aurata tecta in villis et sola marmorea facienti, et signa, tabulas, suppellectilem et vestem infinite concupiscenti, non modo ad sumptum ille est fructus, sed etiam ad fenus exiguus. Ex meo tenui vectigali, detractis sumptibus cupiditatis, aliquid etiam redundabit. Uter igitur est ditior: cui deest, an cui superat? qui eget an qui abundat? Cujus possessio quo est major, eo plus requirit ad se tuendam: an quae suis se viribus sustinet? Sed quid ego de me loquor, qui morum ac temporum vitio aliquantum etiam ipse fortasse in hujus saeculi errore versor? M. Manilius, patrum nostrorum memoria (ne semper Curios et Luscinos loquamur) pauper tandem fuit. Habuit enim aediculas in Carinis et fundum in Sabicano. Nos igitur divitiores qui plura habemus? Utinam quidem! Sed non aestimatione census, verum victu atque cultu terminatur pecuniae modus. Non esse cupidum pecunia est: non esse emacem vectigal est. Contentum vero suis rebus esse maximae sunt certissimae que divitiae."

C'est là une agréable traduction des beaux vers de Lucrèce.

C. Gendron.

16e Leçon.

De la pitié, de l'amour de l'humanité chez Lucrèce.

Début du Livre II.

Bonne rédaction, témoignant d'une étude personnelle des morceaux cités et comparés.

16e leçon.

De la pitié, de l'amour de l'humanité chez Lucrèce. Début du livre II.

Nous avons vu qu'une des sources des beautés de Lucrèce, c'était, indépendamment de sa riche et forte imagination, son enthousiasme sincère et fécond pour son maître Epicure. Mais il avait encore une autre Muse, la Pitié : elle lui inspire des accents pleins d'une triste commisération pour les maux qui accablent l'humanité. De ces maux, les uns sont inévitables, nécessaires. C'est la nature même qui les impose ; les autres peuvent être évités : ce sont ceux que l'homme se crée, pour ainsi dire, à lui-même, et qui naissent de l'agitation et des mouvements désordonnés où ses passions le jettent. Nous avons vu de quel ton il parle des premiers : nous allons voir maintenant comment il parle des autres :

(V. 1116 et sq.)

« Quod si quis vera vitam ratione gubernet,
Divitiæ grandes homini sunt, vivere parce
Æquo animo ; neque enim est unquam penuria parvi. »

Dans ces beaux vers, il a bien spirituellement

exprimé les maximes de modération, qui sont restées seules, pour l'instruction des hommes, des doctrines d'Épicure. Maintenant il va opposer à ces principes d'une saine morale, les prétentions ordinaires [~~d'une saine morale les prétentions ordinaires~~] de l'ambition humaine et les efforts qu'elle fait pour parvenir à ses fins. Et avec quel dédain il parle de ce qu'on regarde comme les plus enviables des biens, honneurs, puissance, gloire !

« At claros (se) homines voluere esse atque potentes,
Ut fundamento stabili fortuna maneret,
Et placidam possent opulenti degere vitam. »

L'ironie est frappante dans _voluere_ et elle se mêle à tous ces mots _stabili_, _placidam_, _opulenti_ : car le poète doute fort de cette tranquillité, de cette sécurité, de ces dons solides qu'apporte la fortune ; et, dans les vers suivants, il va montrer, avec une pitié qu'il puise dans sa sympathie pour l'homme, quelle est la vanité de toutes ces prétentions, le néant de tous ces biens que se promettent nos espérances :

« Nequidquam : quoniam ad summum succedere honorem

Certantes, iter infestum fecere viai.
Et tamen e summo quasi fulmen dejicit ictos
Invidia interdum contemptim in Tartara tetra."

Il n'est pas besoin de faire ressortir la beauté et la puissance de ce sentiment et de ces images. Cette expression vive et bien placée certantes, cette peinture de la vie comparée à une route semée de fatigues et de dangers, sont d'un grand effet. Il faut remarquer la locution singulière iter viai : ces mots sont synonymes, tous deux expriment l'idée matérielle d'un chemin, et l'idée abstraite de passage, trajet, marche ; mais ici iter a le sens abstrait, et via le sens matériel (1). On trouve déjà cette expression de via vitæ dans le deuxième livre (vers 10) : .... Viam palantes quærere vitæ.. Dans cette route de la vie il y a non seulement à lutter et à combattre ; il y a des dangers à courir, et le péril augmente à proportion du point où l'on s'élève ; néanmoins les hommes vont toujours, ils veulent toujours monter plus haut ; c'est au sommet qu'ils

(1) On trouve un exemple analogue, II, 626 :
« Sternunt iter omne viarum. »

veulent parvenir, ad summum succedere, et c'est là même, e summo, que les attend la ruine. Et c'est en luttant à qui atteindra le premier ces hauteurs funestes, qu'ils remplissent de trouble et de désastres ce chemin de la vie d'où leur inquiète ambition chasse le bonheur. Enfin, ils ont touché le faîte, ils saisissent l'objet de leurs vœux : alors l'envie, la haine ne leur laisse pas le temps de jouir de ce que leurs efforts ont conquis ; elle les frappe comme d'un coup de foudre ; elle les précipite dans les noirs abîmes du Tartare. Cette chute violente et soudaine est dépeinte avec énergie, et partout se montre la pitié du poète pour les malheureux mortels. Partout se voit aussi cette riche imagination qui anime tout et donne des formes sensibles aux abstractions. La haine est, en quelque sorte, vivante ; elle éprouve du dédain pour ses victimes : contemptim.

Mais Lucrèce va renouveler avec fécondité cette peinture saisissante : voici les mêmes idées et les mêmes images qui reviennent :

« Ut satius multo jam sit parere quietum,
Quam regere imperio res velle, et regna tenere.
Proinde, sine incassum defessi sanguine sudent,
Angustum per iter luctantes ambitionis :
Invidia quoniam, ceu fulmine, summa vaporant

Plerumque, et quæ sunt aliis magis edita cumque."

Ces vers, qui commencent si vivement, et dont le mouvement est si remarquable, ont une beauté propre qui suffit pour les faire admirer dans tous les temps. Mais à l'époque où ils furent écrits et publiés, ils avaient en outre un intérêt tout présent. A quel moment fut plus vrai ce tableau des passions qui rendent la vie malheureuse? Y a-t-il un siècle plus agité par les travaux et les luttes de l'ambition, par les catastrophes de la politique, que ce Septième siècle de Rome qui vit Marius, Sylla, Pompée, César? De sorte que ces vers trouvaient une application bien directe et bien forte.

Il faut remarquer dans ce passage la variété des tours par lesquels le poëte a su éviter toute monotonie. par là il devance Virgile dont c'est un des principaux mérites. Et ~~puis~~ quelles expressions énergiques que Sanguine sudentes, angustum per iter luctantes ambitionis! C'est avec intention que sont reproduits le mouvement et les termes qui nous montrent la haine précipitant ceux qui viennent d'atteindre au faîte de la fortune: il faut insister sur cette ruine subite et absolue: quasi fulmen. cen fulmine.

Le mot vaporant a ici un sens neutre peu commun. On peut le trouver avec la même signification dans Pline l'ancien (Hist. nat. XXXI. 2) il s'agit des secours que l'eau fournit à la médecine « Vapore quoque ipso aliquae prosunt . . . . . . vaporant et in mari ipso, mediosque inter fluctus exsistit aliquid valetudini salutare. »

Il faut reconnaître que dans les derniers vers que nous avons cités, il y a quelque langueur. Si Lucrèce est un très grand poète, plein d'imagination et d'enthousiasme, il lui arrive, même dans les endroits où il est le plus sublime, d'avoir ses faiblesses : mais ce sont des négligences plutôt que des défaillances ; et sa poésie reprend bientôt son éclat un instant obscurci.

Lucrèce exprimait dans ce passage une idée qui a été bien des fois reproduite : que les plus hautes fortunes sont les plus exposées aux coups du sort. Horace, par exemple, qu'il est naturel de citer comme disciple d'Épicure et de Lucrèce, dit dans la 10e. ode du IIe. livre : (vers 8 sqq.)

« Saepius ventis agitatur ingens
Pinus, et celsae graviore casu
Decidunt turres, feriuntque summos
Fulgura montes. »

Les stances de Racan sur la retraite fournissent un autre rapprochement, et nous nous bornerons à citer ces deux imitations parmi le grand nombre de celles qui ont été faites. "Il est temps", dit Racan,

" Il est temps de jouir des délices du port ;
Le bien de la fortune est un bien périssable :
Quand on bâtit sur elle, on bâtit sur le sable.
Plus on est élevé, plus on court de dangers :
Les grands pins sont en butte aux coups de la tempête,
Et la rage des vents brise plutôt le faîte
Des maisons de nos rois que les toits des bergers."

Lucrèce termine en revenant à cette doctrine véritable, vera ratio, qu'il oppose à la folie de nos vœux, de nos passions, et des fatigues dont nous nous accablons volontairement pour les satisfaire :

" Quandoquidem sapiunt alieno ex ore, petuntque
Res ex auditis potius, quam sensibus ipsis :
Nec magis id nunc est, nec erit mox, quam fuit ante."

Ces vers sont très spirituels, et annoncent Horace, comme dans le passage précédent,

Cela ne se comprend guères.

mais d'une autre manière : cela rappelle les traits ingénieux et fins dont il est rempli. Ainsi, les hommes n'ont le sentiment des choses, Sapiunt, que d'après ce qu'ils ont entendu dire ; ils cèdent à l'impulsion que leur donnent les exemples et les paroles d'autrui ; c'est sur la foi d'autrui qu'ils croient que les biens de la fortune sont les biens par excellence, et c'est sans trop comprendre où ils vont qu'ils veulent s'élever et s'élever sans cesse pour tomber d'une chute plus lourde : tolluntur in altum Ut casu graviore ruant. — Le dernier vers est une transition qui mène à une idée qui n'est plus de notre sujet. Il mériterait de devenir proverbe, et de se graver ainsi dans les mémoires : Tout a toujours été de même :

"Nec magis id nunc est, neque erit mox, quam fuit ante."

On n'y peut rien changer. Le philosophe épicurien a bien raison contre ce qu'il attaque : mais c'est en vain : cela fut, est, sera, et toujours, toujours l'ambition agitera les hommes, toujours les passions leur enlèveront le repos, et dans tous les temps ils courront au malheur avec le même empressement aveugle.

Au début du deuxième livre, on trouve les mêmes idées ; mais elles y paraissent avec plus d'éloquence encore, parceque Lucrèce est plus ému,

parce qu'il se laisse aller davantage à sa pitié pour les humains, qui sont si misérables et dont il déplore avec tant d'amertume la triste condition. Là aussi on retrouve sous des formes plus générales l'éloge si souvent répété de ce véritable système de philosophie et de morale, vera ratio, que célèbre le poème de la Nature. On voit de même dans ce passage les louanges d'Epicure que nous avons cherchées dans d'autres morceaux: il se rejoint donc naturellement aux quatre autres débuts qui ont fait l'objet de notre étude.

Le commencement du deuxième chant est dans tous les souvenirs. Rien n'est plus célèbre:

« Suave, mari magno turbantibus æquora ventis,
E terra magnum alterius spectare laborem;
Non quia vexari quemquam est jucunda voluptas,
Sed quibus ipse malis careas, quia cernere suave
est. »

Il ne faut pas à propos de ces vers faire le procès à la sensibilité de Lucrèce, et l'accuser d'égoïsme. Partout nous voyons qu'il n'est pas étranger à cette sympathie qu'inspire la souffrance d'autrui. Il ne jouit pas du mal qu'il contemple; il jouit du retour que la vue de ce mal lui fait faire sur sa propre sécurité. C'est lui-même qui fait cette distinction

dont il est bien juste de lui tenir compte; il se presse de le dire, prévoyant qu'on pourra mal interpréter sa pensée et en abuser contre lui: Non quia vexari quemquam est jucunda voluptas: ce qui plaît, c'est de sentir de quels maux on est exempt. Cette pensée de Lucrèce a été souvent discutée et quelquefois contredite. Voltaire, par exemple (Diction. philosoph. au mot Curiosité), s'inscrit en faux contre l'opinion du poète latin. Il commence d'abord par traduire le passage dont il conteste la vérité:

« On voit avec plaisir, dans le sein du repos,
Des mortels malheureux lutter contre les flots.
On aime à voir de loin deux terribles armées,
Dans les champs de la mort au combat animées,
Non que le mal d'autrui soit un plaisir si doux,
Mais son danger nous plaît, quand il est loin de nous.

Puis s'adressant au poète lui-même:
« Pardon, dit-il, Lucrèce, je soupçonne que vous vous trompez ici en morale comme vous vous trompez toujours en physique. C'est, à mon avis, la curiosité seule qui fait courir sur le rivage pour voir un vaisseau que la tempête va submerger. Cela m'est arrivé, et je vous jure que mon plaisir mêlé d'inquiétude et de malaise, n'était pas du tout le

fruit de ma réflexion, il ne venait point d'une comparaison secrète entre ma sécurité et le danger de ces infortunés; j'étais curieux et sensible. »

Voltaire explique de même l'attrait qui porte les hommes et les femmes à divers spectacles cruels. Oui, cette curiosité existe, et elle est accompagnée de pitié et de compassion; mais on peut admettre aussi qu'il s'y joint un retour sur sa propre tranquillité, et qu'on jouit de la sécurité où l'on se trouve. C'est ce qui a fait dire à Tibulle, dans un vers célèbre (I, 43):

« Quam juvat immites ventos audire cubantem! »(1)

C'est la même idée qui inspire Horace dans l'Épitre onzième du premier livre. Il dépeint Bullatius, personnage mélancolique, qui se trouve malheureux à Rome et ne rencontre la tranquillité nulle part, qui voyage ne sachant où reposer son trouble et sa tristesse inquiète, qui change de climat sans changer de caractère et de sen-

Soph. Fragm. Timbal.

(1) Quel plaisir plus piquant, mieux fait pour allécher,
Que d'être étendu là, sur un ferme plancher,
Et d'ouïr, à couvert, l'âme demi-songeuse,
En cascades tomber une pluie orageuse! (Tr. de Mr Guiard)

timents. Cœlum non animum mutant qui trans mare currunt. — Enfin il s'arrête à Lebède, petit bourg en ruine, et Horace lui fait dire :

« ... Tamen illic vivere vellem,
Oblitusque meorum, obliviscendus et illis,
Neptunum procul e terra spectare furentem. »

C'est le même sens que dans Lucrèce ; ce sont les mêmes expressions, agréablement relevées. Ce qui ferait que Bullatius aimerait mieux à contempler du rivage les flots agités, c'est qu'il comparerait sa propre tranquillité au bruit et au tumulte de la mer. Ainsi quoique ce que dit Voltaire soit juste, la pensée de Lucrèce n'est pas fausse : à la vue d'un péril couru par d'autres, on fait un retour involontaire sur sa propre sécurité. — Il ne faut pas ici accuser le poète d'égoïsme : au contraire, c'est du fond du cœur qu'il exprime sa compassion pour les infortunes de l'humanité ; cette tempête, cette bataille qu'il va décrire dans les vers suivants, ces hommes fourvoyés dans le chemin de la vie et qui se consument en luttes, ce sage retiré, recueilli dans sa quiétude sur les hauteurs sereines de la philosophie, il se représente tout cela par les plus vives images, et en même temps ses mouvements passionnés, son accent pathétique protestent de sa sympathie pour ces misères auxquelles il s'applaudit d'être étranger. C'est le

véritable esprit du passage que nous citons ; il doit être pris dans son entier : il offre un mélange de pitié sincère et un sentiment de tranquille confiance dans les principes où le sage cherche son repos.

Ce morceau est très propre à faire ressortir l'avantage de l'ordre inversif des langues anciennes, qui permet de suivre la marche naturelle des sentiments et des idées. Lucrèce, en bon écrivain, jette d'abord le mot <u>Suave</u> qui est, si l'on peut dire, le pivot du morceau : il passe en revue ce qui est doux et agréable, pour arriver à ce qui est plus doux que tout le reste, le repos du sage. Il fait le tableau de la mer immense et du tumulte des flots ; puis son imagination revient sur la terre où est le spectateur ému et intérieurement satisfait. E terra est bien placé ; il est impossible de suivre avec plus de fidélité l'ordre des impressions et des idées. Comme il va donner un deuxième exemple, celui d'une bataille où l'on assiste de loin sans y prendre part, logiquement il eût dû réserver le troisième et le quatrième vers pour les mettre, comme une restriction, après les deux exemples qu'il cite. Mais cet apparent désordre n'est pas sans raison : comme les deux premiers vers peuvent faire soupçonner le poète d'égoïsme, il se hâte de protester contre cette imputation

qu'il ne mérite pas et d'arrêter par cette explication ceux qui se presseraient trop de le blâmer. Voilà le secret de l'ordre qu'il a suivi. Ce deuxième exemple :

« Suave etiam belli certamina magna tueri,
Per campos instructa, tua sine parte pericli, »

ne se présente pas ainsi dans les manuscrits : les vers sont renversés : c'est par une correction qu'on les place dans cet ordre, et on ne peut nier que la correction ne soit très heureuse. Il vaut mieux que les deux exemples commencent par Suave et que alterius et tua sine parte pericli se trouvent à la fin.

On est frappé de la beauté de l'image et de l'effet de ces consonnances Certamina magna, per campos instructa ..... C'est une des élégances expressives de la poésie, que Lucrèce a rencontrées avant Virgile ; rencontrées, disons-nous ; car on ne peut soupçonner les grands poètes de rechercher de tels artifices ; c'est chez eux comme un instinct harmonieux ; il y a entre le son des paroles et la nature des idées un accord secret qui se révèle au génie poétique. Les syllabes sonores sont en rapport étroit avec ce tableau majestueux qui se déploie dans la plaine.

C'est ici le lieu de citer comme commentaire une anecdote célèbre que raconte Appien (Guerres Puniques, 71). Il nous montre Scipion Emilien assistant d'une hauteur au combat que se livrent Asdrubal et Massinissa. Scipion contemple ce spectacle comme d'un théâtre. (1) Il dit qu'il a vu bien des batailles, mais jamais avec autant de plaisir: Cent dix mille hommes combattent devant ses yeux, et il les voit sans inquiétude — ἀφρόντις, parcequ'il n'a aucun intérêt immédiat dans l'issue de la lutte. L'inquiétude pour Scipion ce n'est pas de voir sa vie exposée; ce qui l'inquiète, c'est le succès, c'est sa responsabilité de général et la gloire des armes Romaines. Dans la

---

(1) Voici la traduction latine de ce passage, dans l'édition de Schweighæuser: "Id prœlium Scipio spectavit e sublimi, tanquam in theatro. Sæpe que postea dicere solebat multis se ac variis interfuisse prœliis, sed nunquam tanta cum voluptate; unum enim hoc certamen securè se spectasse, decem tunc supra centum millibus inter se dimicantibus. Et, elatius interdum dicens, duos tantum aiebat, ante se spectasse tale spectaculum, Trojani belli tempore, Jovem ab Ida, Neptunum e Samothracia." —

circonstance où nous le représente l'historien grec, il n'a aucun de ces soucis ; il jouit de la vue imposante de deux grandes armées qui en viennent aux mains, et il lui est doux, <u>suave</u>, de penser que lui-même n'a aucune chance à courir. Ce commentaire agréable et imprévu montre que l'idée de Lucrèce n'est pas dépourvue de vérité. On peut faire aussi, comme le veut Voltaire, la part à la sensibilité : il est probable que Scipion était ému : car ce n'était pas un cœur dur que celui qui versa des larmes à la vue de Carthage embrasée, et, songeant qu'un pareil destin serait peut-être un jour celui de sa patrie, récita ces vers d'Homère :

(Iliade, 6, 448).

Ἔσσεται ἦμαρ, ὅταν ποτ' ὀλώλῃ Ἴλιος ἱρὴ,
καὶ Πρίαμος καὶ λαὸς ἐϋμμελίω Πριάμοιο.

— Comment se fait-il que Lucrèce, ce philosophe épicurien, dégagé des soucis du monde, à qui les soins qui consument la vie des hommes de guerre et des hommes d'état, paraissent vains et misérables, consacre de si beaux vers à dépeindre les combats ? C'est que, sous le philosophe, il y a le Romain, qui participe à l'enthousiasme belliqueux de ses concitoyens, et cet enthousiasme éclate en grandes images et en beaux mouvements.

Citons ici, comme autre exemple de cette ardeur guerrière, pour ainsi dire, qui anime son style malgré lui, ces vers du deuxième livre (323) :

« ... magnæ legiones quum loca cursu
Camporum complent, belli simulacra cientes,
Et circumvolitant equites, medios que repente
Tramittunt valido quatientes impete campos :
Fulgur ibi ad cœlum se tollit, totaque circum
Ære renidescit tellus, subterque virum vi
Excitur pedibus sonitus, clamore que montes
Icti rejectant voces ad sidera mundi. »

On peut rapprocher de ce magnifique tableau un passage analogue de l'Othello de Shakspeare. Othello se croit trahi : l'infâme Jago a rempli son cœur de tous les poisons de la jalousie ; sa vie est brisée et il dit adieu à l'agitation des camps, au tumulte des armes qui ont fait son bonheur :

« O! now, for ever,
Farewell the tranquil mind; farewell content:
Farewell the plumed troops, and the big wars,
That make ambition virtue : o, farewell!
Farewell the neighing steed, and the shrill trump,

The spirit-stirring drum, the ear-piercing fife,
The royal banner, and all quality,
Pride, pomp, and circumstance of glorious war!
And, o! you mortal engines, whose rude throats
Th' immortal Jove's dread clamours counterfeit,
Farewell! Othello's occupation's gone!

« O maintenant, adieu pour toujours, tranquillité d'âme, adieu, bonheur! Adieu, bataillons aux panaches flottants, guerres superbes, qui faites de l'ambition une vertu, ô adieu! Adieu, coursier hennissant, trompette éclatante, tambour qui excites le courage, fifre aux sons perçants! Adieu, royal étendard, titres, orgueil, pompe, glorieux appareil des combats! Et vous, ô instruments de mort, dont les gueules d'airain imitent la foudre de l'immortel Jupiter et son fracas terrible, adieu! La carrière d'Othello est terminée!... »

On voit dans tout ce passage le sentiment de la grandeur des luttes militaires qu'on retrouve dans Lucrèce: des deux côtés, c'est la même vivacité d'expression et la même beauté d'images.

Nous arrivons à la conclusion du morceau.

Il est bien doux sans doute de jouir de sa propre sécurité en présence du péril d'autrui, mais il n'est rien de plus doux que d'habiter ces sommets élevés et sereins où la philosophie donne asile aux sages, et d'où ils contemplent les misères et les égarements de leurs semblables :

„ Sed nil dulcius est bene quam munita tenere,
Edita doctrina Sapientum, templa serena :
Despicere unde queas alios, passim que videre
Errare, atque viam palantes quærere vitæ,
Certare ingenio, contendere nobilitate,
Noctes atque dies niti præstante labore
Ad summas emergere opes, rerumque potiri. „

Ce passage est très beau : c'est le vrai Sublime philosophique. Peut-être y a-t-il un peu trop de mots et quelque confusion. Mais on ne sent pas le besoin d'étudier grammaticalement ces vers, tant l'on trouve de plaisir à admirer le sentiment qu'ils expriment. Le grammairien cependant intervient, et trouve qu'en dépit de la vivacité de l'idée, il faut faire la construction de ces mots prodigués par un libre génie ; et il la fait ainsi : tenere templa serena, bene munita, edita doctrina Sapientum.

Le mot *templa* fait suite à *Spectare*, *cernere*, *tueri*; il a la même acception, et il faut le prendre dans sa signification primitive. La voici, d'après Varron (*de Lingua latina*, VII, 7, 8):
« Quaque intuitus erat oculi, a tuendo primum templum dictum . . . .
In terris dictum templum locus augurii aut auspicii causa quibusdam conceptis verbis finitus. » — C'était donc l'espace mesuré dans le ciel par les augures, et, par extension, le lieu où ils se plaçaient pour examiner l'état du ciel. Ici c'est l'observatoire de la philosophie, *Specula*. Le mot *serena* se rapporte aussi à *templa* et non à *doctrina*, quoique cela fasse beaucoup d'épithètes pour le même mot. Cette sorte d'observatoire est élevé, fortifié par la philosophie, *edita*, *munita*; il est au dessus des orages, *serena*. Les vers suivants sont bien beaux et expriment parfaitement les agitations des hommes: ils s'épuisent en efforts, ils succombent à la peine; quelques-uns surnagent, *emergunt*, ils mettent la main sur la puissance et la fortune: la gradation est bien observée. Cette description triste et vraie du sort des humains devait frapper les contemporains de Lucrèce, au milieu de ces luttes politiques si fécondes en élé

vations subites et en catastrophes imprévues. Memmius lui-même est un exemple de ces vicissitudes. Il serait curieux de savoir si ces vers ont suivi ou précédé les revers qu'éprouva sa fortune. Par son propre mérite et celui de sa famille, il s'était élevé d'honneurs en honneurs; il touchait au seuil du consulat; il avait trois rivaux à écarter et il appuya sa candidature par la brigue : frappé par un procès politique de ce coup de foudre dont parle Lucrèce, il alla mourir en exil. Ces vers donc, qui sont d'une vérité universelle, avaient surtout alors, dans ce siècle agité et coupable, un sens présent et profond.

Ils sont si beaux qu'on ne pouvait manquer de les retenir et de les imiter. Ce n'est pas sans raison que nous avons dit (V. la leçon précéd.) que le Ciris avait été écrit, par Virgile ou par Gallus, sous l'inspiration de Lucrèce : voici une imitation évidente (vers 14) :

« Si me jam summa Sapientia pangeret arce...,
Unde hominum errores longe lateque per orbem
Despicere, atque humiles possem contemnere

— Ciris...)

Nous en trouvons une autre dans Ovide, au livre quinzième des Métamorphoses : il fait

parler Pythagore : ce philosophe dit qu'il prend plaisir à quitter le séjour inerte de la terre, à s'élever jusqu'aux astres, à voguer sur les nuages, à se poser sur les épaules du vigoureux Atlas : de là il aimerait à assister à toutes les erreurs, à toutes les agitations des hommes :

« ... juvat ire per alta
Astra, juvat terris et inerti sede relictis,
Nube vehi, validique humeris insistere Atlantis;
Palantesque animos passim ac rationis egentes
Despectare procul trepidosque obitumque timentes. »

Ces vers d'Ovide et de Virgile sont une imitation bien évidente de ceux de Lucrèce : ils en font aussi l'éloge, car il n'y a que les belles choses qui laissent une trace si profonde dans les esprits, et l'on peut dire que l'original diminue le mérite de la copie, quelque remarquable qu'elle soit.

Un passage d'Horace va nous montrer comment se rencontrent dans les mêmes conséquences les Epicuriens et les Stoïciens dont le point de départ est si différent : nous avons déjà vu, au sujet du morceau précédemment étudié (V, 116 sq), que ce qui donne quelque ressemblance à leurs doctrines, c'est que toutes deux regardent la modération des désirs comme la source du bon-

heur et condamnent l'ambition vaine et les agitations des hommes. Le Stoïcien en cela parle comme l'Épicurien : vivre tranquille, c'est être riche, c'est être heureux ; ne se passionner pour rien, Nil admirari, c'est le propre du sage. Ainsi parle Cicéron, dans son VI. Paradoxe : « Non esse Cupidum pecunia est .... Contentum vero suis rebus esse maxime sunt certissimae que divitiae. » — Horace, dans le passage dont il s'agit, nous montre Damasippe retiré, pour ainsi dire, dans le sein du Stoïcisme, comme Lucrèce sur les hauteurs sereines où le guide Épicure, et contemplant les égarements divers des hommes, qui sont tous aussi fous que les Stoïciens sont sages. Ils sont comme des gens à qui se présentent les routes d'une forêt : l'un va à droite, l'autre à gauche, tous se trompent ; La même erreur les fait errer diversement ; un seul sait le chemin : le Stoïcien, le sage :

(Sat. II, 3, vers 46) :

« ... Nunc accipe quare
Desipiant omnes, aeque ac tu, qui tibi nomen
Insano posuere. Velut silvis, ubi passim
Palantes error certo de tramite pellit,
Ille sinistrorsum, hic dextrorsum abit : unus
utrique

Error, sed variis illudit partibus. »

C'est évidemment là comme une émanation du tableau de Lucrèce : la sagesse qui voit les maux des hommes sans y prendre part, et qui trouve dans cette vue une source de bien être et de pitié.

Dans les derniers vers que nous avons cités, « Ad summas emergere opes, rerumque potiri », nous voyons enfin le succès couronner les fatigues de l'ambition ; de ces hommes qu'on aperçoit luttant dans l'abîme, quelques-uns surnagent, apparent rari, et leur main touche au sommet, prensantes q. uncis manibus capita aspera montis, ils respirent, ils triomphent : et c'est ce succès inespéré mêlé à tant de chutes, c'est ce bonheur même qui arrache au poète un cri de pitié : c'est en considérant ceux qui sont arrivés au plus haut point de grandeur qu'il s'écrie :

« O miseras hominum mentes ! o pectora caeca ! »

Quoi ! c'est pour cela que vous vous donnez tant de peine ! Que la philosophie fait mépriser ce que vous n'hésitez pas à payer de votre repos et de votre bonheur ! Quoi ! ne pas comprendre ce que réclame le cri de la nature : un

corps préservé de la douleur, l'absence des soucis et de la crainte !

« O miseras hominum mentes ! O pectora cæca !
Qualibus in tenebris vitæ, quantis que periclis
Degitur hoc ævi, quodcumque est ! nonne videre,
Nil aliud sibi naturam latrare, nisi, ut cum
Corpore sejunctus dolor absit, mente fruatur
Jucundo sensu, cura semota metu que ! »

Ce passage, plein d'une indignation sympathique, est une vive réfutation de ces reproches d'égoïsme qui ont été faits étourdiment à Lucrèce ; on ne peut montrer plus de commisération et de pitié. Ce beau mouvement est plein d'une émotion sincère, et ce n'est pas ainsi que s'exprimerait un homme capable de voir d'un œil insensible la détresse de matelots luttant contre la tempête, ou les périls des combattants au milieu de la mêlée.

Quand on considère les détails de ce morceau, qui se dérobent d'abord sous la vivacité du sentiment, on remarque dans toutes les parties une symétrie parfaite qu'a rencontrée l'art instinctif de Lucrèce. Miseras hominum mentes forme un vif contraste avec Ad summas emergere, à miseras

répond *periclis*; *qualibus in tenebris* répond à *pectora caeca*. — *Quodcumque est*, est plein de surprise et d'effet : qu'est-ce que notre vie, qui est si fragile et si courte ? Ce mot jeté soudainement a beaucoup de vivacité. Tout Lucrèce d'ailleurs, pour un lecteur attentif, est rempli de ces intentions secrètes, de ces artifices cachés qui devancent et amènent l'art profond de Virgile.

On ne pourrait compter les imitations qui ont été faites de ce passage célèbre. Bornons-nous à deux ou trois souvenirs. Nous en trouvons un dans Molière ; et on ne doit pas s'étonner de l'y rencontrer. Molière était devenu disciple de Lucrèce et d'Epicure par l'intermédiaire de Gassendi ; il avait été le camarade d'études du prince de Conti, de Bernier, d'Hénault, de Chapelle. Chacun sait que la charmante tirade du *Misanthrope* sur les caprices aveugles des amants qui font des qualités des défauts mêmes de leur maîtresse, est traduite de Lucrèce, et est, dit-on, le seul reste d'une traduction que Molière avait entreprise de cet auteur. Nous ne serons donc pas surpris de trouver une autre imitation dans les *Femmes savantes* : c'est Henriette qui dit à sa sœur Armande :

« Habitez, par l'essor d'un grand et beau génie,

Les hautes régions de la philosophie,
Tandis que mon esprit, se tenant ici-bas,
Goûtera de l'hymen les terrestres appas. „

Lafontaine, dans la douzième fable du Septième livre, L'homme qui court après la Fortune, et l'homme qui l'attend dans son lit, nous offre encore une agréable imitation :

„ Qui ne court après la Fortune ?
Je voudrais être en lieu d'où je pusse aisément
Contempler la foule importune
De ceux qui cherchent vainement
Cette fille du Sort de royaume en royaume,
Fidèles courtisans d'un volage fantôme.
Quand ils sont près du bon moment,
L'inconstante aussitôt à leurs désirs échappe.
Pauvres gens ! je les plains ; car on a pour les fous
Plus de pitié que de courroux. „

Cela ne rappelle-t-il pas évidemment Lucrèce ? "Je voudrais être en lieu..." n'est-ce pas Sapientum templa serena ? Cette inconstance de la Fortune qui échappe soudain aux hommes "quand ils sont près du bon moment", c'est la même chose que ces chutes

subites et ces catastrophes imprévues qui renversent celui qui touchait au seuil du bonheur. Enfin, "Pauvres gens ! je les plains" traduit bien O miseras hominum mentes ! O pectora cæca ! – Mais le sujet de Lafontaine ne comportait pas la même énergie : réduit à ces proportions il n'est plus sublime, mais il est plein de charme. Comme le philosophe, le fabuliste a pitié de ces insensés qui s'égarent à courir après l'inconstante déesse, comme lui il les plaint de sacrifier à des espérances trompeuses :

"
Le repos, le repos, trésor si précieux,
Qu'on en faisait jadis le partage des dieux (1) "

Enfin Voltaire, quoiqu'il ne fût pas de l'avis de Lucrèce sur l'idée exprimée dans ce morceau, s'est occupé deux ou trois fois de le traduire tout en le contredisant : il ne pouvait s'empêcher d'admirer de si beaux vers. Dans la dédicace d'Alzire à Madame du Chatelet, il dit.

"Heureux qui, retiré dans le temple des sages,

---

(1) Ce dernier trait fait allusion aux dieux d'Epicure, qui, dit Lucrèce "Immortali ævo summa cum pace fruantur."

Voit en paix sous ses pieds se former les orages,
Qui contemple de loin les mortels insensés,
De leur joug volontaire esclaves empressés,
Inquiets, incertains du chemin qu'il faut suivre,
Sans penser, sans jouir, ignorant l'art de vivre,
Dans l'agitation consumant leurs beaux jours,
Poursuivant la fortune, et rampant dans les cours!
O vanité de l'homme! ô faiblesse! ô misère!..

Certainement ce sont là des vers bien faits; les idées sont conservées; mais ce qui a disparu, c'est la hardiesse, l'imagination, le mouvement. Cette imitation libre et heureuse est loin du modèle: tant il est difficile de lutter avec Lucrèce! une pareille tâche était lourde, même pour Voltaire.

Em. Laurent.

17e Leçon

Début du livre II (Suite)

De l'imagination de Lucrèce

17e Leçon.

Début du livre II (Suite).

De l'imagination de Lucrèce.

Bonne rédaction, exacte, sensée, facilement écrite.

17e leçon.

Début du livre II (Suite)
De l'imagination de Lucrèce.

En recherchant les inspirations puissantes qui ont fécondé le poème De la Nature, nous distinguons par l'analyse l'enthousiasme du poète et le sentiment moral qui le portait à répandre sa philosophie par la poésie et qui l'en a rendu un si éloquent interprète.

Nous avons parcouru plusieurs morceaux où Lucrèce nous a paru disciple ardent d'Epicure et maître non moins ardent dans son empressement à instruire les hommes pour chercher à les consoler. Nous avons ensuite commencé à examiner un des plus beaux passages du poème, le début du deuxième livre. Le poète s'y représente sur les hauteurs sereines de la philosophie, contemplant delà les erreurs et les misères de l'humanité, d'une part avec un retour agréable sur sa propre sécurité, de l'autre avec une sympathie douloureuse pour les maux dont il est témoin. Il croit en posséder le remède, et ce remède, c'est ce qu'il appelle <u>vera ratio</u>, le vrai système de philosophie, c'est-à-dire certaines règles de modération plus efficaces pour procurer le bonheur que les richesses, les

honneurs et toutes ces vanités après lesquelles nous courons. De là les principes qu'il développe avec tant d'éloquence et que lui inspire le spectacle de son siècle, de ce siècle si agité, si bruyant, si coupable et si malheureux.

Il a établi d'abord que le bonheur s'obtient à deux conditions : la santé du corps et la paix de l'âme.

« Nil aliud sibi naturam latrare, nisi ut, cum
Corpore sejunctus dolor absit, mente fruatur
Jucundo sensu, cura semota metuque ! »

Il va montrer maintenant que le luxe et ses plaisirs si recherchés, que la pompe et la grandeur, que la puissance, que la gloire elle-même ne contribuent en rien ni à la santé du corps, ni à la paix de l'âme, et que les vrais biens ne s'obtiennent que par la modération des désirs et les lumières de la raison. Telles sont les idées qu'il développe du vers 20 au vers 60. Ce morceau se subdivise en deux parties : dans la première, il expose ce qui se rapporte au corps ; dans la seconde, ce qui se rapporte à l'âme.

D'abord quatre vers forment la proposition générale de la première partie et indiquent la division qui va suivre :

« Ergo corpoream ad naturam pauca videmus

Esse opus omnino, quae demant cunque dolorem;
Delicias quoque uti multas substernere possint,
Gratius interdum neque natura ipsa requirit. »

Nous avons souvent constaté la suite rigoureuse des pensées de Lucrèce, suite qu'il marque toujours si bien par l'expression. Ici nous la retrouvons encore. Lucrèce vient de dire corpore sejunctus dolor absit: c'est à cet hémistiche, c'est à ce mot Corpore qu'il se reporte, quand il reprend au vers 20: Ergo Corpoream ad naturam pauca videmus Esse opus omnino ....

Remarquons pauca esse opus: esse opus se construit ordinairement avec l'ablatif; ici opus s'accorde avec le sujet pauca. Ce tour était alors fort en usage: Lucrèce l'a employé plusieurs fois, entr'autres au livre III, vers 980: « Materies opus est, ut crescant postera secla. » - Plaute avait dit de même avant lui, dans les Captifs (Acte 1er Scène 2, vers 61:) « Milites opus sunt tibi » « Tu as besoin de soldats ». Dans le vers: « Delicias quoque uti multas substernere possint », l'expression de Substernere, étendre sous les pas, faire naître sous les pas une foule de délices, est très ingénieuse et très élégante. Elle rappelle une expression analogue et plus belle encore du livre

premier, vers 8 : « … tibi suaves Dædala Tellus
Summittit flores. »

Comme nous le voyons, les quatre premiers vers annoncent le développement de ce qui se rapporte au corps : ce développement se subdivise en deux parties : dans l'une Lucrèce nous montre l'efficacité des biens modérés pour conserver la santé et enlever la douleur, que demant cunque dolorem ; dans l'autre, l'efficacité de ces mêmes biens pour donner le bonheur : Delicias quoque uti multas substernere possint.

C'est par cette seconde partie qu'il commence ; il finit par la première. Il fait d'abord la peinture du bonheur sensuel et facile qui est à la portée de tout le monde, et il prouve l'inutilité du luxe et des richesses pour nous procurer ce bonheur :

« Si non aurea sunt juvenum simulacra per ædes,
Lampadas igniferas manibus retinentia dextris,
Lumina nocturnis epulis ut suppeditentur,
Nec domus argento fulget, auro que renidet,
Nec citharis reboant laqueata aurata q. templa,
Attamen inter se prostrati in gramine molli,
Propter aquæ rivum, sub ramis arboris altæ,
Non magnis opibus jucunde corpora curant.

Presertim cum tempestas arridet, et anni
Tempora conspergunt viridantes floribus
- herbas."

On aperçoit facilement ce qu'il y a de beau dans ce contraste, ce qu'il y a de poétique dans la manière dont sont associées ces images si diverses. Il n'est pas nécessaire d'insister beaucoup sur la beauté ravissante d'un pareil passage. Il est original dans son ensemble et dans le bonheur de son expression. Mais on peut en retrouver les pièces dans des poésies antérieures à Lucrèce.

Au Septième livre de l'Odyssée, dans le passage où Homère, racontant les fêtes qui se célèbrent chez Alcinoüs, roi des Phéaciens, dépeint son magnifique palais, tout brillant d'or et d'argent, il parle aussi de ces statues d'or, de ces candélabres qui répandent le jour au milieu du festin:

"Χρύσειοι δ' ἄρα κοῦροι ἐΰδμήτων ἐπὶ βωμῶν
ἕστασαν, αἰθομένας δαΐδας μετὰ χερσὶν ἔχοντες,
φαίνοντες νύκτας κατὰ δώματα δαιτυμόνεσσιν."

(Odyssée VII, 100. 102)

Ces vers de Lucrèce,
"Si non aurea sunt juvenum simulacra per
- aedes

Lampadas igniferas manibus retinentia dextris,
Lumina nocturnis epulis ut suppeditentur ;»

ne sont guère que la traduction des vers grecs. Nous y voyons les mêmes traits, les mêmes images.

Ce n'est pas la première fois que nous le trouvons sur la trace d'Homère. Nous en avons eu déjà un exemple. Lorsqu'au livre III. vers 18 et suivants, il peint le séjour des dieux d'Epicure, il se sert d'expressions également empruntées à l'Odyssée.

On peut maintenant soupçonner Hésiode de lui avoir fourni quelques-uns des traits de la seconde moitié du tableau. Nous serons frappés en effet de la ressemblance, si nous lisons ce passage charmant du poème des Travaux et des Jours, vers 580-593:

Ἦμος δὲ σκόλυμός τ' ἀνθεῖ, καὶ ἠχέτα τέττιξ
δενδρέῳ ἐφεζόμενος λιγυρὴν καταχεύετ' ἀοιδὴν
πυκνὸν ὑπὸ πτερύγων, θέρεος καματώδεος ὥρῃ,
τῆμος πιόταταί τ' αἶγες καὶ οἶνος ἄριστος,
μαχλόταται δὲ γυναῖκες, ἀφαυρότατοι δέ τε ἄνδρες
εἰσίν, ἐπεὶ κεφαλὴν καὶ γούνατα Σείριος ἄζει,
αὐαλέος δέ τε χρὼς ὑπὸ καύματος. ἀλλὰ τότ' ἤδη

εἴη πετραίη τε σκιὴ, καὶ βίβλινος οἶνος,
μάζα τ' ἀμολγαίη, γάλα τ' αἰγῶν σβεννυμενάων,
καὶ βοὸς ὑλοφάγοιο κρέας μήπω τετοκυίης,
πρωτογόνων τ' ἐρίφων· ἐπὶ δ' αἴθοπα πινέμεν οἶνον,
ἐν σκιῇ ἑζόμενον κεκορημένον ἦτορ ἐδωδῆς,
ἀντίον ἀκραέος Ζεφύρου τρέψαντα πρόσωπον,
κρήνης τ' αἰενάου καὶ ἀπορρύτου, ἥτ' ἀθόλωτος.

Dans cette description de l'été et de ses charmes, dans cette peinture des jouissances que procurent les faciles ressources de la campagne, nous retrouvons en détail ce que Lucrèce exprime dans ces vers pleins de fraîcheur, pleins d'un vif sentiment de la nature :

« Attamen inter se prostrati in gramine molli,
Propter aquae rivum, sub ramis arboris altae,
Non magnis opibus jucunde corpora curant ;
Praesertim cum tempestas arridet et anni
Tempora conspergunt viridantes floribus
herbas. »

Il y aurait dans le détail du morceau de Lucrèce bien des choses à remarquer. Nous nous bornerons à une observation qui a été faite sur le vers : « Nec citharis reboant laqueata aurataque templa. Au lieu de

citharis, on lit quelquefois Citharae. — Citharae peut aussi s'expliquer, si l'on donne à reboant le sens actif. Or les Commentateurs qui ont proposé cette correction et ce sens, allèguent un passage de Virgile où resonare est employé dans le sens de faire résonner, et non pas de résonner:

„ Dives inaccessos ubi solis filia lucos
Assiduo resonat cantu, ...

(Eneid. VII, 12)

Il serait donc possible que dans le texte primitif, il y eût Citharae.

Sans multiplier les rapprochements, il y en a plusieurs qu'on ne peut se dispenser d'indiquer.

Virgile, singulièrement préoccupé de la beauté de ce passage, l'a plusieurs fois reproduit. D'abord, dans sa jeunesse, il l'a développé dans un long morceau du Culex, vers 57 et s. Nous y voyons des imitations évidentes des vers de Lucrèce, telles que celle-ci, par exemple:

„ ... Si nitor auri
Sub laqueare domus animum non tangit avarum."

Et plus loin:

„ ... at pectore puro
Saepe super tenero prosternit gramine corpus;

Florida cum tellus gemmantes picta per herbas
Vere notat dulci distincta coloribus arva. »

Plus tard, dans les Géorgiques (livre II, vers 458 et suiv.), il a recommencé la lutte contre Lucrèce ; c'est là qu'il a été conduit à faire l'éloge du poète qui l'avait inspiré, lorsqu'il s'écrie : « Felix qui potuit rerum cognoscere causas.... » Nous examinerons ce passage quand nous serons arrivés à l'étude des Géorgiques.

Il est plus à propos de voir Horace lui-même en lutte avec Lucrèce ; de le voir exprimer ce contraste du luxe qui raffine pour chercher le bonheur, et des biens que procure la médiocrité. Plusieurs fois il a reproduit ce contraste avec un rare bonheur d'expressions. On ne peut douter qu'il ne fût, comme Virgile, préoccupé du beau morceau de Lucrèce :

Dans une ode bien célèbre, la 1re du livre III, il fait une délicieuse peinture du luxe malheureux opposé à la médiocrité heureuse :

« Districtus ensis cui super impia
Cervice pendet, non Siculae dapes
Dulcem elaborabunt saporem ;
Non avium citharaeque cantus

Somnum reducunt. Somnus agrestium
Lenis virorum non humiles domos
Fastidit, umbrosamque ripam,
Non Zephyris agitata Tempe. »
(vers 17-24).

Ce n'est pas une imitation directe ; il est plus juste de dire que c'est une sorte d'émulation qui lui fait exprimer par lui-même, par l'effet de sa propre inspiration, ce contraste que Lucrèce avait si bien exprimé auparavant.

Il en est de même dans l'épître 10e du 1er livre. Elle est adressée à un de ses amis, Fuscus Aristius, l'amateur de la ville ; lui, il est l'amateur des champs et il peint délicieusement la retraite rustique où il aime à vivre. Là aussi est un charmant contraste entre les recherches du luxe et les biens naturels qui sont à notre portée et que nous négligeons : mais lui, il ne les néglige pas :

« Vivere naturae si convenienter oportet,
Ponendaeque domo, quaerenda est area primum,
Novistine locum potiorem rure beato ?
Est ubi plus tepeant hiemes ? ubi gratior aura
Leniat et rabiem Canis et momenta Leonis,
Quum semel accepit Solem furibundus acutum ?
Est ubi divellat somnos minus invida cura ?

Deterius Libycis olet aut nitet herba lapillis?
Purior in vicis aqua tendit rumpere plumbum
Quam quae per pronum trepidat cum murmure
- rivum?
Nempe inter varias nutritur sylva columnas,
Laudatur quae domus longos quae prospicit agros. »
(vers 12-23).

Rien n'est plus charmant que cette opposition entre les beautés de la nature, et ces biens factices qu'on leur substitue, qu'on leur préfère.

Revenons au morceau de Lucrèce, et à l'une des deux parties qu'il a annoncées d'avance. Il a dit que les biens naturels, quoique en petit nombre, sont souverains pour étendre sous nos pas une foule de délices et aussi pour soulager les maux du corps. Il reprend cette seconde idée dans des vers de la plus grande beauté, où il met en opposition le riche et le pauvre, et nous montre que la richesse n'a aucun avantage sur la pauvreté :

« Nec calidae citius decedunt corpore febres,
Textilibus si in picturis ostroque rubenti
Jactaris, quam si plebeia in veste cubandum
- est. »

La succession des deux passages n'est indiquée que par le mot nec, qui est peut-être un peu

Le sonnet à la princesse Uranie

insuffisant. Dans ce vers : Nec calidæ citius decedunt corpore febres, nous pouvons remarquer, comme nous l'avons déjà fait bien souvent, l'imagination du poète qui sait donner la vie à toutes choses : ces fièvres, il les anime, il en fait des hôtes incommodes. — Les deux autres vers sont également admirables. — Textilibus picturis est ingénieux pour exprimer une tapisserie. Il y a là un mélange agréable du propre et du figuré ; l'épithète est prise au propre, le substantif au figuré. C'est une figure du même genre que nous trouvons dans ce vers de Racine (Athalie. Act. I. Sc. IV) :

« Il donne aux fleurs leur aimable peinture. »

Jactaris et cubandum sont parfaitement mis en opposition : le riche et le pauvre sont également malades ; mais le riche se débat, jactaris ; le pauvre repose tranquillement, cubandum.

Remarquons aussi plebeia, qui a tant de valeur. Lucrèce, qui est chevalier, qui est de l'aristocratie romaine, prend à partie cette aristocratie, et lui montre que malgré son luxe, elle n'est pas plus heureuse que le pauvre plébéien.

Cette pensée philosophique a dû frapper et a frappé en effet les grands poètes. Horace

s'en est emparé : il dit (Épîtres, liv. 1er Ep. 2. vers 47)

« Non domus et fundus, non aeris acervus et auri
Ægroto domini deduxit corpore febres,
Non animo curas. »

Ces expressions sont très élégantes, très spirituelles ; mais cependant c'est une redite qui reproduit la pensée de Lucrèce avec quelque affaiblissement : Lucrèce est bien autrement vif, bien autrement énergique.

Voilà ce qui se rapporte au corps : voilà comment le poète montre que pour écarter la douleur, ou appeler le plaisir, les biens de la médiocrité sont supérieurs à ceux du luxe.

Dans le reste du morceau, il va passer à l'âme, et faire voir que les biens de la fortune ne sont pas moins impuissants contre les craintes religieuses, contre la crainte de la mort, et qu'ils ne délivrent pas les hommes des soucis, des perturbations de toutes sortes qui agitent la vie. Il va, en se servant des formes hardies de sa poésie qui personnifie toutes choses, animer ces abstractions, et nous représenter ces soucis ne craignant ni le bruit des armes, ni la puissance de la royauté,

ne respectant ni l'éclat de l'or, ni l'éclat de la pourpre et ne cédant qu'à un seul pouvoir, la raison.

« Quapropter, quoniam nil nostro in corpore gazæ
Proficiunt, neque nobilitas, neque gloria regni :
Quod superest, animo quoque nil prodesse pu-
-tandum. »

Remarquons cette gradation : gazæ, nobilitas, gloria regni : les trésors, la noblesse, la gloire du trône.

Après avoir exposé sa pensée, animo quoque nil prodesse putandum, il la développe avec un talent prodigieux d'imagination, avec une verve incomparable :

« Si non forte tuas legiones per loca campi
Fervere cum videas, belli simulacra cientes ;
Fervere cum videas classem, lateque vagari ;
His tibi tum rebus timefactæ relligiones
Effugiunt animo pavidæ, mortisque timores :
Tum vacuum pectus linquunt, curaq. solutum.
Quod si ridicula hæc, ludibriaq. esse videmus,
Reveraque metus hominum, curæq. sequaces
Nec metuunt sonitus armorum, nec fera tela ;
Audacterque inter reges, rerumq. potentes
Versantur, neque fulgorem reverentur ab auro,

Nec clarum vestis splendorem purpureaï,
Quid dubitas, quin omni' sit hæc rationi po-
-testas,
Omnis cum in tenebris præsertim vita laboret? „

Les premiers vers nous offrent de grandes images :
Belli simulacra cientes . . . . late que vagari.
Nous avons le magnifique tableau d'une armée qui s'agite dans la plaine, d'une flotte qui court au loin sur les mers. Le mot fervere, si bien répété, est plein d'énergie, de vivacité poétique.

“ His tibi tum rebus timefactæ religiones
Effugiunt animo pavidæ, mortis que timores. „

A ces craintes, il donne pour épithètes timefactæ, pavidæ : ainsi il les anime, il en fait des êtres, et des êtres qui ne craignent rien ; il y a une hardiesse singulière à appliquer de pareilles épithètes à de tels êtres. _ Dans ce vers, Quod si ridicula hæc, ludibria que esse videmus, éclate le profond mépris de Lucrèce pour toutes ces grandeurs, pour toutes ces vanités.

Remarquons, dans les vers suivants, avec quel art Lucrèce continue l'image qu'il a commencée, quelle énergie, quelle audace il prête à ces soucis,

curæ que sequaces, ces soucis qui poursuivent sans cesse les hommes, qui siègent impudemment au milieu des rois, audacter que inter reges, rerumque potentes versantur.

Nous n'insisterons pas sur les beautés de ce passage ; il est plein de verve, de poésie vigoureuse, et en même temps la période est soutenue avec une habileté infinie.

Cette idée que les chagrins ne sont pas chassés par les richesses, a été exprimée en termes analogues par d'autres poëtes.

Le savant Varron, contemporain de Lucrèce, écrivait alors des Satires Ménippées : dans l'une, intitulée Anthropopolis, se trouve un passage assez curieux où il dit que ce n'est pas l'or, que ce ne sont pas les trésors qui peuvent délivrer notre âme des soucis et des craintes religieuses :

" Non fit thesauris, non auro pectu' solutum :
Non demunt animi curas et religiones
Persarum montes, non divitis atria Cræsi.(1) "

Non fit thesauris, non auro pectu' solutum. — Catulle dit aussi (pièce 31, vers 7 :

" O quid solutis est beatius curis, "

en appliquant l'épithète solutis au mot curis

(1) ou Crassi.

lui-même. — Persarum montes : les montagnes des Perses, c'est-à-dire leurs montagnes d'or : on pensait que dans la Perse, il y avait des montagnes qui produisaient l'or en abondance. C'est la richesse de ses rois qui donnait lieu à cette opinion fort répandue.

On cite à ce sujet un vers de Plaute (Stichus, act. 1er vers 25) :

« Neque illa merita est Persarum montes qui esse
— aurei perhibentur. »

On lit Croesi ou Crassi ; mais il vaudrait mieux Crassi, et pour plusieurs raisons. D'abord il était assez d'usage d'opposer des détails Grecs à des détails Romains : c'est un procédé dont on trouve beaucoup d'exemples dans les auteurs. Ensuite la satire devenait plus directe, plus présente, plus contemporaine, et par cela même plus intéressante, si elle citait des noms Romains que si elle citait des noms anciens et étrangers. Enfin, il est probable que Varron, en remontant aux souvenirs de la Grèce et de la Perse, a dû, par analogie, penser tout naturellement au riche Crassus, son contemporain, dont l'immense fortune pouvait être comparée à celle des rois de Perse.

Quant aux vers de Lucrèce, il était impossible, en les lisant, de ne pas songer aux hom-

mes puissants de ce siècle, à Pompée, à Crassus, à César, de ne pas y voir l'image de l'état présent des affaires, de ce retentissement des armes, de cette ambition qui agitait alors la société. Les noms qui se présentaient à l'esprit du lecteur, devaient donner à la lecture de ces vers un prix infini et en relever encore la beauté et l'énergie.

Voyons maintenant comment les mêmes idées ont été exprimées par Horace, qui connaissait si bien Lucrèce et savait lui emprunter quelquefois ses inspirations. Dans la 1re ode du livre III, vers 37, il reproduit l'image de ces terreurs qui n'ont peur de rien, que rien ne peut chasser. Après avoir montré un riche qui fait bâtir dans la mer elle-même, il dit que le chagrin le suit partout et vient s'asseoir derrière lui sur son propre coursier : rien n'est plus célèbre que ce passage :

" ...... Sed timor et minæ
Scandunt eodem quo dominus; neque
Decedit ærata triremi, et
Post equitem sedet atra cura. "

C'est ce dernier vers qu'a imité Boileau, lorsqu'il a dit :

" Le chagrin monte en croupe et galope avec lui. "

Dans l'ode 16.e du livre II, Horace dit encore en s'aidant du souvenir de Lucrèce :

« Non enim gazæ, neque consularis
Submovet lictor miseros tumultus
Mentis, et curas laqueata circum
Tecta volantes. »

Il renouvelle ainsi sous une forme très heureuse les personnifications hardies de Lucrèce. Ici nous trouvons en effet une image nouvelle, celle du licteur qui ne peut écarter la foule des soucis et des tourments : neque Consularis Submovet lictor miseros tumultus mentis. C'est une image analogue à celle que Malherbe a rendue si célèbre :

« Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas nos rois. »

Plus loin, au vers 21, il dit comme dans l'ode première du livre III :

« Scandit æratas vitiosa naves
Cura, nec turmas equitum relinquit
Ocyor cervis, et agente nimbos
Ocyor Euro. »

Il est curieux de voir quelles inspirations puissantes Lucrèce a communiquées aux grands poètes qui l'ont suivi. On peut appliquer à cette succession de beautés poétiques ce vers où il compare au flambeau du stade, la transmission de la vie :

« Et quasi cursores vitaï lampada tradunt. »

Ici, c'est le flambeau poétique qui se transmet de mains en mains.

Nous arrivons à la conclusion du morceau : cette conclusion, c'est qu'il faut que la raison dissipe toutes les terreurs de l'âme :

« Nam veluti pueri trepidant, atque omnia cæcis
In tenebris metuunt : sic nos in luce timemus
Interdum, nihilo quæ sunt metuenda magis, quam
Quæ pueri in tenebris pavitant, finguntque futura.
Hunc igitur terrorem animi tenebrasque necesse est
Non radii solis, neque lucida tela diei
Discutiant, sed naturæ species ratioque. »

Ce sont des vers bien connus que nous avons

déjà vus précédemment. Ce passage est amené par l'expression de tenebris dans le dernier vers de la partie que nous venons d'étudier : Omnis cum in tenebris praesertim vita laboret.

Sic nos in luce timemus.... etc.....

Nous avons déjà remarqué ce qu'il y a de spirituel à nous montrer ces visions qui nous effraient même au grand jour.

Ces mêmes vers ont été répétés plusieurs fois dans le poëme ; on les retrouve au livre I. vers 147 ; au livre III, vers 87 ; au livre VI, vers 35. La raison de ces répétitions fréquentes, c'est que Lucrèce n'a pu mettre la dernière main à son œuvre ; s'il avait pu la revoir dans la suite, il aurait fixé l'endroit où devaient rester ces différents morceaux, et il les aurait laissés sans doute à la place la plus favorable.

Jusqu'ici nous avons vu Lucrèce en lutte avec son sujet ; nous l'avons vu le transformer et y répandre la poésie à force d'enthousiasme et de conviction morale. Un troisième élément de cette poésie, c'est son imagination si riche et si forte.

C'est en vain que la philosophie qu'il expose détruit la nature, qu'elle dissout en atomes impalpables : ces formes détruites par Epicure, l'imagination de Lucrèce les rétablit sans cesse. Il

raisonne avec la plus grande rigueur; il ne craint pas les formes un peu prosaïques de la dialectique et de la logique: mais si partout il raisonne, on peut dire aussi que partout il peint: il est peintre, même au milieu des démonstrations les plus arides; ses abstractions revêtent toujours une forme sensible, et même le mélange du style abstrait et du style figuré est un des caractères les plus constants et l'un des agréments les plus vifs de sa poésie. Partout nous en avons vu les preuves; nous n'avons pas lu deux vers de Lucrèce sans le reconnaître et le constater.

Avec une telle imagination, il eût puisé passer des fables que sa raison n'admet pas; mais s'il les repousse comme philosophe, il les accueille comme poète, et c'est ainsi que les fictions mythologiques trouvent place dans son poème: on s'explique alors pourquoi il le met sous la protection de Vénus, en disant au vers 25 du livre 1er:

« Te sociam studeo scribundis versibus esse. »

C'est un intéressant sujet d'étude que cette contradiction d'un poète épicurien qui ne croit pas aux dieux de la fable et qui cependant en parle avec inspiration, avec sentiment, comme s'il y croyait en réalité. Il ne croit pas aux dieux de l'État; il croit aux

dieux d'Epicure. Suivant Epicure, les idées sont des simulacres émanés des objets et qui viennent à notre esprit. Si nous avons l'idée des dieux, c'est que cette idée est un simulacre émané des dieux eux-mêmes : donc ils existent. Mais dans la théorie d'Epicure et de Lucrèce, ils restent indifférents aux affaires des hommes, théologie qui équivaut à l'athéisme. La haute société romaine était comme Lucrèce : elle ne croyait pas non plus à ces dieux qu'adorait le vulgaire, qui avaient leurs temples, leurs prêtres, dont on célébrait les cérémonies et les sacrifices avec tant de pompe. La religion n'était qu'un vain nom, ou plutôt, suivant la distinction faite par Varron et rappelée par Saint Augustin, il y avait trois religions : celle du théâtre, celle de la science, celle du gouvernement ; et les dieux étaient ou des machines dramatiques, ou des symboles scientifiques, ou de vaines images d'un culte extérieur. Cicéron, qui rejette la mythologie, parle plus religieusement des dieux, il consacre deux choses : leur existence et l'immortalité de l'âme.

Mais les poëtes, tout en parlant des Dieux comme s'ils y croyaient, n'étaient pas sincèrement religieux. Lorsqu'Ennius, l'ami intime de Scipion, fait parler Evhémère ou Epicharme, il réduit les dieux à n'être que des symboles scientifiques

ou des apothéoses humaines. Plus tard, il en est de même dans Lucilius. Sa première Satire est, comme nous le voyons d'après le fragment qui nous en reste, la peinture du conseil des dieux : et le poète ne s'applique qu'à les tourner en ridicule.

L'imagination seule admettait donc ce que rejetait la raison ; la mythologie était consacrée par la langue littéraire, et cette langue littéraire était fort en crédit : le culte public, les monuments de l'art, les ouvrages des Grecs, les productions du théâtre, tout disposait les esprits à la saisir : tous la comprenaient, tous voulaient qu'on la leur parlât. C'est tellement vrai que Lucrèce, le contempteur des dieux, les admet et les fait agir. Il en est de même chez des poètes plus religieux par moments, comme Virgile et Horace ; il en est de même chez Properce, si plein de mythologie qu'il ne se trouve jamais avec celle qu'il aime sans avoir en tiers un dieu de la fable. Enfin la mythologie est si bien devenue un élément de la langue littéraire qu'elle subsiste même après le paganisme. Sannazar, dans son poème de Partu Virginis, en fait un aussi grand usage que les poètes payens. Les fictions mythologiques se retrouvent également chez le Camoëns. Enfin elles sont parvenues jusqu'à nous, et elles abondent chez les lyriques, tels que Malherbe, J. B. Rousseau, et Lebrun, dont

on a dit : "hardi comme Pindare et plus mythologique".

Nous autres modernes, nous nous sommes lassés de cette mythologie. Les Romains eux-mêmes paraissent avoir eu déjà un peu de cette lassitude : elle semble du moins se trahir dans ces vers de Virgile qui sont au commencement du troisième livre des Géorgiques :

" Cetera, quæ vacuas tenuissent carmine mentes,
Omnia jam vulgata. Quis aut Eurysthea durum,
Aut illaudati nescit Busiridis aras?
Cui non dictus Hylas puer, et Latonia Delos,
Hippodameque humeroque Pelops insignis eburno,
Acer equis? "

Cependant, à l'époque de Virgile et à plus forte raison à celle de Lucrèce, on n'était pas encore las de la fable ; si on n'était pas religieux, elle avait place dans la langue littéraire, et comme telle, elle était parfaitement acceptée. Lucrèce a pris soin toutefois de nous expliquer lui-même que toutes ces divinités ne sont que des symboles : il le dit au livre II, vers 651-658 :

" Terra quidem vero caret omni tempore sensu ;
Sed quia multarum potitur primordia rerum,
Multa modis multis effert in lumina Solis.
Hic si quis mare Neptunum, Cereremq. vocare

Constituer fruges, et Bacchi nomine abuti
Mavolt, quam laticis proprium proferre vocamen;
Concedamus ut hic terrarum dictitet orbem
Esse deum matrem, dum re non sit tamen apse."

Caret sensu : _ Dans le morceau précédent, il a expliqué le mythe de Cybèle, et en a fait une peinture admirable; il termine en disant que cette terre dont on a fait une déesse, qu'on a appelée la mère des dieux, n'est qu'une masse insensible.
Multa modis multis effert in lumina solis: il explique dans cette partie de son poëme que la terre est un composé d'atomes, et que les productions dont elle se pare viennent de la combinaison des divers éléments renfermés dans son sein.
Dum re non sit tamen apse; Il y a dans ce membre de phrase une ellipse un peu dure; le sens se devine, mais, grammaticalement, cela ne s'explique pas très bien.

Nous venons de voir par ces derniers vers quelles sont les limites de la mythologie de Lucrèce; nous savons, de son propre aveu, qu'elle n'est chez lui qu'un tribut poétique. Examinons maintenant quelques passages où il prend les dieux comme emblèmes scientifiques.

L'air, c'est Jupiter, et il n'est pas le premier à

interpréter ainsi la religion. Ennius avait déjà dit :
" Aspice hoc sublime candens, quem invocant om-
- nes Jovem."
Lucrèce le dit en commençant un passage délicieux qui a provoqué une imitation de Virgile. Nous citerons seulement les deux premiers vers qui se rapportent au sujet présent :

" Postremo pereunt imbres, ubi eos pater Æther
In gremium matris Terræ præcipitavit."
(I 251)

Ici Lucrèce fait usage des titres officiels de la religion ; pater Æther, mater Terra. – C'est ainsi que Lucilius, dans sa première Satire, s'amuse à donner à tous les dieux le titre de pater.

Virgile, au livre II des *Géorgiques*, v. 325, a dit la même chose en d'autres termes : il surpasse d'abord Lucrèce, mais celui-ci lui est supérieur dans le reste du morceau :

" Tum pater omnipotens fecundis imbribus Æther
Conjugis in gremium lætæ descendit, et omnes
Magnus alit, magno commixtus corpore, fetus."

Pater omnipotens, le père tout puissant, c'est Jupiter pour le vulgaire ; pour le poète, c'est simplement l'air. Ces vers sont fort beaux ; il est curieux de voir comme l'idée primitive de Lucrèce s'est développée avec magnificence.

Dans un autre endroit, liv. II. vers 470. Lucrèce use pour lui de la permission qu'il a donnée aux autres d'appeler la mer Neptune. Dans ce deuxième livre, il explique le système des atomes; il montre comment tout résulte de leurs combinaisons diverses; il applique cette théorie à l'eau de la mer, et il dit :

« Et quod mista putes magis aspera lævibus esse
Principiis, unde est Neptuni corpus acerbum :
Est ratio secernundi, seorsumque videndi. »

Neptuni corpus acerbum : le corps amer de Neptune est une expression toute mythologique qu'il emprunte à la religion.

Au livre VI. vers 1072, il parle encore de Neptune.

« Purpureus que colos conchyli mergitur una
Corpore cum lanæ, dirimi qui non queat usquam :
Non si Neptuni fluctu renovare operam des :
Non, mare si totum velit eluere omnibus undis. »

Nous apercevons ici, comme partout, le mélange du raisonnement et de la poésie, des belles images et des expressions de la dialectique.

Ces exemples que nous venons de citer nous montrent comment Lucrèce entend l'usage de la mythologie; nous avons maintenant à étudier, dans des morceaux de plus d'étendue, l'usage qu'il a fait de ses divinités.

Harquel.

18e Leçon.

De l'imagination de Lucrèce.

De l'éclat et de la vie des peintures mythologiques
dans son poëme.

Passage du livre II sur le culte de Cybèle
v. 590.

18e leçon.

De l'inspiration de Lucrèce.

De l'éclat et de la vie des peintures mythologiques dans son poème.

Passage du livre II sur le culte de Cybèle v. 590.

Cette rédaction pourrait être plus exacte ; il y a des lacunes, du vague, des indications trop peu précises ; l'ordre des idées n'y est pas bien distinct, le style est faible et négligé.

18e leçon.

De l'imagination de Lucrèce.

De l'éclat et de la vie des peintures mythologiques dans son poème.

Passage du liv. II sur le culte de Cybèle (v. 590)

Parmi les éléments principaux qui ont concouru à produire le génie de Lucrèce et son poème de La Nature, nous avons compté, avec son enthousiasme philosophique et sa conviction morale, sa riche et forte imagination, dont nous allons continuer d'étudier les procédés.

Rien n'est moins poétique que les abstractions d'Epicure : mais Lucrèce a un art particulier pour les animer, pour les personnifier ; plus d'une fois même il les désigne sous les noms de ces divinités dont la riche imagination des poètes grecs avait peuplé le ciel et toute la nature. Ce ne sont à ses yeux, nous dit-il, que des emblêmes ; sans doute, aux yeux du philosophe, ce ne sont pas de vrais dieux, mais le poète les fait agir, tantôt avec majesté, tantôt avec grâce ; il les entoure d'un brillant cortège ; en un mot, il en parle comme s'il y croyait, et avec autant de poésie qu'Homère, qu'on pourrait appeler son maître, à aussi juste titre peut-être qu'Epicure.

Quelquefois Lucrèce se contente de dire un mot

de ces dieux, et en passant; quelquefois aussi, il leur consacre de longs épisodes; il raconte les aventures que la fable leur prête, ou décrit les cérémonies de leur culte. Nous en trouvons un brillant exemple au second livre (vers 590 599):

La terre, suivant Épicure, renfermant un nombre infini d'atomes, donne naissance à un grand nombre de corps, tels que les hommes, les animaux, les plantes; elle est donc vraiment mère, et c'est par ce dogme philosophique que Lucrèce explique le mythe de Cybèle, déesse regardée par les anciens comme la mère de tous les autres dieux.

Au souvenir de Cybèle, le poète romain, accoutumé à voir chaque année les pompes de sa fête, et se rappelant sans doute avec quel enthousiasme à la fois religieux et patriotique ses compatriotes avaient reçu autrefois cette déesse dans Rome, le poète, dis-je, se laisse entraîner par son imagination, et célèbre à son tour la grande mère des dieux, des hommes et des animaux:

« ... Magna deum mater, materque ferarum
Et nostri genitrix ... »

Pour comprendre quel était l'intérêt de ce sujet pour les Romains, il faut se souvenir du

livre où Tite-Live nous raconte l'arrivée de Cybèle en Italie (Livre 29. ch. 10 et suiv.; livre 36, 36). Au temps des malheurs de la seconde guerre punique, on trouva dans les livres Sibyllins que Rome ne pouvait être sauvée, si elle ne recevait dans ses murs la Cybèle Phrygienne. La déesse était une pierre quadrangulaire, fort révérée à Pessinonte. Le roi de Pergame, Attale, la céda au peuple Romain. A son arrivée au port d'Ostie, on lui fit une entrée triomphale; et cette pompe religieuse était restée si profondément gravée dans le souvenir des Romains, que l'on y rattachait des légendes, comme celle de la vestale Claudia Quinta, qui remit à flot, par le secours de la déesse, un vaisseau engravé près d'Ostie et fit reconnaître, par ce prodige éclatant, sa vertu jusque là soupçonnée.

Tite-Live nous parle encore des jeux Mégalésiens célébrés en l'honneur de la déesse, et du temple qu'on lui éleva sur le mont Palatin. Ce fut lors de la dédicace de ce temple que les jeux Mégalésiens devinrent des jeux Scéniques. Ces jeux ont été chantés par Ovide dans les Fastes:

« Scena sonat, ludique vocant, Spectate, Quirites. » v. 179)

Puis viennent la description des jeux* et le souvenir de l'entrée de Cybèle dans Rome ; la légende de Claudia Quinta n'y est pas oubliée.

** Virgile, au sixième livre de l'Enéide, fait une allusion à la pompe de Cybèle, à laquelle il compare Rome, mère de tant de héros :

« Felix prole virum, qualis Berecynthia mater
Invehitur curru Phrygias turrita per urbes,
Læta deum partu, centum complexa nepotes,
Omnes cælicolas, omnes supera alta tenentes. »

Cybèle intervient encore dans plusieurs parties du même poëme. Au second livre, Créüse apparaît à Enée, et lui dit qu'elle est retenue par Cybèle elle-même aux rivages Phrygiens :

« Sed me magna deum genitrix his detinet oris. »

Au neuvième livre, nous la voyons intervenir pour Enée près de Jupiter (vers 80 sqq) :

« Tempore quo primum Phrygia formabat in Ida
Æneas classem, et pelagi petere alta parabat,
Ipsa deum fertur genitrix Berecynthia magnum
Vocibus his affata Jovem : da, nate, petenti,

*Il y avait sur ces jeux scéniques quelques détails à rappeler. – La représentation qui y fut faite de quatre des six comédies de Térence ; celle aussi, sans doute d'un drame sur Claudia Quinta, dont parle Ovide.

** Il manque ici une transition qui amène une revue des poètes qui ont célébré dans leurs vers Cybèle, son mythe, son culte, en remontant d'Ovide et de Silius Italicus (Punic. XVII, 1 sqq) à Virgile, et de Virgile à Catulle, contemporain de Lucrèce.

Autrement tout cela semble sans suite.

Quod tua cara parens domito te poscit Olympo.
Pinea silva mihi multos dilecta per annos:
. . . .
Has ego Dardanio juveni, cum classis egeret
Læta dedi . . . .
. . . . Prosit nostris in montibus ortas."

Ainsi Virgile nous montre Cybèle, dès l'origine, protectrice du peuple Romain.

Au dixième livre, vers 252, nous trouvons une nouvelle allusion aux fêtes de la déesse:

"Alma parens, Idæa deum, cui Dindyma cordi,
Turrigeræque urbes, bijugique ad frena leones;
Tu mihi nunc pugnæ princeps . . . ."

Catulle enfin, dans une pièce consacrée aux malheurs d'Athis (pièce écrite en vers Galliambiques ou propres aux Galles), décrit aussi ces cérémonies*; ainsi nous voyons qu'elles étaient présentes à l'imagination de tous les poëtes Romains. Voyons maintenant comment Lucrèce, dans sa description, les a surpassés tous.

Comme partout, il mêle ici la philosophie à la poésie; il explique la mythologie par la physique d'Epicure. Il est amené, par

*il fallait citer la définition de Terentianus Macer.

elle en montre plutôt l'origine qu'elle ne les décrit.

vague. il fallait établir un rapport entre Catulle et Lucrèce, poëtes du même temps, qui montrent à la fois, dans ce sujet, beaucoup d'énergie et d'éclat.

la suite de ses raisonnements, il parle de la terre qui est la mère de toutes choses. C'est pour lui une occasion nouvelle d'exercer sa belle imagination. Quels vers admirables que ceux-ci :

« Principio tellus habet in se corpora prima
Unde mare immensum volventes flumina fontes
Assidue renovent : habet, ignes unde oriantur :
Nam multis succensa locis ardent sola terræ ;
Eximiis vero furit ignibus impetus Ætnæ :
Tum porro nitidas fruges arbustaque læta
Gentibus humanis habet unde extollere possit ;
Unde etiam fluidas frondes ac pabula læta
Montivago generi possit præbere ferarum. »
(II, 590 599)

La répétition du verbe habet est dans ces vers d'un effet très heureux ; le poëte insiste sur la fécondité de la terre qui possède en elle-même et ne tire que d'elle-même et les plantes et les animaux. Nous remarquons encore dans ces vers l'heureuse hardiesse des images, comme : "Ces sources qui roulent des fleuves dans la mer", et : "Ces feuilles flottantes" au gré des vents qui les agitent. L'expression impetus Ætnæ est d'une vivacité admirable ; ce n'est pas seulement l'Etna, que voit l'ima-

Il n'y a rien là de hardi. C'est dans le sens offert par la leçon volventes frigora qu'est la hardiesse. Il n'y a rien de cela dans le texte.

gination du poète, mais la violence de l'Etna ; cette violence, il la personnifie et donne ainsi à son vers une énergie nouvelle. Au reste, nous avons déjà vu qu'il excelle dans cet art de mêler des termes abstraits à des termes concrets ; et toujours ses vers y gagnent ou en force, ou en grâce, autant qu'en originalité.

Lucrèce ajoute immédiatement : *

* Il fallait faire remarquer que les soins maternels indiqués dans les expressions précédentes, amènent ce mater, ce genitrix.

" Quare, magna deum mater, mater q. ferarum
Et nostri genitrix haec dicta est corporis una. "

Ce mot de mère trois fois répété prépare à merveille au mythe qui va suivre. Lucrèce, avant Virgile, a connu l'art d'une composition savante, et ce n'est pas à tort que Cicéron a dit de lui : " Est multae artis. "

Il arrive aux attributs de cette déesse, mère de tous les hommes :

" Hanc veteres Graium docti cecinere poetae
Sublimem in curru bijugos agitare leones,
Aeris in spatio magnam pendere docentes
Tellurem, neque posse in terra sistere terram. "

Ces deux derniers vers sont fort élégants ; ils

rappellent celui d'Ovide :

« Nec circumfuso pendebat in aëre tellus. »

Néanmoins, quelle que soit leur élégance, ne peut-on pas dire que cette explication de physique nuit un peu à la beauté du morceau ? Mais ce n'est qu'une tache bien légère parmi tant d'éclatantes beautés ; et d'ailleurs la nature du poëme de Lucrèce exigeait de semblables explications.

Cela n'est pas juste. Cette explication, c'est le sujet même. Ce qu'il faut remarquer, c'est le mélange habile de l'idée philosophique et des fictions des images poétiques.

« Adjunxere feras, quia, quamvis effera, proles
Officiis debet molliri victa parentum. »

Dans ce dernier vers, l'explication, loin de refroidir la description, ajoute au contraire à ce morceau une grande beauté ; c'est qu'au lieu d'être une explication physique, c'est une explication morale.

Il fallait, je crois, se borner à marquer la différence des deux explications, l'une physique, l'autre morale. Toutes deux sont à leur place, et la seconde n'est pas la condamnation de la première.

« Muralique caput summum cinxere corona,
Eximiis (1) munita locis quod sustinet urbes ;
Quo nunc insigni per magnas praedita terras
Horrifice fertur divinae matris imago. »

Cette horreur divine rappelle le vers de Racine :

« Jette une sainte horreur qui nous rassure tous. »
(Iphigénie)

Ovide a aussi parlé des tours dont la déesse était couronnée :

« At, cur turrita caput est ornata corona ?

(1) pour excelsis.

An Phrygiis turres urbibus ipsa dedit ?

Erato répond que c'est bien pour cette cause. L'explication de Lucrèce est plus philosophique, on peut ajouter plus poétique. Dans cette couronne murale, Lucrèce voyait toutes les villes qui, à la surface de la terre, sont comme une couronne destinée à orner la tête de cette mère commune :

" Hinc variæ gentes antiquo more sacrorum
Idæam vocitant matrem, Phrygiasque catervas
Dant comites, quia primum ex illis finibus edunt
Per terrarum orbem fruges cœpisse creari.
Gallos attribuunt, quia numen qui violarint
Matris et ingrati genitoribus inventi sint,
Significare volunt indignos esse putandos
Vivam progeniem qui in oras luminis edant."

Numen matris est une expression qu'il est presque impossible de traduire, mais qui nous fait admirablement sentir tout ce qu'il y a de religieux dans nos devoirs envers nos parents. Ces deux mots inventi sint, jetés à la fin du vers, expriment comme la surprise qu'une ingratitude si peu naturelle excite dans l'âme.

Ovide explique autrement la coutume de

Les deux poëtes ont fait diversement selon leur génie et la loi de leurs sujets.
– Lucrèce, ne voyant dans la mythologie que des allégories physiques ou morales ;
– Ovide se contentant à en rappeler les légendes avec agrément et élégance.

donner à Cybèle des prêtres mutilés. Suivant lui, elle a son origine dans la punition d'Athis, dont il raconte les malheurs. Lucrèce donne une explication morale ; il suffit à Ovide d'une explication ingénieuse.

« Tympana tenta sonant palmis et concava circum
Cymbala rauci sonoque minantur cornua cantu... »

Ces vers sont un des exemples les plus frappants de cette harmonie imitative que trouve Lucrèce sans la chercher sans doute ; il y a entre les idées et les sons certains rapports, difficiles à définir, mais qui n'échappent pas aux grands poëtes :

« Et Phrygio stimulat numero cava tibia mentes :
Tela que praeportant violenti signa furoris,
Ingratos animos atque impia pectora volgi
Conterrere metu que possint numine divae. »

Comme le génie de Lucrèce est religieux, en dépit de sa philosophie ! Ce serait trop peu dire qu'il est religieux par l'imagination : il a une profonde horreur pour l'ingratitude et l'impiété ; il faut remplir d'effroi le

cœur de l'impie:

« impia pectora volgi
Conterrere metu. »

Tout en supprimant les dieux, il ne supprime pas le sentiment religieux, c'est-à-dire ce besoin de nous mettre en rapport avec la divinité, que Dieu lui-même a si profondément gravé dans notre cœur. Il paraît même sentir la nécessité d'exprimer ce sentiment à l'aide d'un culte extérieur, puisqu'il décrit les pompes de ce culte avec tant de soin et presque avec le même enthousiasme d'un vrai croyant. L'athéisme est inconséquent; l'homme est un être naturellement religieux; il ne peut entièrement dépouiller sa nature. Au sein des plus graves erreurs, il retrouve encore ces sentiments moraux et religieux qui font battre le cœur et qui donnent tant de vie, tant d'enthousiasme à la poésie.

Ovide a beaucoup de grâce, mais moins de force que Lucrèce dans la suite de la description.

« Ter sine perpetuo cœlum versetur in axe,
Ter jungat Titan terque resolvat equos.
Protinus inflexo Berecynthia tibia cornu
Flabit, et Idææ festa parentis erunt.

Ibunt semimares et inania tympana tundent,
Æraque tinnitus ære repulsa dabunt.
Ipsa sedens molli comitum cervice feretur,
Urbis per medias exululata vias.

(IV. 176 sqq)

La même description se retrouve dans Catulle, dont les vers ont plus de vivacité que ceux du spirituel et élégant Ovide. Athis, dans la 63e pièce de Catulle, appelle les Corybantes, pour célébrer avec lui la pompe de Cybèle:

« Agite, ite ad alta, Gallæ, Cybeles nemora simul,
Simul ite, Dindymenæ dominæ vaga pecora
. . . .
. . . . . Sequimini
Phrygiam ad domum Cybeles, Phrygia ad nemora deæ
Ubi cymbalum[1] sonat vox, ubi tympana reboant,
Tibicen ubi canit Phryx curvo grave calamo,
Ubi capita Mænades vi jaciunt hederigeræ,
Ubi sacra sancta acutis ululatibus agitant,
Ubi suevit illa divæ volitare vaga cohors...

(1) pour Cymbalorum

Cette description est peut-être un peu chargée; Lucrèce en moins de vers fait un tableau aussi complet, et en même temps plus majestueux; les

vers de Catulle se rapprochent du dithyrambe; Lucrèce, même dans ses moments de plus grand enthousiasme, ne quitte jamais le ton grave et sérieux qui règne d'un bout à l'autre de son poème philosophique, et, surtout, ne perd jamais de vue le sens moral caché sous les emblèmes mythologiques, tandis qu'Ovide et Catulle ne décrivent que pour faire d'élégants et de beaux vers.

Lucrèce, avec cet art de composition que nous avons déjà remarqué, après nous avoir montré le cortège qui s'avance,* va décrire les pluies de fleurs et de métaux précieux qui jonchent le chemin de la déesse:

* insuffisant pour faire comprendre l'art dont on parle. Le poète suit la marche de ce cortège depuis le moment où on le voit venir de loin, jusqu'à celui où passe devant le spectateur et s'éloigne la déesse et sa suite

« Ergo cum primum magnas invecta per urbes,
Munificat tacita mortales muta salute,
Aere atque argento sternunt iter omne viarum,
Largifica stipe ditantes, ningunt que rosarum
Floribus, umbrantes matrem comitumq. catervas. »

Cette expression admirable ningunt rosarum floribus se retrouve dans un poète moderne:

« Le beau pommier, tout fier de ses fleurs étoilées,
Neige odorante du printemps. »

Le second vers :

« Munificat tacita mortales muta Salute »

ne témoigne-t-il pas la sympathie du poète pour la bienfaisante divinité dont Cybèle est l'emblème ? Sa présence, même la présence muette de cette déesse comble les mortels de bienfaits ! Il est vrai que ce mot muta semble révéler le philosophe.*

Ne pourrait-on pas appliquer ce vers au génie de Lucrèce ? Il ne veut pas reconnaître les dieux, ou du moins il les relègue au delà des limites du monde, en un palais d'où leur voix ne peut jamais se faire entendre aux hommes. Et cependant, dès que le sentiment religieux, qu'il voudrait anéantir, qu'il voudrait rendre muet, est présent à son génie, cette simple présence le comble des plus précieux dons de la poésie, et les fleurs les plus belles semblent naître sous ses pas.

« Hic armata manus, (Curetas nomine Graii Quos memorant Phrygios) inter se forte catenas Ludunt, in numerumque exsultant sanguine laeti Terrificas capitum quatientes numine[nomine] cristas. »

C'est toujours par l'image la plus frappante, et, pour ainsi dire, la plus durable, que Lucrèce

*Cela n'est pas assez clair. Lucrèce sympathise, en poète, avec ces effets de la présence de la déesse sur la foule religieuse ; Et il semble, en philosophe épicurien, par ce mot muta, sourire des effets attribués à cette muette idole.

assez ingénieux, mais un peu subtil.

termine ses descriptions.

Catenas ludunt, indique les danses où l'on se tenait par la main. Tite-Live* dit dans le même sens: "dare restim." Les dames romaines dansaient en chœur aux fêtes de Cybèle, en chantant une hymne composée par Livius Andronicus. Horace fait allusion à cette coutume dans ces vers de l'Epitre aux Pisons:

« Ut festis matrona moveri jussa diebus,
Intererit Satyris paulum pudibunda protervis. »

Lucrèce disserte ensuite sur l'origine de cette troupe Phrygienne des Curètes, et raconte à ce propos la fable de Jupiter en Crète:

« Dictaeos referunt Curetas qui Jovis illum
Vagitum in Creta quondam occultasse feruntur;
Quum pueri circum puerum plaudente chorea
Armati, in numerum pulsarent aeribus aera,
Ne Saturnus eum malis mandaret adeptus,
Aeternum que daret matri sub pectore volnus. »

Peut-être y a-t-il un peu d'ironie* au commencement de ce morceau: *illum vagitum Jovis*, ces célèbres vagissements du petit

* il faudrait indiquer exactement les passages (XXVII, 37). Cela évite des anachronismes. On substitue ici à Junon, Cybèle, dont on a dit plus haut que l'introduction à Rome était récente.

* l'ironie ne porte pas, je crois, sur ce rapprochement avec la petitesse de Jupiter enfant, mais sur cette fable si célèbre et si peu raisonnable.

Jupiter. Ces mots ne semblent pas dits bien sérieusement. Mais le dernier vers est sublime. Virgile l'a imité (Enéid.

"Cum Juno eternum servans sub pectore vulnus)".

Le vers de Lucrèce est encore plus beau ; il est facile de voir qu'il doit toute sa supériorité au mot matri.

"Propterea magnam armati matrem comitantur,
Aut quia significant divam praedicere ut armis
Ac virtute velint patriam defendere terram
Praesidio que parent decori q. parentibus esse."

L'explication est fort naturelle, et en même temps bien digne d'un Romain. Le dernier vers rappelle :

"Non poteris factis tibi fortibus esse tuisque
Praesidio." (III, 910)

Cette idée de la patrie et de la famille, aux quelles nous devons nous dévouer, est, comme on le voit, souvent présente à l'esprit de Lucrèce. Nous avons déjà vu au commencement du 1er chant combien il aimait sa patrie.

a quel passage fait-on ici allusion ?

Après avoir fait tant de beaux vers sur la divinité, Lucrèce sent le besoin de s'en excuser : il explique comment il est permis aux poëtes de donner aux éléments les noms des dieux, pourvu qu'en réalité ce ne soient point des dieux :

(1) en réalité.

« Terra quidem vero (1) caret omni tempore sensu :
Sed quia multarum potitur primordia rerum,
Multa modis multis effert in lumina solis.
Hic si quis mare Neptunum Cereremq. vocare
Constituet fruges, et Bacchi nomine abuti
Mavolt, quam laticis proprium proferre vocamen,
Concedamus ut hic terrarum dictitet orbem
Esse deum matrem, dum re non sit tamen apse. »

Grâce à cette composition que fait le poëte avec les idées religieuses de la mythologie, il évite la sécheresse d'un sujet très peu propre, en lui-même, à la poésie, et se place parmi les premiers poëtes descriptifs de l'antiquité païenne.

on semble assimiler ici deux choses distinctes, l'emploi ingénieux des fables mythologiques et le talent descriptif. Il faut distinguer.

Th. Desdouits.

19e Leçon.

De l'usage que Lucrèce fait de la fable.

Jeux des Satyres, des nymphes, etc. liv. IV. v. 551.

Les Saisons. liv. V, v. 736

Chûte de Phaéton, liv. V. v. 396.

19e leçon.

De l'usage que Lucrèce fait de la fable.

Jeux des Satyres, des nymphes, etc., liv. IV. v. 581.

Les Saisons, liv. V. v. 736.

Chûte de Phaëton, liv. V v. 396.

Lucrèce, quoique l'ennemi irréconciliable des fables du paganisme, comme de toute religion emprunte pourtant aux fictions de la mythologie d'heureux effets poétiques. Ces dieux auxquels il ne croit pas, quand il raisonne, il les anime de sa verve poétique, quand il peint, et l'explication allégorique qu'il se croit obligé d'en chercher, donne à ses vers un cachet tout original. Nous avons vu sous quelles figures empruntées au polythéisme il représente l'air, l'eau, la terre; nous nous sommes surtout arrêtés à ce magnifique épisode du culte de Cybèle. Il en reste de bien beaux et de bien poétiques encore à parcourir et à admirer.

Lucrèce ne transporte pas seulement les grands dieux du paganisme dans ses vers, pour les enrichir et leur donner de l'agrément et de la variété. Il y introduit également les divinités champêtres: c'est la nymphe Echo; ce sont les faunes, les nymphes, les Satyres, le dieu Pan. Ce ne sont, à vrai dire, pour lui,

Rédaction exacte quant au fond, mais, bien que travaillée, laissant à désirer pour la précision, la justesse, l'élégance du style. Les développements gagneraient, sous ces divers aspects, à être resserrés, dégagés de trop nombreuses répétitions des mêmes idées, des mêmes expressions.

—

animer quelqu'un de sa verve, c'est lui communiquer sa verve. il faut dire, pour plus de justesse, sa verve poétique les anime, et dans des symboles philosophiques, des allégories morales, il leur rend par la vivacité de ses expressions l'existence que leur refuse sa philosophie.

que des imaginations, des fables inventées par les hommes, qui voulaient trouver à certains phénomènes une cause divine. Mais, avant de nier ces dieux, Lucrèce nous les peint avec tous leurs attributs, et les fait vivre sous nos yeux. Les vers (**IV**, 582) ont un grand charme et beaucoup de grâce. Ils séduisent l'imagination. Ils préparent et annoncent les peintures de Virgile dans ses églogues.

Lucrèce donne d'abord raison du phénomène naturel et décrit les dieux qui nous le représentent.

«Sex etiam aut septem loca vidi reddere voces,
Unam cum jaceres: ita colles collibus ipsis
Verba repulsantes iterabant dicta referre.
Hæc loca capripedes Satyros nymphasque tenere
Finitimi fingunt et Faunos esse loquuntur;
Quorum noctivago strepitu ludoq. jocanti
Adfirmant volgo taciturna silentia rumpi,
Chordarumque sonos fieri, dulceisque querelas,
Tibia quas fundit digitis pulsata canentum:
Et genus agricolum late sentiscere, cum Pan
Pinea semiferi capitis velamina quassans,
Unco sæpe labro calamos percurrit hianteis,
Fistula sylvestrem ne cesset fundere Musam.»

Ces vers sont charmants, pleins de vivacité, pleins de coloris. Au commencement, comme presque toujours dans les poëtes latins imitateurs des Grecs, nous trouvons un détail latin à côté d'un détail grec, comme réunis et fondus ensemble. Ainsi les Faunes, divinités du Latium, se mêlent aux Nymphes et aux Satyres, divinités de la Grèce. Dans tout ce morceau, que de vers agréables qui font image! Peut-on trouver rien de plus poétique et de plus gracieux que ces expressions noctivago strepitu et taciturna silentia. Comme les deux vers suivants renforcent les premiers et achèvent le tableau! Ce sont les doux sons de la flute qui interrompent le silence de la nuit. Avec quel bonheur, par quels charmants détails nous met-il sous les yeux cette flûte, qui s'anime sous les doigts, sous les lèvres du dieu et aussi sous les belles expressions de Lucrèce. Comme ce verbe fundit semble nous mettre sous les yeux un être vivant! Comme ces mots, dulces que querelas, malgré une petite dureté qui ne déplaisait pas au temps de Lucrèce, complètent et achèvent l'image! Il a reproduit ce vers sans presque y rien changer, dans son cinquième livre, à l'endroit où il raconte les premiers essais de la musique.

Lucrèce liv. V, vers 1383

« Inde minutatim dulceis didicere querelas,
Tibia quas fundit, digitis pulsata canentum. »

Dans les vers suivants le philosophe disparait entièrement : il ne reste plus que le poëte, crédule et enthousiaste. Entraîné par son imagination, il croit pour un instant aux dieux qu'il peint : ou du moins, il les peint, il en parle, comme s'il y croyait. Ce Pan qu'il nous montre secouant sa tête chargée de ses velamina, ou, comme d'autres ont quelquefois lu, de ses vallamina ne fait nullement sourire le poëte. Voyez platon comme il s'est attaché à bien peindre son amour de la musique, et son attitude quand il joue de la flute. — Le vers Unco sæpe labro est parfait d'harmonie imitative : nous voyons les lèvres qui s'avancent pour souffler dans les trous de la flute. Le vers suivant fort beau également a fourni à Virgile une expression qu'il a souvent employée dans ses Bucoliques : celle de Musam dans le sens de chants ou chansons. Nous en trouvons un exemple dans la 1re eglogue :

il faudrait un autre mot que flute. C'est un autre instrument, la flute de Pan, les pipeaux, calamos cicuta. etc

Virg. 1re egl. vers 2.

« Sylvestrem tenui Musam meditaris avena. »

Ce passage montre combien Lucrèce était sensible aux charmes de la musique. Il montre en même temps quelle souplesse de talent avait le poëte,

et avec quel art et quel agrément il savait animer la nature, en reprenant les fictions usées du paganisme. Il est impossible de mieux peindre en poète ce qu'on nie en philosophe.

Dans les vers suivants, c'est le philosophe qui reprend la parole :

Lucr. liv. IV, 594.

" Cetera de genere hoc monstra ac portenta loquuntur,
Ne loca deserta ab divis quoque forte putentur
Sola tenere : ideo jactant miracula dictis :
Aut aliqua ratione alio ducuntur, ut omne
Humanum genus est avidum nimis auricularum. "

Il recherche la cause qui fait que les hommes peuplent ainsi de divinités tous les lieux qu'ils habitent. Il en trouve une fort spirituelle dans notre vanité, dont il se contente, tout en disant qu'il pourrait y en avoir d'autres. La poésie ne fait pas non plus défaut à cette explication philosophique. Cependant Lucrèce laisse volontairement échapper quelques négligences. Comme il le fait toujours, il ne recule pas devant les formes de la discussion, comme nous le voyons au vers 54 qui commence ainsi : "Cetera de genere hoc"... Plus bas au lieu d'un vers il nous donne une ligne de prose : "Aut aliqua ratione alio ducuntur..." Cet abandon ne doit

point surprendre dans ce poëte.

Le dernier vers a soulevé parmi les savants une discussion assez grave. Il s'agit de la construction grammaticale de la fin du vers Avidum nimis auricularum. Des interprêtes, les uns font de auricularum le complément d'avidum, et citent à l'appui comme exemple et comme éclaircissement la locution: æger animi. Les autres regardent avidum comme une contraction pour avidarum et le font accorder avec auricularum. Quoiqu'il en soit, le sens est toujours le même et ne prête pas à la discussion.

On peut rapprocher de ce passage, un autre passage du Cinquième livre, également mythologique et descriptif. Il parle de la succession des saisons, et il prête à chacune d'elles un corps et un visage, une physionomie distincte. Il en fait autant de personnages mythologiques, d'autant plus qu'il donne à chacune d'elles pour cortège quelques divinités de la fable. La description des Saisons se trouve partout, chez tous les poëtes: nulle part elle n'est aussi vive, aussi poétique, aussi saisissante; nulle part on ne voit aussi bien se dessiner et se mouvoir les créations pleines de vie du poëte. Ovide, entre autres, dans ses Métamorphoses, a composé sur le même plan un tableau semblable: et cependant, malgré tout le talent et tout l'esprit du poëte,

ce tableau est bien effacé par celui de Lucrèce.
Voici celui d'Ovide :

Ovid. (Métamorph.) liv. II. 25.

« A dextra, lævaque, Dies, et Mensis, et Annus,
Seculaque, et pictæ spatiis æqualibus Horæ :
Ver que novum stabat, cinctum florente corona :
Stabat nuda Æstas, et spicea serta gerebat :
Stabat et Autumnus, calcatis sordidus uvis ;
Et glacialis Hyems, canos hirsuta capillos. »

Sans doute ce sont là des vers faciles et élégants, des vers qui sont agréables quand ils sont lus à part. Pour chaque saison il a su trouver un trait ingénieux et élégant, qui la caractérise. Mais les vers de Lucrèce ont une autre originalité.

Lucr. liv. V, 736.

« It Ver, et Venus, et Veneris prænuntius ante,
Pinnatus graditur Zephyrus vestigia propter ;
Flora quibus mater præspergens ante viaï
Cuncta coloribus egregiis et odoribus opplet.
Inde loci sequitur calor aridus, et comes una
Pulverulenta Ceres, et Etesia flabra Aquilonum.
Inde Autumnus adit : graditur simul Evius Evan :
Inde aliæ tempestates, venti que sequuntur,
Altitonans Vulturnus, et Auster fulmine pollens :
Tandem Bruma niveis adfert, pigrumque rigorem
Reddit : Hiems sequitur, crepitans ac dentibus
algus.

Quo minus est mirum, si certo tempore luna
Gignitur, et certo deletur tempore rursus :
Cum fieri possunt tam certo tempore multa. »

Que d'art et de naturel à la fois dans ces vers. Il confond avec un bonheur infini la succession des saisons avec l'ordre du cortège moitié allégorique, moitié mythologique qui les accompagne. Au reste ces effets poétiques se retrouvent souvent dans Lucrèce. Il mêle perpétuellement l'allégorie à la mythologie, la science à la fable qu'il explique. Et cependant ce mélange n'ôte rien au naturel ni à l'aisance de ses vers : ses peintures n'en sont pas moins des images fidèles et gracieuses des objets qu'il veut reproduire. Dans ces vers, que nous venons de citer, comme il a su admirablement choisir les traits, qui conviennent le mieux à chaque Saison. Chacune d'elles, ainsi personnifiée et rendue distincte par les personnages divers qui l'entourent, forme un petit tableau d'une perfection achevée.

Aux côtés du Printemps, il nous montre par un vers d'une légèreté charmante dans ce rhythme (It Ver et Venus) Vénus et le Zéphyre qui annonce Vénus. Ensuite, comme dernier trait, apparaît la déesse Flore précédant et secouant sur la route les couleurs et les parfums. L'épithète

mater, que lui a donné Lucrèce, ne doit point nous faire penser, avec le traducteur Lagrange, qu'elle est la mère de Zéphyre. C'est un terme de respect qui s'applique à toutes les déesses, comme le mot pater s'applique à tous les dieux: il est la traduction du mot grec πότνια. De même l'Été amène à sa suite Cérès, l'Automne Bacchus. Comme on le voit, ce morceau est à la fois descriptif et mythologique. Chaque détail pris à la nature en appelle un autre pris à la fable. Il est impossible de mieux peindre et de mieux nuancer les couleurs. Comme dans Homère, un mot souvent lui suffit. En effet cette expression Calor aridus, au vers 740, nous représente d'un seul trait toutes les ardeurs de l'Été. Quelquefois dans ces peintures à une image sensible s'ajoute une expression abstraite qui donne à l'ensemble une grandeur indéfinie. Ainsi, dans les vers consacrés au Printemps, nous voyons Flore marchant un peu en avant du cortège et semant des fleurs sur son passage: Flora quibus mater... &a Cette image si gracieuse rappelle ces vers que nous avons cités dans la dernière leçon, où Lucrèce fait répandre l'or et les fleurs sur le passage de Cybèle, au livre Second:

Lucr. liv. II, 626.

« Aere atque argento sternunt iter omne viarum
Largifica stipe ditantes, ninguntque rosarum

Floribus, umbrantes matrem comitumque catervas.

Et cet autre vers de l'invocation à Vénus, dans le Ier livre.

Lucr. liv. I vers 7. « ... tibi suaveis Dædala tellus
Summittit flores. »

Ces vers sont bien poétiques également. Mais les premiers ont l'avantage de mêler à une image sensible des expressions abstraites: Flore, déesse non pas des fleurs, mais des couleurs et des parfums: Cuncta coloribus egregiis et odoribus opplet. Le tableau prend ainsi plus de majesté et de profondeur. C'est la manière de Lucrèce. On en trouve de nombreux exemples dans tout son poëme. Un des plus beaux est celui que nous offre le cinquième livre, au vers 941. Lucrèce, pour nous dire que le monde dans sa nouveauté nourrissait les humains sans être cultivé, s'écrie que la nouveauté fleurie du monde offrait à tous d'abondants aliments.

Lucr. liv. V. 941. « Multa que præterea novitas tum florida mundi
Pabula dia tulit, miseris mortalibus ampla. »

Cet art du poëte est on ne peut plus heureux. En effet, quand on peint, il ne faut ni trop accuser les contours, ni les laisser trop dans le vague. Lucrèce

a partout admirablement réussi. Les expressions évitent à la fois la sécheresse et l'indécision; grand art, probablement instinctif chez le poëte.

Dans d'autres passages d'une égale beauté Lucrèce ramène à une vérité physique des traditions mythologiques. Ainsi (livre V, vers 381) il veut montrer que la discorde des éléments peut amener la prédominance d'un d'entre eux sur tous les autres, et par suite la ruine universelle. Il nous les peint se faisant une guerre continuelle, et il ajoute: Souvent déjà la victoire est restée pour un instant à un seul, ce qui a failli causer la destruction du monde. Les exemples ne font pas défaut. C'est le feu qui a manqué consumer l'univers, au temps de Phaëton; c'est l'eau qui a manqué le submerger au temps de Deucalion. Ce morceau, comme on le voit, a deux parties. Dans la première le poëte expose en philosophe les raisons qui lui font croire à cette ruine imminente du monde; dans la seconde, il introduit les exemples de la fable, et appuie sur eux son raisonnement. C'est pour ainsi dire une double expression de la même chose, aussi vive et aussi complète l'une que l'autre. La première, quoique dénuée des ornements de la fable, ne cède à la seconde, ni en coloris, ni en vigueur, comme nous allons pouvoir en juger nous-mêmes:

Lucr. liv. V, vers 381.

« Denique tantopere inter se cum maxima mundi
Pugnent membra, pio nequaquam concita bello;
Nonne vides, aliquam longi certaminis ollis
Posse dari finem? Vel cum sol et vapor omnis
Omnibus epotis humoribus exsuperarint,
Quod facere intendunt, neque adhuc conata patrantur:
Tantum suppeditant amnes, ultro que minantur
Omnia diluviare ex alto gurgite ponti:
Nequidquam; quoniam verrentes æquora venti
Deminuunt, radiis que retexens ætherius Sol;
Et siccare prius confidunt omnia posse,
Quam liquor incœpti possit contingere finem.
Tantum spirantes æquo certamine bellum,
Magnis de rebus inter se cernere certant:
Cum semel in terra fuerit superantior ignis,
Et semel (ut fama est) humor regnarit in arvis. »

Ces vers sont d'un éclat et d'une énergie incomparables. Certes un pareil poète aurait pu se passer du secours de la mythologie. Tant il sait animer ses atomes, et donner une vie réelle à toutes ses abstractions.

Dès le second vers, quelle force et quelle beauté originale dans cette expression de membra appliqué aux divers éléments! Lucrèce se l'est empruntée à lui même; il l'avait déjà employée

dans le même livre, au vers 244:

Lucr. liv. V. 244.

„ … Quapropter maxima mundi
Cum videam membra ac parteis consumpta re-
-gigni."

Le reste des vers, pio nequaquam concita bello, n'est pas moins beau. Ces mots ainsi rapprochés, pio nequaquam bello, inversion pour nequaquam pio bello, prêtent, pour ainsi dire, les passions humaines aux éléments, aux membres de ce grand corps qui est la nature. Ils se haïssent, ils cherchent à se détruire, quoique parties d'un même tout. Cette lutte est une guerre civile, une guerre impie, une guerre fratricide. Partout dans chaque vers, dans chaque mot, reparaît cette idée de guerre domestique qui remplit et inspire tout le morceau. En même temps les abstractions que le poëte emploie, comme le combat, la lutte, prennent à nos yeux une forme et une figure vivantes.

Cependant cette lutte doit avoir un terme: un des éléments doit à la fin triompher. Lucrèce passe alors à l'énumération de ces éléments, et commence par le feu. Au début (vers 984) se trouve un del qui appelle un développement, que nous ne trouvons pas dans la suite. Le mouvement de la phrase est interrompu, la tournure

change : et la correspondance grammaticale fait défaut. C'est un oubli de cette poésie si libre qui ne s'astreignait pas encore à des règles bien fixes et bien sévères. A côté de Sol, expression concrète, par un artifice de style cent fois remarqué, il place vapor omnis, expression abstraite de la même idée. Ce terme est assez difficile à rendre. Il signifie sans doute tous les autres feux, toute la chaleur répandue dans la terre et dans les divers corps.

Cette croyance, que le monde doit un jour périr par le feu, Lucrèce l'a surtout empruntée aux Stoïciens. C'était, parmi les dogmes de leur philosophie, un de ceux auxquels ils tenaient le plus. On en trouve un grand nombre de preuves dans Cicéron et dans Sénèque. Ovide a également reçu cette croyance de la bouche des Stoïciens, et y a fait allusion dans le second livre de ses Métamorphoses. Jupiter, irrité des crimes et de la perversité des mortels, veut détruire toute la race humaine. Déjà il prend en sa main sa foudre et va la lancer sur la terre. Mais il se rappelle tout à coup que le monde entier doit périr   par un embrasement universel : les destins l'ont prédit, et il craint que la foudre, répandant les feux par tout le ciel, n'avance le jour marqué par la fatalité :

Ovide (Metamorph.) liv. I. 253.

« Jamque erat in totas sparsurus fulmina terras,
Sed timuit ne forte sacer tot ab ignibus æther
Conciperet flammas, longus quo ardesceret axis.
Esse quoque in fatis reminiscitur adfore tempus,
Quo mare, quo tellus, correpta que regia cœli
Ardeat, et mundi moles operosa laboret. »

Lucain, dans sa Pharsale, emprunte également ce dogme des Stoïciens. Dans un passage bien déclamatoire, il l'oppose à la cruauté de César, et lance contre lui une violente apostrophe. Il suppose que César, après la journée de Pharsale, ordonne que les vaincus soient privés des honneurs de la sépulture, et, indigné, il s'écrie :

Lucain (Pharsale) liv. VII. 809.

« Hos, Cæsar, populos, si nunc non usserit ignis,
Uret cum terris, uret cum gurgite ponti.
Communis mundo superest rogus, ossibus astra
Mixturus. Quocunque tuam Fortuna vocabit,
Hæ quoque eunt animæ. Non altius ibis in auras,
Non meliore loco stygia sub nocte jacebis. »

Lucrèce est plus simple et plus beau : Vel cum sol et vapor omnis — Omnibus epotis humoribus exsuperarint. — Quelle énergie dans la suite ! Comme la guerre entre les éléments est bien peinte !

Il faut remarquer au vers 490 une expression assez singulière, radiis que retexens - Aetherius Sol, et qui ne se comprend pas d'abord. Elle a déjà été employée par Lucrèce mot pour mot dans le même livre au vers 268. L'explication nous en est donnée par le poète lui-même au vers 95 de ce même livre. Il prédit là aussi la ruine de ces trois éléments qui doit arriver un jour et entraîner celle du monde :

Ce ne sont pas les éléments, les atomes, c'est ce qu'ils ont formé, la terre, la mer, le ciel, les trois grandes régions de l'univers.

" Horum naturam triplicem, tria corpora, Memmi,
Tres species tam dissimiles, tria talia texta,
Una dies dabit exitio. "

Lucr. liv. V. 95.

Retexere signifie donc détruire un tissu. Cette image est naturelle chez un philosophe qui admet que tout est formé d'atomes, que les atomes sont comme le tissu de la matière.

Dans les derniers des vers que nous avons cités, Tantum Spirantes ...., nous retrouvons encore plus vive et plus animée cette image de la lutte que soutiennent les éléments. Il fait de ces éléments des adversaires, des ennemis : c'est une guerre impie ; tout se rapporte à cette idée, minantur, confidunt, Spirant bellum. Le Combat des dieux dans l'Iliade n'a pas plus de vivacité, ni de vigueur. Les éléments sont les héros de

Lucrèce : le poète en parle, comme Homère parle de ses guerriers et de ses dieux. On voit donc qu'il n'avait aucun besoin des fictions de la mythologie, et qu'il était assez poète pour s'en passer.

Cependant il ne les a pas dédaignées, et a fait un second tableau qui ne le cède en rien au premier. Ce dénouement qu'il prévoit et qu'il redoute a déjà failli arriver. Phaëton a presque embrasé l'univers : le déluge de Deucalion l'a presque submergé. Le poète en prend occasion pour peindre ces deux grandes catastrophes. Il n'était pas le premier qui touchât à ces traditions de la fable. Avant lui beaucoup de poètes grecs, comme il nous le dit lui-même, vers 406, les avaient retracées dans leurs vers. Nous savons même qu'Euripide avait composé une tragédie, qui avait pour sujet la mort de Phaëton. Longin même, au chapitre 15 du <u>traité du Sublime</u>, nous a conservé quelques fragments. On entend dans ces vers Apollon donner à son fils ses derniers conseils :

Longin (Sublime) ch. XV.

Τῷ γοῦν Φαέθοντι παραδιδοὺς τὰς ἡνίας ὁ Ἥλιος
ἔλα δὲ, μήτε λιβυχὸν αἰθέρ' εἰσβαλών.
κρᾶσιν γὰρ ὑγρὰν οὐχ ἔχων, ἁψῖδα σὴν
κάτω διήσει.

φησίν. Εἶθ' ἑξῆς

ἵει δ', ἐφ' ἑπτὰ Πλειάδων ἔχων δρόμον.
τοσαῦτ' ἀκούσας εἶτ' ἔμαρψεν ἡνίας.
Χρούσος δὲ πλευρὰν πτεροφόρων ὀχημάτων
μεθῆκεν· αἱ δ' ἔπταντ' ἐπ' αἰθέρος πτυχάς·
πατὴρ δ' ὄπισθε νῶτα Σειρίου βεβὼς
ἵππευε, παῖδα νουθετῶν· ἐκεῖσ' ἔλα
τῇ ἔα στρέφ' ἅρμα τῇδε.

Cette tragédie, dont nous déplorons la perte, Ovide nous l'a en partie rendue dans son second livre des Métamorphoses. Il entre dans de longs développements. Il nous représente le palais du soleil : il nous fait assister à la demande de Phaëton, à la réponse de son père qui cède malgré lui. Il nous décrit dans le plus grand détail son voyage, la route qu'il a tenue, l'embrasement du monde, les plaintes de la terre, la délibération de Jupiter, qui se résout à frapper l'imprudent de sa foudre. Le récit est très beau, plein de pathétique et d'imagination : mais un mélange continuel de traits trop ingénieux et trop cherchés le dépare, et il est loin d'égaler la magnifique brièveté de Lucrèce.

Lucrèce nous a donné dans quelques vers

trois tableaux achevés. Dans les trois premiers vers il peint le voyage de Phaëton et l'embrasement du monde :

Lucr. liv. V. 397.

« Ignis enim superavit, et ambens multa perussit,
Avia quum Phaetonta rapax vis Solis equorum
Æthere raptavit toto terras que per omneis. »

Ces vers sont d'une grande beauté. Avec quelle force et quelle vivacité est peinte la course effrénée des chevaux : comme ce mot avia est bien placé et fait un bel effet au commencement du vers. La périphrase dont Lucrèce s'est servi pour désigner les chevaux du soleil, rapax vis Solis equorum, donne encore plus de force et d'énergie à la peinture. Ce mélange d'une expression abstraite et d'une image si vive est très heureux. L'effet est encore redoublé par le rapprochement de rapax et de raptavit. Enfin, comme dernier trait, pour agrandir encore la scène, la course de Phaëton a pour théâtre et l'éther tout entier et toute l'étendue de la terre.

Remarquons, en passant, qu'au 1er vers le participe ambens peut avoir deux sens différents : c'est une forme contracte, ou bien pour ambiens qui veut dire enveloppant, ou

bien pour ambèdens qui veut dire dévorant.

Que l'on compare ces vers aux longs développements d'Ovide, et l'on verra combien ce dernier poète rapetisse le tableau, par l'abondance même des détails qu'il donne. Il ne nous en épargne aucun: il nous trace avec la plus scrupuleuse exactitude l'itinéraire de Phaëton. C'est une faute de goût. Il ne fallait pas nous montrer aussi distinctement et le héros et toutes les aventures qui surviennent pendant sa course imprudente. Tous ces objets perdent de leur grandeur et de leur éclat poétique à être placés ainsi presque sous nos yeux. L'esprit n'aime pas à être ainsi contenu dans des limites fixes et arrêtées: l'indéfini de l'expression le charme; il veut pouvoir se guider lui-même dans le domaine ouvert à l'imagination. Ovide, comme nous le disions, n'a pas su éviter cette faute. Il nous trace trop bien la route tenue par Phaëton et les coursiers de son père:

La même chose est ici dite plusieurs fois. Il en est ainsi assez souvent dans cette rédaction. Tout cela pouvait être resserré, rendu plus précis, et par là plus net.

. . . .

Ovide (Metamorph.) Livre II 1 9

" Occupat ille levem juvenili corpore currum;

. . . .

160 Sed leve pondus erat; nec quod cognoscere possent

Solis equi; solita que jugum gravitate carebat.

Ut que labant curvæ justo sine pondere naves,
Per que mare instabiles nimia levitate feruntur:
Sic onere insueto vacuos dat in aera saltus,
Succutitur que alte, similis q. est currus inani.
Quod simul ac sensere, ruunt, tritumq. relinquunt
Quadrijugi spatium, nec, quo prius, ordine
- currunt.
Ipse pavet, nec qua commissas flectat habenas,
Nec scit qua sit iter; nec, si sciat, imperet illis.
Tum primum radiis gelidi caluere Triones,
Et vetito frustra tentarunt æquore tingui.
Que que polo posita est glaciali proxima Serpens,
Frigore pigra prius, nec formidabilis ulli,
Incaluit, sumsit que novas fervoribus iras.
Te quoque turbatum memorant fugisse, Boote,
Quamvis tardus eras, et te tua plaustra tenebant.
Ut vero summo despexit ab æthere terras
Infelix Phaethon, penitus penitusq. jacentes,
Palluit, et . . . .
186. Quid faciat? multum cœli post terga relictum;
Ante oculos plus est; animo metitur utrum
- que
. . . .
194 Est locus, in geminos ubi brachia concavat
- arcus
Scorpios; et cauda flexisq. utrinque lacertis,

Porrigit in spatium signorum membra duorum.
Hunc puer ut nigri madidum sudore veneni
Vulnera curvata minitantem cuspide vidit;
Mentis inops, gelida formidine lora remisit.
Quæ postquam summum tetigere jacentia tergum,
Exspatiantur equi; nulloq. inhibente per auras
Ignotæ regionis eunt; quaque impetus egit,
Hac sine lege ruunt, altoq. sub æthere fixis
Incursant stellis, rapiuntq. per avia currum.
Et modo summa petunt, modo per declivia viasq.
Præcipites spatio terræ propiore feruntur. »

Sans doute ces vers sont bien spirituels et bien ingénieux : ils ont un grand éclat poétique : mais quelle abondance de détails ! Comme la scène s'est rapetissée ! Nous voyons Phaëton lâcher les rênes ; nous voyons les chevaux s'emporter et le char heurter contre les étoiles fixes. Cette précision nuit à l'effet poétique. Lucrèce, au contraire, a su conserver au sujet toute sa grandeur : et c'est ce qui fait son immense supériorité ! Le simple trait jeté par Lucrèce, ambens multa perussit, fournit à Ovide la matière de longs développements. Ce qui n'est qu'une épisode chez l'un, devient tout le sujet chez l'autre. Ovide nous montre

successivement toutes les parties de la terre qui s'embrasent, tous les fleuves qui s'échauffent. Il en vient même à force d'esprit à un mauvais goût qui touche au ridicule, lorsqu'il nous fait voir les cygnes nageant et périssant dans les eaux bouillantes du Caÿstre. Cependant ces vers sont encore très agréables, et ne perdent tant que parcequ'on se reporte toujours à ceux de Lucrèce.

Ovide (Metamorph.) II. 210.

« Corripitur flammis, ut quæque altissima, tellus;
Fissa que agit rimas, et succis aret ademptis;
Pabula canescunt; cum frondibus uritur arbos;
Materiamque suo præbet seges arida damno.
Parva queror: magnæ pereunt cum mœnibus urbes,
Cumque suis totas populis incendia gentes
In cinerem vertunt. Silvæ cum montibus ardent.
Ardet Athos, Taurus que Cilix, et Tmolus et Oete;
Et nunc sicca, prius celeberrima fontibus, Ida;
Virgineus que Helicon, et nondum Œagrius Hæmos.
Ardet in immensum geminatis ignibus Ætna,
Parnassus que biceps, et Eryx, et Cinthus, et Othrys,
Et tandem Rhodope nivibus caritura, Mimasque,

Dindymaque, et Mycale, natusq. ad sacra Cythæron;
Nec prosunt Scythiæ sua frigora: Caucasus ardet,
Ossaque cum Pindo, majorq. ambobus Olympus;
Aeriæque Alpes et nubifer Apenninus.
. . . .
235 Sanguine tum credunt in corpora summa vocato,
Æthiopum populos nigrum traxisse colorem.
Tum facta est Libye, raptis humoribus æstu,
Arida; tum nymphæ passis fontesque, lacusque
Deflevere comis: quærit Bœotia Dircen,
Argos Amymonen, Ephyre Pirenidas undas.
Nec sortita loco distantes flumina ripas
Tuta manent: mediis Tanaïs fumavit in undis.
. . . .
251. Quodque suo Tagus amne vehit, fluit ignibus, aurum:
Et quæ Mæonias celebrarunt carmine ripas,
Fluminea volucres medio caluere Caystro.
Nilus in extremum fugit perterritus orbem,
Occuluitque caput, quod adhuc latet: ostia septem
Pulverulenta vacant, septem sine flumine valles.
Fors eadem Ismarios, Hebrum cum Strymone siccat,
Hesperiosque amnes, Rhenum, Rhodanumque, Padumque,
Cuique fuit rerum promissa potentia, Thybrim.

Dissilit omne solum; penetratque in Tartara rimis
Lumen, et infernum terret cum conjuge regem.
Et mare contrahitur; siccæque est campus arenæ,
Quod modo pontus erat, quos que altum texerat æquor,
Existunt montes, et sparsas Cycladas augent. »

Lucrèce, dans son second tableau, nous peint la chûte de Phaéton frappé par la foudre de Jupiter:

Lucr. liv. V. 400

« At pater omnipotens ira tum percitus acri
Magnanimum Phaethonta repenti fulminis ictu
Deturbavit equis in terram. »

Le poëte nous met sous les yeux les deux personnages de cette scène, Jupiter et Phaëton, et avec quelle vivacité et quel éclat! Chaque mot, chaque détail a son effet et contribue à la beauté de l'ensemble. Le coup de foudre qui renverse Phaëton, sa chûte sur la terre, sont admirablement rendus, tant par la force et l'éclat de l'expression, que par l'harmonie et la coupe du vers.

Ovide, comme plus haut, rapetisse cette

scène par des détails inutiles et insignifiants. Jupiter avant de frapper l'imprudent, délibère: ce n'est que faute de nuages qu'il se détermine à lancer sa foudre. Ovide a trop d'esprit: il ne prend point tout à fait au sérieux ce qu'il raconte: il mêle à toute chose les caprices et les écarts même de son imagination. Il ne faudrait pourtant pas trop insister sur cette critique, quelque juste qu'elle soit: Ovide est toujours, malgré ses défauts, un admirable poète: et il y aurait à craindre de devenir injuste, à force de vouloir n'être que juste.

Le poète, quoique assez long encore, développe moins cette partie que la première:

Ovid. (Metamorph.) Liv. II

« At pater omnipotens, Superos testatur, et ipsum
Qui dederat currus, nisi opem ferat, omnia fato
Interitura gravi; summam petit arduus arcem,
Unde solet latis nubes inducere terris;
Unde movet tonitrus, vibrataque fulmina jactat.
Sed neque, quas posset terris inducere, nubes
Tunc habuit, nec, quos coelo dimitteret, imbres.
Intonat: et dextra libratum fulmen ab aura
Misit in aurigam; pariterque animaque
rotisque
Expulit, et saevis compescuit ignibus ignes.

Consternantur equi; et saltu in contraria facto,
Colla jugo eripiunt, abruptaque lora relinquunt.
Illic frena jacent, illic temone revulsus
Axis, in hac radii fractarum parte rotarum:
Sparsaque sunt late laceri vestigia currus.
At Phaethon, rutilos flamma populante capillos,
Volvitur in præceps, longoque per aera tractu
Fertur; ut interdum de cœlo stella sereno,
Etsi non cecidit, potuit cecidisse videri. »

Enfin, pour compléter le tableau, Lucrèce nous peint la douleur d'Apollon, et nous le représente s'élançant au devant de son fils qui tombe et reprenant la conduite de son char:

Lucr. liv. V, 402.

« ... Solque cadenti
Obvius æternam suscepit lampada mundi;
Disjectosque redegit equos, junxitque trementes:
Inde suum per iter recreavit cuncta gubernans. »

Le premier vers, Solque cadenti Obvius, nous offre un beau contraste, encore mieux marqué par le rejet d'obvius. Ce qui suit est magnifique de poésie et d'expression. Peut-on mieux

exprimer la lumière qui éclaire le monde, le Soleil, que par ce mot aeternam lampada mundi? et mieux décrire que par le vers qui suit la remise sous le joug des chevaux encore tremblants et émus? Le mot gubernans que le poëte place à la fin de son dernier vers rend admirablement bien l'idée, et arrête l'imagination sur une grande image, sur l'ordre que rend à la nature la présence d'Apollon.

Lucien, dans ses dialogues des Dieux, a parodié à sa manière ces traditions mythologiques mises en vers et par Lucrèce et par Ovide. Il nous montre Jupiter gourmandant Apollon de son imprudence, et Apollon s'excusant du mieux qu'il peut. Nous ne citerons que la dernière tirade placée par Lucien dans la bouche de Jupiter, parce que les paroles ont quelque rapport avec le dernier vers de Lucrèce que nous venons de lire :

Lucien (Dial. des Dieux) XXV.

" La douleur doit suffire, dis-tu, après une pareille audace? Toutefois je t'accorde ton pardon; mais si, dorénavant, tu commets une pareille faute, si tu envoies à ta place un conducteur de cette espèce, tu sauras aussitôt de combien le feu de mon tonnerre est plus brûlant que le tien. Cependant que ses sœurs l'enterrent sur les bords de l'Éridan, à l'endroit où il est tombé renver-

-sé de son char; qu'elles versent sur lui des larmes d'ambre, et soient changées en peupliers, en mémoire de cet évènement. Toi, raccommode ton char, dont le timon et l'une des roues sont brisés; attèle tes chevaux, et fournis ta carrière; mais souviens-toi de tout ce que je viens de te dire. »

Tout ce passage a été heureusement rendu dans l'élégante traduction de M. de Pongerville:

de Pongerville (trad. de Lucrèce) liv. V

« Lorsque de Phaëton l'imprudente faiblesse
Des coursiers du soleil égara la vitesse,
Ils erraient emportés dans la plaine des airs,
Et des torrents de feu inondaient l'univers.
De l'Olympe bientôt le monarque sévère
S'arma, et foudroya l'illustre téméraire.
Apollon remonta sur son char radieux,
De sa main suspendit le grand flambeau des
- Cieux:
Des coursiers écumants la fougue comprimée
A sa voix retrouva la route accoutumée:
Avec ordre épanchant une douce clarté,
Le Dieu rendit le calme au monde épouvanté. »

Lucrèce donne ensuite l'explication philosophique de ces fables, en y mêlant des traits de poésie:

Lucr., liv. V. 406

« Scilicet ut veteres Graium cecinere poetæ ;
Quod procul a vero est animi ratione repulsum.
Ignis enim superare potest, ubi materiaï
Ex infinito sunt corpora plura coorta ;
Inde cadunt vires aliqua ratione revictæ,
Aut pereunt res exustæ torrentibus auris. »

Dans ces vers Lucrèce expose son système philosophique. Le vide, dit-il, l'espace infini, est rempli d'atomes qui alimentent les divers éléments : si les atomes de feu affluent plus nombreux, le feu l'emportera et dominera dans le monde : il menacera de tout consumer : de même pour les autres éléments. Malgré l'aridité de ce sujet, on retrouve encore plus d'une fois le poète. Comme toujours, il mêle l'image poétique à l'expression abstraite : comme au vers 409 ce seul mot coorta anime toutes ces abstractions philosophiques. Le vers suivant présente encore à côté d'un prosaïsme, aliqua ratione revictæ, une image sensible, inde cadunt vires. Le dernier trait est tout poétique et nous met sous les yeux une grande image : Aut pereunt res exustæ .... On peut rapprocher ces vers continuellement mélangés d'expressions abstraites et d'expressions figurées, de prose et de poésie, des Sermones d'Horace

dans lesquels le poëte s'élève et s'abaisse tour à tour. C'est la même manière, le même artifice dans Lucrèce, quoique sans doute il n'en ait pas bien conscience.

Lucrèce est beaucoup plus court dans le déluge de Deucalion :

Lucr. livre V 412.

« Humor item quondam coepit superare coortus,
Ut fama est hominum, multas quando obruit urbes :
Inde ubi vis aliqua ratione aversa recessit,
Ex infinito fuerat quaecunque coorta,
Constiterunt imbres, et flumina vim minuerunt. »

Ce tableau est peint à grands traits, et ces traits sont énergiques et sublimes : ils partent du génie de Lucrèce. Le poëte cependant y a mis en même temps beaucoup d'art : témoin la répétition du mot Coorta, faite à dessein et qui produit un bel effet. Le dernier vers est admirable et présente une belle et magnifique image : flumina vim minuerunt.

Ovide a encore dans ses Métamorphoses traité le même sujet en l'étendant. Il n'efface en rien la brève description de Lucrèce. Voici les vers :

Ovide (Métamorph.) liv. I. 262.

« Protinus Aeolis aquilonem claudit in antris, (1)
Et quaecumque fugant inductas flamina nubes ;

(1) Jupiter.

Emittit que Notum: madidis Notus evolat alis,
Terribilem picea tectus caligine vultum:
Barba gravis nimbis; canis fluit unda capillis;
Fronte sedent nebulæ; rorant pennæque sinus que.
Ut que manu lata pendentia nubila pressit,
Fit fragor; hinc densi funduntur ab æthere nimbi.
Nuntia Junonis varios induta colores,
Concipit Iris aquas, alimenta q. nubibus adfert.
Sternuntur segetes, et deplorata coloni
Vota jacent, longi que labor perit irritus anni.
Nec cœlo contenta suo Jovis ira: sed illum
Cæruleus frater juvat auxiliaribus undis.

. . . .

Ipse tridente suo terram percussit: at illa
Intremuit, motu que sinus patefecit aquarum.
Exspatiata ruunt per apertos flumina campos;
Cum que satis arbusta simul, pecudesque, viros que,
Tecta que: cum que suis rapiunt penetralia tectis.

. . . .

Jam que mare et tellus nullum discrimen habebant;
Omnia pontus erat: deerant quoque littora ponto.
Occupat hic collem; cymba sedet alter adunca,
Et ducit remos illic ubi nuper ararat.
Ille supra segetes aut mersæ culmina villæ
Navigat; hic summa piscem deprendit in ulmo.
Figitur in viridi, si fors tulit, anchora prato;

Aut subjecta terunt curvæ vincta carinæ;
Et, modo quà graciles gramen carpsere capellæ,
Nunc ibi deformes ponunt sua corpora phocæ.
Mirantur sub aquâ lucos, urbesque, domosque
Nereides; silvas que tenent delphines, et altis
Incursant ramis, agitata que robora pulsant.
Nat lupus inter oves: fulvos vehit unda leones;
Unda vehit tigres: nec vires fulminis apro,
Crura nec ablato prosunt velocia cervo:
Quæsitis que diu terris, ubi sidere detur,
In mare lassatis volucris vaga decidit alis.
Obruerat tumulos immensa licentia ponti,
Pulsabant que novi montana cacumina fluctus.

. . . .

Nec maris ira manet, positoque tricuspide telo,
Mulcet aquas rector pelagi: supraq. profundum
Exstantem, atque humeros innato murice tectum,
Cæruleum Tritona vocat, concha que sonaci
Inspirare jubet, fluctus que ad flumina signo
Jam revocare dato: cava buccina sumitur illi
Tortilis, in latum quæ turbine crescit ab imo,
Buccina, quæ medio concepit ut aera ponto,
Littora voce replet, sub utroque jacentia Phœbo.

. . . .

Jam mare littus habet; plenos capit alveus amnes;
Flumina subsidunt; colles exire videntur;

Surgit humus; crescunt loca decrescentibus undis:
Postque diem longam nudata cacumina silvæ
Ostendunt, limum que tenent in fronde relictum.,,

Ovide, dans ce long développement, atteint par moments à toute la grandeur du sujet. Il décrit (285) en très beaux vers l'impétuosité et les terribles ravages des eaux auxquelles Neptune lui-même, d'un coup de son trident a ouvert un passage. Partout, dans tous les détails, il est plein d'esprit et d'élégance.

Le retour du calme après le déluge est également rendu avec beaucoup d'art et de bonheur. On voit les montagnes et les collines sortir des eaux, la terre reparaître comme par degré. Malheureusement le poète gâte souvent ses plus belles images par de petites circonstances qui affaiblissent l'effet. Ainsi il nous peint les forêts qui montrent leurs sommets dépouillés, et gardent le limon des eaux dans leurs branchages:

"... nudata cacumina silvæ
Ostendunt, limumque tenent in fronde relictum."

Il semble qu'Horace ait prédit ces défaillances de goût, quand il dit dans son Art poétique:

Horac. (Art poét.) 29 "Qui variare cupit rem prodigialiter unam,
Delphinum silvis appingit, fluctibus aprum.
"

Ce que dit Horace, Ovide le fait perpétuellement dans ses vers. A de grands traits, et qui peignent bien, il mêle sans cesse des détails spirituels, mais puérils et mesquins. Il rapetisse trop ainsi la grandeur de cet événement, et tout son esprit ne peut sauver ce défaut. Sans doute ces vers brillent par l'élégance, la grâce, la finesse, l'abondance : mais que sont ces qualités au prix de celles que nous avons remarquées dans Lucrèce. La peinture chez lui est sobre ; les traits sont ménagés : tout est grand, concis, énergique ; tout contribue pour sa part à la beauté de l'ensemble. C'est un véritable disciple d'Homère.

V. Rémy.

20e Leçon.

De l'usage que Lucrèce fait de la fable (Suite).

Supplices du Tartare, liv. III, v. 991.

Lectures personnelles, idées justes, expression naturelle mais parfois un peu faible.

20e leçon.

De l'usage que Lucrèce fait de la fable (Suite)
Supplices du Tartare (liv. III. v. 991.

Nous avons déjà vu comment Lucrèce se sert de la mythologie. De ces vieilles fables qu'il rejetait comme philosophe, il tire comme poète des allégories morales d'une très grande beauté. C'est ainsi qu'au livre V, il a comparé les bienfaits d'Epicure à ceux de Cérès, de Bacchus et d'Hercule, et donné, comme on s'y attendait bien, l'avantage au philosophe. Nous allons étudier maintenant un autre morceau du même genre très considérable et très célèbre. C'est dans le livre III, au vers 991. Il parle des supplices qu'endurent dans les Enfers les criminels fameux par leurs crimes. Pour lui, ces châtiments ne sont que des fables et n'existent pas, aux Enfers du moins, mais il nous montre que ces supplices inventés jadis par les poètes, nous les avons sans cesse devant les yeux dans les souffrances que nous imposent nos erreurs et nos passions.

Cette application poétique des fables que le système d'Epicure anéantit est vraiment très belle.

« Atqui animarum etiam quaecomque Acherunte pro-
-fundo

Prodita sunt esse, in vita sunt omnia nobis. »

Atqui est un mot qui sert de transition à Lucrèce. Omnia animarum, pour tout ce qui regarde les âmes dans le séjour de l'Achéron. Remarquons l'opposition si habile entre Acherunte profundo et in vita: ce contraste fait bien ressortir les deux idées et nous le retrouverons plusieurs fois dans la suite de ce morceau. Lucrèce insiste sur cette idée; il veut nous montrer que nous avons tort de croire à ces châtiments après la mort, mais en même temps il nous les présente vivement là, dans la vie. Aux vers 995, 1008, 1027, nous retrouvons in vita; de même nobis est répété aux vers 1005 et 1008. Au vers 1008 même Lucrèce, pour donner plus de force à ce mot, y joint ante oculos. Esse se répète aussi pour bien marquer la différence réelle de ces tourments dans la vie et l'existence future que leur prêtent les poètes dans les Enfers.

Lucrèce nous fait alors le tableau des châtiments que les grands coupables subissent dans le Tartare. Dans cette peinture, nous aurons lieu de remarquer bien des imitations d'Homère; le poète latin lui emprunte beaucoup de détails, mais il a l'art de se les approprier.

Il commence par la peinture de Tantale et de

Tityus. Le début est vif et frappant et relie bien ce morceau à ce qui précède. Non, dit le poète, il n'est pas vrai que Tantale ait à craindre sans cesse la chute d'un rocher suspendu sur sa tête:

"Nec miser impendens magnum timet aere saxum
Tantalus, ut fama est, cassa formidine torpens;
Sed magis in vita Divum metus urget inanis
Mortales, casumque timent, quem cuique ferat fors."

Ainsi pour lui Tantale n'est qu'une fiction symbolique: ce n'est pas l'homme impie dérobant le nectar, et servant aux Dieux les membres de son fils; c'est le superstitieux sans cesse agité par des terreurs religieuses et par l'attente inquiète de l'avenir.

On voit que Lucrèce ne suit pas la tradition ordinaire. Homère, dans son Odyssée, au livre XIV. 582, nous a représenté Tantale d'une tout autre façon. Il est au milieu d'un marais, tourmenté d'une soif ardente qu'il ne peut satisfaire. Les vers d'Homère sont très beaux:

Καὶ μὴν Τάνταλον εἰσεῖδον, χαλέπ' ἄλγε' ἔχοντα,
Ἑσταότ' ἐν λίμνῃ· ἡ δὲ προσέπλαζε γενείῳ.
Στεῦτο δὲ διψάων, πιέειν δ' οὐχ εἶχεν ἑλέσθαι
Ὁσσάκι γὰρ κύψει ὁ γέρων, πιέειν μενεαίνων,

Τοσσάχ᾽ ὕδωρ ἀπολέσκετ᾽ ἀναβροχέν· ἀμφὶ δὲ
ποσσὶν
Γαῖα μέλαινα φάνεσκε, καταξήνασκε δὲ δαίμων.
Δένδρεα δ᾽ ὑψιπέτηλα κατάκρηθεν χέε καρπόν,
Ὄγχναι καὶ ῥοιαὶ καὶ μηλέαι ἀγλαόκαρποι,
Συκαῖ τε γλυκεραὶ καὶ ἐλαῖαι τηλεθόωσαι·
Τῶν ὁπότ᾽ ἰθύσει᾽ ὁ γέρων ἐπὶ χερσὶ μάσασθαι
Τὰς δ᾽ ἄνεμος ῥίπτασκε ποτὶ νέφεα σκιόεντα.

C'est cette tradition qui a prévalu chez les poëtes postérieurs.

Virgile dans son Enéide, livre VI, vers 603, punit de ce supplice tous ceux qui ont commis de grands crimes.

"... lucent genialibus altis
Aurea fulcra toris, epulæ que ante ora paratæ
Regifico luxu: Furiarum maxima juxta
Accubat, et manibus prohibet contingere mensas,
Exsurgit que facem attollens, atque intonat ore."

Horace a dit dans ses Satires. liv. I Sat. 1. v. 68:

"Tantalus a labris sitiens fugientia captat
Flumina:"

Remarquons en passant qu'Horace, comme

Lucrèce, ne voit dans le supplice de Tantale qu'une allégorie : pour lui, Tantale, c'est l'avare : peut-être retrouvons-nous ici un de ces emprunts qu'Horace aimait à faire à notre poète, comme nous l'avons déjà remarqué.

Ovide a résumé cette fable dans ses *Métamorphoses*, livre IV, vers 467. Ses vers sont élégants, mais qu'ils sont loin de ceux de Lucrèce !

" .. Tibi, Tantale, nullæ
Deprenduntur aquæ, quæque imminet, effugit
. arbos .. "

La tradition que Lucrèce a suivie était aussi fort ancienne et avait cours chez les poètes de la Grèce. Suivant Pausanias, au 31e chap. de son livre X, Archiloque avait déjà décrit ce supplice : nous ne pouvons remonter plus loin, et nous ne savons pas si Archiloque est le premier qui ait changé la fable d'Homère.

Pindare a suivi Archiloque, dans sa 1re *Pythique*, au vers 90 : il nous dépeint ainsi le supplice de Tantale :

Κόρῳ δ' ἕλεν
Ἄταν ὑπέροπλον
Τὰν οἱ πατὴρ ὑπερκρέμα-
σε, καρτερὸν αὐτῷ λίθον,

Τὸν αἰεὶ μενοινῶν κεφαλᾶς βαλεῖν
Εὐφροσύνας ἀλᾶται.

Dans la 8e *Isthmique*, au vers 20, il compare au supplice de Tantale la crainte des invasions Médiques toujours suspendues au-dessus de la Grèce.

Παυ-
σάμενοι δ' ἀπρήκτων κακῶν
Γλυκύ τι δαμωσόμεθα
Καὶ μετὰ πόνον· ἐπειδὴ
Τὸν ὑπὲρ κεφαλᾶς
Γε Ταντάλου λίθον παρά τις ἔ-
τρεψεν ἄμμι θεός,
Ἀτόλματον Ἑλλάδι μόχθον.

Euripide, dans le prologue de l'*Oreste*, vers 8, nous présente aussi cette tradition. Électre, déroulant les malheurs et les crimes de sa famille, remonte jusqu'à l'auteur de sa race, Tantale, et elle nous le montre suspendu au milieu des airs, tremblant sans cesse devant un rocher dont la chute le menace :

Διὸς πεφυκώς, ὡς λέγουσι, Τάνταλος
Κορυφῆς ὑπερτέλλοντα δειμαίνων πέτρον

Ἀέρι ποτᾶται.

Entre Euripide et Lucrèce on remarque une grande analogie, et il est probable que le poëte latin a imité le tragique grec. Ce mot aere, si difficile à construire dans la phrase latine rappelle bien le septième vers d'Euripide ἀέρι ποτᾶται.

Remarquons maintenant avec quel talent Lucrèce a choisi ses détails et placé ses mots. Miser au commencement de la phrase a une grande force, et est rapproché avec beaucoup d'art des mots qui le font ressortir, impendens, magnum; aere, seul est un peu indécis et semble jeté d'une manière un peu vague; nous avons dit un peu plus haut quelle en était peut-être la raison.

Mais on ne peut s'empêcher d'admirer ce beau tableau de Tantale engourdi par la peur, et par une peur vaine: cassa formidine torpens.

La période se relève admirablement par le Sed: " mais ce qui est vrai, c'est que"...... Remarquons comme les expressions se correspondent et s'appellent pour ainsi dire: inanis reproduit cassa; urget

fait suite à *torpens*.

Au vers 996, *Casum* a été blâmé quelquefois : on a dit que le mot offrait une sorte d'équivoque : est-ce accident ? est-ce chute ? c'est l'un et l'autre : le poète joue sur les deux sens du mot, et il me semble que cette liberté n'est pas répréhensible.

Si des exemples pouvaient justifier quelque chose, nous pourrions citer Lucrèce lui-même, au Chant V, vers 17 :

« Ut fama est aliquas etiam nunc vivere gentes ;
At bene non poterat sine puro pectore vivi. »

Le même mot *vivere* et *vivi* est pris dans deux acceptions différentes.

De même Lucilius a employé un seul mot dans deux sens : *cœnasti*, pour exprimer le souper matériel, si je puis m'exprimer ainsi, et le souper accompagné de conversations délicates.

« O Publi, o gurges, Galloni : es homo miser, - inquis.
Cœnasti in vita nunquam bene, cum omnia in ista
Consumis squilla atque acipensere cum decu- - mano. »

Enfin Horace, dans ses odes, livre II. ode 16, vers 1 a dit :

« Vivitur parvo bene, cui paternum
Splendet in mensa tenui salinum;
Nec leves somnos timor aut cupido
Sordidus aufert. »

Vivitur est dit de la vie morale et de la vie matérielle. Mais le désir de justifier Lucrèce m'a écarté un peu de mon sujet.

Virgile a mis dans le passage que nous avons cité plus haut, une peinture semblable à celle de Lucrèce. Au livre VI. vers 601 de l'Enéide, il suspend aussi un rocher sur la tête des coupables, et il a développé avec un art infini le mot impendens :

« Quid memorem Lapithas, Ixiona, Pirithoumque?
Quos super atra silex, jamjam lapsura cadenti que
Imminet assimilis. »

Lucrèce n'est pas le seul qui n'ait vu dans ces peintures que des allégories. A la même époque Cicéron parlait de la même manière, peut-être, il est vrai, à l'imitation du poète. Dans ses Tusculanes, au livre IV. ch. 16, il énumère

les différentes passions qui nous tourmentent, et finit en rappelant l'allégorie de Tantale et de son rocher :

" Quid autem est non miserius solum, sed fœdius etiam et deformius quam ægritudine quis affectus, debilitatus, jacens ? Cui miseriæ proximus est is, qui appropinquans aliquod malum metuit, exanimatusque pendet animi. Quam vim mali significantes poetæ impendere apud Inferos saxum Tantalo faciunt. Ob scelera animique impotentiam et superbiloquentiam ea communis pœna stultitiæ est. "

Dans le de Finibus, livre 1, ch. 18, Cicéron revient encore à cette image, mais l'applique d'une façon différente : il s'agit de la mort :

" Accedit mors, quæ quasi saxum Tantalo, semper impendet. "

Après avoir peint le supplice de Tantale, Lucrèce nous représente Tityè étendu sur les bords de l'Achéron et sentant dévorer ses entrailles par des oiseaux de proie. Homère avait déjà exprimé d'une manière terrible le châtiment du géant, fils de la terre. (Odyssée XI. vers 576 :

Καὶ Τιτυὸν εἶδον, Γαίης ἐρικυδέος υἱόν,
Κείμενον ἐν δαπέδῳ· ὁ δ' ἐπ' ἐννέα κεῖτο πέλεθρα·
Γῦπε δέ μιν ἑκάτερθε παρημένω ἧπαρ ἔκειρον,
Δέρτρον ἔσω δύνοντες· ὁ δ' οὐκ ἀπαμύνετο χερσίν·

Tous les poëtes se sont essayés à lutter contre cette belle peinture. Virgile l'a développée d'une manière tout à fait originale: il a su emprunter les traits d'Homère et leur donner encore plus d'énergie (Enéide, livre VI. vers 595):

« Nec non et Tityon Terræ omniparentis alumnum
Cernere erat, per tota novem cui jugera corpus
Porrigitur, rostro que immanis vultur obunco
Immortale jecur tundens, fecunda q. pœnis
Viscera, rimatur que epulis, habitat que sub alto
Pectore, nec requies fibris datur ulla renatis. »

Horace a dit dans l'ode 4e du livre III, vers 77:

« Incontinentis nec Tityi jecur
Relinquit ales, nequitiæ additus
Custos. »

Tibulle, au livre I, 3, 75:

« Porrectos que novem Tityus per jugera terræ
Assiduas atro viscere pascit aves. »

Ovide aussi a dépeint brièvement ce supplice
(Metamorph. livre IV. vers 457) :

« Viscera præbebat Tityos lanianda, novemque
Jugeribus distentus erat. »

Lucrèce se soutient avec honneur entre les beaux
vers d'Homère et de Virgile, et n'est pas effacé
par ces deux magnifiques peintures :

« Nec Tityon volucres ineunt Acherunte jacentem,
Nec, quid sub magno scrutentur pectore, quidquam
Perpetuam ætatem possunt reperire profecto,
Quamlibet immani projectu corporis exstet :
Qui non sola novem dispersis jugera membris
Obtineat, sed qui terraï totius orbem,
Non tamen æternum poterit perferre dolorem,
Nec præbere cibum proprio de corpore semper.
Sed Tityos nobis hic est, in amore jacentem
Quem volucres laceram atque exest anxius
angor :
Aut alia quævis scindunt turpedine
curæ. »

Ce qui fait la beauté de ce passage de Lucrèce, c'est l'art avec lequel il a fait ce tableau. Ce n'est pas comme dans Homère une simple description. Lucrèce semble en quelque sorte discuter ce supplice, et par cette tournure ingénieuse il renouvelle cette fable déjà ancienne.

Remarquons au début de ce morceau ce que nous avons déjà vu à propos de Tantale. Lucrèce commence ici encore par le mot Nec qui donne une grande force à ce commencement.

Ineunt est bien l'équivalent des expression de Virgile et d'Homère.

Quelle énergie dans cette expression: magno scrutentur pectore ! On voit ces oiseaux qui fouillent dans la vaste poitrine du géant.

Lucrèce nous donne avec beaucoup d'art la contre partie de cette description. Titye, c'est l'homme terrassé par l'amour que déchirent les vautours de la passion. In amore jacentem répond bien à ces expression Adversante jacentem. Volucres répété est plein d'esprit et de force en même temps.

Il faut signaler une expression singulière, anxius angor : ce n'est là qu'un même mot sous deux formes différentes. Lucrèce a dit de même au livre 1.er, 826:

"... Sonitu distare sonanti."

Virgile:

"Intonuere cavæ gemitumque dedere cavernæ."

Et Plaute (Casina):

"Omnibus amorem nitoribus nitidis antevenire."

En relisant ces vers, on est frappé de toutes ces expressions vives et énergiques. L'esprit (et nous en avons donné une preuve plus haut), loin de nuire à la force de la peinture, ne fait qu'y ajouter encore par la correspondance frappante de l'allégorie avec la fable. Bien que quelques expressions soient prosaïques, et rappellent la discussion, on est touché de cette poésie grande et vraie.

Sisyphe vient ensuite. C'est l'homme qui se travaille toujours à obtenir les dignités, c'est l'ambitieux avec ses brigues obstinées et pleines de mécomptes. Ici encore le poète avait devant les yeux le modèle d'Homère (Odys. XI. 593):

Καὶ μὴν Σίσυφον εἰσεῖδον, κρατέρ' ἄλγε' ἔχοντα,
Λᾶαν βαστάζοντα πελώριον ἀμφοτέρῃσιν.
Ἤτοι ὁ μὲν, σκηριπτόμενος χερσίν τε ποσίν τε,
Λᾶαν ἄνω ὤθεσκε ποτὶ λόφον· ἀλλ' ὅτε μέλλοι
Ἄκρον ὑπερβαλέειν, τότ' ἀποστρέψασκε κραταιΐς

Αὖτις ἔπειτα πέδονδε κυλίνδετο λᾶας ἀναιδής.
Αὐτὰρ ὅγ' ἂψ ὤσασκε τιταινόμενος κατὰ δ' ἱδρὼς
Ἔρρεεν ἐκ μελέων, κονίη δ' ἐκ κρατὸς ὀρώρει.

Mais Lucrèce avait sous les yeux un autre modèle, encore plus vif et plus animé que ces beaux vers d'Homère. Ne voyait-il pas tous les jours se précipiter vers le Forum les hommes désireux du pouvoir? Ne les voyait-il pas courir vers les honneurs et lutter dans cet étroit sentier de l'ambition? Du sein de sa quiétude philosophique, retiré dans les temples sereins qu'il nous a décrits, il souriait à cette vue, lui, le chevalier romain qui s'était éloigné des affaires publiques et n'avait voulu être que philosophe. Aussi avec quelle force nous peint-il ce supplice d'un nouveau genre!

« Sisyphus in vita quoque nobis ante oculos est,
Qui petere a populo fasces, sævas q. Secures
Imbibit, et semper victus tristis q. recedit.
Nec petere imperium, quod inane est, nec datur unquam,
Atque in eo semper durum sufferre laborem;
Hoc est adverso nixantem trudere monte

Saxum, quod tamen a summo jam vertice rursum
Volvitur, et plani raptim petit æquora campi."

Par un art merveilleux, tout en empruntant des traits à Homère, Lucrèce sait nous faire une peinture originale : il n'applique pas les expressions de son modèle au supplice de Sisyphe, mais aux fatigues et aux tourments de l'ambition. Ainsi il traduit admirablement Homère, et cependant ce morceau lui appartient à lui seul.

Outre la peinture morale des tourments de l'ambition, il s'attache à ces vers un intérêt particulier. Je me figure l'ami de Lucrèce, celui à qui ces vers sont adressés, Memmius courant d'honneurs en honneurs : il monte sans cesse, il recherche ces tortures que Lucrèce nous peint si bien ; le voilà au seuil du consulat, il va être le premier magistrat de Rome. Tout-à-coup il est renversé, il est obligé de quitter Rome et de s'exiler. Sans doute dans son exil, en lisant ces admirables vers, il devait sentir mieux qu'un autre la beauté de ce tableau ; il devait dire avec le poète, que toute cette puissance n'est que vanité, et qu'encore on ne l'obtient pas.

Après ce beau tableau, animé encore da-

vantage par les souvenirs que nous venons de rappeler, Ovide nous paraît bien froid quand il nous dit dans ses Métamorphoses, au livre IV, v. 459 :
« Aut petis, aut urges ruiturum, Sisyphe, saxum. »

Horace se rapproche de Lucrèce, quand il nous peint aussi l'ambitieux mendiant les honneurs et descendant de sa maison qui domine le Forum, pour faire sa cour au peuple.
(Odes. III. 1. 9) :

« Est ut viro vir latius ordinet
Arbusta sulcis : hic generosior
Descendat in campum petitor ;
Moribus hic melior que fama
Contendat : illi turba clientium
Sit major. »

Lucrèce avait employé le verbe petere qui exprime si bien cette brigue. Horace à son tour se sert du même mot, petitor. Lucain (Phars. I. 131) a dit de Pompée :
« Famæ que petitor
Multa dare in vulgus. »

Pour commentaire à ces deux tableaux, rappelons-nous la scène de Shakspeare où Coriolan fait sa cour à des citoyens qu'il méprise et

les ville tour en leur demandant le consulat.

Après Sisyphe viennent les Danaïdes : n'est-ce pas là l'image de nos désirs toujours renaissants, jamais assouvis ?

« Deinde animi ingratam naturam pascere semper,
Atque explere bonis rebus, satiare q. nunquam,
Quod faciunt nobis annorum tempora, circum
Quum redeunt, fetus que ferunt varios q. lepores;
Nec tamen explemur vitai fructibus unquam:
Hoc, ut opinor, id est, ævo florente puellas
Quod memorant laticem pertusum congerere
- in vas,
Quod tamen expleri nulla ratione potestur. »

Pascere semper est très beau : remarquons avec quelle énergie Lucrèce nous peint ces désirs insatiables de l'homme : il redouble ses expressions, pascere, explere, satiare. Quelle force dans la peinture de cette âme avide et toujours mécontente ! Naturam animi ingratam. Ailleurs ingrata, au lieu de s'appliquer à l'âme, s'applique aux biens eux-mêmes, au vers 949 :

« Nam si grata fuit tibi vita anteacta, priorque,
Et non omnia, pertusum congesta quasi in vas,

Commoda perfluxere atque ingrata interiere.

Et au vers 971:

« Imperfecta tibi elapsa est ingrataque vita. »

Au milieu de cette peinture énergique, il y a des expressions charmantes, comme vitæ fructibus. Remarquons aussi ces vers:

« Quod faciunt nobis annorum tempora, circum
Quum redeunt, fœtusque ferunt, variosq. lepores. »

C'est la contre-partie d'une pensée que Lucrèce a exprimée au livre v, vers 221:

« ... Cur anni tempora morbos
Apportant? Quare mors immatura vagatur? »

Bossuet a dit par une image analogue: « Et les années ne cessaient de lui apporter de nouvelles grâces. »

Tout ce morceau rappelle les passages où Lucrèce a comparé la vie à un banquet (III, 951):

« Cur non, ut vitæ plenus conviva recedis? »

Et au vers 973:

« Et nec opinanti mors ad caput adstitit ante
Quam satur ac plenus possis discedere rerum. »

Cette image, trouvée par Lucrèce, a été bien souvent imitée par les poètes qui l'ont suivi.
La fontaine a dit dans ses Fables, livre VIII, 1 :

« Je voudrais qu'à cet âge,
On sortît de la vie, ainsi que d'un banquet,
Remerciant son hôte, et qu'on fît son paquet. »

Gilbert, dans les stances qu'il composa peu de jours avant sa mort, a dit avec la même image :

« Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour et je meurs.
Je meurs, et sur ma tombe où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs. »

et André Chénier, dans sa Jeune Captive :

« Mon beau voyage encore est si loin de sa fin !
Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin,
J'ai passé les premiers à peine :
Au banquet de la vie à peine commencé
Un instant seulement mes lèvres ont pressé

La coupe en mes mains encor pleine. »

A l'avant-dernier vers, Lucrèce se cite en quelque sorte lui-même : il répète l'image du tonneau défoncé qu'il avait déjà placé dans ce même livre :

« Et non omnia pertusum congesta quasi in vas. »

Après avoir décrit les différents supplices, Lucrèce parle des Enfers et des bourreaux qui torturent les coupables :

« Cerberus et Furiæ jam vero, et lucis egestas,
Tartarus horriferos eructans faucibus æstus ;
Hæc neque sunt usquam nec possunt esse profecto :
Sed metus in vita pœnarum pro male factis
Est insignibus insignis ; scelerisque luela
Carcer, et horribilis de saxo jactus eorum
Verbera, carnifices, robur, pix, lamina, tædæ :
Quæ tamen etsi absunt, at mens sibi conscia
- factis,
Præmetuens, adhibet stimulos torretque flagellis :
Nec videt interea, qui terminus esse malorum
Possit, quive siet pœnarum denique finis :
Atque eadem metuit magis, hæc ne in morte
- gravescant.

Hinc Acherusia fit stultorum denique vita. »

Jam vero sert à la transition et marque le mouvement ; c'est une expression vague que Lucrèce a employée quelquefois dans des circonstances analogues. Remarquons lucis egestas, indigence de la lumière. Les anciens étaient plus sensualistes que nous : ils trouvaient un grand charme à contempler cette lumière que nous voyons presque d'un œil indifférent : ainsi, dans la tragédie grecque, il n'est pas un héros mourant qui ne fasse ses adieux au Soleil et à la lumière du jour. Ajax, sur le point de se précipiter sur son épée, s'écrie :

Σὲ δ' ὦ φαεννῆς ἡμέρας τὸ νῦν σέλας,
Καὶ τὸν διφρευτὴν Ἥλιον προσεννέπω
Πανύστατον δὴ, κοὔποτ' αὖθις ὕστερον.
Ὦ φέγγος.

Cet exemple (et nous pourrions en citer un grand nombre) nous explique cette expression qui peut-être nous semble à nous autres modernes un peu brusque et imprévue, mais qui pour les anciens était très naturelle. — Eructans étonne notre goût : mais les anciens étaient moins délicats que nous et moins scrupuleux dans le choix des

c'est plutôt un peu étrange.

leurs images. Virgile a employé deux fois la même métaphore. Dans son Enéide, livre III, vers 575, il dit en parlant de l'Etna:

« Interdum scopulos avulsaque viscera montis
Erigit eructans, liquefactaque saxa per auras
Cum gemitu glomerat, fundoque exaestuat imo. »

Au livre VI, vers 297, il dit en parlant du fleuve des Enfers:

« Turbidus hic cœno vastaque voragine gurges
Æstuat, atque omnem Cocyto eructat arenam. »

Manilius, en parlant de Thyeste, a pris la même expression dans le sens propre, ce qui ajoute encore à l'image:

« Ructantemque patrem natos. »

De même Juvénal, Satire VI, vers 10, en parlant de l'âge d'or, nous peint la première femme:

« ... potanda ferens infantibus ubera magnis,
Et sæpe horridior glandem ructante marito. »

Cependant au temps de Virgile, Horace s'était moqué de Julius Bibaculus qui montrait Jupiter crachant la neige sur les Alpes:

il faudrait une expression de blâme pour ce mauvais goût, par ex: « à ce que cette image a de dégoûtant. » et l'on pourrait ajouter: « Juvénal est plus excusable d'avoir dit dans une satire facétieusement », etc.

« Furius hibernas cana nive conspuit Alpes. »

On est étonné de voir Virgile se servir d'une expression analogue. Nous sommes trop loin des anciens pour pouvoir prononcer sur cette question.

insuffisant. il faudrait : sur ces nuances de goût, et marquer rigoureusement ce que pouvaient leur permettre ou leur interdire les délicatesses de leur langue.

L'autre jour nous avons rencontré un développement ouvert (pareil) et qui s'interrompait brusquement. Nous en trouvons ici un semblable. La phrase qui commence par Cerberus et Furiæ ne se termine pas; Lucrèce prend tout à coup une autre tournure :

« Hæc neque sunt usquam ».

A hæc on a voulu quelquefois substituer qui, mais cette correction est inutile. Rien de plus fréquent dans Lucrèce que ces constructions heurtées. Il commence souvent une phrase que volontairement il oublie de finir.

Luela est une expression singulière qui ne se trouve qu'en ce passage.

Horribilis de saxo jactus, c'est la roche Tarpéienne. Remarquons ce mot eorum qui grammaticalement ne se rapporte à rien; mais il s'agit des coupables, et bien que ce mot ne soit pas exprimé, il est tellement contenu dans l'idée qu'on ne s'étonne pas de trouver sans antécédent ce pronom d'ailleurs languissant.

Ce morceau est bien beau. Lucrèce ne croit pas aux Enfers, mais il croit à la punition des crimes;

il croit aux châtiments des lois et aux tortures de la Conscience. Nous avons vu plus haut l'amoureux dévoré par les vautours : ici nous voyons le coupable piqué par les aiguillons et déchiré par le fouet, et au-dessus de ces souffrances, il en est une plus grande, la crainte d'un supplice au delà de la vie. Il y a dans le mouvement et dans l'harmonie des paroles quelque chose qui correspond aux angoisses de l'homme.

Admirons cette conclusion si simple et si belle :
« Hinc Acherusia fit stultorum denique vita. »

Les Stoïciens se servaient souvent, comme nous l'apprenons par Horace, de cette expression de fous. Stulti, pour distinguer de leur sage tous les autres hommes. Nous voyons que les Epicuriens pensaient ici comme les Stoïciens : ils avaient aussi leur sage auprès duquel tous les autres hommes n'étaient que des fous. Nous avons déjà remarqué plusieurs fois que les deux sectes rivales, parties de deux points si différents, se rencontraient souvent au même terme.

Si nous pourrions parcourir un grand nombre de passages, nous verrions que beaucoup de poètes latins partageaient les sentiments de Lucrèce. Presque tous niaient comme lui l'existence des Enfers, mais sans avoir la même pensée morale.

Cicéron, que nous comparions plus haut à Lucrèce, à deux époques différentes de sa vie, a nié l'existence du Tartare et des Furies. En 673, plaidant pour Roscius d'Amérie, il dit au chapitre 24:

« Nolite putare, quemadmodum in fabulis sæpenumero videtis, eos, qui aliquid impie scelerateque commiserint, agitari et perterreri Furiarum tædis ardentibus. Sua quemque fraus et suus terror maxime vexat: suum quemque scelus agitat amentiaque afficit: suæ malæ cogitationes conscientiæque animi terrent. Hæ sunt impiis assiduæ domesticæque Furiæ, quæ dies noctesque parentum pœnas a consceleratissimis filiis repetant. »

Ce discours avait été prononcé avant la publication du poëme de Lucrèce. Plus tard, il exprima encore la même pensée dans ses Tusculanes, livre I, chap. 5:

« M. — Dic, quæso, num te illa terrent, triceps apud inferos Cerberus, Cocyti fremitus, transvectio Acheruntis,

« Mento summam aquam attingens siti enecatus Tantalus?

Num illud quod

Sisyphu' versat saxum, sudans nitendo, neque proficit hilum? »

Fortasse etiam inexorabiles judices, Minos et Rhadamantus. Apud quos nec te H. Crassus defendet, nec M. Antonius, nec, quoniam apud Graecos judices res agetur, poteris adhibere Demosthenem: tibi ipsi pro te erit maxima corona causa dicenda. Haec fortasse metuis. – A. – Adeo ne me delirare censes ut ista esse credam? – M. – An tu haec non credis? – A. – Minime vero. »

Au 1er même livre, Chapitre 21. dans un passage que nous avons déjà cité, il dit encore :

« Soleo saepe mirari nonnullorum insolentiam philosophorum qui naturae cognitionem admirantur ejus que inventori et principi gratias exsultantes agunt, eum que venerantur ut deum: liberatos enim se per eum dicunt gravissimis dominis, terrore sempiterno et diurno ac nocturno metu. Quo terrore? quo metu? Quae est anus tam delira quae timeat ista, quae vos videlicet, si physica non didicissetis, timeretis?

"Acherusia templa alta Orci.....
.... pallida leti. –
Nubila tenebris loca? »

Non pudet philosophum in eo gloriari, quod haec non timeat, et quod falsa esse cognoverit? »

Cicéron parle du Tartare comme Lucrèce: il rejette les fables des poëtes; il ne croit pas au supplice de Tantale, ni de Sisyphe, mais il a la croyance en l'immortalité de l'âme, comme on le voit dans le Songe de Scipion. Il pense qu'il y a des récompenses et des peines dans l'autre vie. C'était l'opinion des Stoïciens, l'opinion de Caton. César au contraire, nous l'apprenons par Salluste dans son Catilina, pensait que tout finit avec cette vie. Lucrèce a développé cette idée, mais il l'élève et la purifie, pour ainsi dire: il croit que les méchants subissent sur la terre le châtiment de leurs crimes: la loi et surtout leur conscience les punissent.

Louis Bossenj.

21e Leçon.

—

Les supplices du Tartare, liv. III. v. 991.

Rapprochements divers.

Esprit de la morale de Lucrèce.

Episode de la mort d'Iphigénie, liv. I. v. 81.

Rédaction travaillée, mais où l'expression trop cherchée altère qq fois la justesse de la pensée. Il faut viser à plus de simplicité et de netteté.

21e leçon.

Les Supplices du Tartare, liv. III. vers 991.

Rapprochements divers.

Esprit de la morale de Lucrèce.

Episode de la mort d'Iphigénie, liv. I. v. 81.

La revue des allégories morales et philosophiques chez Lucrèce nous a conduit à l'épisode admirable du troisième livre où le poète représente les supplices des enfers comme des châtiments imposés ici-bas à nos passions et à nos fautes. Nous avons admiré le tour original que Lucrèce donne aux fictions mythologiques en les tournant à l'expression d'idées morales. C'est ainsi qu'il a renouvelé ce lieu commun de la poésie. Lucrèce d'ailleurs avait imité l'exemple des philosophes grecs et particulièrement de Platon qui donnait à ses idées une forme sensible et populaire, et cachait de hautes pensées philosophiques sous le brillant vêtement des fictions poétiques du paganisme. Nous voyons les philosophes Stoïciens, témoin Cicéron, rechercher le sens des symboles mythologiques et les interpréter differemment. Peu à peu, en effet, la raison humaine s'éclairait, et ces grands hommes de l'antiquité, pour échapper aux souffrances d'un scepticisme absolu, s'efforçaient de ressaisir la vérité qui se cachait dans les obscurités d'un symbolisme inexplicable. Lucrèce et

il a été dit seulement que les Stoïciens, particulièrement, attaquaient sans cesse les poètes épiques et tragiques ; que sans doute les épicuriens faisaient de même que Cicéron, qui mêle toutes les écoles et est surtout académicien, imite cette manière

Cicéron se touchent par ce point, et rien n'honore plus l'un et l'autre que cette inquiétude de leur âme. Nous pouvons offrir un rapprochement remarquable de Lucrèce avec Cicéron. Nous avons vu quel est pour le poète le sens de la fable de Tityus : ce sont les malheureux mortels malades d'amour, dévorés par le chagrin ou par quelque autre passion qui sont les véritables Tityus. La fable de Prométhée est analogue à celle de Tityus. Or Cicéron, décrivant le supplice de Prométhée et traduisant sur des vers d'Eschyle, qui appartenaient à l'une des parties de sa trilogie, que nous n'avons pas conservée, les plaintes du héros enchaîné sur son rocher et déchiré par un aigle insatiable, voit dans cette fiction l'expression symbolique de la douleur humaine. Les vers de Cicéron ont tout l'éclat, toute l'énergie de la vieille poésie latine ; ils en ont aussi quelquefois la rudesse : le plus grand éloge que l'on puisse faire de ce précieux morceau, c'est de dire qu'on ne l'oublie pas, même après avoir lu les vers de Lucrèce et ceux de Virgile.

Les Titans délivrés de leur captivité sont venus consoler Prométhée qui parle ainsi de son supplice et de ses souffrances :

« Titanum soboles, socia nostri sanguinis,

et remplit ses dialogues de citations de poètes grecs et surtout latins, par une sorte de patriotisme littéraire.

cela est peu exact. il reproche aux poètes de montrer des héros qui se lamentent, comme Prométhée, Hercule.

Generata cœlo, aspicite religatum asperis
Vinctumque saxis, navem ut horrisono freto
Noctem paventes timidi adnectunt navitæ.
Saturnius me sic infixit Juppiter,
Jovisque numen Mulcibri ascivit manus.
Hos ille cuneos fabrica crudeli inserens,
Perrupit artus: qua miser sollertia
Transverberatus, castrum hoc Furiarum incolo.
Jam tertio me quoque funesto die,
Tristi advolatu, aduncis lacerans unguibus,
Jovis satelles pastu dilaniat fero.
Tum jecore opimo farta et satiata affatim,
Clangorem fundit vastum et, sublime avolans,
Pinnata cauda nostrum adulat sanguinem.
Quum vero adesum inflatu renovatum est jecur,
Tum rursus tetros avida se ad pastus refert.
Sic hanc custodem mœsti cruciatus alo,
Quæ me perenni vivum fœdat miseria.
Namque, ut videtis, vinclis constrictus Jovis,
Arcere nequeo diram volucrem a pectore.
Sic me ipse viduus pestes excipio anxias,
Amore mortis terminum anquirens mali.
Sed longe a letho numine aspellor Jovis,
Atque hæc vetusta, sæclis glomerata horridis,
Luctifica clades nostro infixa est corpori:
E quo liquatæ solis ardore excidunt

Guttæ, quæ saxa assiduæ instillant Caucasi. »

Çà et là quelques taches rappellent la date de cette brillante poésie. Le funesto die est prosaïque. Le nostrum adulat sanguinem est une expression qui nous étonne au premier abord. Le verbe adulare s'appliquait primitivement au chien qui caresse son maître en remuant la queue. Nonius, au mot adulo, renvoie l'honneur de ces vers au tragique romain Attius. D'après ce témoignage, tous les critiques à peu près ont long temps attribué ce morceau au vieux poëte. Pourquoi commettre si légèrement une injustice envers Cicéron? Nous savons qu'à l'imitation des philosophes grecs, il aime à mêler des vers à ses dissertations et traduit souvent les Grecs. D'ailleurs, quelques lignes plus bas, ne se découvre-t-il pas à-demi, quand à la question de son interlocuteur « Unde isti versus, non enim agnosco? » il répond: « Vides ne me abundare otio. » Le témoignage de Cicéron vaut bien celui de Nonius, et prévaut aujourd'hui. Il est vraisemblable qu'Attius n'avait imité de la trilogie d'Eschyle que le Prométhée enchaîné, et que s'il avait imité le Prométhée délivré, Cicéron ne se contenta pas de son imitation.(1) Quoi qu'il en soit, admirons cette expression saisissante

(1) (Études sur les Tragiques grecs, t. 1 page 268, note 3.)

par le contraste des deux idées : "perenni vivum"... Anxias pestes est un hypallage remarquable. Cicéron transporte au substantif pestis l'épithète qui convient au sujet d'excipio. — Se mortis amore est d'un grand effet. On ne peut échapper au souvenir de Calypso qui "dans sa douleur, se trouvait malheureuse d'être immortelle."

Un jeune professeur que l'université regrette, M. Anceau avait essayé de traduire quelques morceaux choisis des tragiques grecs. Voici la traduction de ces beaux vers de Cicéron : (1)

« O race des Titans par le ciel enfantée,
Vous que le nœud du sang unit à Prométhée,
Voyez-le sur ce roc, où les Dieux l'ont fixé.
Tel que le frêle esquif, par les vents menacé,
Qu'à l'aspect d'une nuit où s'amasse l'orage,
Les pâles matelots attachent au rivage,
Ainsi de Jupiter m'enchaîne la fureur.
De Vulcain le barbare invoque la rigueur;
Le noir Dieu de Lemnos, à son père fidèle,
Forge ces coins de fer; sa main, sa main cruelle,
Les enfonce avec art dans mon corps fracassé,
Et captif impuissant, de mille traits percé,

(1) Etudes sur les tragiques grecs, tome 1. page 269.

J'habite en frémissant ce séjour des Furies.
C'est peu, je suis en proie à d'autres barbaries.
Quand la troisième aurore importune mes yeux,
Je vois fondre sur moi, d'un vol impétueux,
Le satellite ailé du tyran qui m'opprime :
Il approche, il s'abaisse, il couvre sa victime ;
Ses ongles recourbés me déchirent les flancs ;
Il dévore à loisir mes membres palpitants ;
Las enfin de creuser ma poitrine vivante,
Il pousse un vaste cri ; d'une aile triomphante
Se joue en remontant au séjour éthéré,
Et s'applaudit du sang dont il est enivré.
Mais quand mon cœur rongé croît et se renouvelle,
Le monstre que la faim aiguillonne et rappelle,
Vient chercher de nouveau son horrible festin.
Je renais pour nourrir l'implacable assassin,
Qu'un tyran a chargé d'éterniser mes peines.
Hélas ! vous le voyez : esclave dans ces chaînes,
Dont Jupiter sur moi fait peser le fardeau,
Je ne puis de mes flancs écarter mon bourreau.
Inutile à moi-même, il faut sans résistance
Subir de mon rival l'inflexible vengeance.
J'implore enfin la mort et je ne l'obtiens pas ;
Jupiter à mes vœux interdit le trépas ;
Rien n'assoupit mes maux ; par les ans amassées,
Ces antiques douleurs dans mon corps sont fixées :

Jouet d'un lâche orgueil, ce cadavre animé
Se dissout aux rayons d'un soleil enflammé,
Et sous l'astre ennemi qui le perce et l'embrase,
D'une sueur sanglante arrose le Caucase. »

Des chapitres qui entourent cette traduction d'Eschyle, ainsi qu'une autre traduction d'un morceau tiré des Trachiniennes de Sophocle, de l'esprit général qui anime les Tusculanes, on peut conclure que Cicéron repoussait, comme Lucrèce, les fables populaires d'une mythologie grossière, mais qu'il acceptait les dogmes dont ces fictions n'étaient que les brillantes enveloppes. Telle était aussi la religion de Caton, mais non celle de César. Dans cette mémorable discussion du sénat romain, au sujet des peines qu'il fallait infliger aux complices de Catilina, César inclina vers la douceur, écartant la peine de mort comme une peine négative. On ne pouvait se servir plus adroitement de son matérialisme : « in luctu atque miseriis mortem ærumnarum requiem, non cruciatum esse ; eam cuncta mortalium mala dissolvere ; ultra neque curæ, neque gaudio locum esse. »

(Catilina, 51)

Cicéron dans sa quatrième Catilinaire (S. 4) a rappelé cette opinion de César sur la mort :

expression un peu obscure ; il faudrait la préparer.

« Alter (Caesar) intelligit mortem a Diis immortalibus non esse supplicii causa constitutam, sed aut necessitatem naturae aut laborum ac miseriarum quietem esse. » — Socrate, lui aussi, dans le Phédon, croit que mourir est un bien, mais pour d'autres raisons que César. C'est que le corps est la cause de tous nos maux, et que l'âme, échappée de sa prison, ira se joindre à l'essence divine et immatérielle.

D'après ces détails curieux, nous pouvons avoir une idée précise de l'état de la religion romaine au siècle de Lucrèce et de Cicéron. Il y avait la religion grossière du peuple; à côté de ces hommes de foi naïve et peu intelligente, s'élevait une école d'hommes choisis, de spiritualistes élevés qui voyait le dogme sous le voile de la fiction. Enfin venaient les matérialistes dont le nombre croissait tous les jours. Mais il y avait des matérialistes comme Lucrèce, qui s'effrayant des conséquences morales de leur système, pour retenir la société que la fatalité de leur triste doctrine entraînait dans l'abîme sans fond du néant, voulaient placer dans la vie présente le mortis luctu qu'ils niaient au delà de cette vie. Honnêtes gens qu'il faut plaindre, mais non condamner! Ils jugeaient le commun des hommes sur eux-mêmes, et ne comprenaient pas que le remords fût

phrase un peu chargée!

parce que, fait suite à fût et semble se construire avec ne comprenaient pas.

une sanction incomplète de la loi morale, parce que l'habitude d'une vie corrompue l'efface peu à peu. Les plus grands criminels seraient donc les plus heureux ! En vérité, c'était là un bien triste service que la poésie rendait à la société, en rassurant les méchants contre les salutaires frayeurs d'un avenir inconnu. Le cardinal de Polignac, dans son poëme de l'*Anti-Lucrèce*, a bien compris que le matérialisme honnête du poëte romain produisait les mêmes résultats que le matérialisme avoué et complet de César ; c'est-à-dire qu'il donnait la paix au crime et enlevait à la vertu sa juste récompense :

« Scilicet egregium specimen bonitatis iniquos
Solari, mercede sua fraudare nocentes. »
(Livre 1).

non ; seulement il n'en parle pas, et Lucrèce qui insiste sur cette sanction, est par là plus moral. Quand il dit *namque*, etc, c'est uniquement pour nier que les dieux soient les auteurs de prétendues merveilles.

Sous Auguste, Horace continue la poésie matérialiste de Lucrèce, en renversant le remords, ce dernier espoir de la morale humaine, que Lucrèce avait pris soin de conserver (Satires, I, 5, 97) :
« ... Namque deos didici securum agere ævum. »
Ce maître était Lucrèce ; et dans la quatrième ode du premier livre (16) :
« Jam te premet nox, fabulæ que manes,
Et domus exilis plutonia ; quo simul mearis,
Non regna vini sortiere talis. »

Properce, dans l'intérêt de sa passion, veut croire à l'immortalité de l'âme (4. 8) :

« Sunt aliquid Manes, letum non omnia finit ;
Luridaque evictos effugit umbra rogos. »

Ce n'est pas là une profession de foi d'un sérieux spiritualiste, c'est l'expression vague et passagère d'un sentiment superficiel.

Virgile, sur cette grave question semblerait pouvoir être accusé de contradiction. Dans le célèbre morceau du second livre des Géorgiques :
« Felix qui potuit rerum cognoscere causas ! »
Virgile paraît être le disciple ardent de Lucrèce ; cependant, au sixième livre de l'Enéide, il rompt avec les traditions matérialistes, et consacre poétiquement le dogme de l'immortalité de l'âme. On peut dire, pour expliquer cette apparente contradiction, que dans le premier passage Virgile fait plutôt l'éloge littéraire de Lucrèce qu'il ne donne son adhésion à un pareil système philosophique. C'est ainsi qu'à la vocation poétique, le poète de l'agriculture oppose la vocation bucolique. C'est donc dans le sixième livre qu'il faut rechercher le véritable sentiment de Virgile. Rien n'égale la beauté de cet effra-

Cela n'est pas clair. Virgile désespérant d'être un poète philosophe, comme Lucrèce, un poète qui explique la nature, se réduit à l'aimer et à la chanter :
« Fortunatus et ille … Flumina amem … »

yant tableau des peines du Tartare (vers 548).
Ce qui donne un tour original et particulier à cette nouvelle expression du dogme de la vie future, c'est le caractère moral de toutes ces peintures que le pinceau de Virgile a dessinées.

Virgile mort, la suite des poëtes matérialistes continue. Sous Néron, nous voyons Sénèque nier hardiment les Enfers dans le chœur de l'acte II des Troyennes :

« ... Taenara et aspero
Regnum sub domino, limen et obsidens
Custos non facili Cerberus ostio,
Rumores vacui, verbaque inania,
Et par sollicito fabula somnio. »

Ces vers élégants ont été rendus assez faiblement par Voltaire, à l'article Enfer, du Dictionnaire philosophique :

« Le palais de Pluton, son portier à trois têtes,
Les couleuvres d'enfer à mordre toujours prêtes,
Le Styx, le Phlégéton sont des contes d'enfants,
Des songes importuns, des mots vides de sens. »

Ce qui paraît assez singulier, c'est que le nœud de cette pièce des Troyennes, où Sénèque expose

des idées si hardies sur la vie future, est formé par l'apparition surnaturelle d'un habitant des sombres bords, de l'ombre d'Achille. Ces contradictions se trouvent déjà chez Euripide, qui blâme en philosophe ces fictions mêmes dont il use comme poète.

Juvénal est aussi incrédule que ses prédécesseurs (II, 149):

« Esse aliquid manes et subterranea regna,
Et contum, et Stygio ranas in gurgite nigras,
Atque una transire vadum tam millia cymba,
Nec pueri credunt, nisi qui nondum aere lavantur. »

Après ces vers, le poète ajoute:

« Sed tu vera puta. »

Sur la foi de cet hémistiche, on a quelquefois voulu rattacher Juvénal à la famille des poètes spiritualistes. Mais on n'a pas compris ces quelques mots, qui, d'après le sens donné par Dussaulx, ne signifient que: "Mais supposez que tous ces mensonges soient des vérités". Le poète dans sa pensée sous-entend: ce qui n'est qu'une pure supposition.

C'est tout le contraire. Dussaulx entend que Juvénal recommande cette croyance comme salutaire.

Cette foi au néant favorise le crime, et en vérité, dans ces siècles malheureux et coupables, les Romains auraient eu besoin d'être attachés à des convictions

Trop vague ; on attend autre chose ..... auraient eu besoin qu'on les consolât par les espérances d'une autre vie, qu'on les effrayât par des menaces.

religieuses pour supporter le tableau des crimes et des désordres dont Rome était le théâtre. Cette fanfaronnade du crime impuni est représentée d'une manière piquante dans une tragédie peu connue de Cyrano de Bergerac, l'*Agrippine*, 1653. Séjan est ce fanfaron de crimes qui tire de sa foi au néant un nouveau triomphe ; Térentius, confident de Séjan, est effrayé de l'audace de son maître, et lui retrace tous les motifs qui doivent l'arrêter dans ses excès. Séjan a résolu de tuer son maître pour se venger et régner, s'il est possible :

« Peut-être en l'abattant, tomberas-tu toi-même ?

Sejanus.

Pourvu que je l'entraîne avec son diadème,
Je mourrai satisfait, me voyant terrassé
Sous le pompeux débris d'un trône renversé :
Et puis mourir n'est rien, c'est achever de naître,
Un esclave hier mourut pour divertir mon maître :
Aux malheurs de la vie on n'est point enchaîné,
Et l'âme est dans la main du plus infortuné.

. . . .

Terentius.

. . . .

Respecte et crains des Dieux l'effroyable tonnerre.

Sejanus.

Il ne tombe jamais en hiver sur la terre ;
J'ai six mois pour le moins à me moquer des Dieux ;
Ensuite je ferai ma paix avec les Cieux.

Terentius.

Les Dieux renverseront tout ce que tu proposes.

Sejanus.

Un peu d'encens brûlé rajuste bien des choses.

Terentius.

Qui les craint, ne craint rien.

Sejanus.

Ces enfants de l'effroi,
Ces beaux riens qu'on adore, et sans savoir pourquoi,
Ces altérés du sang des bêtes qu'on assomme,
Ces Dieux que l'homme a faits, et qui n'ont point fait l'homme,
Des plus fermes états ce fantasque soutien,
Va, va, Terentius, qui les craint ne craint rien.

Terentius.

Mais s'il n'en était point, cette machine ronde...

Sejanus.

Oui, mais s'il en était, serais-je encore au monde ?"

Il est possible que Molière, qui a emprunté au Pédant joué de Cyrano de si bons traits, presque une scène, se soit souvenu aussi de son

Agrippine, lorsqu'il a opposé à l'insolent scepticisme de don Juan, l'honnête bon sens d'un autre Terentius, de Sganarelle.

Mais il faut reconnaître que Lucrèce est le moins répréhensible de tous ces poètes latins que nous avons passés en revue. D'abord, il était sincère dans son épicuréisme, ce n'était pas légèrement qu'il avait admis une doctrine si désolante, c'était par une étude sérieuse et profonde. De telles erreurs commandent le respect. D'ailleurs, il avait tout fait pour sauver cette moralité humaine qu'il aurait dû sacrifier à l'impitoyable logique de son système. Nous avons vu qu'il avait transporté les enfers sur cette terre. Ne soyons plus étonnés si le poète renvoie le reproche d'impiété à cette religion même qu'il attaque. Il l'a fait dans un passage célèbre où il rappelle que la religion a conseillé le meurtre d'Iphigénie.

obscur et insuffisant. Voici ce qui avait été dit :
Si Lucrèce nie les enfers, c'est pour les transporter sur la terre, dans le cœur des méchants.
S'il annulle les Dieux, ce n'est pas pour mettre les méchants plus à l'aise, c'est en haine des vaines terreurs et des crimes de la Superstition.
Il repousse vivement le reproche d'impiété et le renvoie à cette Superstition, qu'il appelle malheureusement du nom de religio.

(I, 81) :

« Illud in his rebus vereor, ne forte rearis
Impia te rationis inire elementa, viamque
Endogredi sceleris : quod contra, saepius illa
Relligio peperit scelerosa atque impia facta :
Aulide quo pacto Triviaï virginis aram,
Iphianassaï turparunt sanguine fœde
Ductores Danaum, delecti, prima virorum.
Cui simul infula virgineos circumdata comptus

Ex utraque pari malarum parte profusa est;
Et mœstum simul ante aras adstare parentem
Sensit, et hunc propter ferrum celare ministros;
Aspectu que suo lacrymas effundere cives:
Muta metu, terram genibus summissa petebat:
Nec miseræ prodesse in tali tempore quibat,
Quod patrio princeps donarat nomine regem.
Nam sublata virum manibus tremebunda que ad - aras
Deducta est, non ut, solemni more sacrorum
Perfecto, posset claro comitari Hymeneo;
Sed casta inceste nubendi tempore in ipso,
Hostia concideret mactatu mœsta parentis!
Exitus ut classi felix faustus que daretur,
Tantum relligio potuit suadere malorum!"

Ces quelques vers forment un tableau parfait dans son ensemble et dans ses détails. Voyez avec quelle habileté le poète rassemble tout ce qui peut donner des couleurs odieuses à ce meurtre politique d'Iphigénie. Il s'adresse à la pitié. Quelle mort plus digne de larmes que celle de cette jeune fille, parée pour le sacrifice, comme une fiancée! Ces retours vers un bonheur passé, le souvenir d'espérances brisées que tout semblait rendre légitimes ne peuvent laisser le lecteur insensible.

Et ce sacrifice va s'accomplir devant Agamemnon, le roi des rois, le père de l'innocente victime! Oui, Agamemnon est présent: Iphigénie ne le voit pas, mais elle sent sa présence, Sensit. Virgile n'oubliera pas ce vers, et il nous montrera Didon pressentant qu'Enée était parti:

« Littoraque et vacuos sensit sine remige portus. »
(Eneid. IV. 588)

Les bourreaux eux-mêmes n'échappent pas à la pitié qui saisit toute l'armée. Ils cachent l'épée pour dérober à la victime une vue aussi triste. Ce sentiment délicat est tout à fait dans l'esprit général du morceau, et c'est bien à tort qu'au mot Celare quelques interprètes ont voulu substituer Celerare. Enfin, voilà le comble du malheur, de l'outrage. Cette jeune fille est profanée par la main des hommes: Sublata virum. Que l'on se place dans les idées sévères de l'antiquité; que l'on se rappelle les habitudes du gynécée, et l'on comprendra tout ce que cette profanation avait d'outrageant pour une jeune princesse de la maison d'Agamemnon. Et quel crime a donc commis cette jeune fille? Elle a la première donné le nom de père à Agamemnon. Lucrèce se souvient d'Euripide:

Cela donnerait une fausse idée sur l'ordre des idées de Lucrèce. Il ne se fait pas cette question, il dit: que lui devait alors d'avoir... etc. C'est presque le contraire.

Πρώτη σ' ἐκάλεσα πατέρα, καὶ σὺ παῖδ' ἐμέ.
(Iphigénie en Aulide, 1231)

Tout le monde se rappelle les vers de Racine :

" Fille d'Agamemnon, c'est moi qui la première,
Seigneur, vous appelai de ce doux nom de père ;
C'est moi qui si longtemps le plaisir de vos yeux,
Vous ai fait de ce nom remercier les Dieux, ...
"

On peut dire que Lucrèce par le vers si touchant dans lequel il exprime la même pensée, a égalé Euripide et peut-être surpassé Racine.

insuffisant. ?
il faudrait dire que Lucrèce, qui a si bien traduit Euripide, semble s'être inspiré du tableau bien différent où Eschyle avait peint Iphigénie, non pas marchant volontairement à la mort, mais y étant traînée barbarement comme une victime.

Dans Euripide, Iphigénie se résigne à mourir plus vite que dans Eschyle. Mais l'analyse ne peut remplacer cette belle page du vieux tragique grec :

" Cependant les vents soufflaient du Strymon, les vents du retard funeste, de la famine, du naufrage ; de la dispersion, ruine des navires et des agrès ; cause de l'oisiveté prolongée qui desséchait la fleur des Argiens. Mais Calchas, au nom de Diane, proposa aux chefs un remède plus fatal que l'affreuse tempête, et les Atrides, à ses accents, frappèrent la terre de leurs sceptres et ne purent retenir leurs larmes. " Malheur cruel ! s'écrie le roi

des rois, si je désobéis! cruel encore, si j'égorge ma fille, l'ornement de ma maison, si les flots du sang de la vierge immolée à l'autel de Diane souillent les mains paternelles! Des deux côtés, je ne vois qu'infortune: puis-je, déserteur de la flotte, trahir mes alliés? Ils le désirent de toute leur âme, ce sacrifice qui doit apaiser les vents, le sang de ma fille! ils le font sans crime; c'est le gage de la victoire!

Mais Agamemnon subit le joug de la nécessité; son âme change; ce dessein barbare, criminel, impie, il l'a conçu; il ne recule plus devant l'odieux forfait. Ainsi sont entraînés les mortels par cette conseillère de la honte, la démence, source fatale de tous les maux! Il eut le courage de devenir le bourreau de sa fille pour venger dans les combats l'enlèvement d'Hélène, pour ouvrir la route à ses vaisseaux, et les chefs, dans leur rage belliqueuse, ne furent touchés ni de la jeunesse de la vierge, ni des prières, des plaintes qu'elle adressait à son père. Lui-même, après l'invocation sainte, le père ordonne aux ministres du sacrifice de la saisir comme une chèvre, de la déposer sur l'autel, enveloppée de ses voiles, la tête pendante. Par son ordre, on ferme la bouche de la victime, un frein arrête ses cris, les imprécations qu'elle lance

contre sa famille. Son sang coule et rougit la terre; ses regards percent du trait de la pitié l'âme des sacrificateurs. Elle est belle comme une belle peinture. On dirait qu'elle va parler encore. On se croirait aux jours où elle chantait dans les splendides festins de son père, où la voix de la vierge sans tache charmait l'existence fortunée d'Agamemnon." (1)

Horace, lui aussi, a parlé de ce sacrifice d'Iphigénie, mais en poète satirique, qui voit dans ce meurtre un acte de folie. C'est un exemple qu'invoque le Stoïcien Stertinius pour démontrer que tous les hommes sont fous. Stertinius adresse la parole à Agamemnon:

" Tu quum pro vitula statuis dulcem Aulide
natam
Ante aras, spargis que mola caput, improbe, salsa,
Rectum animi servas?
(Sat. II. 3. 199)

C'est la même folie qui égare une mère qui, par superstition, va tremper son fils malade dans les eaux glacées du Tibre:

"... Casus medium velerum
Ægrum ex precipiti, mater delira necabit
In gelida fixum ripa, febremque reducet,

(1) Trad. Pierron.

Quo ne malo mentem concussa? timore Deorum. 77.
(291).

On voit qu'Horace ne croit pas aux Dieux plus que Lucrèce; mais ce qui les distingue, c'est que Lucrèce est tourmenté, agité par son doute, qu'il cherche où appuyer son scepticisme, tandis qu'Horace se met assez peu en peine de rassurer son incrédulité, et dort mollement sur ce commode oreiller. Il ne faudrait donc pas chercher dans Horace une comparaison sérieuse avec Lucrèce pour ce tableau de la mort d'Iphigénie.

Chez les poètes contemporains, un morceau célèbre de Mr. Casimir Delavigne sur la mort de Jeanne d'Arc semble rendre le pathétique de la scène décrite par Lucrèce, ce chagrin naturel (1) qui saisit la jeune fille prête à mourir, et qui sent que la vie est trop belle pour vouloir déjà mourir:

"Du Christ avec ardeur Jeanne baisait l'image;
Ses longs cheveux épars flottaient au gré des vents:
Au pied de l'échafaud, sans changer de visage,
Elle s'avançait à pas lents.
Tranquille elle y monta; quand debout sur le faîte,
Elle vit ce bucher qui l'allait dévorer,
Les bourreaux en suspens, la flamme déjà prête,
Sentant son cœur faillir, elle baissa la tête

Il fallait, je crois, marquer ici dans Horace deux souvenirs assez apparents de Lucrèce et ne pas revenir sur des idées déjà exprimées et plus nettement.
Lucrèce ne doute nullement, il croit très résolument que les Dieux ne s'occupent pas des hommes, que les hommes n'ont rien à craindre au delà de la mort, ? mais que les méchants sont punis en cette vie.
Chez Horace, on pourrait, je crois trouver, mais moins formellement énoncée, la même compensation.

(1) Ce ne sont pas les idées de Jeanne d'Arc. Seulement, au moment suprême, l'horreur bien naturelle de la mort s'empare d'elle.

Et se prit à pleurer.

(1) Ah! pleure, fille infortunée,
Ta jeunesse va se flétrir,
Dans sa fleur trop tôt moissonnée!
Adieu, beau ciel, il faut mourir.
. . . .
Ainsi dans l'âge des amours,
Finir ta chaste destinée,
Et tu péris abandonnée
Par ceux dont tu sauvas les jours!

(1) ici s'était arrêtée la citation que la suite affaiblir.

G. Peugère.

22e leçon

[illegible] chimiques [illegible]
célèbres par [illegible]

[illegible]

22e Leçon.

Autres divinités païennes célébrées par Lucrèce.

Les Muses, liv. I v. 920.

bien en général

22e leçon

Autres divinités païennes célébrées par Lucrèce. Les Muses. liv. I v. 920.

Nous avons vu que Lucrèce, tout en refusant de croire aux divinités païennes, emprunte à leur culte et à leur légende des tableaux qui ornent son poëme et contribuent à le sauver de la sécheresse didactique. Il serait étonnant que parmi les divinités dont il se souvient, on ne trouvât pas les Muses, cette personnification si gracieuse et si noble du génie et de l'inspiration des poëtes. Toutes les autres allégories du Paganisme ont aujourd'hui fait leur temps; celle-ci est encore chère aux écrivains les moins classiques de notre école moderne. Au dix-huitième siècle, elle plaisait si fort qu'un homme de génie la rappela assez mal à propos au milieu d'un ouvrage de philosophie politique. L'Invocation aux Muses par Montesquieu nous a été conservée; il voulait l'insérer dans son Esprit des lois et sa correspondance témoigne que ses amis et son éditeur eurent quelque peine à la lui faire supprimer.

Plus tard, au début et dans l'épilogue d'un poëme tout chrétien, Mr. de Chateaubriand invoquait encore les Muses. Lucrèce ne les a

pas oubliées; et plusieurs fois il a chanté les vierges du Parnasse sinon en poète croyant, du moins en grand poète. Ces morceaux, que nous allons étudier, ne sont pas seulement intéressants comme allégories païennes insérées avec bonheur dans un poème épicurien; ils offrent encore un autre caractère. Lucrèce, si humble devant Epicure, Lucrèce qui paraît écouter à genoux la doctrine philosophique de ce maître divin, lorsqu'il vient à parler de la tâche poétique qu'il a entreprise, sent à la fois et la grandeur des difficultés et la puissance de son propre génie; et sait être fier sans présomption.

Au 1er livre, vers 137, nous rencontrons un beau passage où les Muses ne sont point nommées, mais où se révèle cette double conscience de la difficulté et du génie qui saura la vaincre.

Je n'ignore pas, dit-il, qu'il est malaisé d'éclaircir en vers latins les obscures découvertes des Grecs, qu'il faut souvent employer des expressions nouvelles et lutter tout ensemble contre la pauvreté de la langue et la nouveauté des idées:

« Nec me animi fallit Graiorum obscura reperta
Difficile illustrare latinis versibus esse
(Multa novis verbis praesertim cum sit agendum)
Propter egestatem linguae et rerum novitatem.

Ce début assez simple offre néanmoins l'occasion de plusieurs remarques philologiques et littéraires. Nec me animi fallit est une tournure peu usitée que Lucrèce avait reçue de Plaute. Dans l'Epidicus, acte II. Sc. II. vers 55 nous lisons ces mots : " Dissimulabam me horum sermoni operam dare — Nec satis exaudiebam, nec sermonis fallebar tamen." Térence a donné de même un génitif pour complément au participe ou adjectif falsus. On trouve dans l'Eunuque (acte 2 Sc. 2. vers 43) ... " falsus animi es." Quant aux exemples d'adjectifs divers employés avec ce cas, ils ne sont pas rares. Virgile, dans un passage dont nous parlerons bientôt a écrit ce vers : " Nec sum animi dubius verbis ea vincere magnum ". (Georg. liv. III. vers 289)

(cf. I. 321 ; V. 98) Nous savons déjà que Lucrèce possède le grand art d'amener les expressions les unes par les autres : ici obscura reperta appelle illustrare, la métaphore est naturelle et complète.

Dans ces quatre premiers vers, un seul sentiment est exprimé, celui de la difficulté de l'œuvre. Lucrèce s'en prend à la langue latine qu'il déclare pauvre et même indigente. Cette accusation est plusieurs fois répétée et toujours dans les mêmes termes.

Au livre 1er, le poète philosophe, après avoir démontré que le monde est formé d'un nombre infini de petits corps indivisibles ou atomes, rencontre des opinions opposées à la sienne, qu'il examine et réfute successivement. Il en vient à la théorie des parties similaires ou homœoméries d'Anaxagore, et s'apercevant que la langue latine n'a pas de mot unique pour rendre cette idée, il s'exprime ainsi : Approfondissons maintenant la théorie d'Anaxagore, que les Grecs appellent homœomérie, et à laquelle l'indigence de notre langue maternelle ne nous permet pas de donner un nom latin. Cependant il est facile d'exprimer par des mots l'idée elle-même, et de dire ce que c'est que ce principe des choses, cette homœomérie, comme il la nomme.

« Nunc et Anaxagoræ scrutemur homeomeriam,
Quam Græci memorant, nec nostra dicere lingua
Concedit nobis patrii sermonis egestas.
Sed tamen ipsam rem facile est exponere verbis,
Principium rerum quam dicit homœomeriam. »

Au livre III, vers 259, il vient d'expliquer la nature de l'âme, composée selon lui d'éléments arrondis et subtils, les mêmes qui forment le feu, l'air et l'eau. Il ajoute, en suivant un mouvement analogue à celui des vers que nous venons

de citer :

Maintenant comment ces principes sont-ils mêlés entre eux, quel est l'arrangement qui les fait vivre ; voilà ce dont je voulais rendre compte ; l'indigence de ma langue maternelle me détourne malgré moi de cette entreprise ; cependant je puis effleurer le sujet et j'y toucherai légèrement :

« Nunc ea quo pacto inter sese mixta, quibusque
Compta modis vigeant rationem reddere aventem
Abstrahit invitum patrii <u>sermonis egestas</u>.
Sed tamen, ut potero, summatim attingere. »

Tangam. »

Ces morceaux ne sont pas de ceux où la poésie de Lucrèce brille du plus vif éclat ; on peut y relever des prosaïsmes presque inévitables ; mais on ne saurait leur refuser un certain mouvement ; le vers <u>Abstrahit invitum</u>, outre le curieux reproche adressé à la langue latine, nous présente une heureuse union entre un mot qui fait image (<u>abstrahit</u>) et un mot tout abstrait (<u>Egestas</u>)

Cicéron a ressenti la même difficulté que Lucrèce, et il en parle au troisième livre du <u>de Finibus</u> (chapitre 1er) : Vous n'ignorez pas, dit-il, combien la manière de disputer

des Stoïciens est subtile ou plutôt épineuse, surtout pour nous autres Romains, qui sommes quelquefois obligés de créer des mots et d'imposer à de nouvelles choses de nouveaux noms :

« Stoïcorum autem non ignoras quam sit subtile vel spinosum potius, disserendi genus : id que quum Graecis, tum magis nobis quibus etiam verba parienda sunt, imponenda que nova novis rebus nomina. »

Subtilité des Stoïciens, nouveauté de leurs idées, voilà selon Cicéron, les deux causes qui rendent difficile tout ouvrage latin sur leurs doctrines. Il y a bien entre cette plainte et celle de Lucrèce (Multa novis verbis, etc) une analogie qu'on ne peut méconnaître ; mais il nous semble que le poète va plus loin quand il reproche au latin d'être une langue pauvre. Cicéron, dans le 1er livre du même traité repousse avec force cette accusation : J'ai toujours cru, dit-il, et je m'en suis souvent expliqué, que la langue latine non seulement n'est point pauvre, comme ils se l'imaginent, mais qu'elle est même plus riche que la langue grecque :

« Sentio et saepe disserui latinam linguam non modo non inopem, ut vulgo putarent, sed locupletiorem etiam esse quam Graecam. »

Cependant la lecture même de ses ouvrages semble prouver qu'il est difficile en latin de trouver des termes justes pour rendre les idées philosophiques, car les mots grecs s'y rencontrent en assez grand nombre.

Pline le jeune est revenu à l'opinion de Lucrèce, dont il emprunte l'expression egestas. Ce n'est pas dans une discussion philosophique sur des matières nouvelles ou épineuses; c'est en essayant de traduire quelques vers grecs qu'il s'est aperçu de cette indigence. Voici sa lettre qui est fort courte (livre IV, 18):

« Pline à Antonin. »

« J'ai essayé de traduire en latin quelques-unes de vos épigrammes grecques. Puis-je mieux vous prouver à quel point j'en suis charmé! J'ai bien peur de les avoir gâtées, soit par la faiblesse de mon génie, soit par la stérilité, ou pour parler comme Lucrèce, par l'indigence de notre langue. Que si vous croyez apercevoir quelque agrément dans la traduction qui est latine et de ma façon, imaginez-vous les grâces de l'original qui est grec et de votre main. »

« C. Plinius Antonino suo S. »

« Quemadmodum magis approbare tibi possum, quantopere mirer epigrammata tua græca, quam quod quædam æmulari latine et exprimere tentavi? In deterius quidem. Accidit hoc primum imbecillitate ingenii mei; deinde inopia, vel potius, ut Lucretius ait, egestate patrii sermonis. Quod si hæc, quæ sunt et latina, et mea, habere tibi aliquid venustatis videbuntur, quantum putas inesse eis gratiæ quæ et a te, et græce proferuntur! Vale. »

Virgile aussi se plaint de la difficulté de son sujet, mais il n'en rejette pas la faute sur l'indigence de la langue. Le sujet est petit; il faut beaucoup d'art et de talent pour le relever. Le tour est imité de Lucrèce, le fond de la pensée est très différent:

« Je n'ignore pas, dit-il, combien il est malaisé d'exprimer tout cela, et de donner une telle beauté poétique à un aussi mince sujet:

« Nec sum animi dubius verbis ea vincere magnum
Quam sit, et angustis hunc addere rebus
honorem. »

Enfin Manilius a répété, après ces deux grands poètes, qu'il trouvait difficile la tâche

dont il s'était chargé. Son sujet à lui n'est ni trop élevé ni trop bas ; mais il est monotone et sans vie. Nous avons déjà vu qu'Aratus avec tout son talent, ne peut rendre vraiment poétique une longue description d'étoiles : que sera-ce si comme Manilius on écrit cinq chants d'astronomie ? Lui-même a senti le péril, mais dans un vers fort élégant, il paraît renoncer à embellir son sujet.

La matière elle-même, dit-il, ne veut qu'être enseignée ; et se refuse à tout ornement :

« Ornari res ipsa negat, contenta doceri. »

Lucrèce au contraire s'encourage à triompher des difficultés. C'est le sentiment de l'amitié qui l'anime ; il veut plaire à Memmius ; il veut l'instruire :

« Cependant ton mérite, l'espoir de goûter les douceurs d'une amitié charmante me persuadent d'endurer toutes les fatigues, m'engagent à veiller durant les nuits sereines, cherchant par quelles paroles, par quelle poésie je pourrai faire briller aux yeux de ton intelligence une lumière qui éclairera pour toi tous les secrets de la nature :

« Sed tua me virtus tamen et sperata voluptas
Suavis amicitiæ quemvis perferre laborem
Suadet, et inducit noctes vigilare serenas
Quærentem, dictis quibus et quo carmine demum
Clara tuæ possim præpandere lumina menti,
Res quibus occultas penitus convisere possis. »

Quelle harmonie ravissante règne dans ces vers! Quelle douceur dans les premiers! Quelle élévation dans ceux qui terminent le morceau! Cet espoir de mériter encore davantage l'amitié de Memmius est exprimé avec une tendresse touchante; le calme qui entoure le poète veillant et s'inspirant dans la nuit, la profondeur des secrets de la nature, l'immensité et la pénétration du regard que le philosophe jette sur cet abîme, tout cela est rendu avec une sublime simplicité. Remarquons cette expression: <u>præpandere lumina menti</u>, que Lucrèce applique, dans un autre endroit à Epicure, et qui prépare si bien le <u>penitus convisere</u>.

Au même livre (vers 920) nous trouvons un passage où des idées analogues sont exprimées. La difficulté de l'œuvre, l'amour et l'espérance de la gloire inspirent Lucrèce une seconde fois:

« Allons, dit-il, continue à t'instruire,

écoute-moi pour t'éclairer encore. Je n'ignore pas combien ces principes sont obscurs; mais une grande espérance de gloire a rempli mon cœur d'enthousiasme, et a versé dans mon sein un doux amour des Muses:

« Nunc age, quod superest, cognosce et clarius audi.
Nec me animi fallit quam sint obscura: sed acri
Percussit thyrso laudis spes magna meum cor,
Et simul incussit suavem mi in pectus amorem
Musarum.... »

Le mouvement est à peu près le même que dans le morceau déjà cité. Mais on s'aperçoit ici qu'on est au milieu des démonstrations philosophiques et du développement d'un système; les mots quod superest cognosce, clarius audi, l'indiquent suffisamment. L'enthousiasme inspiré par l'espérance de la gloire est exprimé d'une manière poétique et originale; Lucrèce lui donne cette puissance que la fable attribuait au thyrse des Bacchantes et qui égarait la raison.

Epargne, épargne-moi, a dit Horace, ô Bacchus armé du thyrse redoutable:

« ... Evoe parce, Liber,
Parce gravi metuende thyrso. »

(Odes II, 19. vers 85.)

Ici, il y a une grande hardiesse à unir cette image avec une abstraction comme laudis spes; c'est le procédé familier de Lucrèce qui lui réussit toujours bien. — Percussit et incussit sont des expressions de même nature, mais non synonymes; car on ne dirait pas percussit amorem pectori. — Suavem amorem est élégant, mais il a peut-être moins de douceur que le suavis amicitiae que nous venons de voir.

Après ces quatre premiers vers, où les Muses sont nommées, nous arrivons à un beau morceau qui trouve deux fois sa place dans le poëme: ici, et au début du quatrième livre. Forbiger suppose qu'en cet endroit il est interpolé, et que les quatre vers ont été faits par l'interpolateur, uniquement pour l'amener. S'il en était ainsi, cet inconnu se serait montré grand poëte; mais rien ne nous force à admettre une pareille conjecture. C'est Lucrèce lui-même qui s'est répété. Il n'avait pas eu le temps de mettre la dernière main à son œuvre; s'il l'avait eu, il aurait examiné quelle place convenait le mieux à ces morceaux dont il essayait l'effet en plusieurs endroits du poëme. Celui-ci est véritablement mieux placé au début du 4e livre qu'au vers 924 du 1er: s'il est permis de supposer quelque chose, supposons que Lucrèce l'avait retranché d'ici et laissé seulement là

où nous aimons le mieux à le trouver.

Ces vers, que nous allons étudier, nous offrent une suite d'images charmantes, qui se rapportent à trois points principaux : à la difficulté de l'œuvre, à l'originalité poétique dont Lucrèce a conscience et dont il est fier, et à la fiction des Muses, adoptée par lui comme une pure allégorie.

Après les quatre vers cités plus haut, il ajoute :

Excité par cet amour (des Muses) et sentant mon esprit plein de vie, je parcours les demeures des Muses, là où nul sentier n'a encore été tracé, où nul pied ne s'est posé avant le mien ; j'aime à m'approcher des sources vierges, et à y boire ; j'aime à cueillir des fleurs nouvelles et à poser sur ma tête une couronne brillante, dont les Muses n'ont encore ombragé le front d'aucun poète :

« ... Quo nunc instinctus, mente vigenti
Avia Pieridum peragro loca, nullius ante
Trita solo ; juvat integros accedere fontes
Atque haurire : juvat que novos decerpere flores,
Insignemque meo capiti petere inde coronam,
Unde prius nulli velarint tempora Musæ. »

C'est ce vers Avia Pieridum qui commence

le quatrième livre et qu'il le commence si bien. Dans le reste du morceau, il y a quelques variantes dont nous tiendrons compte.

Le sentiment exprimé ici est un juste orgueil du poète qui a conscience de son originalité. Les poètes latins, lorsqu'ils se croient originaux, ont coutume de le faire remarquer au lecteur et de s'en glorifier. Et il faut convenir que les lecteurs de Rome n'étaient pas à cet égard aussi difficiles que nous. Il suffisait, pour être reconnu original, d'imiter des ouvrages grecs qui n'avaient pas encore eu d'imitateurs. Un traducteur en vers de Xénophane ou de Parménide, par cela seul qu'il était le premier à les traduire, pouvait se faire gloire de son originalité. Comment donc aurait-on refusé ce mérite à Lucrèce? Qui, avant lui, avait traité en vers la doctrine d'Épicure? D'autres, sans doute, avaient composé, d'après les Grecs, des poèmes philosophiques et scientifiques. Ennius avait écrit l'<u>Epicharme</u>, Cicéron avait traduit Aratus; à cette époque même un certain Salluste versifiait assez mal Empédocle et Varron d'Atax reproduisait les Alexandrins. Mais Lucrèce sentait bien qu'il allait traiter ce genre de sujets comme personne n'avait su le faire, et il suffisait à ses lecteurs d'avoir lu les

900 premiers vers de son poëme, pour s'apercevoir que dans cette région du ciel il se levait un soleil qui éclipsait toutes les étoiles.

Rien n'égale la variété et la poésie des images dont il se sert pour exprimer l'originalité de son entreprise et la confiance que lui donne le sentiment de son génie. On y retrouve une grâce et une fraîcheur qui rappellent un des plus heureux passages d'Euripide. Peut-être cette description des retraites des Muses a-t-elle été inspirée de loin par celle de la prairie où Hippolyte va cueillir et former la couronne qu'il destine à la statue de Diane.

Reçois, dit-il, ô ma souveraine, cette couronne que je t'apporte. Je l'ai cueillie dans une prairie vierge, où nul berger ne vient paître son troupeau, où le fer n'a jamais passé, et que parcourt l'abeille au printemps:

Σοί τόνδε πλεκτὸν στέφανον ἐξ ἀκηράτου
λειμῶνος, ὦ δέσποινα, κοσμήσας φέρω,
ἔνθ' οὔτε ποιμὴν ἀξιοῖ φέρβειν βοτά
οὐδ' ἦλθέ πω σίδηρος, ἀλλ' ἀκήρατον
μέλισσα λειμῶν' ἠρινὸν διέρχεται.

Chaque détail du tableau de Lucrèce mérite

l'attention. Trita est une expression heureuse ; on l'appliquait aux lieux communs rebattus qu'avaient mille fois développés des poètes ou des orateurs.

Solo, dans l'ancienne latinité, signifiait toute surface plane ; ici c'est la plante du pied.

Integros fontes, sources dont aucune lèvre ne s'est approchée, sources vierges. On dirait de même integra puella. Cette expression si poétique et si délicate a été reprise par Horace :

O toi, dit-il, qui aimes les sources vierges, douce Muse, cueille tes fleurs les plus belles, tresse une couronne à mon cher Lamia :

« ... O quae fontibus integris
Gaudes, apricos necte flores,
Necte meo Lamiae coronam. »
(Odes, I. 26)

Le vers de Lucrèce sur la couronne que les Muses donnent au poète rappelle ceux où il a parlé d'Ennius (Livre I. v. 118) :

Ennius, dit-il, qui le premier a été cueillir sur l'Hélicon ombragé une couronne au feuillage toujours vert :

« ... Qui primus amoeno
Detulit ex Helicone perenni fronde coronam. »

La grâce et l'harmonie du début que nous venons de citer ne pouvaient être surpassées, même par Virgile et par Horace.

Au 3e. livre des Géorgiques (vers 289) Virgile atteste également sa propre originalité ; comme son prédécesseur, il est encouragé à vaincre la difficulté de sa tâche par la gloire même de poète original, qu'il espère obtenir.

Après les deux vers qu'on a déjà lus plus haut, (Nec sum animi dubius, etc.) il ajoute :

Mais un amour plein de douceur m'entraîne vers les hauteurs solitaires du Parnasse ; j'aime à parcourir ces sommets, où nul sentier empreint de traces antérieures ne conduit par une douce pente à la fontaine de Castalie !

« Sed me deserta per ardua dulcis
Raptat amor : juvat ire jugis, qua nulla priorum
Castaliam molli devertitur orbita clivo. »

C'est du Lucrèce renouvelé avec beaucoup d'art et de grâce ; mais assurément ces vers, malgré tout leur charme, n'effacent pas ceux du prédécesseur de Virgile ; on peut même regretter plusieurs traits de Lucrèce qu'on ne retrouve pas ici, et que le génie de l'imitateur a négligés.

Horace s'est souvenu heureusement de ce morceau du poëme de la Nature, mais il ne l'a pas, non plus surpassé.

Nous connaissons déjà les vers de l'ode 26e du 1er livre, où il prie la Muse de tresser une couronne pour son ami.

Dans l'épître 19e adressée à Mécène, il se glorifie, lui aussi, de son originalité comme poète lyrique latin. La fierté du génie s'exprime ici avec plus de familiarité que chez Lucrèce, mais avec non moins de grâce; les images qui représentent l'audace et la gloire poétiques, sont encore le sentier non frayé et la couronne de feuilles vertes:

Le premier, j'ai osé marcher librement dans un chemin solitaire, j'ai imprimé ma trace sur un sol vierge encore. Le génie qui sent sa force est roi et conduit l'essaim des poëtes. Le premier j'ai fait connaître au Latium les iambes du chantre de Paros; mais Archiloque ne me prêta que son rhythme et son âme; je lui laissai ses terribles sujets, ses traits funestes à Lycambe. Ne retranchez pas toutefois quelques feuilles à ma couronne, parceque j'ai craint de changer sa mesure et la cadence de ses vers:

« Libera per vacuum posui vestigia princeps;

Non aliena meo pressi pede. Qui sibi fidit,
Dux regit examen. Parios ego primus iambos
Ostendi Latio, numeros animosque secutus
Archilochi, non res et agentia verba Lycamben.
Ac ne me foliis ideo brevioribus ornes,
Quod timui mutare modos et carminis artem„

Un ami d'Horace, nommé Titius, s'exerçait aussi dans le genre lyrique le plus élevé. Horace demande de ses nouvelles à Julius Florus.

(Epitres liv. 1. 3. vers 9) Que fait Titius, dit-il, dont le nom doit bientôt voler sur la bouche de nos Romains, Titius qui dédaignant les lacs et les ruisseaux connus du vulgaire, a osé, sans pâlir, s'abreuver aux sources Pindariques :

« Quid Titius, Romana brevi venturus in ora,
Pindarici fontis qui non expalluit haustus,
Fastidire lacus et rivos ausus apertos ?

Enfin, dans l'épitre 2e du deuxième livre, il déclare qu'à la ville, il ne saurait être inspiré, et il réclame pour lui-même et pour tous les poètes la solitude des bois. Il y a ici deux vers qui rappellent de loin la description des retraites des Muses par Lucrèce :

Tout le chœur des poètes aime les bois

et fuir les villes : ce sont de vrais adorateurs de Bacchus, ami du sommeil et de l'ombre :

« Scriptorum chorus omnis amat nemus et fugit urbes
Rite cliens Bacchi somno gaudentis et umbra. »

Après Virgile et Horace qui ont profité avec art des vers de Lucrèce, bien d'autres sont venus qui les ont répétés en les affaiblissant, et qu'il serait trop long de citer; Manilius, par exemple, au début de son 3e livre.

Il est curieux du reste que Virgile et Horace n'aient voulu ou n'aient pu revendiquer leur droit au titre de poètes originaux qu'en empruntant des images de Lucrèce.

La plupart ont été reproduites par Mr. Charles Loyson dans une ode qu'il adressa en 1820 au poète italien Manzoni. Une de ses strophes harmonieuses et poétiques, et où nous ne regretterions qu'un seul vers un peu faible, mérite d'être citée après les beaux passages des poètes latins :

« Retraite impénétrable et sainte,
Où l'on ne voit de toutes parts
Ni la trace de l'homme empreinte

Ni le sillon poudreux des chars ;
Monts inconnus, forêts sauvages,
Fleuves sans nom, secrets rivages,
Remplis d'un silence éternel ;
Source limpide et solitaire,
Où l'oiseau seul se désaltère,
En quittant les plaines du ciel. „

Les vers qui, chez Lucrèce, suivent ceux que nous venons d'étudier, expriment encore par des images + familières au poète sur la nature, l'importance, la difficulté de son œuvre et sur l'art à l'aide duquel il compte l'accomplir et la rendre digne de l'admiration et de l'amour des hommes :

+ des idées

"(J'espère la couronne) dit-il, d'abord parceque j'enseigne de grandes choses, et que je m'efforce d'affranchir les âmes des liens étroits des superstitions ; ensuite parceque sur un sujet si obscur je compose des vers si pleins de clarté et d'éclat, embellissant toutes choses du charme des Muses. Cet usage de la poésie n'est pas non plus sans raison. Quand les médecins veulent donner l'absinthe amère aux enfants, ils enduisent les bords de la coupe de la douce et blonde liqueur du miel, afin

que les lèvres de ces enfants soient trompées grâce à l'ignorance de leur âge, qu'ils boivent le breuvage amer, et par une salutaire illusion, reviennent à la santé et à la vie :

v. 930 « Primum quod magnis doceo de rebus, et arctis
Relligionum animos nodis exsolvere pergo ;
Deinde quod obscura de re tam lucida pango
Carmina, Musaeo contingens cuncta lepore.
Id quoque enim non ab nulla ratione videtur :
Sed veluti pueris absinthia tetra medentes
Quum dare conantur, prius oras pocula circum
Contingunt mellis dulci flavoque liquore,
Ut puerorum aetas improvida ludificetur,
Labrorum tenus, interea perpotet amarum
Absinthi laticem, deceptaque non capiatur,
Sed potius tali facto recreata valescat : »

Lucrèce cherche à persuader à l'humanité une désolante doctrine ; mais ce qui l'excuse et ce qui fait plaindre son erreur, c'est qu'il veut sincèrement soulager les misères morales de l'homme. La superstition (et à ses yeux toute religion mérite qu'on l'appelle ainsi) * est un des fléaux dont il faudrait, selon lui, se délivrer avant tous les autres. Il travaille, pour sa part, à cette

* il ne se sert pas du mot Superstitio mais du mot religio, que les traducteurs modernes, pour ne pas profaner le mot religion traduisent par Superstition.

délivrance; il y travaille de bonne foi; nous condamnons son erreur, mais nous n'osons condamner son caractère. Cette fierté poétique qui vient de la conscience du génie et d'une difficulté glorieusement vaincue, trouve aussi grâce devant nous; et même nous y applaudissons, quand elle s'exprime en si beaux vers.

Le mot _tam lucida_ a ici une grande force; il ne signifie pas seulement _clairs_, mais tout _brillants_ de la splendeur des Muses.

Contingens est une expression figurée et délicate, que Lagrange a très mal traduite, en y substituant une métaphore ampoulée: Je jette des fleurs, dit-il, sur les épines d'une physique aride.

Cette expression, d'ailleurs, amène et prépare une comparaison qui est restée justement célèbre. Rien n'est plus ingénieux et plus poétique que d'avoir comparé le soin qu'il prenait de répandre sur ses doctrines un peu arides le charme des Muses, à cette innocente ruse des médecins qui trompent les enfants malades par le goût du miel, et qui les trompent pour les sauver. La comparaison est si spirituelle, que quelques juges sévères ont cru y remarquer, dans l'expression de véritables abus d'esprit. — _Labrorum tenus_ a été critiqué; mais ce trait est à la fois spirituel

et juste. L'illusion n'est pas longue; dès que le breuvage a dépassé les lèvres, son goût amer se fait sentir. Decepta que non capiatur offre un sens clair, mais peu satisfaisant: decepta, elle est trompée (l'enfance); Non capiatur, elle n'est pas saisie par le malheur. On voit que ce rapprochement de deux mots semblables est un peu forcé, et que par conséquent on a le droit de le condamner comme jeu de mots. Quand Virgile a dit (Enéid. VIII, 295) en parlant des Troyens échappés à la ruine de leur ville: "Nec capti potuere capi", il a dit quelque chose de plus plein et de plus significatif: "On les a pris, quand la ville est tombée au pouvoir du vainqueur; eh bien, non, ils n'étaient pas pris."

c'est plutôt par le mal.

il ne faudrait pas je crois, paraître trop approuver ce trait de Virgile, non moins recherché que celui de Lucrèce.

Lagrange, que tout à l'heure nous avons dû blâmer, se relève en cet endroit; il traduit decepta que non capiatur par ces mots: innocente trahison. C'est au fond, le sens du latin, sans jeu d'esprit, sans rapprochement forcé. Mr. de Longeville a rendu ces vers de Lucrèce par d'autres vers très élégants; il semble avoir porté tout l'effort de son talent sur ce beau passage, qui était assurément bien digne de tant de soin. L'interprète, du reste ne s'est pas répété comme Lucrèce. Au 1er. chant et au 4e. sa traduction est

différente. Voici celle du 4e Chant, la meilleure des deux à notre avis :

« Vers des bords inconnus j'aime à prendre l'essor,
J'aime le pur cristal d'une onde vierge encor.
Loin des sentiers battus je cueille avec délices
Les fleurs qui pour moi seul entr'ouvrent leurs calices
O Muses, couvrez-moi de ces brillants rameaux
Qui jamais n'ont orné le front de mes rivaux.
Il est temps qu'à mes vœux ma gloire enfin réponde ;
Je romps les fers sacrés qui pèsent sur le monde.
Dans la nuit de l'erreur j'apporte la clarté ;
De mon génie ardent jaillit la vérité.
Mais aux mâles accents de sa voix trop hardie
Les Muses uniront leur douce mélodie.
Par un breuvage amer, quand l'adroit médecin
Veut d'un débile enfant purifier le sein,
Sur les bords de la coupe alors sa main savante
Verse d'un miel doré la liqueur décevante,
Et de la noire absinthe ignorant l'âpreté,
Heureux à son insçu l'enfant boit la santé.

. . . .

A ce miel savoureux que ma muse distille,
Puissé-je accoutumer le vulgaire indocile.
Et toi, loin du séjour des Superstitions,

Viens, suis mon vol rapide aux douces régions
Où la vérité règne, où sa clarté sublime
Laisse de la nature interroger l'abîme. »

Quant à la comparaison elle-même, elle a été souvent reproduite. Horace (Sat. liv. 1, 1. vers 24) en a trouvé une équivalente, moins poétique peut-être, mais fort jolie et fort convenable au ton général de la Satire :

« Après tout, qui empêche de dire la vérité en riant ? Les précepteurs parfois donnent de petits gâteaux aux enfants pour les engager à apprendre leurs lettres :

« ... Quanquam ridentem dicere verum
Quid vetat ? ut pueris olim dant crustula blandi
Doctores, elementa velint ut discere prima. »

Quintilien, au commencement de son troisième livre, annonce qu'il va entrer dans des détails fatigants, dont il essaiera de sauver l'ennui, mais qu'il n'espère pas rendre agréables à tout le monde. Il cite Lucrèce, et il ajoute :

« Je crains qu'on ne trouve dans ce livre peu de miel et beaucoup d'absinthe, et qu'il ne soit plus utile aux études que vraiment agréable :

« Sed nos veremur ne parum hic liber mellis et absinthii multum habere videatur, sit que salubrior studiis, quam dulcior. » Quoiqu'en dise Quintilien, le tour même de cette phrase peut donner bon espoir à ses lecteurs.

Le Tasse, dans la 3e. stance de son premier chant, a traduit le poète latin :

« Ainsi nous présentons à un enfant malade les bords d'un vase enduit d'une douce liqueur ; heureusement trompé, il boit des sucs amers et revient à la vie :

« Cosi all' egro fancial porgiamo asperti
Di soave licor gli orli del vaso :
Succhi amari ingannato intanto ei beve,
E dall' inganno suo vita riceve. »

Voltaire dit que ces vers sont goûtés en Italie, mais que cette image familière serait mal reçue dans un poème épique français. Il semble qu'ici Voltaire se fait une idée exagérée de la majesté épique. C'est avec de pareilles théories sur la noblesse des genres qu'on se guinde, et qu'on enlève à la poésie beaucoup de naturel et de charme.

Dans les vers suivants, Lucrèce applique sa comparaison à son œuvre :

« De même, dit-il, que cette doctrine semble souvent un peu aride à ceux qui ne l'ont pas étudiée, et que le vulgaire s'en détourne avec effroi, j'ai voulu te l'exposer dans une poésie pleine de douceur, la recouvrir en quelque sorte du miel des Muses, et essayer si je pourrais de cette façon captiver ton esprit par mes vers et te faire apercevoir tout l'arrangement et toute la figure de la nature :

« Sic ego nunc, quoniam hæc ratio plerumque videtur
Tristior esse, quibus non est tractata, retroque
Vulgus abhorret ab hac, volui tibi suaviloquenti
Carmine Pierio rationem exponere nostram,
Et quasi Musæo dulci contingere melle.
Si tibi forte animum tali ratione tenere
Versibus in nostris possem, dum perspicis omnem
Naturam rerum, et qua constet compta figura. »

Toutes les expressions de la comparaison sont ici appliquées avec le plus grand art. Le vulgaire qui se détourne plein d'effroi (abhorret) fait comme l'enfant à l'aspect du breuvage amer. Le vers Et quasi Musæo résume la comparaison et en explique fort bien le sens.

Hæc ratio signifie ce système, cette doctrine,

On ne peut nier que dans ces derniers vers *ratio* ne soit trop souvent répété. Nous l'avions déjà vu plus haut dans le sens de *raison*, *motif raisonnable* « *Id quoque enim non ab nulla ratione videtur* » et nous aurions pu faire remarquer que ce vers tout entier est un peu lourd et prosaïque. *Suaviloquenti*, au contraire, est une expression très poétique et très élégante. Cicéron, au 15e chapitre de son *Brutus*, parle d'un illustre personnage de l'ancienne Rome dont Ennius avait loué l'éloquence, et à cette occasion, il cite quelques vers bien rudes du vieux poète :

« Additur orator Cornelius Suaviloquenti
Ore Cethegus Marcu' Tuditano Collega
Marci filius .... »

Il paraît aimer cette expression *Suaviloquenti* et surtout le doux langage (ἡδυέπεια) qu'elle exprime :

« Ennius, dit-il, appelle M. Cornelius Cethegus orateur et lui accorde le doux langage, qui maintenant n'appartient pas au grand nombre ; car de notre temps certains orateurs aboient et ne parlent pas :

« Et oratorem appellat, et Suaviloquen-

tiam tribuit quae nunc quidem non tam est in plerisque; latrant enim jam quidam oratores, non loquuntur. »

Le vers *Et quasi Musaeo*, outre son mérite poétique, nous montre parfaitement comment on passe de la comparaison à la métaphore.

Au quatrième livre, le morceau se termine d'une manière un peu différente : au lieu de *qua constet compta figura*, nous lisons *persentis utilitatem*, qui est prosaïque et qui a le tort d'amener une troisième consonnance en *em*. — Plus haut, Lucrèce a remplacé *Sed potius tali facto* par *Sed potius tali a tactu*. *Facto* est prosaïque, *tactu* est impropre; car ce n'est pas parceque les lèvres de ces enfants ont touché le miel, qu'ils reviennent à la santé.

Tels sont les passages où Lucrèce a parlé de la difficulté et de la grandeur de son oeuvre, et où respire la conscience de son génie et le légitime espoir d'une gloire éclatante. Malgré quelques taches légères, nous l'avons beaucoup admiré, et nous avons applaudi à l'usage qu'il savait faire des fictions mythologiques sans y croire; heureusement, pour notre plaisir, il a dans d'autres en-

droits encore parlé des Muses avec beaucoup de grâce; l'étude de son paganisme littéraire nous prépare donc de nouveaux sujets d'admiration.

De Tréverret

23e Leçon.

L'invocation à Calliope du VIe livre

et

L'invocation à Vénus du premier.

Rédaction exacte, mais un peu sèche encore. On souhaiterait plus d'élégance, d'agrément dans l'expression, quelquefois même plus de justesse.

23e leçon.

L'invocation à Calliope du VIe livre, et L'invocation à Vénus du premier.

L'étude des éléments du génie de Lucrèce et des sources auxquelles il a puisé son inspiration, nous a fait considérer successivement son enthousiasme pour Epicure, la conviction qu'il a de la vérité, de l'utilité des doctrines qu'il enseigne, la richesse, la puissance de son imagination. Cet examen a amené sous nos yeux un grand nombre de beaux passages. Nous avons vu ceux où, dérogeant à ses principes philosophiques, il rend hommage à son génie, et se montre dans l'exposition d'un système aride,

La dérogation consiste dans l'emploi fait par le poète de divinités non admises par le philosophe.

« ... Musaeo contingens cuncta lepore. »

Le nom des Muses revient souvent dans son poème. Comme philosophe il les repousse, mais comme poète il ne peut consentir à les chasser de ses vers. Cette épithète Musaeus est pleine de grâce et d'élégance; on la retrouve, livre II. vers 410. Lucrèce vient de dire que tous les objets qui frappent nos sens ne sont pas formés des mêmes atomes, et il ajoute, pour le prouver:

« Ne tu forte putes serræ stridentis acerbum
Horrorem constare elementis lævibus æque
Ac Musæa mele, per chordas organici quæ
Mobilibus digitis expergefacta figurant. »

Elementis lævibus, ce sont des atômes polis, arrondis. Musæa mele : cette expression, la seule ici qui soit de notre sujet présent, est toute grecque : Μουσαῖα μέλη. Il y a dans le premier vers une expression d'une rare énergie : Serræ stridentis acerbum - Horrorem, et en même temps un effet d'harmonie imitative encor plus expressif que dans le vers de Virgile :

Georg. liv. I. 143.

« Tum ferri rigor, atque argutæ lamina serræ. »

Les deux derniers vers sur la musique sont admirables. Le mot expergefacta et le mot figurant sont d'une heureuse hardiesse : les doigts des musiciens éveillent et dessinent les sons sur la lyre. Le poëte pour caractériser les phénomènes de l'ouie, emploie des mots qui s'appliquent ordinairement à d'autres sens. Plus haut, pour désigner le grincement de la scie, il s'est servi de l'adjectif acerbum qui s'applique aux sensations du goût. C'est un procédé habituel à Lucrèce, et il en résulte souvent des alliances de mots fort agréables.

Ce passage, comme bien d'autres, montre

son goût pour la musique. Nous en avons déjà cité deux vers dans la 19e leçon, tirés l'un du livre IV, vers 587, l'autre du livre V, vers 396. Dans un autre passage du livre IV, il parle des souvenirs du théâtre, et il y comprend la musique:

v. 978. « Et citharae liquidum carmen, chordasq. loquentes. »

Ce qui ravissait Lucrèce, était une musique bien imparfaite encore. Mais dans le Ve livre, vers 1400, il expose les jeux grossiers ~~encore~~ qui charmaient les premiers hommes. Parmi ces délassements, il compte la danse, la musique. On pourrait lui appliquer ce qu'il dit lui-même de ces premiers essais d'harmonie. La musique de son temps était loin d'avoir la douceur et la perfection qu'elle acquit plus tard; cependant, toute grossière qu'elle était, elle lui suffisait à lui procurer des émotions délicieuses.

Dans le livre VI, au vers 92, il invoque Calliope. Il vient d'énumérer les vérités qui lui restent à démontrer, et il ajoute:

« Tu mihi supremae praescripta ad candida calcis
Currenti spatium praemonstra, callida Musa,
Calliope, requies hominum, divumque voluptas;
Te duce, ut insignem capiam cum laude coronam. »

Au vers 47, dans un passage très altéré, que les éditeurs restituent chacun à sa manière, mais dont le sens cependant est facile à deviner, il s'était représenté sur un char, achevant sa carrière et développant ce qui lui reste à exposer des principes d'Épicure.

Quelquefois au lieu de Callis, on écrit calcis. Le sens serait bon, mais la correction n'est pas nécessaire. Lucrèce dit candida collis, comme il a dit dans un autre endroit : prima virorum. Il désigne par là la place blanche de la carrière ; c'est la ligne blanche tracée à la craie, qui marque l'endroit où s'arrêtent les concurrents. On peut remarquer l'art avec lequel le poète prépare ses expressions et développe ses images. Ainsi le premier vers amène le second : Currenti spatium demonstra. Ce mot Callida Musa est plein de grâce. Le vers suivant, requies hominum, etc, ajouté à ce mot complète l'effet que veut produire le poète. Ces expressions sont agréables et vivement senties. Le requies hominum surtout est délicieux.

Nous aurons occasion de revenir à ce vers. Ils ne sont pas sans intérêt parce qu'ils indiquent clairement que le sixième livre était bien le dernier du poëme. Nous pourrions montrer ici la manière dont correspondent entre elles toutes les parties du

cet ouvrage. Lucrèce finit son dernier livre par une description de la peste d'Athènes; il le commence par l'éloge de cette ville. Avant d'achever son poème, il invoque les Muses.

A ce passage correspond la belle invocation qui ouvre le premier livre. C'est le morceau le plus célèbre et le plus brillant du poème. Lucrèce part d'un symbole mythologique qui n'a pas d'autorité dans sa philosophie. Mais par la force de son imagination il approche de la foi naïve des anciens poètes. Il est tourmenté de l'idée de rendre agréable une matière dont il connaît toute la sécheresse. Il implore la puissance créatrice qui produit et gouverne le monde, Vénus, la mère des Romains, et la prie de répandre sur ses vers la beauté qui est un des attributs de la déesse. Lucrèce accepte la tradition; il se fait un moment païen. Mais c'est un paganisme de pure convention, comme celui d'Empédocle, qui admettait pour gouverner le monde deux principes νεῖκος et φιλία, la haine et l'amour et qui désignait quelquefois le dernier sous le nom d'Aphrodite. Lucrèce de même célèbre Vénus; mais sous ce nom mythologique, on reconnaît la force qui réunit les éléments, qui reproduit les animaux. Il insiste à peine sur son caractère religieux, quand il

la prie d'animer et d'embellir ses vers, ne fût-ce que pour Memmius, qu'elle favorise.

Ces vers de Lucrèce ont été écrits à la même époque que ceux de Cicéron. Mais on y trouve une élégance et une harmonie hâtives. Ils surprennent par leur jeunesse quand on les compare à ceux du grand orateur. Les éditeurs ont essayé de leur conserver un air d'antiquité en les écrivant avec l'orthographe incomplète et douteuse des monuments du siècle de Lucrèce. Cette orthographe surannée ~~même~~ ne sert qu'à mieux montrer leur caractère de nouveauté. Il y a bien encore quelque rudesse, quand on le lit après ceux de Virgile. Mais quand on les compare à ceux d'Ennius et de Cicéron, on est frappé de l'élégance et de l'harmonie nouvelle introduite par Lucrèce :

« Æneadum genitrix, hominum divumq. voluptas,
Alma Venus, cœli subter labentia signa
Quæ mare navigerum, quæ terras frugiferentes
Concelebras : per te quoniam genus omne animantum
Concipitur, visit que exortum luminis oras. »

Il est certain qu'en entendant ces cinq vers, on croirait que ce sont des vers de Virgile. Les

premiers mots. Aeneadum genitrix sont une concession du poëte aux traditions politiques et religieuses de ses concitoyens. Les traducteurs n'ont pas toujours compris qu'il était nécessaire de commencer ainsi la phrase pour rendre l'intention de Lucrèce. D'ailleurs, il y a dans l'énumération des attributs de la déesse une gradation bien marquée ; son pouvoir s'étend sur les Romains, les hommes et les Dieux en général, la mer et la terre. C'est un vaste tableau à la manière de Virgile, celui de tous les poëtes qui sait le mieux grouper les détails et former par là de vives et complètes images.

« .. Cœli subter labentia signa,
Quæ mare navigerum, quæ terras frugiferentes. »

Navigerum et frugiferentes sont des épithètes homériques placées à dessein : les astres qui dominent la mer et la terre président à la navigation et à l'agriculture. Ce rapport a été bien saisi par Bernardin de St. Pierre, dans sa huitième étude sur la nature. Il traduit le morceau à peu près tout entier, mais en marquant un peu trop les traits. Il passe les premiers mots, qui d'ailleurs ne sont pas de son sujet :

« Volupté des hommes et des Dieux, douce

Vénus, qui faites lever sur la mer les constellations qui la rendent navigable, et qui couvrez la terre de fruits ..... »

Qui faites lever, est ajouté au texte et à la réalité. Vénus n'a jamais eu ce pouvoir. Quand on lit Bernardin de St. Pierre, on y trouve quelquefois des commentaires ingénieux et subtils sur les auteurs anciens. Mr. Villemain a loué l'explication neuve qu'il avait donnée du Vere rubenti de Virgile. Il entend par là le rouge qui couvre les premières pousses d'arbre au printemps. Dans le morceau de Lucrèce qui nous occupe, il a mal compris dædala tellus; il traduit comme si dædala était un nom propre et désignait la patrie de Dédale.

On peut remarquer l'art infini avec lequel Lucrèce amène et prépare toutes ses expressions. Ainsi concelebras paraît tout naturellement à cause de l'épithète alma que le poëte a donnée à Vénus: ce mot en effet vient d'alere, nourrir. La phrase est coupée brusquement après Concelebras. Ici s'ouvre une longue parenthèse qui ne finit qu'au vers 22; et à ce vers commence une nouvelle phrase qui fait complètement oublier la seconde.

peu élégant

Concipitur et exortum marquent la conception et la naissance. Ce détail, visit luminis oras est charmant.

« Te, Dea, te fugiunt venti, te nubila cœli,
Adventumque tuum ; tibi suaves dædala tellus
Submittit flores ; tibi rident æquora ponti,
Placatumque nitet diffuso lumine cœlum. »

Lucrèce montre ici le pouvoir de la déesse sur la nature. La répétition de Te, tibi, tuum, donne du mouvement à la pensée. Il y a dans les mots te et adventumque tuum une négligence gracieuse reproduite plus bas au vers 12. Virgile n'a rien de plus beau que ces vers où Lucrèce peint la sérénité de la nature à l'arrivée de Vénus. Ils forment un tableau plein de grâce et de grandeur. Le poète montre d'abord les vents et les nuages qui se retirent devant la déesse, la terre qui se couvre de fleurs, la mer qui s'apaise et qui lui sourit, le ciel où se répand la lumière. Ces mots dædala tellus, submittit flores présentent une image charmante. L'épithète dædala est délicieuse. — Tibi rident æquora ponti : Lucrèce n'est pas le seul poète qui ait fait sourire les flots. Dans Eschyle, Prométhée enchaîné sur le Caucase s'adresse à l'air, aux astres, à la mer, pour leur faire entendre ses plaintes. Au vers 88 il dit ces mots :

" . . . . ποντίων τε κυμάτων

ἀνήριθμον γέλασμα . . . . . .

" rire innombrable des flots de la mer."

Par un procédé hardi, Eschyle mêle des images discordantes :

il faudrait dire lesquelles : c'est le nombre des flots, et c'est leur murmure.

. . . . rerum concordia discors

Mais les Grecs étaient moins sévères que les modernes sur le choix et la liaison des métaphores.

Catulle, au vers 74 des Noces de Thétys et de Pélée, emploie une image analogue à celle d'Eschyle :

" . . . . . . leni resonant plangore cachinni."

Il parle des vagues qu'un vent soulève et qui par le bruit qu'elles font en se heurtant, semblent sourire.

Comme on le voit, dans ces deux passages, il s'agit du bruit des flots. Lucrèce au contraire parle de leur air riant. Ailleurs, livre V, vers 1002, il dit en parlant de la navigation que les poëtes Romains avaient l'habitude de maudire, à cause de ses dangers :

" Nec poterat quemquam placidi pellacia ponti
Subdola pellicere in fraudem ridentibus undis."

Ces beaux vers rappellent la fable de Lafontaine intitulée le Berger et la mer, et surtout la fin:

« Et comme un jour les vents retenant leur haleine,
Laissaient paisiblement aborder les vaisseaux...
Vous voulez de l'argent, ô Mesdames les eaux,
Dit-il : adressez-vous, je vous prie, à quelque autre;
Ma foi! vous n'aurez pas le nôtre. »

Lucrèce avait déjà employé, livre V. vers 559, la même image que plus haut :

« Subdola quum ridet placidi pellacia ponti. »

Comme Homère, il use du droit de se copier lui-même.

Dans le morceau qui nous occupe, le vers Placatumque nitet, etc. termine admirablement le tableau par quelque chose de vaste et détendu. C'est une grande image sur laquelle aime à s'arrêter, à se fixer l'imagination. Cette manière de terminer un tableau par un trait grandiose est ordinaire à Lucrèce, à Virgile et à tous les grands poëtes.

Au reste, les détails que Lucrèce a réunis dans ces quatre derniers vers forment en quelque sorte une parenthèse. Dès le vers suivant il se hâte de revenir à son idée principale, que Vénus produit tout. C'est cette pensée qu'il

développe et qui reparaît en quelque sorte sous chaque mot :

« Nam simul ac species patefacta est verna diei,
Et reserata viget genitabilis aura Favoni,
Aeriæ primum volucres te, diva, tuumque
Significant initum, perculsæ corda tua vi.
Inde feræ pecudes persultant pabula læta,
Et rapidos tranant amnes : ita capta lepore,
Illecebrisque tuis, omnis natura animantum
Te sequitur cupide, quo quamque inducere pergis. »

ou plutôt l'exacte logique voudrait : Species vernæ diei.

Species verna diei : il y a là une hypallage. La construction logique serait : dies quæ vernam speciem habet. On retrouve dans cette expression l'alliance de l'abstrait et du concret habituelle à Lucrèce, et dont il tire souvent de si heureux effets. Species voilà le terme abstrait ; dies est le terme concret. M^r. Lemaire, dans l'édition qu'il a donnée de Lucrèce, et qui fait partie de la collection d'auteurs latins publiée par son oncle, explique le mot patefacta est d'une manière ingénieuse. Il y voit une allusion à l'origine du nom du mois d'Avril. On sait que ce mois était consacré à Vénus. Les uns tiraient son nom, Aprilis, du grec ἀφρὸς, écume, d'où venait aussi le nom de Vénus ; les autres d'-

il faut ajouter que l'art consiste à transporter à l'abstrait, species, l'épithète qui conviendrait au concret diei : species verna. autrement l'alliance dont vous parlez n'existerait pas.

aperire. Cette conjecture ne manque peut-être pas de fondement.

Et reserata viget, etc : Lucrèce parle du souffle fécond du Zéphyr, qui s'arrête pendant l'hiver, mais qui reparaît au printemps. *

Genitabilis fait suite à ce qui précède. ** En même temps c'est une*** allusion aux légendes qui faisaient du Zéphyr l'époux de la déesse des fleurs. Ce Zéphyr venait à la suite de Flore, et fécondait la terre. D'ailleurs le nom même de ce vent, Favonius, indique sa nature. Il est dérivé de faveo ou de foveo.

" Aeriae primum volucres ... perculsae corda tua vi ". Ces expressions ont à la fois de la force et de la grâce.

" Et rapidos tranant amnes " : Virgile s'est souvenu de ces mots au vers 269 du troisième livre des Géorgiques. Il y parle des cavales emportées par l'amour :

" Illas ducit amor trans Gargara, transque sonantem
Ascanium ; superant montes, et flumina tranant. "

Le vers 16 : Illecebris que tuis, & manque dans quelques manuscrits. Mais il est nécessaire

* cela n'explique pas assez le sens et la grâce de reserata. Le Zéphyre semble sortir de sa prison.

** il faudrait dire en quoi.

*** il n'y a rien là qui donne l'idée de cette allusion. Ailleurs, V. 737 sq. Lucrèce fait seulement marcher Zéphyre et Flore de compagnie.

au sens et conforme au style de Lucrèce, qui après avoir réuni plusieurs détails, aime à les comprendre, comme ici, dans une expression générale qui les embrasse tous.

Il revient ensuite à son énumération avec un charme infini :

„ Denique per maria ac montes, fluvios que rapaces,
Frondiferas que domos avium, campos que virentes,
Omnibus incutiens blandum per pectora amorem,
Efficis ut cupide generatim secla propagent. „

Le premier vers forme un immense paysage. L'épithète *frondiferas* est aussi agréable que les épithètes d'Homère. *Incutiens* est une expression énergique, empruntée à la langue de la physique et de la philosophie. Le commentaire échoue contre de pareilles beautés. Le mot *Secla* se rencontre souvent dans Lucrèce. *Seculum*, dont on a fait par contraction *seclum*, s'appliquait originairement à un espace de temps indéterminé ; plus tard on restreignit le sens ; il ne désigna plus qu'une période de 100 ans, ou bien les hommes qui ont vécu dans cette période, et même aussi leurs idées, leurs mœurs.

je ne sais s'il y a trace de cette première distinction. il suffit de dire que le sens propre et primitif de Seclum, c'est un espace de temps égal à la plus longue durée de la vie humaine, cent ans.

Dans Lucrèce, au pluriel, *secla* a un sens particulier qu'il n'a chez aucun autre poète. Il correspond au grec φῦλα. En voici quelques exemples :

Livre V, vers 864 :

« Lanigeræque simul pecudes, et *bucera secla* »
pour *Boves*.

Liv. III vers 73 :

« Desiperent homines, saperent *fera secla ferarum*. »

Liv. II. Vers 502 :

« Aurea *pavonum* ridenti imbuta lepore,
Secla. »

Liv. V. vers 1083 :

« Raucisonos cantus, *cornicum secla vetusta*. »

Liv. V. vers 340 :

« Sed periisse *hominum* torrenti *secla* vapore. »

Liv. I vers 468 :

« Quando ea *secla hominum* quorum hæc eventa
[fuerunt. »

Liv. V. vers 789 :

« .... Inde loci *mortalia secla* creavit. »

Au premier livre, vers 203, il l'applique aux diverses générations qui se suivent :

« Multa quae vivendo mortalia vivere secla. »

Au livre VI, vers 722, il l'applique aux nègres :
« Inter nigra virum percocta que secla calore. »

Au livre III, vers 630, il l'applique aux anciens écrivains :
« Pictores itaque, et scriptorum secla vetusta. »

On trouve encore dans le dernier tableau de Lucrèce une ordonnance toute Virgilienne.

Cette belle peinture, qui orne le poème de la Nature, a été souvent imitée, et particulièrement par Virgile, livre III des Géorgiques, vers 242. Nous ne nous arrêterons pas aujourd'hui sur ce morceau, que nous rencontrerons bientôt en étudiant les Géorgiques. Au dix-septième siècle, madame Deshoulières eut l'idée malheureuse de l'imiter : « En galimatias fait exprès. » Ses vers sont insipides et inintelligibles. L'abbé Cotin en lut une imitation à l'Académie française le 13 août 1667, le jour de la réception de Fléchier. Heureusement pour lui, ses vers sont perdus. Il en reste une autre, beaucoup meilleure. Elle est d'un élève de Gassendi, le président Hénault, le maître

Le président Hénault est un homme du XVIIIe siècle, ami de Voltaire. — L'autre un condisciple de Molard.

de madame Deshoulières. C'était un homme qui ne manquait pas de talent. Boileau a eu tort de le placer dans un hémistiche à la place de Boursault avec qui il s'était réconcilié. Il faisait bien d'effacer le nom de Boursault; mais ce n'était pas une raison pour y mettre celui de Hénault.

Cette imitation n'est pas mauvaise; les vers sont bien faits. Mais ils sont loin d'avoir la grâce et la noblesse de ceux de Lucrèce. Or si l'on perd ces qualités, le morceau tombe dans la banalité érotique. Par la grandeur de ses pensées, par la beauté de son style, Lucrèce donne de la chasteté à des détails qui sembleraient trop libres chez un autre écrivain. Le vers _Aeriae primum volucres_, par exemple, n'a rien que de noble et de pur dans le texte: Voici comment traduit le président Hénault: x

« On entend les oiseaux,
Par mille sons lascifs célébrer ta puissance. »

Evidemment ce mot _lascif_ est contraire au ton de l'auteur.

De même, lorsque Lucrèce termine en physicien et en poète par ce vers:

« *Efficit ut cupide generatim secla propagent.* »

La traduction altère complètement le caractère du texte :

« Brûlant à ton aspect d'amour et de désir,
S'engagent à peupler par l'attrait du plaisir. »

L'imitation de Mr. de Pongerville a des vers heureux, comme celui-ci :

« Tout fermente d'amour aux cieux, au sein des eaux. »

Malfilâtre, Fontane, Legouvé se sont essayés sur le même sujet. Nous ne citerons que les vers de Malfilâtre. Il les a placés au premier Chant de son petit poème de Narcisse. Ils ont moins de force que d'élégance. Ils sont affaiblis d'ailleurs par le défaut que nous avons signalé tout à l'heure :

« Où cependant, où ne portes-tu pas
La douce paix et l'innocente joie ?
En quelque endroit que se tournent tes pas,
Sur tous les fronts la gaîté se déploie ;
La paix te suit, les flots séditieux,
Quand tu parais, retombent et s'apaisent ;

L'aquilon fuit, les tonnerres se taisent,
Et le soleil revient plus radieux
Dorer l'azur dont se peignent les cieux.
A ton aspect la nature est émue;
En rugissant le lion te salue;
L'ours en grondant t'exprime ses plaisirs;
L'oiseau léger te chante dans la nue,
Et l'homme enfin, par la voix des soupirs,
Te rend honneur et t'offre ses désirs.
Rien ne t'échappe; et l'abîme des ondes
S'embrase aussi de tes flammes fécondes;
Et sous tes traits, sous tes brûlants éclairs,
Pleins d'allégresse, en leurs grottes profondes,
Tu vois bondir tous les monstres des mers.
C'est toi par qui sont les êtres divers;
C'est toi, Vénus, qui rajeunis le monde,
Et dont le souffle embrase l'univers. »

(Malfilâtre, Narcisse, ch. 1)

Lucrèce finit en priant Vénus d'embellir les vers qu'il compose pour Memmius, le favori de la déesse. La gravité du poète ennoblit le souvenir des mœurs faciles de Memmius:

« Quae quoniam rerum naturam sola gubernas,
Nec sine te quisquam dias in luminis oras

Excitur, neque fit lætum, neque amabile quidquam,
Te sociam studeo scribundis versibus esse,
Quos ego de rerum natura pangere conor
Memmiadæ nostro : quem tu, dea, tempore in
- omni,
Omnibus ornatum voluisti excellere rebus.
Quo magis æternum da dictis, diva, leporem. »

Ces vers sont encore charmants. Le naturam sola gubernas est magnifique ; il y a une gravité qui corrige ce que les détails précédents pouvaient avoir de libre et de hasardé. L'expression luminis oræ revient souvent dans Lucrèce. Elle a été imitée par Virgile au livre II des Géorgiques vers 47 :

« Sponte sua quæ se tollunt in luminis oras. »

Lucrèce lui-même l'avait empruntée à Ennius. Peut-être même avait-elle déjà perdu l'originalité que lui a rendue Bernardin de St Pierre : « Comme vous seule donnez des lois à la nature, et que sans vous rien d'heureux, rien d'aimable ne paraît sur les rivages célestes du jour. »

Lucrèce l'a employée dans le même sens, livre V, vers 225. Il parle de l'enfant qui vient de naître :

« .... Cum primum in luminis oras

Nixibus ex alvo matris natura profudit. »

Le vers Te sociam studeo &c est très gracieux. Le mot sociam surtout est très agréable. Pangere conor ... Pangere signifie planter. Cette métaphore était devenue vulgaire chez les Romains. C'est une allusion au style qui s'enfonçait dans la cire pour tracer les caractères.

Dans ces derniers vers Lucrèce vient d'annoncer le sujet. Comme les poètes épiques, il commence par une invocation, une proposition et une dédicace. Le dernier vers,
« Quo magis aeternum da dictis, diva, leporem »
résume tout ce qui précède.

A. Dupuy.

[illegible]e leçon

Inversion du 1er livre [illegible] [illegible]

Rapprochements

24e Leçon

Invocation du 1er livre (Suite).

Rapprochements divers

bonne rédaction. Mêmes mérites que dans la précédente, celle de la 10e leçon.

24e leçon.

Invocation du 1er livre (Suite). Rapprochements divers.

Nous avons passé en revue les divers morceaux du poème de la Nature où Lucrèce pour égayer la tristesse de son sujet fait intervenir les divinités de la fable tantôt par de simples métonymies, comme Jupiter, air, Neptune, mer, Cérès, moissons, Bacchus, vin, tantôt par des allégories symboliques, tantôt enfin par des invocations. Lucrèce par un heureux effort d'imagination sait se transporter dans un ordre de sentiments religieux qui ne sont pas les siens. Nous en avons vu déjà de fort beaux exemples: ainsi lorsqu'il décrit la pompe de Cybèle et la sainte horreur de la foule à la vue de la déesse, quand il invoque Calliope ou Vénus, il trouve des expressions pleines d'un respect sincère et d'un pieux enthousiasme. Pour Lucrèce disciple d'Épicure Vénus est le principe, le symbole philosophique de la reproduction des êtres. Pour Lucrèce poète, c'est la divinité tutélaire des Romains, la mère des amours et la déesse des plaisirs. Cette allégorie religieuse est admirable de grâce et de noblesse.

Lucrèce par la libre et majestueuse élévation du langage, par cette dignité des expressions qui exclut toute idée profane, grossière ou vulgairement érotique, a sauvé ce qu'il y avait de périlleux dans cette peinture si hardie et pourtant si pure. On pourrait la comparer à ces belles statues de la sculpture antique si nues et en même temps si chastes qui n'ont d'autre voile que leur beauté.

On peut se demander si dans ce morceau Lucrèce ne s'est pas inspiré de quelque poète grec. Il n'est pas impossible par exemple qu'il se soit souvenu d'un passage de l'*Hippolyte* d'Euripide. Nous avons déjà vu que Lucrèce aimait les tragiques grecs et que parfois il les imitait comme dans le tableau du sacrifice d'Iphigénie où nous trouvons au milieu d'imitations évidentes d'Eschyle un vers heureux emprunté à Euripide:

« .... *quod patrio princeps donarat nomine*
[*regem*. »

Il est donc assez naturel de penser qu'ici encore Lucrèce s'est souvenu du poète grec. Dans l'*Hippolyte* d'Euripide, la nourrice de Phèdre voyant sa maîtresse décidée à mourir l'encourage à supporter plus patiem-

ment sa douleur, lui dit d'écouter sa passion et lui rappelle la toute puissance de Vénus : les dieux eux-mêmes ne savent point résister à l'amour : tout lui doit la naissance :

vers 448 φοιτᾷ δ᾽ ἀν᾽ αἰθέρ᾽· ἔστι δ᾽ ἐν θαλασσίῳ
κλύδωνι Κύπρις, πάντα δ᾽ ἐκ ταύτης ἔφυ·
ἥδ᾽ ἐστὶν ἡ σπείρουσα καὶ διδοῦσ᾽ ἔρον,
οὗ πάντες ἐσμὲν οἱ κατὰ χθόν᾽ ἔκγονοι.
ὅσοι μὲν οὖν γραφάς τε τῶν παλαιτέρων
ἔχουσιν, αὐτοί τ᾽ εἰσὶν ἐν μούσαις ἀεί,
ἴσασι μὲν Ζεὺς ὥς ποτ᾽ ἠράσθη γάμων
Σεμέλης, ἴσασι δ᾽ ὡς ἀνήρπασέν ποτε
ἡ καλλιφεγγὴς Κέφαλον ἐς θεοὺς Ἕως
ἔρωτος οὕνεκα. ἀλλ᾽ ὅμως ἐν οὐρανῷ
ναίουσι, κοὐ φεύγουσιν ἐκποδὼν θεούς,
στέργουσι δ᾽, οἶμαι, ξυμφορᾷ νικώμενοι.
σὺ δ᾽ οὐκ ἀνέξῃ;

Racine, à la scène 6 de l'acte IV de sa Phèdre, a resserré en quelques vers le long discours qu'Euripide met dans la bouche de la nourrice :

« Eh ! repoussez, madame, une injuste terreur,
Regardez d'un autre œil une excusable erreur.
Vous aimez : on ne peut vaincre sa destinée :

Par un charme fatal vous fûtes entraînée.
Est-ce donc un prodige inouï parmi nous ?
L'amour n'a-t-il encor triomphé que de vous ?
La faiblesse aux humains n'est que trop natu-
[relle :
Mortelle, subissez le sort d'une mortelle.
Vous vous plaignez d'un joug imposé dès longtemps :
Les dieux mêmes, les dieux, de l'Olympe habitants,
Qui d'un bruit si terrible épouvantent les crimes,
Ont brûlé quelquefois de feux illégitimes. »

Rien n'est plus fréquent chez Euripide que ces apologies de la passion amoureuse et que cette expression de la puissance de Vénus. Ainsi, dans les Troyennes, vers 940, Hélène pour s'excuser devant Ménélas d'avoir quitté Amyclée et suivi Pâris, attribue sa faute à l'irrésistible influence de Vénus :

ἦλθ' οὐχὶ μικρὰν θεὸν ἔχων αὐτοῦ μέτα
ὁ τῆς δ'ἀλάστως, εἴτ' Ἀλέξανδρον θέλεις
ὀνόματι προσφωνεῖν νεν εἴτε ειτε καὶ Πάριν·
ὅν, ὦ κάκιστε, σοῖσιν ἐν δόμοις λιπὼν
Σπάρτης ἀπῆρας νηὶ Κρησίαν χθόνα.
Εἶεν.
Οὐ σ' ἀλλ' ἐμαυτὴν τοὐπὶ τῷδ' ἐρείσομαι.

τέ δὴ φρονοῦσ' ἐκ δωμάτων ἅμ' ἑσπόμην
ξένῳ, προδοῦσα πατρίδα καὶ δόμους ἐμούς;
τὴν θεὸν κόλαζε, καὶ Διὸς κρείσσων γενοῦ,
ὃς τῶν μὲν ἄλλων δαιμόνων ἔχει κράτος
κείνης δὲ δοῦλός ἐστι· συγγνώμη δ' ἐμοί.

Hécube lui répond que Vénus n'est qu'un nom dont les hommes couvrent leurs crimes :

τὰ μ   γὰρ πάντ' ἐστὶν Ἀφροδίτη βροτοῖς,
καὶ τοὔνομ' ὀρθῶς ἀφροσύνης ἄρχει θεᾶς

On trouve encore les mêmes idées dans les fragments de deux tragédies perdues d'Euripide, l'Œdipe et le Chrysippe ; ainsi dans l'Œdipe :

τὴν Ἀφροδίτην οὐχ ὁρᾷς ὅση θεός,
ἣν οὐδ' ἂν εἴποις οὐδὲ μετρήσειας ἄν,
ὅση πέφυκε κὐφ' ὅσον διέρχεται.
αὕτη τρέφει σὲ κἀμὲ καὶ πάντας βροτούς.

Si d'Euripide nous remontons à Sophocle, nous voyons encore l'éloge de Vénus dans un fragment d'une pièce intitulée les Femmes de Colchide ou les Amours de Jason et de Médée :

Traduction du professeur

Ô mes enfants, Cypris, ce n'est pas seulement Cypris; bien d'autres noms lui conviennent. C'est Pluton; c'est la force suprême, indestructible; c'est la rage insensée; c'est le désir sans mélange et sans mesure; c'est la douleur et la plainte. Tout est en elle, soins, paix, mouvements tumultueux, violences. Elle se glisse dans le sein de quiconque a une âme. Qui ne devient la proie, la pâture d'une telle déesse? Elle atteint la race nageante des poissons; elle habite sur la terre, avec les quadrupèdes; son aile s'agite parmi les oiseaux; elle est partout chez les animaux, chez les mortels et, là haut, chez les dieux. Quel est le dieu qui entrerait en lutte avec elle et qu'elle ne terrasserait point? S'il m'est permis, et pourquoi non? de dire la vérité, elle règne sur le cœur même de Jupiter. Sans s'armer de la lance, sans le secours du fer, elle abat, elle détruit les conseils et des hommes et des dieux. »

Si enfin de Sophocle nous passons à Eschyle, nous trouvons dans les Danaïdes Vénus elle-même célébrant sa puissance:

Traduction du professeur

« Amant divin, le ciel de ses pures eaux veut pénétrer le sein de la terre; un même amour presse la terre d'accomplir cet hymen. La pluie céleste, tombant sur le sol, le féconde et il en-

faute pour les hommes les fruits de Cérès, pour les troupeaux l'herbe nourricière et les arbres sous l'humide embrassement, développent leur verdure nouvelle. Tout cela, c'est moi qui en suis la cause."

Il est impossible de savoir si Lucrèce a connu ces divers morceaux. Il a pu s'en souvenir non seulement dans l'invocation à Vénus, mais encore au vers 251 du premier livre, quand il fait allusion à cette union du ciel et de la terre:

" Postremo pereunt imbres, ubi eos pater æther
In gremium matris terraï præcipitavit.
At nitidæ surgunt fruges, ramique virescunt
Arboribus: crescunt ipsæ fetuque gravantur:
Hinc alitur porro nostrum genus atque ferarum:
Hinc lætas urbes pueris florere videmus,
Frondiferasque novis avibus canere undique sylvas.
Hinc fessæ pecudes pingues per pabula læta
Corpora deponunt, et candens lacteus humor
Uberibus manat distentis; hinc nova proles
Artubus infirmis teneras lasciva per herbas
Ludit, lacte mero mentes percussa novellas."

Ce qu'il y a de certain c'est que de très bonne heure les poètes grecs ont célébré et expliqué philosophiquement le mythe de Vénus et il y a

sinon une parenté étroite, au moins une ressemblance et une analogie évidente entre ces passages d'Eschyle, de Sophocle, d'Euripide et le début du poème de la nature. Mais revenons à ce morceau. — Lucrèce a demandé à Vénus de répandre la beauté sur son œuvre. Il lui demande maintenant de pacifier le monde, afin qu'il se livre avec sécurité à ses spéculations philosophiques et que Memmius ait le loisir de goûter ses vers. Elle le peut, car elle est toute puissante auprès de Mars. Ici le symbole scientifique disparaît : Mars et Vénus ne sont plus que les divinités protectrices de Rome. Aulu-Gelle nous apprend que la même prière se trouvait déjà dans le vieil annaliste Cneius Gellius. Il s'agit de la guerre qui suivit l'enlèvement des Sabines : Hersilie, épouse de Romulus, s'adresse à Vénus et lui demande de rendre la paix aux Romains pour qu'ils puissent jouir tranquillement d'un heureux hyménée :

« Neria Martis, te obsecro pacem dare uti liceat nuptiis propriis et prosperis uti, quod de tui conjugis consilio contigit ; uti nos itidem integras raperent, unde liberos sibi et patriae et posteris suis pararent. »

Neria, c'est le nom Sabin de l'épouse de Mars. Aulu-Gelle donne de ce mot plu-

sieurs étymologies qui ne paraissent guère vraisemblables ni les unes, ni les autres. Ainsi il le fait venir de la negation ne et de ira, sans colère, puis d'un mot sabin signifiant force, et enfin du grec νεῦρα, nerfs. Quoiqu'il en soit, c'est une déesse italique, c'est la Vénus des Sabins qui s'est confondue ensuite avec la Vénus grecque. C'est elle qu'Ennius invoque au début de ses Annales :

« … Nerionem Mavortis et Herclem. »

On la rencontre aussi quelquefois dans l'ancienne comédie. Ainsi Licinius Imbrex, vieil auteur comique, a dans sa Néère, donné Nérienne pour épouse à Mars :

« Nolo ego Neæram te vocem; sed Nerienem,
Cum quidem Marti es in connubium data. »

Dans le Truculentus de Plaute, acte 2. Scène 6, le soldat Stratophane dit à la courtisane Phronesium, sa maîtresse :

« Mars peregre adveniens salutat Nerienem
Uxorem suam. »

Lucrèce n'était donc pas le premier qui eût donné ce rôle à Vénus. A-t-il conçu lui-même l'idée de cette scène si gracieuse entre Vénus et Mars, ou bien l'a-t-il empruntée

à quelqu'un de ses prédécesseurs? nous n'en saurons rien. Voilà sans doute une bien longue préface : lisons enfin les beaux vers de Lucrèce, mais sans trop appuyer sur les détails : car ce sont là des beautés chastes, il est vrai, mais qu'une analyse trop minutieuse pourrait flétrir :

« Effice ut interea fera mœnera militiaï
Per maria ac terras omnes sopita quiescant.
Nam tu sola potes tranquilla pace juvare
Mortales, quoniam belli fera mœnera Mavors
Armipotens regit, in gremium qui sæpe tuum [se
Rejicit, æterno devictus vulnere[1] amoris;
Atque ita suspiciens tereti cervice reposta
Pascit amore avidos inhians in te, dea, visus,
E que tuo pendet resupini spiritus ore.
Hunc te, diva, tuo recubantem corpore sancto
Circumfusa super, suaves ex ore loquelas
Funde, petens placidam Romanis, incluta [pacem. »

(1) Il ne faut pas devinctus comme dans le vers de Virgile (Eneid. VIII. 394) « Tum pater æterno fatur devinctus amore », mais devictus. Devinctus en effet n'irait pas avec vulnere. Devictus au contraire correspond beaucoup mieux à l'image.

En quoi consiste la beauté incomparable de ce morceau? Je ne parle pas de l'harmonie des vers, de la disposition des détails, du choix et de l'élégance des expressions : ce qui rend ce passage si beau et d'une beauté presque inimitable, c'est à la fois la liberté hardie et la chasteté du tableau. On y retrouve quelque chose de la naïve majesté des amours de Junon et de Jupiter dans l'Iliade, alors qu'Homère nous les représente au sommet du Gargare et que les enveloppant d'un nuage d'or, il cache aux yeux des hommes et des dieux les plaisirs de ces divins époux. Lucrèce est plus audacieux encore qu'Homère : mais il a su tout purifier et tout ennoblir. Il y avait deux manières d'être infidèle à cet admirable modèle. On pouvait enlever à la peinture de Lucrèce ce qu'elle a de hardi, lui donner une apparence plus modeste, plus réservée, mais alors il y avait danger de l'affadir et de la décolorer. C'est ce que craignait Montaigne, quand il vantait la liberté de ce morceau comparé à celui de Virgile. Il pressentait les expédients fort honnêtes, sans doute, mais souvent anti-poétiques des imitateurs, et il n'a pprou-

vait point ces fausses délicatesses d'une pruderie timide, étroitement méticuleuse et peut-être même, malgré une apparente pudeur d'expression, moins chaste que la franche hardiesse de Lucrèce. (1). Il y avait un autre péril : c'était de donner comme Hénault, à cette scène un air de libertinage et de la faire ressembler à une scène de boudoir. On oserait dire que Virgile même, dans le morceau célèbre du VIIIe. livre de l'Énéide, n'a pas su conserver entièrement la pureté de cette peinture. La guerre est déclarée entre les Troyens et les Latins : Vénus effrayée des périls qu'Énée va courir, demande à Vulcain son époux de forger des armes pour ce fils bien-aimé, né d'un amour adultère :

« Arma rogo, genitrix nato : te filia Nerei,
Te potuit lacrymis Tithonia flectere conjux.

---

(1) " Quand je rumine, disait-il, ce rejicit ; pascit, inhians, molli, fovet, medullas, labefacta, pendet, percussit, et ce noble circumfusa mère du gentil infusus, j'ay dédain de ces menues pointes et allusions verbales qui naquirent depuis.
(Essais, III 5. "

Aspice qui coeant populi, quæ mœnia clausis
Ferrum acuant portis, in me excidiumque
[meorum. »

Pour persuader Vulcain et obtenir ce qu'elle désire, elle l'entoure de ses bras, elle attaque par la séduction la volonté chancelante de son débonnaire époux, confiante qu'elle est dans le pouvoir de ses caresses et le charme irrésistible de sa beauté :

« Dixerat et niveis hinc atque hinc diva
[lacertis
Cunctantem amplexu molli fovet : ille repente
Accepit solitam flammam, notas q. medullas
Intravit calor, et labefacta per ossa cucurrit :
Non secus atque olim tonitru quum rupta
[corusco
Ignea rima micans percurrit lumine nimbos.
Sensit læta dolis et formæ conscia conjux.

Vulcain vaincu ne peut résister à tant de beauté et surtout à une aussi habile coquetterie, et après avoir promis à Vénus les armes qu'elle demande,

« Optatos dedit amplexus, placidumque petivit

Conjugis infusus gremio per membra soporem."

Assurément ces vers ont quelque chose de plus sensuel que ceux de Lucrèce. La scène d'ailleurs n'est plus la même : ce ne sont plus les amours de deux grandes divinités ; il n'y a plus là qu'un mari cajolé par sa femme. Sans doute ce qu'il y a de libre dans cette peinture disparaît sous l'élégance du langage, la modestie des paroles et la discrétion des détails. On y reconnaît quelques-unes des expressions que ruminait Montaigne. Les vers sont beaux, spirituels ; ils ont ce que Boileau appelle la pudeur des mots : mais y retrouve-t-on la dignité, la noblesse et l'élévation des vers de Lucrèce ? je ne crois pas. Du reste la critique que nous adressons ici à Virgile n'est pas nouvelle ; les anciens eux-mêmes

Aul. Gel. IX, 10.

l'avaient faite. Ainsi Aulu Gelle nous représente deux poëtes, Annianus et Annéus Cornutus discutant sur ce morceau. Annéus Cornutus soutient qu'il n'y a dans ce passage ni chasteté ni délicatesse. Annianus au contraire défend Virgile, il le justifie avec esprit et soutient qu'il n'y a rien de choquant dans ce tableau des amours de Vulcain et de Vénus, qu'enfin Virgile seul entre tous les poëtes a su

en termes parfaitement clairs peindre sans indécence les secrets plaisirs du lit conjugal. Mais beaucoup n'ont pas été du même avis. Ainsi Montaigne blâme la mollesse peut-être un peu lascive de cette scène : « Ce que j'y trouve à considérer, dit-il, c'est que Virgile peint Vénus un peu bien esmeuë pour une Vénus maritale. » Je ne pense pas que Virgile puisse être complètement disculpé à cet égard; sa Vénus a un peu les allures et les manèges d'une courtisane. Un éloquent moraliste, qui s'est montré quelquefois un ingénieux critique, Bernardin de St. Pierre, dans le préambule de l'Arcadie, a très bien montré que Virgile lui-même avait senti le défaut de cette peinture et qu'il avait opposé à ce tableau voluptueux l'image si pure de la mère de famille; « pour affaiblir, dit-il, ce que ce tableau a de licencieux et de contraire aux mœurs conjugales, le sage Virgile oppose immédiatement après à la déesse de la volupté qui demande à son mari des armes pour son fils naturel une mère de famille chaste et pauvre, occupée des arts de Minerve pour élever ses petits enfants. Il tire des humbles travaux de cette vertueuse mère de famille de sublimes contrastes. » On peut lire les vers dont parle Bernardin de St. Pierre et il

faut avouer à la gloire de Virgile qu'on est presque obligé de croire qu'ils sont comme un correctif de la scène précédente :

« Inde ubi prima quies medio jam noctis abactae
Curriculo expulerat somnum ; quum femina primum,
Cui tolerare colo vitam tenuique Minerva
Impositum, cinerem et sopitos suscitat ignes,
Noctem addens operi ; famulasque ad lumina [longo
Exercet penso, castum ut servare cubile
Conjugis, et possit parvos educere natos. »

Ce morceau est admirable et l'on peut dire qu'il emprunte encore de la place qu'il occupe une nouvelle beauté : Castum ut servare cubile Conjugis et possit parvos educere natos est touchant. La noble chasteté de cette femme qui pour rester épouse fidèle et bonne mère se lève avant le jour et passe une partie de la nuit à travailler forme un heureux contraste avec les ruses d'une Vénus adultère pour séduire son trop complaisant mari. Il était digne de Virgile de créer en face de la Vénus antique une si pure et si belle figure : c'est corriger en homme de génie une légère imperfection. Un poète, grand admirateur de

Virgile, Stace, s'est évidemment souvenu à la fois de l'Enéide et du poëme de la Nature et il a mêlé ses souvenirs dans un morceau de sa Thébaïde (3e livre, vers 260). Il représente Mars sur son char de guerre marchant contre les Thébains et Vénus se précipitant au devant de lui pour l'arrêter. La Vénus de Stace est artificieuse comme celle de l'Enéide et Mars est amoureux comme celui du poëme de la Nature. Vénus mollement appuyée sur le joug des coursiers frémissants, dit à Mars du ton d'une amante dépitée :

« Bella etiam in Thebas, socer ô pulcherrime,
 - bella
Ipse paras, ferroque tuos abolere nepotes
Nec genus harmo   nec te connubia cœlo
Festa, nec hæ quidquam lacrimæ, furibunde,
 - morantur!
Criminis hæc merces? hoc fama, pudorq. relictus?
Hoc mihi Lemniacæ de te meruere catenæ?
Perge libens : at non eadem Vulcania nobis
Obsequia, et læsi servit tamen ira mariti.
Illum ego perpetuis mihi desudare caminis
Si jubeam, vigilesque operi transmittere noctes,
Gaudeat, ornatusque novos ipsique laborem
Arma tibi : tu! Sed Scopulos et ahena precando

Flectere corda paro. » etc.

C'est un souvenir assez piquant de Virgile et il y a là une allusion évidente à la scène de l'Énéide, comme pourrait la faire un critique. Voici maintenant le tono de Lucrèce dans la réponse de Mars :

« O mihi bellorum requies et sacra voluptas,
Una quae pax animo : soli cui tanta potestas
Divorum que hominum que meis occurrere telis
   et media quamvis in caede frementes
Hos assistere equos, hunc ensem avellere dextra :
Nec mihi Sidonii genitalia foedera Cadmi,
Nec tua cara fides (ne falsa incessere gaude)
Excident : prius in patrii deus infera mergar
Stagna et pallentes agar exarmatus ad umbras.
Sed nunc fatorum monitus » etc.

Ces vers sont spirituels et habilement imités, mais ils attestent plus d'érudition que d'imagination et Stace est moins ici un poète qu'un ingénieux critique. — Pour revenir à Lucrèce et à Virgile, nous pouvons dire sans condamner ni l'un ni l'autre, qu'avec une plus grande liberté peut-être Lucrèce a une élévation, une majesté à laquelle Virgile même n'a pu atteindre. Lucrèce écarte toute

idée grossière. Il a cette décence de l'art grec qui n'habille pas ses figures, mais les voile en quelque sorte et les revêt de leur beauté. Il demande à Vénus de jeter sur ses vers les charmes aimables de la grâce et déjà Vénus sourit à ses vœux. Nous reconnaissons bien là le disciple d'Homère et le maître de Virgile.

Cette admirable invocation a en même temps le caractère d'une dédicace. Le nom de Memmius est ramené deux fois d'une façon très heureuse : d'abord vers 27 :

« Te sociam studeo scribundis versibus esse,
Quos ego de rerum natura pangere conor
Memmiadæ nostro, quem tu, dea, tempore in omni
Omnibus ornatum voluisti excellere rebus »

Puis plus loin, vers 43 :
« Nam neque nos agere hoc patriai tempore iniquo
Possumus æquo animo, neque Memmi clara propago
Talibus in rebus communi deesse saluti. »

C'est cette dédicace qui termine le morceau. On voit avec plaisir que Lucrèce qui par esprit philosophique se tient écarté du tumulte des affaires publiques s'inquiète cependant du sort de sa patrie et ne veut pas chanter au milieu des discordes de

Rome. Dans ces 44 vers il y a donc une invocation, une dédicace et de plus une exposition, puisqu'il dit en parlant de ses vers :

« Quos ego de rerum natura pangere conor. »

Nous avons lu successivement les débuts des six livres du poème de la Nature. Nous nous sommes arrêtés en dernier lieu sur les vers où Lucrèce, ne parlant plus d'Épicure mais de lui-même, se plaint de la difficulté du sujet et se glorifie de son génie de poète. C'est une idée à laquelle il revient souvent. Ainsi au livre IV, vers 959, il dit à propos des Songes :

« Et quo quisque fere studio devinctus adhaeret,
Aut quibus in rebus multum sumus ante morati,
Atque in qua ratione fuit contenta magis mens,
In somnis eadem plerumque videmur obire :
Causidici causas agere, et componere lites :
Induperatores pugnare ac proelia obire ;
Nautae contractum cum ventis cernere bellum :
Nos agere hoc autem et naturam quaerere rerum
Semper, et inventam patriis exponere chartis. »

C'est singulièrement imprévu et en même temps très spirituel et très agréable. On retrouve souvent ce fere et ce plerumque dans le poème de la Nature. Lucrèce n'est pas très affirmatif et

souvent il atténue son affirmation par des restrictions de ce genre. *Agere hoc* est une expression simple et modeste que nous avons déjà vue. Il y a dans ces vers le mélange agréable d'une humilité de bon goût et d'un légitime orgueil. Malgré un peu de surabondance, c'est toujours la même majesté et la même dignité de langage. *Semper* nous montre Lucrèce sans cesse occupé de cette grande tâche. Remarquons *patriis* : c'est pour sa patrie qu'il travaille : son œuvre est une œuvre nationale.

Au cinquième livre, vers 330, nous trouvons un morceau qui offre les mêmes caractères. Lucrèce parle de la nouveauté du monde et il dit :

« Verum, ut opinor, habet novitatem summa, recens q.
Natura est mundi, neque pridem exordia cepit.
Quare etiam quaedam nunc artes expoliuntur,
Nunc etiam augescunt : nunc addita navigiis sunt
Multa : modo organica melicos peperere sonores.
Denique natura hæc rerum ratio q. reperta est
Nuper, et hanc primus cum primis ipse repertus
Nunc ego sum, in patrias qui possim vertere voces. »

Lucrèce se répète, mais pour ajouter sans cesse quelque chose à sa pensée. *Repertus* et

reperta sont rapprochés avec bonheur. Experrecta rappelle agréablement l'expression si poétique de expergefacta dans ces vers déjà cités :

« Ac Musaea mele, per chordas organici quae
Mobilibus digitis expergefacta figurant. »

Nous retrouvons donc encore là le goût, l'amour de notre poète pour la musique, et aussi cette conscience un peu orgueilleuse de la grandeur de son dessein. Lucrèce oubliant l'Epicharme d'Ennius se regarde comme le premier qui ait exposé dans la langue de sa patrie un vaste système philosophique.

En résumé, nous avons étudié jusqu'ici quelles avaient été pour Lucrèce les principales sources de cette inspiration généreuse et féconde qui anime tout son poème. Nous avons en admirant les beautés qu'il y a semées à chaque page fait successivement la part de son enthousiasme philosophique, de sa conviction morale et de son imagination. Nous verrons maintenant s'il a dû quelque chose à l'imitation.

Herbault (Léopold)

Table des matières.

Leçons		pages
1re	Leçon d'Ouverture	5.
2e	Anciens poètes gnomiques latins. — Prédiction du devin Marcius. — Carmen d'Appius Claudius Caecus. — Praecepta d'Ennius. — La philosophie pythagoricienne connue de bonne heure parmi les Romains.	51.
3e	De l'Epicharme d'Ennius	84
4e	De l'Epicharme d'Ennius (suite) — Du Phagetica du même poète	112
5e	Aratus. — Témoignages des auteurs latins sur Aratus. — Des Phénomènes et des Pronostics	133
6e	Du talent poétique de Cicéron	146
7e	De la traduction des Phénomènes d'Aratus par Cicéron	195
8e	De la traduction des Pronostics d'Aratus par Cicéron. — Des poèmes de Quintus Cicéron	219
9e	Varron d'Atax	251.
10e	Varron d'Atax (suite)	282
11e	De l'épicurisme. — Comment l'épicurisme se répandit dans la société romaine	304

12e	Du jugement de Cicéron sur Lucrèce. — Des sources de l'inspiration poétique chez Lucrèce. — Enthousiasme de Lucrèce pour Epicure. Eloge d'Epicure (liv. 1 vers 63)	331
13e	Eloge d'Epicure (liv. III v. 1) et (liv. V. vers 1)	356
14e	Eloges d'Epicure au début des livres V et VI	390
15e	Comment l'épicurisme est poétique chez Lucrèce	411
16e	De la pitié, de l'amour de l'humanité chez Lucrèce. — Début du liv. II	441
17e	Début du livre II (Suite) — De l'imagination de Lucrèce	472
18e	De l'imagination de Lucrèce. — De l'éclat et de la vie des peintures mythologiques dans son poème. — Passage du liv. II sur le culte de Cybèle (v. 590)	502
19e	De l'usage que Lucrèce fait de la fable. — Jeux des satyres, des nymphes, etc., liv. IV, vers 581. — Les saisons, liv. V. vers 736 Chute de Phaéton, liv V, vers 396	521
20e	De l'usage que Lucrèce fait de la fable (Suite) — Supplices du Tartare, liv. III, v. 991.	558
21e	Les supplices du Tartare, liv. III. v. 991 — Rapprochements divers. — Esprit de la morale de Lucrèce. — Episode de la mort d'Iphigénie (liv. 1. vers 81)	588
22e	Autres divinités païennes célébrées par Lucrèce. — Les Muses, liv. 1. 920	612
23e	L'invocation à Calliope du VI livre, et l'invocation à Vénus du 1er	645
24e	Invocation du 1er livre (Suite) — Rapprochements divers	668